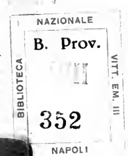
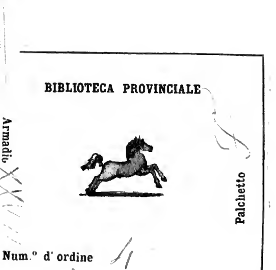



FONDO PROVINCIA


NAZIONALE
B. Prov.
352
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BA[illegible]0.

G. GROTE

Vice-chancelier de l'Université de Londres, Associé étranger de l'Institut de France

HISTOIRE
DE
LA GRÈCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA FIN DE LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE D'ALEXANDRE LE GRAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-L. DE SADOUS

Professeur au Lycée impérial de Versailles, Docteur ès lettres de la Faculté de Paris

TOME SEIZIÈME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

Ire PARTIE. — GRÈCE LÉGENDAIRE

Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
ἡμίθεοι προτέρη γενεή.

HÉSIODE.

2e PARTIE. — GRÈCE HISTORIQUE

. . . . . . *Πόλιες μερόπων ἀνθρώπων.*

HOM RE

HISTOIRE DE LA GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE



CHAPITRE I

LA SICILE PENDANT LE DESPOTISME DE DENYS L'ANCIEN A SYRACUSE

Imilkôn avec l'armée carthaginoise part d'Agrigente pour aller attaquer Gela. — Brave défense des habitants de cette ville. — Denys arrive avec une armée pour les secourir. — Plan de Denys pour une attaque générale de l'armée carthaginoise. — Il est défait et obligé de se retirer. — Il évacue Gela et Kamarina. — Fuite de la population des deux villes, qui sont prises et saccagées par les Carthaginois. — Indignation et accusations de trahison portées contre Denys. — Mutinerie des cavaliers syracusains. — Ils partent pour Syracuse et se déclarent contre le despote. — Leur imprudence. — Ils sont surpris et accablés par le retour rapide de Denys. — Denys maître de Syracuse. — Des propositions de paix viennent d'Imilkôn. Conditions de la paix. — Collusion de Denys avec les Carthaginois, qui confirment sa domination sur Syracuse. Peste dans l'armée carthaginoise. — Cette paix coïncide à peu près pour le temps avec la victoire de Lysandros à Ægospotami. — Sympathie de Sparte pour Denys. — Condition abaissée des villes de la Sicile méridionale depuis le cap Pachynos jusqu'à Lilybæon. — Forte position de Denys. — Fortifications solides et autres constructions élevées par Denys dans Ortygia et à l'entour. — Il assigne des maisons dans Ortygia à ses soldats et à ses partisans. — Il fait un nouveau partage des terres de Syracuse. — Exactions exorbitantes de Denys. — Mécontentement à Syracuse. — Denys sort de Syracuse pour marcher contre les Sikels. — Mutinerie des soldats syracusains à Herbesa. — Dorikos le commandant est tué. — Les insurgés syracusains, avec l'assistance de Rhegium et de Messênê, assiégent Denys dans Ortygia. — Désespoir de Denys. — Il s'adresse pour avoir du secours à un corps de Campaniens au service carthaginois. — Il amuse les assaillants avec une feinte soumission. — Arrivée des Campaniens. — Victoire de Denys. — Denys fortifie son des-

potisme plus que jamais. — Aide que lui prête le Spartiate Aristos. — Nikotelès le Corinthien est mis à mort. — Il désarme les citoyens syracusains; — renforce les fortifications d'Ortygia; — augmente les troupes mercenaires. — Denys conquiert Naxos, Katane et Leontini. — Grande puissance de Denys. Fondation d'Alæsa par Archonidês. — Denys prend la résolution de faire la guerre à Carthage. — Localité de Syracuse. — Danger auquel la ville avait été exposée pendant le siége par les Athéniens. — Fortifications additionnelles faites par Denys le long de la crête septentrionale des falaises d'Epipolæ jusqu'à Euryalos. — Popularité de l'ouvrage. — Efforts faits par les Syracusains aussi bien que par Denys lui-même. — Préparatifs de Denys pour une guerre offensive contre les Carthaginois. — Amélioration dans la conduite de Denys à l'égard des Syracusains. — Ses offres conciliantes faites aux autres cités grecques de Sicile. Sentiment hostile des habitants de Rhegium à son égard. Ils s'adressent à Messênê. — Il fait la paix avec Messênê et avec Rhegium. — Il désire épouser une femme de cette dernière ville. Sa proposition est repoussée par la cité. Il est fortement irrité. — Il fait la proposition de prendre une épouse à Lokri. — Sa demande est accueillie. — Il épouse une jeune fille lokrienne nommée Doris. — Immense équipement de guerre de Denys à Syracuse; — armes, engins, etc. — Préparatifs navals dans le port; — très-grands également. Agrandissement dans la construction des vaisseaux de guerre: quadrirèmes et quinquérèmes. — Sympathie générale des Syracusains pour ses projets contre Carthage. — Il soudoie des soldats de tous les côtés. — Il célèbre ses noces avec deux épouses le même jour: Doris et Aristomachê — Bons sentiments temporaires à Syracuse à son égard. — Il convoque l'assemblée syracusaine et l'exhorte à faire la guerre à Carthage. — Il désire arrêter l'émigration de ceux qui redoutaient moins la domination carthaginoise que la sienne. — Il accorde la permission de piller les habitants et les vaisseaux carthaginois à Syracuse. — Alarme à Carthage. — Souffrances qu'une peste cause en Afrique. — Denys sort de Syracuse avec une armée prodigieuse pour marcher contre les Carthaginois en Sicile. — Insurrection contre Carthage, parmi les Grecs siciliens soumis à son empire. Terribles tortures infligées aux Carthaginois. — Denys assiége le port de mer carthaginois de Motyê. — Situation de Motyê; — opérations du siége — Vigoureuse défense. — Denys envahit les dépendances voisines de Carthage — Résultat douteux du siége de Motyê. — Apparition d'Imilkon avec une flotte carthaginoise; — il est obligé de se retirer. — Défense désespérée de Motyê. — Elle est prise enfin par une attaque nocturne. — Pillage de Motyê. — Ses habitants sont ou massacrés ou vendus comme esclaves. — Autres opérations de Denys. — Arrivée d'Imilkon avec un armement carthaginois. — Ses heureuses opérations; — il reprend Motyê. — Denys se retire à Syracuse. — Imilkôn prend Messênê. — Révolte des Sikels contre Denys. — Commencement de Tauromenium. — Préparatifs de Denys pour la défense de Syracuse; — il fortifie Leontini; — il s'avance jusqu'à Katane avec son armée de terre aussi bien qu'avec sa flotte. — Bataille navale à la hauteur de Katane. — Grande victoire de la flotte carthaginoise sous Magôn. — Arrivée d'Imilkôn pour rejoindre la flotte de Magôn près de Katane. — Invitation adressée en vain aux Campaniens d'Ætna. — Denys se retire à Syracuse. — Mécontentement de son armée. — Imilkôn marche sans retard vers Syracuse. — La flotte carthaginoise vient pour occuper le Grand Port — Son entrée imposante. — Position fortifiée d'Imilkôn près du port. — Imilkôn pille le faubourg d'Achradina et bloque Syracuse du côté de la mer. — Victoire navale gagnée par la flotte syracusaine pendant l'absence de Denys. — Effet de cette victoire en exaltant l'ardeur des

Syracusains. — Assemblée publique convoquée par Denys. — Esprit de mutinerie contre lui. — Violent discours de Theodôros. — Sympathie excitée par ce discours dans l'assemblée syracusaine. — Le Spartiate Pharakidas soutient Denys, qui finit par congédier l'assemblée et faire taire toute opposition. — Alliance de Sparte avec Denys; convenable à sa politique générale du moment. L'affranchissement de Syracuse dépendait de Pharakidas. — Denys essaye de gagner de la popularité — Terrible peste dans l'armée carthaginoise devant Syracuse. — Denys attaque le camp carthaginois. — Il sacrifie de propos délibéré un détachement de ses mercenaires. — Succès de Denys tant sur mer que sur terre, contre la position carthaginoise. — Incendie du camp carthaginois. — Transports de joie à Syracuse. — Imilkôn conclut un traité secret avec Denys, pour pouvoir s'échapper avec les Carthaginois et laisser le reste de son armée. — Destruction du reste de l'armée carthaginoise, à l'exception des Sikels et des Ibériens. — Détresse à Carthage. — Fin misérable d'Imilkôn. — Danger de Carthage. — Colère et révolte de ses sujets africains; — Comprimées à la fin.

Les actes que j'ai racontés à la fin de mon dernier chapitre, et à l'aide desquels Denys éleva son despotisme, ne peuvent guère avoir occupé moins de trois mois, coïncidant à peu près avec les premiers mois de 405 avant J.-C., vu qu'Agrigente fut prise vers le solstice d'hiver de 406 avant J.-C. (1). Il ne fut pas molesté pendant cette période par les Carthaginois, que l'on tint inactifs dans leurs quartiers à Agrigente, afin de leur donner du repos après les fatigues du blocus, et qui employèrent ce temps à dépouiller la cité de ses ornements transportables pour être transmis à Car-

(1) Xénoph. Hellen. II, 2, 24. Ὁ ἐνιαυτὸς ἔληγεν, ἐν ᾧ μεσοῦντι Διονύσιος ἐτυράννησε, etc.

L'année désignée ici est une année olympique, d'un solstice d'été à l'autre; de sorte que ses mois du milieu tomberaient dans le premier quart de l'année Julienne.

Cependant si nous comparons Xénoph. Hellen. I, 5, 21, avec II, 2, 24, nous verrons que les indications du temps ne peuvent pas toutes deux être exactes, car l'acquisition du despotisme par Denys suivit immédiatement la prise d'Agrigente par les Carthaginois, et elle en fut pour ainsi dire une conséquence directe.

Il me semble que la marque du temps n'est exacte ni dans un passage ni dans l'autre. La prise d'Agrigente s'effectua à la fin de 406 avant J.-C.; l'acquisition du despotisme par Denys, dans les premiers mois de 405 avant J.-C., comme Diodore les place. Les deux événements sont dans la même année olympique, entre le solstice d'été de 406 avant J.-C. et celui de 405 avant J.-C. Mais cette année est exactement celle qui tombe entre les deux passages de Xénophon indiqués ci-dessus, et ne coïncidant exactement ni avec l'un ni avec l'autre. Cf. Dodwell, Chronolog. Xenoph. ad ann. 407 avant J.-C.

thage, — et à brûler ou à dégrader, avec une antipathie barbare, ceux qui ne pouvaient être enlevés (1). Au printemps Imilkôn se mit en mouvement pour Gela, après s'être pourvu de nouvelles machines de siége. Il assura ses provisions au moyen du territoire carthaginois qu'il avait derrière lui. Ne trouvant pas d'armée qui lui résistât, il répandit ses troupes sur le territoire et de Gela et de Kamarina, où elles firent un grand butin et ruinèrent beaucoup de propriétés. Il retourna ensuite pour attaquer Gela, et il établit un camp fortifié en nettoyant quelques terrains plantés près du fleuve du même nom, entre la cité et la mer. A cet endroit se trouvait, en dehors des murs, une colossale statue d'Apollon, qu'Imilkôn fit enlever et qu'il envoya en présent à Tyr.

A ce moment Gela était défendue seulement par ses propres citoyens, car Denys avait appelé à Syracuse Dexippos avec les troupes mercenaires. Alarmés à l'approche de l'ennemi formidable qui avait déjà conquis Agrigente, Himera et Sélinonte, — les habitants de Gela adressèrent à Denys de pressantes demandes de secours; en même temps ils résolurent d'envoyer à Syracuse leurs femmes et leurs enfants pour les mettre en sûreté. Mais les femmes, auxquelles l'idée d'une séparation était intolérable, demandèrent avec tant d'instance qu'il leur fût permis de rester et de partager la fortune de leurs pères et de leurs époux, que cette résolution fut abandonnée. Dans l'attente d'un prompt secours du côté de Denys, les assiégés se défendirent avec bravoure et énergie. Tandis que des partis d'habitants, connaissant bien le pays, faisaient des sorties et agissaient avec un grand succès partiel contre les pillards carthaginois, — la masse des citoyens repoussait les assauts dirigés contre les murailles par Imilkôn. Celui-ci fit agir en plusieurs endroits à la fois ses béliers et ses troupes d'assaut; les murs eux-mêmes, qui n'étaient pas en aussi bon état, ni placés sur une éminence aussi inattaquable, que ceux d'Agri-

---

(1) Diodore, XIII, 82, 96, 108. Τὰς γλυφὰς καὶ τὰ περιττοτέρως εἰργασμένα κατέσκαψεν, etc.

gente, — cédèrent sur plus d'un point. Cependant les assiégés, avec une valeur obstinée, déjouèrent encore toutes les tentatives faites pour pénétrer dans l'intérieur, en rétablissant pendant la nuit les brèches qui avaient été faites pendant le jour. La partie plus faible de la population aidait, par tous les moyens en son pouvoir, les combattants sur les créneaux; c'est ainsi que la défense fut continuée jusqu'à ce que parût Denys avec le renfort longtemps attendu. Il comprenait les mercenaires levés nouvellement, avec les citoyens syracusains, et des secours composés de Grecs italiens et siciliens; il montait en tout à 50,000 hommes, suivant Ephore, à 30,000 fantassins, et à 1,000 chevaux, d'après l'estimation de Timée. Une flotte de 50 vaisseaux de guerre doubla le cap Pachynos pour coopérer avec ces troupes à la hauteur de Gela (1).

Denys fixa sa position entre Gela et la mer, vis-à-vis de celle des Carthaginois et en communication immédiate avec sa flotte (405 av. J.-C.). Sa présence ayant suspendu les assauts contre la ville, il devint l'agresseur à son tour, employant et sa cavalerie et sa flotte pour harceler les Carthaginois et intercepter leurs provisions. La lutte prit alors un caractère à peu près semblable à celui qu'elle avait présenté devant Agrigente et qui avait fini d'une manière si défavorable pour les Grecs. Enfin, après vingt jours de cette guerre irrégulière, Denys, trouvant qu'il n'avait fait que peu de chose, dressa son plan pour une attaque directe contre le camp carthaginois. Du côté de la mer, comme on ne s'était attendu de ce côté à aucun danger, le camp n'était pas fortifié; en conséquence, ce fut là que Denys résolut de diriger sa principale attaque avec sa division de gauche, composée principalement de Grecs italiens, soutenue par les vaisseaux syracusains, qui devaient attaquer simultanément du côté de la mer. Il conçut en même temps le dessein de frapper aussi des coups de deux autres points. Sa division de droite, composée d'alliés siciliens, reçut l'ordre de marcher

(1) Diodore, XIII, 109.

sur le côté droit ou occidental de la ville de Gela, et ainsi de tomber sur la gauche du camp des Carthaginois, tandis que lui en personne, avec les troupes mercenaires qu'il gardait spécialement autour de lui, avait l'intention de traverser la ville elle-même, et d'attaquer la partie avancée ou centrale de leur position près des murs, où étaient postées leurs machines de siége. Il ordonna à sa cavalerie de se tenir en réserve pour la poursuite, dans le cas où l'attaque réussirait, ou pour protéger la retraite de l'infanterie, dans le cas d'un échec (1).

De ce plan combiné, l'attaque sur la gauche du camp carthaginois, c'est-à-dire du côté de la mer, par la division italienne et la flotte de concert, fut exécutée effectivement et promit d'abord d'être heureuse (405 av. J.-C.). Les assaillants renversèrent les boulevards, pénétrèrent de vive force dans le camp, et ne furent repoussés que par les efforts extraordinaires que firent les défenseurs, surtout les Ibériens et les Campaniens, renforcés toutefois par d'autres portions de l'armée qui n'étaient pas encore inquiétées. Mais des deux autres divisions de Denys, la droite n'attaqua que longtemps après le moment projeté, et le centre n'attaqua pas du tout. La droite avait à faire une marche détournée par la plaine de Gela autour de la ville, route qui occupa plus de temps qu'on ne l'avait calculé, tandis que Denys avec les mercenaires qui l'entouraient, ayant l'intention de traverser la cité, se trouva si arrêté et si embarrassé qu'il fit des progrès très-lents et fut longtemps encore avant de pouvoir paraître sur le flanc des Carthaginois. Probablement les rues, comme dans tant d'autres villes anciennes, étaient tortueuses, étroites et irrégulières, peut-être aussi, fermées encore par suite de précautions prises récemment pour la défense. Et ainsi les Siciliens sur la droite, n'arrivant pour attaquer que quand les Italiens sur la gauche avaient déjà été repoussés, furent forcés de se retirer, après une lutte vaillante, par les forces réunies du principal corps

(1) Diodore, XIII, 109.

d'armée des Carthaginois. Denys et ses mercenaires, arrivant plus tard encore, reconnurent que le moment pour l'attaque était complétement passé et retournèrent dans la cité sans combattre du tout.

Fut-ce dans ce cas le plan qui fut défectueux, ou l'exécution, — ou l'un ou l'autre à la fois, — c'est ce que nous ne pouvons certainement pas déterminer d'une manière certaine. On trouvera qu'il y avait des raisons pour soupçonner que Denys ne fut pas fâché d'un échec qui devait décourager son armée et lui fournir une excuse pour abandonner Gela (405 av. J.-C.). Après être rentré dans les murs, il réunit ses principaux amis pour délibérer sur ce qu'il y avait de mieux à faire. Tous furent d'avis qu'il était imprudent d'affronter de nouveaux dangers pour sauver la ville. Denys se trouva alors dans la même position que Dioklès après la défaite près d'Himera, et que Daphnæos et les autres généraux syracusains devant Agrigente après la capture de leur flotte de provisions par les Carthaginois. Il se vit forcé d'abandonner Gela, en prenant les meilleurs moyens qui étaient en son pouvoir pour protéger la fuite des habitants. Conséquemment, afin de tenir secrète l'intention de fuir, il envoya à Imilkôn un héraut chargé de solliciter pour le lendemain une trêve destinée à ensevelir les morts ; il détacha aussi un corps de deux mille hommes de troupes légères, avec ordre de faire du bruit en face de l'ennemi pendant toute la nuit et de tenir les fanaux et les feux allumés, de manière à prévenir tout soupçon de la part des Carthaginois (1). Grâce à ces précautions, il fit sortir en masse la population de Gela au commencement de la nuit, tandis que lui-même avec le gros de son armée suivait à minuit pour la protéger. Tous précipitèrent leur marche vers Syracuse, profitant du mieux possible des heures d'obscurité. Sur la route pour y parvenir se trouvait Kamarina, — Kamarina l'immobile (2), comme la déclarait un oracle ou une légende d'autrefois, et

(1) Diodore, XIII, 111.

(2) Μὴ κινεῖ Καμάριναν, ἀκινητὸς γὰρ ἀμείνων.

« Fatis nunquam concessa moveri
Apparet Camarina procul. »
Virgile, Æneide, III, 701.

qui cependant parut dans cette nuit fatale faire mentir l'épithète. Ne se croyant pas en état de défendre cette cité, Denys força toute la population kamarinæenne à s'associer à la fuite des habitants de Gela. On vit alors se répéter sur la route de Gela à Syracuse la même scène déchirante que nous avons déjà racontée à Agrigente et à Himera : une multitude fugitive, de tout âge et des deux sexes, libre aussi bien qu'esclave, dans le dénûment et frappée de terreur, se précipitant sans savoir où, pour échapper à l'atteinte d'un ennemi sans pitié. Toutefois, heureusement la fuite vers Syracuse ne fut inquiétée par aucune poursuite. A l'aurore les Carthaginois, découvrant que la cité était abandonnée, s'y jetèrent immédiatement et en prirent possession. Comme on avait enlevé très-peu des biens précieux qu'elle renfermait, un riche butin tomba entre les mains de l'armée victorieuse, dont les barbares soldats massacrèrent indistinctement les malheureux restes de la population laissés derrière: vieillards, malades et enfants, incapables d'accompagner une fuite si soudaine et si rapide. Quelques-uns des vainqueurs rassasièrent en outre leurs féroces instincts en crucifiant ou en mutilant ces infortunés prisonniers (1).

Toutefois, au milieu des souffrances de cette multitude en détresse et de la compassion de l'armée qui la protégeait, d'autres sentiments aussi furent puissamment excités. Denys, qui avait mis si peu de mesure en calomniant auparavant des généraux malheureux et qui avait si bien réussi, se vit à ce moment exposé lui-même aux mêmes traits. La colère et la haine éclatèrent contre lui avec fureur, tant parmi les fugitifs que dans l'armée. Il fut accusé d'avoir livré aux Carthaginois, non-seulement l'armée, mais encore Gela et Kamarina, afin que les Syracusains, intimidés par ces formidables voisins si près de leurs frontières, pussent rester sous sa domination en se résignant à la servitude. On fit remarquer que ce qu'il avait fait pour secourir Gela n'avait

(1) Diodore, XIII, 111. Οὐδεμία γὰρ ἦν παρ' αὐτοῖς φειδὼ τῶν ἁλισκομένων, ἀλλ' ἀσυμπαθῶς τῶν ἠτυχηκότων οὓς μὲν ἀνεσταύρουν, οἷς δ' ἀφορήτους ἐπῆγον ὕβρεις.

pas répondu aux forces considérables qu'il menait avec lui; que les pertes essuyées dans la récente bataille n'avaient été nullement suffisantes pour nécessiter, ni même pour excuser une fuite honteuse; que les mercenaires en particulier, force sur laquelle il comptait le plus, n'avaient non-seulement subi aucune perte, mais n'avaient jamais été engagés; que, tandis que les mesures prises contre l'ennemi avaient été ainsi partielles et inefficaces, eux, de leur côté, n'avaient manifesté aucune disposition à le poursuivre dans sa fuite, — fournissant ainsi une forte présomption de connivence entre eux. Denys fut dénoncé comme traître par tout le monde, — à l'exception de ses mercenaires, qu'il gardait toujours auprès de lui pour sa sécurité. Les alliés italiens, qui avaient fait l'attaque et essuyé les principales pertes, furent si irrités contre lui pour les avoir ainsi laissés sans les appuyer, qu'ils se retirèrent en corps et traversèrent le centre de l'île pour retourner en Italie.

Mais les Syracusains de l'armée et en particulier les cavaliers, les principaux personnages de la ville, avaient un double motif de colère contre Denys, en partie à cause de sa mauvaise conduite ou de sa trahison supposée dans cette récente entreprise, mais plus encore à cause du despotisme qu'il venait d'imposer à ses concitoyens. Ce despotisme, après avoir commencé par une fraude grossière et avoir été achevé par la violence, était privé à ce moment de la seule couleur plausible qu'il avait jamais porté, — puisque Denys venait d'être aussi honteusement malheureux contre les Carthaginois, que les autres généraux qu'il avait dénoncés et supplantés. Déterminés à se débarrasser d'un homme qu'ils haïssaient à la fois comme despote et comme traître, les cavaliers syracusains guettèrent l'occasion de se jeter sur Denys pendant la retraite et de le tuer. Mais le trouvant trop soigneusement gardé par les mercenaires qui entouraient toujours sa personne, ils partirent en corps et se rendirent à Syracuse de toute la vitesse de leurs chevaux, dans le dessein arrêté de rétablir la liberté de la cité et d'éloigner Denys. Comme ils arrivèrent avant qu'on eût reçu aucune nouvelle de la défaite et de la fuite de Gela, ils ob-

tinrent d'être admis sans obstacle dans l'îlot d'Ortygia, la cité intérieure primitive, commandant les bassins et le port, choisie par le despote pour sa résidence et le siége de son pouvoir. Immédiatement ils attaquèrent et pillèrent la maison de Denys, qu'ils trouvèrent richement fournie d'or, d'argent et d'objets précieux de toute sorte. Il n'avait été despote que pendant quelques semaines, de sorte qu'il a dû commencer de bonne heure à dépouiller les autres, puisqu'il paraît certain que ce qu'il possédait en propre n'était nullement considérable. Non-seulement les agresseurs pillèrent sa maison avec toutes ses richesses intérieures, mais encore ils maltraitèrent son épouse d'une façon si brutale que l'outrage causa plus tard sa mort (1). Probablement ils nourrissaient contre cette femme infortunée une double antipathie, non-seulement comme épouse de Denys, mais encore comme fille d'Hermokratês. En même temps ils répandirent la nouvelle que Denys avait fui pour ne jamais revenir, car ils se fiaient pleinement à la rupture dont ils avaient été témoins dans l'armée en retraite, et dans la farouche colère qu'ils avaient entendu exprimer universellement contre lui (2). Après avoir livré aux Carthaginois son armée, en même temps que Gela et que Kamarina, par une fuite qui n'avait aucun motif réel de nécessité (affirmaient-ils), — il avait été déshonoré et forcé de fuir en réalité, plutôt que d'affronter le juste mécontentement de ses concitoyens réveillés de leur torpeur. Syracuse était actuellement libre et pouvait, le lendemain matin, rétablir formellement son gouvernement populaire.

Si ces Syracusains eussent pris des précautions raisonnables contre des éventualités contraires, leurs assurances se seraient probablement trouvées exactes. La carrière de Denys se fût terminée là (405 av. J.-C.). Mais tandis qu'ils s'adonnaient au pillage de sa maison et outrageaient brutalement son épouse, ils avaient une confiance si aveugle dans

(1) Diodore, XIII, 112; XIV, 44. Plutarque, Diôn, c. 3.

(2) Diodore, XIII, 112.

sa ruine irréparable supposée et ils se croyaient si bien maîtres de la portion insulaire de la cité, qu'ils négligèrent de garder la porte d'Achradina (la cité extérieure) contre sa rentrée. L'énergie et la promptitude de Denys furent trop grandes pour eux. Informé de leur départ de l'armée et connaissant bien leurs sentiments, il devina immédiatement leurs projets et il vit qu'il ne pouvait les déjouer que par l'audace et la soudaineté de l'attaque. En conséquence, se mettant à la tête de ses soldats les meilleurs et les plus dévoués, — cent cavaliers et six cents fantassins, — il quitta son armée et se dirigea, par une marche forcée, vers Syracuse, éloignée de quatre cents stades ou environ quarante-cinq milles (72 kilomètres et demi). Il y arriva vers minuit et se présenta, non à la porte d'Ortygia, qu'il savait probablement être au pouvoir de ses ennemis, mais à celle d'Achradina, qui (comme je l'ai déjà mentionné) formait une fortification séparée d'Ortygia, avec la Nekropolis entre elles (1). Bien que la porte fût fermée, il découvrit bientôt qu'elle n'était pas gardée et il put y appliquer quelques roseaux recueillis dans les marais sur sa route, de manière à y mettre le feu et à la brûler. Il avait été si impatient de presser la marche, qu'au moment où il atteignit la porte, une partie seulement de sa division était avec lui. Mais comme le reste arriva tandis que les flammes faisaient leur œuvre, il entra, avec toute la troupe, dans Achradina ou cité extérieure. Traversant rapidement les rues, il devint maître, sans résistance, de toute cette portion de la cité et de l'agora ou place du marché, qui en formait la plus grande place publique. Ses principaux ennemis, stupéfaits de cette nouvelle alarmante, se rendirent en toute hâte d'Ortygia dans Achradina et essayèrent d'occuper l'agora. Mais ils

(1) Diodore, XIII, 113. Παρῆν περὶ μέσας νύκτος πρὸς τὴν πύλην τῆς Ἀχραδινῆς... εἰσήλαυνε διὰ τῆς Ἀχραδινῆς, etc.

Pour l'intelligence de la topographie de Syracuse, je renvoie le lecteur à un Appendice annexé au dixième volume de cette Histoire, avec deux plans, expliquant le siége de la ville par les Athéniens, ainsi qu'à un troisième plan annexé à ce volume-ci représentant Syracuse comme elle était à la fin de la vie de Denys, avec les additions qu'il y avait faites.

la trouvèrent déjà au pouvoir de Denys ; et comme ils étaient eux-mêmes très-peu nombreux et n'avaient pas pris le temps de réunir un corps armé considérable, ils furent accablés et tués par ses mercenaires. Denys fut ainsi assez fort pour triompher de tous ses ennemis, qui entraient dans Achradina et successivement et par petites parties, sans aucun ordre, à mesure qu'ils sortaient d'Ortygia. Il se mit ensuite en devoir d'attaquer les maisons de ceux qu'il savait hostiles à sa domination, tua ceux qu'il put y trouver et força les autres à chercher un abri dans l'exil. Le grand corps des cavaliers syracusains, — qui la veille au soir était maître de la cité, et avec une prudence ordinaire aurait pu s'y maintenir, — fut ainsi ou détruit ou forcé de quitter le pays. Comme exilés, ils s'établirent dans la ville d'Ætna (1).

Maître ainsi de la cité, Denys fut rejoint le lendemain par le corps principal de ses mercenaires, et aussi par les alliés siciliens, qui avaient à ce moment achevé leur marche. Les misérables victimes de Gela et de Kamarina, qui le regardaient avec indignation comme celui qui les avait trahies, — allèrent résider à Leontini, vraisemblablement en compagnie des anciens citoyens de cette ville, qui avaient été pendant quelque temps domiciliés à Syracuse, mais qui ne voulurent plus y rester sous Denys. Leontini redevint ainsi une cité indépendante (2).

Bien que les désastres éprouvés à Gela eussent menacé de ruiner Denys, cependant il était actuellement, grâce à sa récente victoire, plus maître de Syracuse que jamais, et il avait écrasé plus complétement ses adversaires. Les cavaliers qu'il venait de détruire et d'expulser étaient pour la plupart les citoyens riches et puissants de Syracuse. Avoir

(1) Diodore, XIII, 113. Cf. Xénoph. Hellen. II, 3, 5.

(2) Xenophon (Hellen. II, 3, 5) dit que « les Léontins, corésidents à Syracuse, quittèrent Denys et les Syracusains pour leur propre cité. »

Cette migration à Leontini semble une partie de la même affaire que celle que mentionne Diodore (XIII, 113). Leontini, reconnue comme indépendante par la paix qui ne tarda pas à suivre, est mentionnée encore peu après comme indépendante (XIV, 14). Elle avait été annexée à Syracuse avant le siége athénien.

abattu des ennemis aussi formidables, presque indispensables comme chefs à tout parti qui cherchait à se lever contre lui, était la plus forte de toutes les garanties négatives pour la prolongation de son règne. Il n'y avait plus à Syracuse d'assemblée publique à laquelle il eût à rendre compte de sa conduite à Gela et à Kamarina et devant laquelle il fût exposé à être accusé, — comme lui-même avait accusé ses prédécesseurs qui avaient commandé à Himera et à Agrigente. Toutes ces garanties populaires, il les avait déjà foulées aux pieds ou renversées. La supériorité de force et l'intimidation de ses adversaires, sur lesquelles s'appuyait son autorité, furent à ce moment plus manifestes et plus décisives que jamais.

Toutefois, nonobstant cette position assurée, Denys aurait pu encore trouver de la difficulté à se défendre, si Imilkôn se fût avancé avec son armée victorieuse, tout frais du pillage de Gela et de Kamarina, et avait assiégé énergiquement Syracuse. Il fut bientôt délivré de tout danger et de toute alarme de cette sorte par des propositions de paix, qui lui furent faites spontanément par le général carthaginois. La paix fut conclue entre eux aux conditions suivantes :

1. Les Carthaginois conserveront toutes leurs positions antérieures et toutes leurs dépendances sikaniennes, en Sicile. Ils garderont en outre Sélinonte, Himera et Agrigente. Les villes de Gela et de Kamarina pourront être occupées de nouveau par leurs habitants fugitifs actuels, mais à condition de payer un tribut à Carthage, et de détruire leurs murs et fortifications.
2. Les habitants de Leontini et de Messênê, aussi bien que tous les habitants sikels, seront indépendants et autonomes.
3. Les Syracusains seront soumis à Denys (1).
4. Tous les captifs et tous les vaisseaux pris des deux côtés seront mutuellement rendus.

---

(1) Diodore, XIII, 114. Καὶ Συρακουσίους μὲν ὑπὸ Διονύσιον τέταχθαι, etc.

Telles furent les conditions auxquelles la paix fut conclue alors (405 av. J.-C.). Bien qu'elles fussent extrêmement avantageuses pour Carthage, en ce qu'elles lui attribuaient soit comme sujette, soit comme tributaire, toute la côte méridionale de la Sicile, — cependant comme Syracuse était, après tout, le grand prix à obtenir, dont la conquête était essentielle pour assurer tout le reste, nous sommes surpris qu'Imilkôn ne se soit pas avancé pour l'attaquer, à un moment si évidemment favorable. Il paraît qu'immédiatement après la conquête de Gela et de Kamarina, l'armée carthaginoise fut frappée d'une maladie pestilentielle qui, dit-on, en détruisit presque la moitié et qui interdit des opérations futures. Toutefois, l'annonce de cet événement, bien qu'exacte sans doute en substance, nous arrive d'une manière quelque peu confuse (1). Et quand nous lisons, comme l'un des ar-

(1) Diodore, XIII, 114.

Diodore commence ce chapitre par les mots — Διόπερ ὑπὸ τῶν πραγμάτων ἀναγκαζόμενος Ἰμίλκων, ἔπεμψεν εἰς Συρακούσας κήρυκα, παρακαλῶν τοὺς ἡττημένους διαλύσασθαι. Ἀσμένως δ' ὑπακούσαντος τοῦ Διονυσίου, τὴν εἰρήνην ἐπὶ τοῖσδε ἔθεντο, etc.

Or il n'y a pas le plus petit fait soit mentionné, soit indiqué auparavant, auquel le mot διόπερ puisse avoir trait. Il n'y a de mentionné qu'un succès du côté des Carthaginois et un désastre du côté des Grecs, l'échec de l'attaque dirigée par Denys sur le camp carthaginois; — sa retraite et l'évacuation de Gela et de Kamarina; — l'occupation de Gela par les Carthaginois; — le désordre, la mutinerie et la dispersion partielle de l'armée de Denys pendant la retraite; — la lutte dans l'intérieur des murs de Syracuse. Il n'y a rien dans tout cela à quoi διόπερ puisse se rapporter. Mais quelques lignes plus loin, après que les conditions de paix ont été spécifiées, Denys fait allusion à *la* terrible maladie (ὑπὸ τῆς νόσου) qui dévasta l'armée carthaginoise, comme s'il en avait fait mention auparavant.

Je trouve dans Niebuhr (Vortraege ueber alte Geschichte, vol. III, p. 212, 213) l'opinion exprimée qu'il y a ici une lacune dans Diodore « déguisée avec intention dans les MSS, et non encore signalée par aucun éditeur. » Une conclusion pareille me paraît inévitable. Niebuhr pense que, dans la portion perdue du texte, il était dit qu'Imilkôn marcha sur Syracuse, fit le siége de la ville et y fut frappé de la terrible peste à laquelle il est fait allusion dans la portion du texte qui reste. Cela aussi n'est nullement improbable; cependant je n'ose pas l'affirmer, — vu qu'il se peut que la peste ait éclaté pendant qu'Imilkôn était encore à Gela.

Niebuhr pense en outre que Denys perdit la bataille de Gela à cause de son impéritie comme général, — qu'il la perdit avec intention, comme pouvant servir ses desseins politiques, — et qu'aux termes du traité subséquent, il tint le territoire autour de Syracuse seulement sous la suprématie carthaginoise.

ticles du traité, la clause expresse et formelle que « les Syracusains seront soumis à Denys, » — nous discernons clairement qu'il y avait aussi une cause additionnelle pour cette ouverture opportune, si favorable à ses intérêts. Il y avait un fondement réel à ces plaintes amères contre Denys, qui l'accusaient d'avoir livré aux Carthaginois Gela et Kamarina afin d'assurer sa propre domination à Syracuse. Les Carthaginois, en renonçant à toute prétention sur cette dernière ville et en reconnaissant son autonomie, ne pouvaient avoir intérêt à dicter son gouvernement intérieur. S'ils se déterminaient à reconnaître par un traité formel la souveraineté en tant que possédée par Denys, nous pouvons conclure à bon droit qu'il avait acheté d'eux cette faveur par quelque service sous-main rendu préalablement. C'est ainsi que Hiketas et Agathoklès, — ce dernier étant le successeur et en tant de points le pendant de Denys, quatre-vingt-dix ans plus tard, — se servirent de l'appui carthaginois comme d'un marchepied pour se faire despotes à Syracuse (1).

Toutefois, la peste dans l'armée carthaginoise fut, dit-on, si terrible qu'elle en détruisit près de la moitié. L'autre moitié, à son retour en Afrique, ou l'y trouva déjà, ou l'y porta avec elle : car la mortalité à Carthage et autour de cette ville ne fut pas moins déplorable qu'en Sicile (2).

Ce fut dans l'été de 405 avant J.-C. que fut conclu ce traité qui assignait tout le sol hellénique au sud de la Sicile à la domination carthaginoise, et Syracuse, avec sa population, à celle de Denys. Ce fut en septembre ou en octobre de la même année que Lysandros s'empara de toute la flotte athénienne à Ægospotami, détruisit l'ascendant et la puissance maritime d'Athènes et inaugura l'empire lacédæmonien, complété par la reddition réelle d'Athènes l'année suivante. Les dékarchies et les harmostes, établis par Lysandros dans un si grand nombre de cités du monde hellénique central, commencèrent leur œuvre désastreuse à peu

(1) Justin, XXII, 2; Plutarque, Timoleôn, c. 2, 7, 9.

(2) Diodore, XIII, 114.

près en même temps que le despotisme de Denys à Syracuse. C'est un point qu'il faut se rappeler, par rapport à la période prochaine. La position et la politique nouvelles dans lesquelles Sparte finit par être engagée lui inspirèrent pour Denys une sympathie qu'elle n'aurait probablement pas ressentie antérieurement, et qui contribua considérablement, d'une manière secondaire, à la durée de sa domination, aussi bien par des intrigues positives d'agents lacédæmoniens, qu'en privant les Syracusains opprimés d'un secours ou d'un appui effectif de Corinthe ou d'autres parties de la Grèce (1).

La période qui suivit immédiatement cette paix fut une période de détresse, d'abaissement et d'alarme, dans tout le sud de la Sicile. D'après les termes du traité, Gela et Kamarina pouvaient être occupées de nouveau par leur population fugitive, toutefois avec des murailles démolies, — avec toutes les traces de leur opulence et de leur bien-être d'autrefois effacées par les dévastations, — et avec la nécessité de payer un tribut à Carthage. La condition d'Agrigente, de Sélinonte et d'Himera, faisant alors réellement partie du territoire carthaginois, était pire, surtout d'Agrigente, renversée d'un coup du faîte d'une opulence prospère. On ne pouvait plus trouver de territoire hellénique libre entre le cap Pachynos et le cap Lilybæon, au delà de la frontière syracusaine.

Au milieu du profond découragement dans lequel était plongé l'esprit syracusain, le départ de Sicile de la formidable armée carthaginoise dut être senti comme un soulagement et procurer du crédit à Denys (2). Il s'était effectué

(1) Diodore, XIV, 10.

L'appui important que les Spartiates prêtèrent à Denys est dénoncé expressément par Isokrate, Orat. IV (Panegyr.), s. 145; Orat. VIII (De Pace), s. 122.

(2) Platon, tout en parlant de Denys et d'Hipparinos en cette occasion comme étant les sauveurs de Syracuse, n'insiste pas sur une bravoure et un talent extraordinaires de leur part, mais il attribue le résultat surtout à la fortune et à la faveur des dieux (Platon, Epistol. VIII, p. 353 B; p. 355 F).

Sa lettre est écrite en vue de recommander un compromis à Syracuse, entre le parti de la liberté et les descendants de Denys et d'Hipparinos; il essaye ainsi de présenter les choses le mieux qu'il peut, en faveur du titre que ces deux derniers ont à la reconnaissance des Syracusains.

sous lui, bien qu'il ne fût pas une conséquence de ses exploits, car ses opérations militaires contre Imilkôn à Gela avaient été complétement malheureuses (et même pis); et les Carthaginois n'avaient eu à souffrir que de la peste. Tandis que ses partisans avaient ainsi un argument pour le vanter comme sauveur de la cité, il retira aussi de la force à d'autres égards des événements récents. Il avait obtenu des Carthaginois une reconnaissance formelle de son gouvernement; il avait fait périr ou banni les principaux citoyens syracusains opposés à son pouvoir, et frappé les autres de terreur; il avait ramené toutes ses troupes mercenaires et ses gardes au complet, sans pertes ni désaffection. Il profita alors de cette force temporaire pour prendre des précautions en vue de perpétuer son autorité, avant que les Syracusains recouvrassent l'ardeur nécessaire pour résister, ou trouvassent une occasion pour le faire.

Sa première mesure fut d'augmenter les fortifications de l'îlot appelé Ortygia, en le fortifiant comme position à occuper séparément d'Achradina et du reste de la cité. Il construisit un nouveau mur, garni de tourelles élevées et de défenses élaborées de toute sorte, immédiatement en dehors du môle qui rattachait cet îlot à la Sicile. En dehors de ce nouveau mur, il disposa des endroits convenables pour faire les affaires, des portiques assez spacieux pour abriter une multitude considérable, et vraisemblablement une place forte distincte, destinée à faire un magasin public à blé (1). Il entrait dans son plan que le commerce de la ville se fît, et que les personnes des commerçants se réunissent, sous les murs extérieurs de sa forteresse particulière ou auprès de ces murs. Comme nouveau moyen de sécurité, il éleva aussi une citadelle ou Akropolis distincte dans l'intérieur de l'îlot et derrière le nouveau mur. La citadelle touchait au

Il admet à contre-cœur jusqu'à quel point Denys l'Ancien abusa plus tard de la confiance que les Syracusains avaient eue en lui (p. 353 C).

(1) Nous voyons par Tite-Live, XXIV, 21, que telle était la position des *horrea publica* fortifiés à Syracuse. Nous pouvons présumer, je pense, qu'ils furent commencés à cette époque par Denys, en ce qu'ils forment une partie naturelle de son plan.

petit port ou port Lakkios. Les murs étaient assez étendus pour embrasser l'ensemble de ce port, en le fermant de telle sorte qu'il ne recevait qu'un seul vaisseau à la fois, bien qu'il eût de la place pour soixante à l'intérieur. Il posséda ainsi une forteresse presque imprenable, qui non-seulement le garantissait contre une attaque de la part de la population plus nombreuse de la ville extérieure, mais encore lui permettait de l'attaquer toutes les fois qu'il le voulait, — et le rendait maître, en même temps, des grands moyens de guerre et de défense contre des ennemis étrangers.

Se pourvoir d'une forteresse dans l'îlot d'Ortygia était un pas vers une domination perpétuelle à Syracuse ; la remplir d'adhérents dévoués en fut un autre. Pour Denys, les instruments de domination étaient ses troupes mercenaires et ses gardes du corps, hommes choisis par lui-même parce qu'ils étaient propres à ses vues, ayant avec lui un intérêt commun et consistant pour la plupart non-seulement en étrangers, mais même en esclaves affranchis. C'est à ces hommes qu'il se mit alors en devoir d'assigner une existence et une résidence permanentes. Il partagea entre eux les maisons de l'îlot ou forteresse intérieure, en expulsant les anciens propriétaires et en ne permettant à personne d'y résider, si ce n'est à ses partisans intimes et à ses soldats. Ils avaient leurs quartiers dans l'île, tandis qu'il habitait dans la citadelle, — forteresse dans une forteresse, abritant sa propre personne contre la garnison même ou armée permanente, au moyen de laquelle il tenait Syracuse sous son joug (1). Après avoir pourvu ses soldats de maisons, en chassant les habitants d'Ortygia, — il s'occupa de leur assigner des moyens de vivre à l'aise, en dépossédant de la même manière en masse les propriétaires du dehors et en faisant une nouvelle appropriation des terres. Il partagea de nou-

(1) Diodore, XIV, 7.
La résidence de Denys dans l'Akropolis et les quartiers de ses mercenaires en dehors de cette citadelle, mais encore dans l'intérieur d'Ortygia, — sont mentionnés dans le récit que fait Platon de sa visite à Denys le Jeune (Platon, Epistol. VII, p. 350 ; Epistol. III, p. 315).

veau tout le territoire syracusain, réservant les meilleures terres et les meilleures parts pour ses propres amis et pour les officiers qui commandaient les mercenaires, — et divisant le reste du territoire en portions égales pour tous les habitants, citoyens aussi bien que non citoyens. Par cette distribution ces derniers devinrent désormais citoyens aussi bien que les premiers, autant du moins qu'un homme quelconque pouvait être appelé de ce nom sous son despotisme. Même les esclaves récemment affranchis devinrent nouveaux citoyens et propriétaires comme les autres (1).

Relativement à ce changement radical de propriété, il est fâcheux que nous n'ayons pas plus d'informations que ce qui est contenu dans deux ou trois phrases courtes de Diodore. Comme base pour un partage nouveau et complet des terres, Denys se trouvait déjà posséder les biens de ces cavaliers ou chevaliers syracusains qu'il avait récemment abattus ou bannis. Tout naturellement, leurs propriétés durent être confisquées et tomber entre ses mains pour être assignées de nouveau. Elles étaient sans doute considérables, vu que ces cavaliers étaient pour la plupart des hommes opulents. Ayant cette base, Denys étendit son plan jusqu'à l'idée plus compréhensive d'une spoliation et d'une nouvelle appropriation générales, en faveur de ses partisans et de ses soldats mercenaires. Nous ne connaissons pas le nombre de ces derniers; mais dans une occasion qui ne se présenta pas longtemps après, on mentionne les mercenaires sous ses ordres comme montant à environ dix mille (2). Afin d'assurer des propriétés foncières à chacun de ces hommes, en même temps que le monopole de la résidence dans Ortygia, il

(1) Diodore, XIV, 7. Τῆς δὲ χώρας τὴν μὲν ἀρίστην ἐξελόμενος ἐδωρήσατο τοῖς τε φίλοις καὶ τοῖς ἐφ' ἡγεμονίας τεταγμένοις · τὴν δ' ἄλλην ἐμέρισεν ἐπίσης ξένῳ τε καὶ πολίτῃ, συμπεριλαβὼν τῷ τῶν πολιτῶν ὀνόματι τοὺς ἠλευθερωμένους δούλους, οὓς ἐκάλει νεοπολίτας. Διέδωκε δὲ καὶ τὰς οἰκίας τοῖς ὄχλοις, πλὴν τῶν ἐν τῇ Νήσῳ · ταύτας δὲ τοῖς φίλοις καὶ τοῖς μισθοφόροις ἐδωρήσατο. Ἐπεὶ δὲ τὰ κατὰ τὴν τυραννίδα καλῶς ἐδόκει διῳκηκέναι, etc.

(2) Diodore, XIV, 78.

De même encore, après la mort de Denys l'Ancien, Plutarque parle de ses forces militaires comme ayant été βαρβάρων μυρίανδρον φυλακήν (Plutarque, Diôn, c. 10). Toutefois ces expressions prétendent peu à une exactitude numérique.

ne fallait rien moins qu'une confiscation radicale. Jusqu'à quel point l'égalité de partage, présentée en principe, fut-elle ou put-elle être observée en pratique, c'est ce que nous ne pouvons pas dire. La maxime d'accorder la résidence dans Ortygia seulement à des amis et à des partisans fut, à partir de Denys, observée traditionnellement par les futurs gouvernements antipopulaires de Syracuse. Le consul romain Marcellus, quand il réduisit la ville près de deux siècles plus tard, prescrivit la règle de n'admettre dans l'îlot que des Romains et d'exclure tout habitant syracusain indigène (1).

Ces immenses travaux de fortification, combinés avec une révolution si étendue tant dans la propriété que dans le domicile, ont dû demander un temps considérable pour leur achèvement et provoquer une considérable résistance dans les détails. Et l'on ne doit pas oublier que les dépenses pécuniaires de fortifications pareilles doivent avoir été très-lourdes. Comment Denys parvint-il à lever de l'argent, c'est ce que nous ignorons. Aristote nous apprend que les contributions qu'il exigeait des Syracusains étaient si exorbitantes que, dans l'espace de cinq ans, les citoyens avaient payé entre ses mains toute leur propriété, c'est-à-dire vingt pour cent par an pour tous leurs biens (2). A quelles années se rapporte cette assertion, nous l'ignorons; et nous ne savons pas non plus quelle était la somme de contributions exigée dans l'occasion spéciale dont nous nous occupons. Mais nous pouvons à bon droit en conclure que Denys ne se faisait pas scrupule de faire peser lourdement son bras sur les Syracusains dans le dessein de subvenir à la dépense de ses fortifications, et que le fardeau simultané de contributions considérables dut venir ainsi aggraver les pénibles mesures de la spoliation et du transfert des biens, et le malheur plus intolérable encore d'une nombreuse armée permanente dont les soldats étaient domiciliés en maîtres dans le cœur de la cité. Au milieu de ces circonstances, nous ne sommes pas

(1) Cicéron in Verrem, V, 32, 84; 38, 98.

(2) Aristote, Politic. V, 9, 4: Καὶ ἡ εἰσφορὰ τῶν τελῶν (τυραννικόν ἐστι)· ἐν πέντε γὰρ ἔτεσιν ἐπὶ Διονυσίου τὴν οὐσίαν ἅπασαν εἰσενηνοχέναι συνέβαινε.

surpris d'apprendre que le mécontentement parmi les Syracusains était extrême et qu'un grand nombre d'entre eux était profondément mortifié d'avoir laissé échapper l'occasion favorable d'exclure Denys quand les cavaliers avaient été un instant réellement maîtres de Syracuse, avant qu'il revînt soudainement de Gela (1).

Quelle que pût être la grandeur de l'indignation éprouvée actuellement, il ne pouvait y avoir ni concert ni manifestation à Syracuse, sous un vigilant despote à la tête des forces écrasantes réunies dans Ortygia. Mais un moment convenable ne tarda pas à se présenter (404-403 av. J.-C.) Après avoir achevé sa forteresse et sa nouvelle appropriation destinée à assurer l'existence des mercenaires, Denys résolut de tenter la conquête des tribus des Sikels autonomes dans l'intérieur de l'île, dont quelques-unes s'étaient rangées du côté de Carthage dans la récente guerre. En conséquence, il partit avec des forces militaires, composées en partie de ses troupes mercenaires, en partie de citoyens syracusains armés, sous un commandant nommé Dorikos. Pendant qu'il assiégeait la ville d'Erbessos, les troupes syracusaines, se trouvant réunies en armes et animées d'un seul sentiment commun, se mirent à concerter des mesures pour résister ouvertement à Denys. Le commandant Dorikos, en s'efforçant de réprimer ces manifestations, leva la main pour châtier un des orateurs les plus mutins (2); alors les soldats se précipitèrent tous ensemble en avant pour le défendre. Ils tuèrent Dorikos et se proclamèrent de nouveau, avec de grands cris, citoyens syracusains libres, invitant tous leurs camarades du camp à se joindre à eux contre le despote. Ils envoyèrent aussi sur-le-champ un message à la ville d'Ætna, pour provoquer la jonction immédiate des cavaliers syracusains, qui y avaient cherché un asile quand ils avaient été exilés par Denys. Leur appel trouva la sympathie la plus chaleureuse parmi les soldats syracusains du camp, qui tous

(1) Diodore, XIV, 7.

(2) Diodore, XIV, 7. Cf. un incident tout à fait semblable, à Mendê en Thrace (Thucyd. IV, 130).



se déclarèrent décidément contre le despote et se disposèrent à faire tous les efforts nécessaires pour recouvrer leur liberté.

Ce sentiment prit si rapidement le caractère d'une action véhémente et unanime, que Denys fut trop intimidé pour essayer de l'abattre au moyen de ses mercenaires. Profitant de la leçon qu'il avait reçue, après sa marche en revenant de Gela, il leva immédiatement le siége d'Erbessos et retourna à Syracuse pour s'assurer de sa position d'Ortygia, avant que ses ennemis syracusains pussent y arriver. Cependant ces derniers, qu'il laissa ainsi pleins de joie et de confiance, aussi bien que maîtres du camp, choisirent pour chefs les soldats qui avaient tué Dorikos et se virent bientôt renforcés par les cavaliers, ou exilés revenant d'Ætna. Résolus à n'épargner aucun effort pour délivrer Syracuse, ils envoyèrent des députés à Messênê et à Rhegium, aussi bien qu'à Corinthe, chargés de demander du secours, tandis qu'eux-mêmes partirent en même temps pour Syracuse avec toutes leurs forces et campèrent sur les hauteurs d'Epipolæ. On ne dit pas clairement s'ils restèrent dans cette position, ou s'ils purent, grâce à la sympathie de la population, s'emparer en outre d'Achradinaa, cité extérieure, et de ses dépendances, Tycha et Neapolis. Certainement, toute communication avec le pays fut coupée à Denys; mais il se maintint dans sa position imprenable d'Ortygia, occupée alors exclusivement par l'élite de ses partisans et de ses mercenaires. Quand même il serait resté maître d'Achradina, on aurait été obligé de l'empêcher de communiquer librement avec elle. Les assaillants s'étendirent sous les murs d'Ortygia, depuis Epipolæ jusqu'au Grand Port aussi bien que jusqu'au petit (1). Des forces navales considérables furent envoyées à leur secours de Messênê et de Rhegium, leur donnant le moyen de le bloquer du côté de la mer, tandis que les Corinthiens, bien qu'ils ne pussent leur fournir d'autre aide, témoignèrent leur sympathie en expédiant

(1) Diodore, XIV, 8.

Nikotelès comme conseiller (1). Les chefs du mouvement déclarèrent Syracuse de nouveau cité libre, offrirent des récompenses considérables pour la tête de Denys et promirent un droit de cité égal à tous les mercenaires qui l'abandonneraient.

Plusieurs de ces mercenaires, séduits par ces offres aussi bien qu'intimidés par cette apparence de force irrésistible qui caractérise la première explosion d'un mouvement populaire, vinrent réellement et furent bien reçus. Tout semblait promettre le succès aux insurgés, qui, ne se contentant pas du lent procédé d'un blocus, amenèrent des machines à battre en brèche et attaquèrent vivement les murs d'Ortygia. Rien à ce moment ne sauva Denys si ce n'est les fortifications qu'il avait tout récemment élevées avec tant de soin et qui défiaient toute attaque. Et même bien qu'abrité par elles, sa position paraissait être tellement désespérée, que chaque jour Ortygia voyait la désertion augmenter. Il commença lui-même à renoncer à l'espérance de conserver sa domination et il discuta avec ses amis intimes l'alternative entre une mort précédée d'une résistance vaillante mais sans espoir, et le salut au prix d'une fuite honteuse. Il ne restait qu'un seul moyen de délivrance, c'était d'acheter l'aide immédiate d'un corps de douze cents cavaliers campaniens mercenaires, actuellement au service carthaginois et postés probablement à Gela ou à Agrigente. Son beau-frère Polyxenos lui conseilla de monter son cheval le plus vite, d'aller voir en personne les Campaniens et de les amener au secours d'Ortygia. Mais ce conseil fut fortement combattu par ses deux amis intimes, — Helôris et Megaklès, — qui tous deux le pénétrèrent de l'idée que la robe royale était le seul vêtement funèbre honorable, et que, au lieu de quitter son poste en toute hâte, il devait s'y cramponner jusqu'à ce qu'il en fût arraché par la jambe (2). En conséquence, Denys se décida à tenir bon, sans quitter Ortygia ; il envoya des agents

(1) Diodore, XIV, 10.

(2) Diodore, XIV, 8 ; XX, 78. Isokrate, Or. VI (Archidamus), s. 49. Il paraît que Timée l'historien attribuait à Philiste cette dernière observation, et Diodore copie Timée dans un

secrets aux Campaniens, avec promesse d'une paye considérable s'ils voulaient immédiatement partir pour le défendre. Les Carthaginois étaient probablement dans l'obligation de ne pas s'y opposer, après avoir promis à Denys, par un article spécial du traité, la possession de Syracuse.

Afin de gagner du temps pour leur arrivée en trompant et en désarmant les assaillants, Denys affecta de renoncer à tout espoir de défense prolongée et il envoya demander la permission de quitter la cité, avec ses amis particuliers et ce qu'il possédait. On lui accorda sans peine la permission de partir avec cinq trirèmes. Mais dès qu'ils eurent acquis cette preuve de succès, les assaillants du dehors s'abandonnèrent à une joie et à une confiance extravagantes, considérant Denys comme déjà réduit et le siége comme terminé. Non-seulement ils suspendirent toute nouvelle attaque, mais les forces en grande partie se séparèrent. Les cavaliers furent licenciés, par un procédé à la fois injuste et ingrat, pour être renvoyés à Ætna, tandis que les hoplites se dispersèrent dans la campagne et se rendirent à leurs terres et à leurs propriétés respectives. La même difficulté de tenir une armée populaire longtemps réunie pour une opération militaire demandant du temps, difficulté qu'avaient éprouvée les Athéniens quand ils assiégèrent leurs usurpateurs Kylôn et Pisistrate dans l'Akropolis (1), se fit sentir à ce moment à propos du siége d'Ortygia. Fatigués de la longueur du siége, les Syracusains s'abandonnèrent aveuglément à l'assurance trompeuse que leur avait présentée Denys,

---

des passages cités ci-dessus, bien que non dans l'autre. Mais Philiste lui-même, dans son histoire, affirmait que l'observation avait été faite par une autre personne (Plutarque, Diôn, c. 35).

Le mot semble avoir été rappelé et cité longtemps après dans Syracuse, mais cité comme ayant été prononcé *par* Denys lui-même, non comme lui étant adressé (Tite-Live, XXIV, 22).

Isokrate, tout en rapportant le mot, le représente comme ayant été prononcé quand les Carthaginois pressaient vivement le siége de Syracuse; il avait sans doute dans l'esprit le siége ou blocus entrepris par Imilkôn sept ans plus tard. Mais je crois que c'est une erreur. L'histoire semble mieux s'adapter à la première occasion citée par Diodore.

(1) Hérodote, V, 71; Thucydide, I, 112.

sans s'inquiéter de conserver entiers leurs forces et leurs moyens d'action jusqu'à ce que sa promesse de départ fût convertie en une réalité. C'est dans cet état de désordre, quand ils n'étaient pas prêts, qu'ils furent surpris par l'arrivée soudaine des Campaniens (1), qui, les attaquant et les battant en leur faisant essuyer des pertes considérables, se firent un passage de vive force pour rejoindre Denys dans Ortygia. En même temps, un renfort de trois cents autres mercenaires lui arriva par mer. La face des affaires fut alors complétement changée. La récente défaite produisit parmi les assaillants non-seulement du découragement, mais encore des récriminations mutuelles et des querelles. Quelques-uns demandèrent avec instance qu'on poursuivît encore le siége d'Ortygia, tandis que d'autres, probablement les amis des cavaliers récemment congédiés, se déclarèrent en faveur de l'idée d'y renoncer complétement et de rejoindre les cavaliers à Ætna, résolution qu'ils semblent avoir exécutée sur-le-champ. Voyant ses adversaires ainsi affaiblis et divisés par la dissension, Denys fit une sortie et les attaqua près du faubourg appelé Neapolis, ou Ville nouvelle, au sud-ouest d'Achradina. Il fut victorieux et les força de se disperser. Mais il prit beaucoup de peine pour empêcher le massacre des fugitifs, courant en personne à cheval pour arrêter ses propres troupes, et il donna ensuite la sépulture aux morts avec la solennité accoutumée. Il désirait par ces procédés se concilier le reste; car la portion la plus belliqueuse de ses adversaires s'était retirée à Ætna, où il ne se trouvait pas moins de sept mille hoplites réunis en ce moment avec les cavaliers. Denys y envoya des députés chargés de les inviter à revenir à Syracuse, leur promettant la plus large amnistie pour le passé. Mais ce fut en vain que ses

(1) Il est dit que les Campaniens, en se rendant à Syracuse, passèrent par Agyrion et y déposèrent leurs bagages, les confiant à la garde d'Agyris, despote de cette ville (Diodore, XIV, 9). Mais si nous regardons la position d'Agyrion sur la carte, il semble difficile de comprendre comment des mercenaires venant du territoire carthaginois, et allant en toute hâte à Syracuse, ont pu passer en quelque manière près de ce lieu.

députés s'étendirent sur sa récente clémence à l'égard des fugitifs et sur l'enterrement décent accordé aux guerriers tués. Il y en eut peu qui purent être déterminés à revenir, si ce n'est ceux qui avaient laissé leurs femmes et leurs familles à Syracuse en son pouvoir. La plus grande partie d'entre eux, refusant de croire à sa parole et de se soumettre à son empire, restèrent en exil à Ætna. On traita bien ceux qui revinrent, dans l'espérance d'engager les autres à suivre graduellement leur exemple (1).

Ce fut ainsi que Denys fut délivré (403 av. J.-C.) d'une situation désespérée en apparence et rétabli dans sa domination, surtout à cause de la présomption téméraire (comme dans l'occasion précédente, après la retraite de Gela), du manque d'union persévérante et de l'absence d'un chef dirigeant du côté de ses antagonistes. Son premier acte fut de congédier les Campaniens nouvellement arrivés; car, bien qu'il eût à les remercier, surtout pour son rétablissement, il savait bien qu'ils étaient absolument dépourvus de bonne foi, et qu'à la première tentation, il était probable qu'ils se tourneraient contre lui (2). Mais il adopta un autre moyen plus efficace pour fortifier sa domination dans Syracuse et pour se mettre en garde contre une répétition de ce danger auquel il venait d'échapper. Il était assisté dans ses opérations par un ambassadeur lacédæmonien nommé Aristos, récemment envoyé par les Spartiates dans le dessein ostensible d'amener un arrangement à l'amiable entre les partis à Syracuse. Tandis que Nikotelès, qui avait été expédié de Corinthe, épousait la cause du peuple syracusain et se mettait à sa tête afin d'obtenir pour lui un gouvernement plus ou moins libre, — Aristos, au contraire, se prêtait aux pro-

(1) Diodore, XIV, 9.

(2) Diodore, XIV, 9. Les actes subséquents des Campaniens justifièrent la sagesse qu'il avait montrée en les congédiant. Ils allèrent à Entella (ville au nombre des dépendances de Carthage, dans la partie sud-ouest de la Sicile, — Diodore, XIV, 48), où ils furent bien reçus et traités d'une manière hospitalière par les habitants. Pendant la nuit, ils attaquèrent les citoyens d'Entella par surprise, les mirent tous à mort, épousèrent leurs veuves et leurs filles et gardèrent la ville en leur possession.

jets de Denys. Il détacha le peuple de Nikotelès, qu'il accusa et fit mettre à mort. Ensuite, prétendant agir lui-même avec le peuple et employer le grand ascendant de Sparte pour défendre sa liberté (1), il gagna sa confiance, puis il le trahit. Le despote put ainsi se fortifier d'une manière plus décisive qu'auparavant et probablement se délivrer des chefs populaires puissants qu'il put connaître ainsi, tandis que la masse des citoyens fut profondément découragée en voyant Sparte enrôlée dans la conspiration formée contre leurs libertés.

Denys profita de ce nouveau courant de succès pour frapper un autre coup important. Pendant le temps de la moisson, tandis que les citoyens étaient occupés dans les champs, il fit fouiller les maisons de la cité et saisir toutes les armes qui s'y trouvaient. Non content d'avoir enlevé à ses adversaires les moyens d'attaque, il se mit, en outre, en devoir de construire des fortifications additionnelles autour de l'îlot d'Ortygia, afin d'augmenter son armée permanente de mercenaires et de construire de nouveaux vaisseaux. Sentant plus que jamais que sa domination était odieuse aux Syracusains et reposait uniquement sur la force ouverte, il s'entoura ainsi de précautions probablement plus fortes que celles qu'aucun autre despote grec avait jamais accumulées. Il fut encore plus fortifié par l'appui déclaré et actif de Sparte, qui à ce moment était à l'apogée de son ascendant souverain (2), et par la présence à Syracuse du puissant Lysandros en qualité d'ambassadeur de cet État, chargé de l'appuyer et de chanter ses louanges (3). Toutefois l'alliance

(1) Diodore, XIV, 10. Ἀπέστειλαν (οἱ Λακεδαιμόνιοι) Ἄριστον, ἄνδρα τῶν ἐπιφανῶν, εἰς Συρακούσας, τῷ μὲν λόγῳ προσποιούμενοι καταλιπεῖν τὴν δυνάστειαν, τῇ δ' ἀληθείᾳ σπεύδοντες αὐξῆσαι τὴν τυραννίδα· ἤλπιζον γὰρ συγκατασκευάζοντες τὴν ἀρχὴν, ὑπήκοον ἕξειν τὸν Διονύσιον διὰ τὰς εὐεργεσίας. Ὁ δ' Ἄριστος καταπλεύσας εἰς Συρακούσας, καὶ τῷ τυράννῳ λάθρα περὶ τούτων διαλεχθεὶς, τούς τε Συρακουσίους ἀνασείων, Νικοτέλην τὸν Κορίνθιον ἀνεῖλεν, ἀφηγούμενον τῶν Συρακουσίων· τοὺς δὲ πιστεύσαντας προδοὺς, τὸν μὲν τύραννον ἰσχυρὸν κατέστησε, διὰ δὲ τῆς πράξεως ταύτης ἀσχημονεῖν ἐποίησεν αὐτὸν ἅμα καὶ τὴν πατρίδα. Cf. XIV, 70.

(2) Diodore, XIV, 10. Καὶ τὰ λοιπὰ παρεσκευάζετο πρὸς τὴν ἀσφάλειαν τῆς τυραννίδος, ὡς ἂν ἔργοις ἤδη πεῖραν εἰληφὼς, ὅτι πᾶν ὑπομένουσιν οἱ Συρακούσιοι χάριν τοῦ μὴ δουλεύειν.

(3) Plutarque, Lysander, c. 2.

spartiate ne l'empêcha pas d'enrôler parmi ses mercenaires une fraction considérable de Messéniens, les ennemis mortels de Sparte, qui à ce moment étaient chassés de Naupaktos et de Kephallenia, n'ayant pour tout bien que leurs armes (1), — et dont nous avons décrit ailleurs le rétablissement dans le Péloponèse par Epaminondas, environ trente ans plus tard.

Avec une armée mercenaire si considérable, tandis que le peuple à Syracuse était abattu et hors d'état de résister, Denys fut naturellement tenté de chercher une conquête aussi bien que du butin en dehors de la frontière (401-400 av. J.-C.). Ne voulant pas encore provoquer une guerre avec Carthage, il tourna ses armes vers le nord et le nord-ouest du territoire syracusain, contre les cités grecques (chalkidiques ou ioniennes) de Naxos, de Katane et de Leontini, — et contre les Sikels, à peu près au centre de la Sicile. Les trois cités chalkidiques étaient les anciennes ennemies de Syracuse; mais Leontini avait été conquise par les Syracusains même avant l'expédition athénienne, et elle était restée comme possession syracusaine jusqu'à la dernière paix avec les Carthaginois, moment où elle avait été déclarée indépendante. Naxos et Katane étaient parvenues à conserver leur indépendance contre Syracuse, même après la ruine de l'armement athénien sous Nikias. A la tête d'une puissante armée, Denys sortit de Syracuse et marcha d'abord contre la ville d'Ætna, occupée par un corps considérable d'exilés syracusains hostiles à sa domination. Bien que la place fût forte par sa situation (2), cependant ces hommes, trop faibles pour résister, furent obligés de l'évacuer; puis il se mit en devoir d'attaquer Leontini. Mais quand il somma les habitants de se rendre, il vit ses propositions rejetées et tous les préparatifs faits pour une énergique défense, de sorte qu'il ne put accomplir rien de plus que de piller le territoire environnant, et ensuite il s'avança directement dans le territoire sikel intérieur, vers Enna et Erbita.

(1) Diodore, XIV, 34. (2) Diodore, XIV, 58.

Toutefois, sa marche dans cette direction ne fut guère autre chose qu'une feinte destinée à cacher ses vues réelles sur Naxos et Katane, cités avec lesquelles il avait déjà commencé des intrigues. Arkesilaos, général de Katane, et Proklès, général de Naxos, gagnés par lui, étaient en négociations en vue de lui vendre la liberté de leurs villes natales. Jusqu'à ce que ces négociations fussent terminées, Denys désirait paraître tourner ses armes d'un autre côté, et c'est pourquoi il marcha contre Enna. Il y ourdit une conspiration avec un citoyen ennæen nommé Aeimnestos, qu'il poussa à s'emparer du sceptre de sa ville natale, — en lui promettant son aide, à la condition qu'il serait admis lui-même ensuite. Aeimnestos essaya la chose et réussit; mais il ne remplit pas son engagement à l'égard de Denys, qui fut si fortement irrité de ce procédé, qu'il aida les Ennæens à renverser Aeimnestos, le remit comme prisonnier entre leurs mains et se retira ensuite, satisfait de cette vengeance, sans faire rien de plus. Puis il marcha contre Erbita, devant laquelle il passa son temps avec peu ou point de résultats, jusqu'à ce que les présents promis à Naxos et à Katane eussent fait leur effet.

Enfin les conditions furent complétement arrêtées. Denys, admis de nuit dans Katane par Arkesilaos, s'empara de la cité, désarma les habitants et y établit une puissante garnison. Naxos fut ensuite remise entre ses mains par Proklès, qu'il avait gagné de la même manière : il le récompensa en lui accordant une somme d'argent considérable et le privilége de mettre ses parents à l'abri de tout danger. Les deux villes furent abandonnées aux soldats pour être pillées; puis les murs, ainsi que les maisons, furent démolis, et les habitants vendus comme esclaves. L'emplacement démantelé de Katane fut ensuite assigné à un corps de mercenaires campaniens au service de Denys, qui toutefois retint en sa possession des otages comme gages de sa fidélité (1); celui de Naxos fut assigné aux Sikels indigènes

(1) Diodore, XIV, 61.

du voisinage. La prise de ces villes frappa les Léontins d'une telle terreur que, quand Denys renouvela son attaque contre eux, ils ne se sentirent plus en état de résister. Il leur demanda de livrer leur cité, de se transporter à Syracuse, et là d'y résider dans l'avenir comme citoyens, ce qui voulait dire, à ce moment, comme sujets de son despotisme. Les Léontins obéirent à sa demande, et leur cité redevint ainsi une dépendance de Syracuse (1).

Ces conquêtes de Denys, qu'il fit surtout en corrompant les généraux de Naxos et de Katane, avaient une sérieuse importance et répandirent tant d'alarme parmi les Sikels de l'intérieur qu'Archonidès, le prince sikel d'Erbita, jugea prudent de renoncer à sa ville et à son sol; il se retira sur un nouvel emplacement au delà des montagnes Nebrodes, sur la côte septentrionale de l'île, moins à portée d'une attaque syracusaine. Là, avec ses soldats mercenaires et une portion considérable de son peuple qui l'accompagna spontanément, il fonda la ville d'Alæsa (2).

Fortifié à l'intérieur par les succès obtenus au dehors, le confiant despote de Syracuse fut poussé à des entreprises encore plus grandes (400-397 av. J.-C.). Il résolut de commencer une guerre offensive contre les Carthaginois. Mais contre des ennemis aussi formidables, il était indispensable qu'il fît de vastes préparatifs, tant pour se défendre que pour attaquer, avant de pouvoir déclarer son dessein. D'abord il prit des mesures afin d'assurer l'état de défense de Syracuse contre toutes les éventualités. Cinq cités grecques au sud de l'île, dont l'une était la seconde de la Sicile, avaient déjà subi le sort déplorable d'être saccagées par une armée carthaginoise, malheur qui pouvait bien attendre Syracuse aussi, surtout si elle provoquait elle-même une guerre, à moins qu'on ne prît les plus minutieuses précautions pour rendre impossible le succès d'un blocus.

(1) Diodore, XIV, 15.

(2) Diodore, XIV, 16. Cet Archonidês peut probablement avoir été fils du prince Sikel Archonidês, qui, après avoir agi activement contre Syracuse comme allié de Nikias et des envahisseurs athéniens, mourut précisément avant que Gylippos arrivât en Sicile (Thucyd. VII, 1).

Or, le blocus athénien sous Nikias avait laissé de précieuses leçons dans l'esprit de tout Syracusain. La cité avait alors été presque bloquée par un mur de circonvallation mené d'une mer à l'autre, mur qui était actuellement plus qu'à moitié achevé et l'aurait été entièrement si primitivement le commandant eût été Demosthenès au lieu de Nikias. L'importance prodigieuse de la pente d'Epipolæ pour la sûreté de la ville avait été démontrée par la preuve la moins équivoque. Dans mon dixième volume, j'ai déjà décrit l'emplacement de Syracuse et le rapport de cette pente à la cité extérieure appelée Achradina. Epipolæ était une pente douce à l'ouest d'Achradina. Elle était bordée, tant du côté du nord que du côté du sud, par des lignes de falaises descendantes, taillées à pic, profondes d'environ six mètres dans leur partie la plus basse. Ces lignes de falaises convergeaient presque au sommet de la pente, appelé Euryalos, laissant un défilé étroit ou route entre des terrasses élevées, communiquant avec le pays tant au nord qu'à l'ouest de Syracuse. Epipolæ formait ainsi un triangle sur un plan incliné, en talus à partir de sa base, le mur extérieur d'Achradina, jusqu'à son sommet à Euryalos, et dont les deux côtés étaient formés l'un par la ligne septentrionale de falaises, l'autre par la méridionale. Ce sommet constituait un poste de la plus haute importance, commandant la route étroite qui arrivait à Epipolæ par son extrémité ou cime occidentale, et par laquelle seule il était facile à une armée de s'avancer sur la pente d'Epipolæ, vu que les falaises des deux côtés étaient escarpées, bien qu'elles le fussent moins du côté du nord que du côté du sud (1). A moins qu'un ennemi ne devînt maître de cette pente, Syracuse ne pouvait jamais être bloquée depuis la mer septentrionale à Trogilos jusqu'au Grand Port, entreprise que Nikias et les Athéniens furent près d'accomplir, parce qu'ils surprirent d'abord la position d'Euryalos par le nord, et

(1) V. la Dissertation de Saverio Cavallari : — Zur Topographie von Syrakus (Goettingen, 1845), p. 22.

que de là ils se précipitèrent sur la pente d'Epipolæ. J'ai déjà décrit comment l'arrivée de Gylippos leur enleva la supériorité dans les combats en rase campagne, à un moment où leur ligne de circonvallation était presque à moitié finie, — ayant été menée depuis le centre d'Epipolæ, au sud, jusqu'au Grand Port, et étant achevée en partie depuis le même point, à travers la moitié septentrionale d'Epipolæ, jusqu'à la mer à Trogilos ; comment il arrêta ensuite leurs progrès ultérieurs, en menant du mur extérieur d'Achradina un mur transversal qui coupait leur ligne projetée de circonvallation et aboutissait à la falaise septentrionale; comment il érigea finalement un fort ou poste de garde sur le sommet d'Euryalos, qu'il rattacha au mur transversal mentionné à l'instant par un seul mur de jonction mené le long de la pente d'Epipolæ (1).

Le danger qu'avait couru alors Syracuse et le moyen à l'aide duquel on y avait obvié étaient encore frais dans le souvenir de Denys. Depuis le siége par les Athéniens, il se peut que les Syracusains aient conservé le fort élevé par Gylippos près d'Euryalos; mais ils avaient abattu le mur de jonction, le mur transversal et le mur extérieur de protection construits entre l'arrivée de Nikias en Sicile et le moment où il commença le siége, comprenant l'enceinte sacrée d'Apollon Temenitês. La cité extérieure d'Achradina resta ainsi seulement avec le mur d'Achradina et avec ses deux faubourgs ou excroissances, Tychê et Neapolis. Denys résolut alors de pourvoir Syracuse d'une protection réellement semblable à celle qu'avait imaginée Gylippos, toutefois plus compréhensive, plus perfectionnée et permanente. Il mena une ligne extérieure de défense, partant de la mer près du port appelé Trogilos, enfermant le faubourg appelé Tychê (qui touchait à Achradina au nord-ouest), et ensuite montant

(1) Voir, pour une plus ample exposition de ces points, mon récit du siége de Syracuse par les Athéniens, dans les chapitres 4 et 5 du dixième volume de cette *histoire*, et l'Appendice annexé à ce volume, expliqué par deux plans de la cité et de ses environs.

Le lecteur trouvera aussi à la fin du présent volume, un Plan de Syracuse, telle qu'elle était après les additions faites par Denys.

à l'ouest, le long du bord de la falaise septentrionale d'Epipolæ, jusqu'au sommet de cette pente à Euryalos. Les deux extrémités se trouvèrent ainsi réunies, — non comme du temps de Gylippos (1), par un seul mur transversal mené du mur de la cité à la falaise septentrionale, et alors rejoint à un angle par un autre mur unique descendant la pente d'Epipolæ à partir d'Euryalos, mais par une nouvelle ligne continue bordant la falaise septentrionale jusqu'à la mer. Et la nouvelle ligne, au lieu d'être simplement un mur unique, fut construite actuellement, sur l'avis des meilleurs ingénieurs, avec des tours élevées et fréquentes parsemées dans toute sa longueur, pour servir à la fois de moyens de défense et de quartiers permanents pour des soldats. Sa longueur était de trente stades (environ 5 kilom. 600 mètres); on employa pour la construction de larges pierres taillées avec soin, dont quelques-unes avaient un mètre vingt et un centimètres de longueur (2). Les carrières voisines fournirent des matériaux abondants, et pour le travail nécessaire, Denys réunit toute la population de la cité et des environs, dans laquelle il choisit soixante mille des plus forts pour travailler au mur. Les autres reçurent l'ordre de tailler les pierres dans la carrière, tandis que six mille attelages de bœufs furent disposés pour les amener sur place. La besogne fut assignée par deux cents mètres et par espaces plus petits de trente mètres chacun à des troupes de nombre convenable, chacune sous la direction d'un surveillant (3).

Jusqu'à présent, nous n'avons guère appris au sujet de Denys que des actes de fraude, de violence et de spoliation commis en vue d'établir sa domination sur Syracuse et de s'agrandir sur les frontières par de nouvelles conquêtes. Mais cette nouvelle fortification fut un ouvrage d'une portée différente. Au lieu d'être, comme les forts et les murs d'Ortygia, un corps de garde tant de défense que d'attaque uniquement pour lui-même contre le peuple de Syracuse, —

(1) Thucyd. VI, 75.

(2) Diodore, XIV, 18. Λίθων τετραπόδων. Les pierres peuvent avoir été des cubes de 1 m. 21 cent.; mais cela ne paraît pas d'une manière certaine.

(3) Diodore, XIV, 18.

ce fut une protection précieuse pour le peuple, et pour lui-même également, contre des assiégeants étrangers. Ce mur contribua beaucoup à garantir Syracuse de ces désastres qui avaient si récemment accablé Agrigente et les autres cités. En conséquence, il fut excessivement populaire parmi les Syracusains, et produisit entre eux et Denys un sentiment d'amitié tel qu'on n'en avait pas encore vu de pareil. Tout le monde se mit à l'œuvre non-seulement avec bonne volonté, mais encore avec enthousiasme; tandis que le despote lui-même déployait un zèle infatigable, passant les journées entières sur les lieux, et prenant part à toutes les peines et à toutes les difficultés. Il se montrait partout au milieu de la foule, comme un citoyen non gardé, sans soupçon ni réserve, dans un contraste marqué avec la dureté de sa conduite antérieure (1), promettant des récompenses pour les ouvriers les meilleurs et les plus actifs; il songea aussi à faire soigner ou à soulager ceux dont les forces faiblissaient. L'émulation qu'il inspira ainsi fut telle, que la multitude réunie, travaillant souvent la nuit aussi bien que le jour, acheva le mur entier dans l'espace de vingt jours. On ne doit probablement pas supposer que le fort à Euryalos, qui terminait cette ligne de mur nouvellement construite, fut compris dans cette période si courte d'exécution, du moins quant à son achèvement complet. Car les défenses dont ce fort fut pourvu (soit à ce moment soit à une époque postérieure) étaient prodigieuses en étendue aussi bien que perfectionnées sous le rapport du travail; et leurs restes présentent, même aux observateurs modernes, le spécimen le plus complet de la fortification ancienne qui ait été conservé jusqu'à nous (2). Les amener à un tel état a dû demander un espace de temps plus long que vingt jours. Peut-être même, quant au mur, doit-on comprendre plutôt vingt jours

(1) Diodore, XIV, 18. Καθόλου δὲ ἀποθέμενος τὸ τῆς ἀρχῆς βάρος, ἰδιώτην αὑτὸν ἀπεδείκνυε, etc.

Cf. c. 45 et c. 47 : — Μισοῦντες τὸ βάρος τῆς τῶν Φοινίκων ἐπικρατείας, etc.

(2) Selon le témoignage de Saverio Cavallari, l'architecte sous la direction duquel furent faites en 1839 ces fouilles, qui découvrirent complétement ces restes pour la première fois (Zur Topographie von Syrakus, p. 21).



comme indiquant le temps nécessaire pour la continuité essentielle de sa ligne, laissant à ajouter plus tard portes, tours, etc.

Toutefois, pourvoir Syracuse de défenses contre une armée assiégeante n'était qu'une petite partie des plans étendus de Denys (399-398 av. J.-C.). Ce qu'il méditait, c'était une guerre offensive contre les Carthaginois; dessein pour lequel non-seulement il se mit à accumuler des préparatifs de toute sorte dans les plus vastes proportions, mais encore il modifia sa politique tant à l'égard des Syracusains qu'à l'égard des autres Grecs siciliens.

Envers les Syracusains, sa conduite subit un changement considérable. La cruauté et l'oppression qui jusque-là avaient signalé sa domination cessèrent ; il ne condamna plus d'homme à la mort ou à l'exil avec la même dureté qu'auparavant. A la place de cette tyrannie, il substitua alors un esprit de douceur, de patience et de conciliation relatives (1). Là où le système avait été une source de mauvais traitements positifs pour un grand nombre et d'alarme pour tous, son adoucissement doit avoir été sur-le-champ senti profondément. Et si nous songeons à la position relative de Denys et des Syracusains, nous verrons que le mal fait par son ordre exprès ne représentait nullement la somme totale du mal qu'ils souffraient. Il occupait la forteresse imprenable d'Ortygia, avec tout le port, les bassins et les moyens maritimes de la cité. La nombreuse garnison à sa solde et à sa dévotion se composait en grande partie de soldats barbares ou non helléniques et d'esclaves affranchis, probablement non helléniques aussi. Les Syracusains qui habitaient la cité extérieure et ses alentours étaient non-seulement dépourvus des moyens nécessaires pour organiser la défense de concert, mais ils étaient en outre désarmés. Les contributions des citoyens devaient fournir une solde, ou leurs biens des terres à ces mercenaires ; c'est pour eux, et pour d'autres partisans

(1) Diodore, XIV, 45. Ἀπετίθετο γὰρ ἤδη τὸ πικρὸν τῆς τυραννίδος, καὶ μεταβαλλόμενος εἰς ἐπιείκειαν, φιλανθρωπότερον ἦρχε τῶν ὑποτεταγμένων, οὔτε φονεύων, οὔτε φυγάδας ποιῶν, καθάπερ εἰώθει.

également, que Denys avait imposé des spoliations et des transferts de propriétés foncières et de maisons en masse (1). Or, tant que le despote lui-même rendait des sentences tyranniques en vue d'accomplir ses propres desseins, nous pouvons être sûrs que ces hommes, instruments indispensables de sa tyrannie, ne devaient être par eux-mêmes ni disposés à respecter la tranquillité des autres citoyens, ni facilement contraints à le faire. Ce n'était donc pas seulement de la tyrannie systématique du chef que les Syracusains avaient à souffrir, mais encore de l'insolence et des appétits déréglés de ses subordonnés. Aussi durent-ils gagner doublement, quand Denys, dans son désir d'attaquer les Carthaginois, crut prudent d'adoucir la rigueur de sa manière d'agir; vu que son exemple, et en cas de besoin son intervention, durent réprimer la licence de ses partisans. L'ambition d'une conquête étrangère fit qu'il fut alors de son intérêt de se concilier dans une certaine mesure la bonne volonté des Syracusains, ou du moins de faire taire des antipathies qui pouvaient devenir embarrassantes si elles venaient à éclater au milieu d'une guerre. Et il avait, dans ce cas, l'avantage de s'appuyer sur une autre antipathie, puissante et véritable dans leur esprit. Haïssant et craignant Carthage, les Syracusains entrèrent avec une sympathie sincère dans les plans agressifs de Denys contre elle, plans qui leur présentaient une perspective d'être soulagés de la tyrannie sous laquelle ils gémissaient, et quelque chance de recouvrer les armes qui leur avaient été enlevées (2).

A l'égard des Grecs siciliens aussi, la conduite de Denys fut principalement influencée par ses projets anticarthaginois, qui le poussèrent à mettre de côté, ou du moins à ajourner toute possibilité de guerre dans d'autres parties de l'île (399-398 av. J.-C.) Les habitants de Rhegium, sur le côté italien du détroit de Messine, avaient récemment manifesté une disposition à l'attaquer. Ils avaient une origine

(1) Diodore, XIV, 7.

(2) Diodore, XIV, 45.

chalkidique commune avec Naxos et Katane, les deux cités que Denys avait récemment conquises et asservies. Seize années auparavant, lorsque le puissant armement athénien visita la Sicile dans le dessein ostensible de protéger les cités chalkidiques contre Syracuse, les Rhégiens, malgré leur communauté de race, avaient repoussé la demande de secours que leur avait faite Nikias (1), par crainte d'Athènes à ce moment. Mais une pénible expérience leur avait appris plus tard que, pour des peuples habitant en Sicile ou auprès de cette île, Syracuse était la plus formidable ennemie des deux. La ruine de Naxos et de Katane, ainsi que la grande extension de la domination syracusaine vers le nord, leur avait fait redouter Denys, comme les désastres de Gela et d'Agrigente avaient fait redouter les Carthaginois aux Syracusains. Désireux de venger leurs parents asservis, les Rhégiens projetèrent d'attaquer Denys avant que son pouvoir devînt encore plus formidable ; résolution dans laquelle ils furent fortement confirmés par les suggestions des exilés syracusains (refoulés alors d'Ætna et des autres cités voisines à Rhegium), confiants dans leurs assurances qu'une insurrection éclaterait à Syracuse contre Denys, aussitôt qu'on annoncerait l'approche d'un secours étranger quelconque. Ils envoyèrent à Messênê, au delà du détroit, des ambassadeurs chargés de solliciter une coopération contre Denys, sur la raison pressante que des voisins de l'autre côté du détroit ne pouvaient, ni par générosité ni par prudence, pardonner la ruine de Naxos et de Katane. Ces représentations firent une telle impression sur les généraux de Messênê, que, sans consulter l'assemblée publique, ils convoquèrent sur-le-champ les forces militaires de la cité, et marchèrent avec les Rhégiens vers la frontière syracusaine, — six mille hoplites rhégiens et quatre mille messêniens, — six cents cavaliers rhégiens et quatre cents messêniens, — avec cinquante trirèmes rhégiennes. Mais quand ils arrivèrent aux frontières du territoire messênien, une portion

(1) Thucyd. VI, 46.

considérable des soldats refusa de suivre ses chefs plus loin. Un citoyen nommé Laomedôn dirigeait cette opposition, prétendant que les généraux n'avaient pas d'autorité pour déclarer la guerre sans un vote public de la cité, et qu'il était imprudent d'attaquer Denys sans provocation. L'effet de ces remontrances fut tel, que les soldats messèniens retournèrent dans leur ville; tandis que les Rhégiens, ne se croyant pas en état de poursuivre seuls l'entreprise, rentrèrent aussi chez eux (1).

Informé de l'attaque projetée, Denys avait déjà conduit ses troupes pour défendre la frontière syracusaine. Mais alors il les ramena à Syracuse, et écouta favorablement des propositions de paix qui ne tardèrent pas à lui arriver de Rhegium et de Messênê (2). Il désirait se les concilier pour le moment, à tout prix, afin que les Carthaginois, quand il en viendrait à exécuter ses plans, ne pussent trouver d'alliés grecs prêts à coopérer avec eux en Sicile. Il obtint de l'influence à Messênê, en faisant à cette cité de larges concessions de territoire limitrophe. De quel côté de la frontière, ou comment fut-il acquis, c'est ce que nous ignorons. Il s'efforça en outre d'ouvrir des relations intimes avec Rhegium en prenant une épouse rhégienne; et dans cette vue il envoya aux citoyens un message formel, pour demander la permission de contracter une pareille alliance, avec la promesse de leur accorder d'importants avantages, en agrandissements territoriaux et d'autres manières. Après un débat public, les Rhégiens repoussèrent sa proposition. Les sentiments de leur cité étaient décidément hostiles à Denys, comme récent destructeur de Naxos et de Katane; et il paraît que quelques-uns des orateurs s'exprimèrent avec une âpreté méprisante, et firent remarquer que la fille du bourreau public était la seule épouse digne de lui (3). Pris isolément, le refus dut être suffisamment blessant pour Denys. Mais joint à ces remarques insultantes (faites proba-

(1) Diodore, XIV, 40.
(2) Diodore, XIV, 40.
(3) Diodore, XIV, 44, 106, 107.

blement dans un débat public en présence de ses propres ambassadeurs, car il ne semble pas croyable que ces mots aient été compris dans la réponse ou résolution formelle de l'assemblée) (1), il laissa l'animosité la plus amère, sentiment que nous verrons ci-après agir pleinement.

Repoussé à Rhegium, Denys envoya présenter une semblable requête, avec des offres semblables, à la cité voisine de Lokri, où elle fut accueillie favorablement. Il est remarquable qu'Aristote commente cet acquiescement des Lokriens comme un acte de grave imprudence, et comme dicté seulement par le désir qu'avaient les principaux citoyens d'un gouvernement oligarchique de chercher de l'agrandissement pour eux-mêmes dans une pareille alliance. La requête n'aurait été accordée (fait observer Aristote) ni dans une démocratie ni dans une aristocratie bien pondérée. L'union conjugale contractée alors par Denys avec une femme lokrienne, Doris, fille d'un citoyen de distinction nommé Xenetos, amena comme résultat final le renversement de l'oligarchie de Lokri (2). Et même chez les Lokriens, la requête ne fut pas accordée sans opposition. Un citoyen nommé Aristeidès (un des compagnons de Platon), dont Denys avait demandé la fille en mariage, répondit qu'il aimerait mieux la voir morte qu'unie à un despote. Pour se venger de cette amère réponse, Denys fit mettre à mort les fils d'Aristeidès (3).

Mais les relations amicales que Denys prit tant de peine pour établir avec les cités grecques voisines du détroit de Messênê étaient destinées surtout à le laisser libre de faire des préparatifs contre Carthage, préparatifs qu'il commença alors sur une échelle gigantesque (398-397 av. J.-C.). Ja-

(1) Diodore, quand il mentionne la réponse pour la première fois, ne donne pas cette remarque comme y étant comprise, bien qu'ensuite il y fasse allusion comme étant comprise ainsi, *disait-on* (φασὶ) (XIV, 44-107).

(2) Aristote, Politic. V, 6, 7. Ἔτι διὰ τὸ πάσας τὰς ἀριστοκρατικὰς πολιτείας ὀλιγαρχικὰς εἶναι, μᾶλλον πλεονεκτοῦσιν οἱ γνώριμοι · οἷον καὶ ἐν Λακεδαίμονι εἰς ὀλίγους αἱ οὐσίαι ἔρχονται, καὶ ἔξεστι ποιεῖν ὅτι ἂν θέλωσι τοῖς γνωρίμοις μᾶλλον, καὶ κηδεύειν ὅτῳ θέλουσι. Διὸ καὶ ἡ Λοκρῶν πολίτεια ἀπώλετο ἐκ τῆς πρὸς Διονύσιον κηδείας · ὃ ἐν δημοκρατίᾳ οὐκ ἂν ἐγένετο, οὐδ' ἂν ἐν ἀριστοκρατίᾳ εὖ μεμιγμένῃ.

(3) Plutarque, Timoleôn, c. 6.

mais jusqu'à présent dans toute cette histoire nous n'avons vu d'efforts aussi grands et aussi variés, combinés non-seulement avec prévoyance, mais encore avec tous les moyens scientifiques dont on pouvait faire usage alors. L'effet terrible avec lequel Hannibal avait récemment employé ses machines à battre en brèche contre Sélinonte et Himera stimula Denys à se pourvoir des mêmes engins en quantité plus grande qu'aucun général grec n'en avait jamais possédé auparavant. Il réunit à Syracuse, en partie par la contrainte, en partie par la séduction, tous les meilleurs ingénieurs, mécaniciens, armuriers, artisans, etc., que la Sicile ou l'Italie put fournir. Il les mit à la construction de machines et d'autres instruments de guerre, et à la fabrication d'armes offensives aussi bien que défensives, avec la plus grande assiduité possible. Les armes avaient une très-grande variété; non-seulement on en fit qui pouvaient convenir à des soldats grecs, armés pesamment ou légèrement, mais on en fabriqua encore de pareilles à celles qui étaient en usage parmi les différentes tribus barbares autour de la Méditerranée, Gaulois, Ibériens, Tyrrhéniens, etc., chez lesquels Denys avait l'intention de soudoyer des mercenaires; de sorte que chaque soldat différent devait trouver en arrivant la sorte d'arme à laquelle il avait été accoutumé. Toute Syracuse devint un atelier militaire actif, — non-seulement les marchés, les portiques, les palestres et les grandes maisons particulières, mais encore les antichambres des divers temples et leurs arrière-chambres. Denys répartit la multitude occupée en divisions commodes, chacune avec quelque éminent citoyen comme surveillant. Visitant fréquemment les travailleurs en personne, et s'assurant de leurs progrès, il récompensait largement, et invitait à sa table ceux qui produisaient la plus grande somme de travail achevé. Comme en outre il offrit des prix pour le talent inventif, la rivalité d'ingénieux mécaniciens donna naissance à plusieurs nouveautés précieuses propres à la guerre, en particulier au grand engin destiné à lancer des pierres et des traits, appelé catapulte, qui fut imaginé alors pour la première fois. On nous dit que les boucliers exécutés pendant ce temps de fabrication assidue atteignirent le

chiffre de cent quarante mille, et les cuirasses celui de quatorze mille, dont beaucoup étaient incomparables sous le rapport de la main-d'œuvre, étant destinées pour la garde du corps et les officiers. Casques, lances, poignards, etc., ainsi que d'autres armes offensives et défensives d'une variété infinie, furent multipliés dans une proportion correspondante (1). Les magasins d'armes, de traits, de machines et d'instruments de guerre de toute sorte, accumulés dans Ortygia, continuèrent à être en nombre étonnant pendant toute la vie de Denys, et même jusqu'à la chute de son fils (2).

Si les préparatifs pour la guerre sur terre furent ainsi prodigieux, ceux pour la guerre sur mer ne leur cédèrent en rien, s'ils ne leur furent pas supérieurs. On remplit les bassins de Syracuse des constructeurs de vaisseaux, des charpentiers et des artisans les meilleurs; on envoya de nombreux bûcherons pour abattre du bois propre à construire les vaisseaux sur les pentes bien garnies de l'Ætna et des Apennins de la Calabre; on disposa des attelages de bœufs pour traîner ce bois à la côte, d'où il fut remorqué en radeaux jusqu'à Syracuse. L'établissement naval actuel de Syracuse comprenait cent dix trirèmes; les bassins existants contenaient cent cinquante hangars à vaisseaux ou chantiers couverts destinés soit à construire soit à rentrer une trirème. Mais ce nombre ne répondait pas aux conceptions de Denys, qui entreprit sur-le-champ la construction de cent soixante nouveaux hangars à vaisseaux, chacun capable de contenir deux navires, — et il commença ensuite à construire de nouveaux vaisseaux de guerre au nombre de deux cents; tandis qu'en même temps il mit tous les vaisseaux et les bassins actuels dans le meilleur état. Ici encore, comme dans le cas de la catapulte, l'habileté de ses architectes lui permit de se présenter comme un inventeur maritime. Jusqu'alors, le vaisseau de guerre le plus considérable qui eût jamais vogué sur les eaux

(1) Diodore, XIV, 42, 43.
L'historien Philiste avait décrit avec beaucoup de minutie ces préparatifs de guerre faits par Denys. Diodore a probablement fait un abrégé d'après lui (Philisti Fragm. XXXIV, éd. Marx et éd. Didot).

(2) Plutarque, Timoléon, c. 18.

grecques ou sur celles de la Méditerranée, était la trirème, qui était mue par trois bancs ou rangées de rames. Il y avait à ce moment trois siècles que la première trirème avait été construite à Corinthe et à Samos par le talent inventif du Corinthien Ameinoklès (1); ce ne fut pas avant la période qui suivit l'invasion persane que même les trirèmes avaient fini par être employées d'une manière étendue, et on n'avait jamais songé à des vaisseaux plus considérables. Les Athéniens, qui, pendant l'intervalle qui s'écoula entre l'invasion persane et leur grand désastre à Syracuse, avaient tenu le premier rang et donné le ton dans toutes les affaires nautiques, n'avaient pas de motif pour construire de vaisseaux plus grands que la trirème. Comme leur manière de manœuvrer consistait en évolutions et en changements rapides dans la direction d'un vaisseau, destinés à frapper les parties faibles du vaisseau d'un ennemi avec l'éperon du leur, — si la dimension de leur vaisseau eût été augmentée, il eût perdu de sa faculté de se mouvoir et de se tourner aussi lestement. Mais les Syracusains n'avaient pas essayé d'imiter les évolutions rapides de la marine athénienne. Au contraire, quand ils combattirent contre cette dernière dans le port borné de Syracuse (2), ils avaient trouvé tout avantage dans la construction massive de leurs vaisseaux et dans le choc direct de proue contre proue. Pour eux, les vaisseaux plus grands étaient les plus convenables et les plus efficaces; de sorte que Denys ou ses architectes maritimes, plein d'aspirations ambitieuses, conçurent alors le dessein de construire des vaisseaux de guerre avec quatre ou cinq bancs de rames au lieu de trois, c'est-à-dire des quadrirèmes, ou des quinquérèmes, au lieu de trirèmes (3). Non-seulement le despote syracusain équipa ainsi une armée navale égale par le nombre des vaisseaux à celle d'Athènes dans ses meilleurs jours; mais encore il montra des vaisseaux plus considérables qu'Athènes n'en avait jamais possédé, ou que la Grèce n'en avait jamais conçu.

(1) Thucydide, I, 13.
(2) Thucydide, VII, 36-62.
(3) Diodore, XIV, 42.

Dans tous ces préparatifs offensifs contre Carthage, comme dans les défenses préparées antérieurement sur Epipolæ, le mouvement spontané des Syracusains marcha en général de concert avec Denys (398-397 av. J.-C.) (1). Leur sympathie et leur concours favorisèrent beaucoup le succès de ses efforts pour cet immense équipement contre l'ennemi commun. A dire vrai, même avec toute cette sympathie, nous sommes embarrassés pour comprendre, et l'on ne nous dit pas comment il se procura l'argent nécessaire pour subvenir à une dépense si prodigieuse.

Après que les moyens matériels pour faire la guerre eurent été complétés ainsi, — opération qui ne peut guère avoir occupé moins de deux ou trois ans, — il restait à lever des hommes. Sur ce point, les idées de Denys ne furent pas moins ambitieuses. Outre sa nombreuse armée permanente, il enrôla tous les hommes les plus propres au service parmi les citoyens syracusains, aussi bien que ceux des cités dans sa dépendance. Il envoya des demandes amicales, et essaya d'acquérir de la popularité, dans le corps général des Grecs, d'une extrémité à l'autre de l'île. Une moitié de sa nombreuse flotte était armée de rameurs, de soldats de marine et d'officiers syracusains; l'autre moitié de marins enrôlés à l'étranger. En outre, il expédia des envoyés tant en Italie que dans le Péloponèse pour se procurer des auxiliaires avec l'offre de la solde la plus libérale. Sparte, alors à l'apogée de sa puissance, et qui recherchait son alliance comme moyen de perpétuer son empire, lui donna un encouragement si chaleureux qu'il put enrôler un nombre assez considérable dans le Péloponèse, tandis que beaucoup de soldats barbares ou non helléniques des régions occidentales près de la Méditerranée furent soudoyés également (2). Il réussit enfin, à son gré, à réunir une armée collective, formidable non moins par son nombre et sa bravoure que par un équipement perfectionné et diversifié. Son arsenal immense et

(1) Diodore, XIV, 41. Συμπροθυμουμένων δὲ τῶν Συρακουσίων τῇ τοῦ Διονυσίου προαιρέσει, πολλὴν συνέβαινε γενέσθαι τὴν φιλοτιμίαν περὶ τὴν τῶν ὅπλων κατασκευήν.

(2) Diodore, XIV, 43, 44, 45.

bien garni (dont nous avons déjà parlé) lui permit de fournir à chaque soldat nouvellement arrivé, de toutes les différentes nations, des armes de son pays et appropriées (1).

Quand tous ses préparatifs furent ainsi achevés, sa dernière mesure fut de célébrer ses noces, peu de jours avant le commencement actif de la guerre (397 av. J.-C.). Il prit, en même temps et à la fois, deux épouses, — la Lokrienne Doris (dont il a été déjà fait mention), et une femme syracusaine nommée Aristomachê, fille de son partisan Hipparinos (et sœur de Diôn, dont il sera parlé longuement ci-après). Le premier usage qu'il fit d'un de ses vaisseaux à cinq rangs de rames nouvellement inventés fut de faire voile vers Lokri avec ce bâtiment revêtu des plus riches ornements d'or et d'argent, dans le dessein de ramener Doris en grande pompe à Ortygia. Aristomachê fut également amenée à sa maison dans un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs (2). Il célébra ses noces avec toutes deux dans sa maison le même jour; personne ne sut quelle chambre à coucher il visita la première; et toutes deux continuèrent à vivre constamment avec lui à la même table, avec une égale dignité, pendant bien des années. Il eut de Doris trois enfants, dont l'aîné fut Denys le Jeune, et quatre d'Aristomachê; mais cette dernière fut sans enfants pendant un temps considérable, ce qui chagrina beaucoup Denys. Attribuant sa stérilité à des incantations magiques, il mit à mort la mère de son autre femme Doris, comme l'auteur prétendue de ces malignes influences (3). Le bruit courait à Syracuse qu'Aristomachê était la plus aimée des deux. Mais Denys les traitait bien toutes deux, et toutes deux également; de plus, le fils qu'il eut de Doris lui succéda, bien qu'il eût deux fils de l'autre. Ses noces furent célébrées avec des banquets et des réjouissances auxquels prirent part tous les citoyens syracusains aussi bien que les soldats. La scène fut probablement d'autant plus agréable à Denys, qu'il semble, à ce moment où l'esprit de tout le monde était entraîné par un

(1) Diodore, XIV, 41.
(2) Diodore, XIV, 44; XVI, 6.
(3) Plutarque, Diôn, c. 3.

mouvement de vengeance contre Carthage et plein de l'espérance de la victoire, avoir joui d'une popularité réelle, bien qu'éphémère, et avoir pu paraître librement au milieu du peuple, — sans cette crainte d'assassinat qui tourmentait habituellement sa vie, même dans son intérieur le plus retiré et jusque dans sa chambre à coucher, — et sans ces soupçons extrêmes qui n'exceptaient ni ses femmes ni ses filles (1).

Après quelques jours consacrés à ces réjouissances en commun, Denys convoqua une assemblée publique afin d'annoncer formellement la guerre projetée. Il rappela aux Syracusains que les Carthaginois étaient les ennemis communs des Grecs en général, mais surtout des Grecs siciliens, — comme les événements récents ne l'attestaient que trop clairement. Il fit appel à leurs sympathies généreuses en faveur des cinq cités helléniques, dans la partie méridionale de l'île, qui avaient eu dernièrement le malheur d'être prises par les généraux de Carthage, et gémissaient encore sous son joug. Rien n'empêchait Carthage (ajouta-t-il) d'étendre sa domination sur le reste de l'île, si ce n'est la peste dont elle avait souffert elle-même en Afrique. Quant aux Syracusains, ce devait être pour eux une raison impérieuse de l'attaquer immédiatement, et de délivrer leurs frères helléniques avant qu'elle eût le temps de se remettre (2).

Ces motifs étaient réellement populaires et capables de faire de l'impression. Il y avait encore une autre raison qui engageait Denys à hâter la guerre, bien que probablement il ne s'y arrêtât pas dans son discours public aux Syracusains. Il s'aperçut que divers Grecs siciliens émigraient volontairement avec leurs biens dans le territoire de Carthage, dont la domination, bien qu'odieuse et oppressive, était, du moins tant qu'on ne l'avait pas essayée, regardée par la majorité des citoyens avec moins de terreur que la sienne quand on en souffrait réellement. En commençant les hostilités sur-

(1) Cic., Tusc. Disp. V, 20, 57-63; Valer. Maxim. IX, 13; Diod. XIV, 2.

(2) Diodore, XIV, 45.

le-champ, il espérait non-seulement arrêter cette émigration, mais encore engager ceux des Grecs qui étaient actuellement sujets de Carthage à secouer son joug et à se joindre à lui (1).

L'assemblée syracusaine salua avec de bruyantes acclamations la proposition de guerre contre Carthage, proposition qui ne faisait que transformer en réalité ce qui avait été longtemps l'espérance familière de tout le monde (397-396 av. J.-C.). Et ce qui rendit la guerre encore plus populaire, ce fut la permission que Denys accorda immédiatement de piller tous les habitants carthaginois et leurs marchandises, soit dans Syracuse, soit dans ses cités dépendantes. On nous dit qu'il y avait non-seulement plusieurs Carthaginois domiciliés à Syracuse, mais encore dans le port beaucoup de navires chargés appartenant à Carthage ; de sorte que le pillage fut lucratif (2). Mais bien qu'il ait pu en être ainsi en temps ordinaires, il ne semble guère croyable que, dans les circonstances actuelles, quelque Carthaginois (personne ou bien) puisse s'être trouvé à Syracuse si ce n'est par hasard ; car une guerre avec Carthage avait été annoncée depuis longtemps, non-seulement dans les conversations courantes, mais dans le langage moins équivoque d'écrasants préparatifs. Et il n'est pas facile de comprendre comment le prudent sénat carthaginois (qui probablement n'avait pas moins d'espions à Syracuse que Denys n'en avait à Carthage) (3) a

---

(1) Diodore, XIV, 41.

(2) Diodore, XIV, 46.

Il y avait aussi des Grecs, et vraisemblablement des Grecs de quelque considération, qui résidaient à Carthage et qui vraisemblablement continuèrent à y résider pendant toute la guerre entre les Carthaginois et Denys (Diodore, XIV, 77). La continuité de leur séjour dans cette ville nous ferait conclure que les Carthaginois ne se vengèrent pas sur eux du pillage autorisé actuellement par Denys contre leurs compatriotes habitant Syracuse, et de plus elle fournit cette probabilité additionnelle que le nombre des Carthaginois pillés alors à Syracuse n'était pas considérable.

Pour des exemples de mariages et de résidences réciproques entre Carthage et Syracuse, V. Hérodote, VII, 166; Tite-Live, XXIV, 6.

On a trouvé dans Ortygia des monnaies phéniciennes, qui portaient une inscription phénicienne signifiant l'*Ile*, — ce qui était la dénomination habituelle d'Ortygia (Movers, Die Phoenizier, II, 2, p. 327).

(3) Diodore, XIV, 55. Τοῦτο δ' ἐμηχανήσατο (Ἰμίλκων) πρὸς τὸ μηδένα τῶν κατασκόπων ἀπαγγεῖλαι τὸν κατάπλουν τῷ Διονυσίῳ, etc.

pu être assez mal informé pour être pris à l'improviste au dernier moment, où Denys y envoya un héraut pour déclarer la guerre en forme, héraut qui ne fut envoyé que quand la permission du pillage privé avait été accordée préalablement. Il demandait péremptoirement aux Carthaginois de renoncer à leur domination sur les cités grecques de Sicile (1) comme seul moyen d'éviter la guerre. A une pareille proposition il ne fut pas fait de réponse; et probablement l'on ne s'y attendait pas. Mais les Carthaginois étaient à ce moment tellement abattus (comme Athènes dans la seconde et dans la troisième année de la guerre du Péloponèse) par la dépopulation, la souffrance, les terreurs et le découragement résultant de la peste qui les assiégeait en Afrique, qu'ils se sentirent incapables d'aucun effort sérieux et entendirent avec alarme la lecture de la lettre de Denys. Toutefois il n'y avait point d'alternative, de sorte qu'ils dépêchèrent sur-le-champ quelques-uns de leurs citoyens les plus capables chargés de lever des troupes pour la défense de leurs possessions siciliennes (2).

Les premières nouvelles qui leur parvinrent étaient, en effet, effrayantes. Denys s'était avancé avec toutes ses forces, syracusaines aussi bien qu'étrangères, accumulées par de si longs préparatifs. C'était une armée dont on n'avait jamais vu la pareille en Grèce, plus grande même que celle qu'avait possédée son prédécesseur Gelôn quatre-vingts ans auparavant. Si la supériorité des forces de Gelôn (3) sur tout ce que la Hellas pouvait montrer ailleurs avait frappé de terreur ses contemporains, ceux qui entouraient Denys durent éprouver le même sentiment à un degré pareil ou même plus grand. Denys lui-même pouvait encore faire plus intimement une semblable comparaison avec le puissant vainqueur d'Himera. Il triomphait en partant avec une armée plus imposante contre le même ennemi, et pour le même dessein de délivrer les cités mari-

(1) Diodore, XIV, 46, 47.
(2) Diodore, XIV, 47.
(3) Hérodote, VII, 145. Τὰ δὲ Γέλωνος πρήγματα μέγαλα ἐλέγετο εἶναι, οὐδαμῶν Ἑλληνικῶν τῶν οὐ πολλὸν μέζω. Cf. c. 160-162.

times de Sicile soumises à Carthage (1), cités dont le nombre et l'importance avaient augmenté depuis d'une manière effrayante.

Ces cités sujettes, depuis Kamarina, d'un côté de l'île, jusqu'à Sélinonte et à Himera, de l'autre, bien qu'il y eût un certain nombre d'habitants carthaginois qui y fussent établis, n'avaient pas, pour les occuper ou les défendre, d'armée permanente effective qu'y entretînt Carthage, dont l'habitude était de lever d'immenses armées mercenaires pour l'occasion spéciale, puis de les licencier ensuite. En conséquence, dès que Denys, avec sa puissante armée, franchit la frontière syracusaine et commença sa marche vers l'ouest, le long de la côte méridionale de l'île, s'en proclamant le libérateur, les manifestations anticarthaginoises les plus intenses éclatèrent aussitôt à Kamarina, à Gela, à Agrigente, à Sélinonte et à Himera. Non-seulement ces Grecs imitèrent les Syracusains, en pillant les biens de tous les Carthaginois qui se trouvaient parmi eux, mais encore ils saisirent leurs personnes et les mirent à mort avec toute sortes d'outrages et de tortures. Il s'exerça alors d'effrayantes représailles pour les cruautés récemment commises par les armées carthaginoises, lors du sac de Sélinonte, d'Agrigente et des autres cités conquises (2). La coutume hellénique de la guerre, suffisamment rigoureuse en elle-même, fut poussée jusqu'à une barbarie raffinée et sans merci, analogue à celle qui avait défiguré les derniers actes de Carthage et de ses mercenaires occidentaux. Ces « Vêpres siciliennes », qui éclatèrent dans tout le sud de la Sicile contre les habitants carthaginois, surpassèrent même

(1) Hérodote, VII, 158. Discours de Gelôn aux Lacédæmoniens qui viennent solliciter son aide contre Xerxês.

Αὐτοὶ δὲ, ἐμεῦ πρότερον δεηθέντος βαρβαρικοῦ στρατοῦ συνεπάψασθαι, ὅτε μοι πρὸς Καρχηδονίους νεῖκος συνῆπτο... ὑποτείνοντός τε τὰ ἐμπόρια συνελευθεροῦν, etc.

(2) Diodore, XIV, 46. Οὐ μόνον γὰρ αὐτῶν τὰς οὐσίας διήρπασαν, ἀλλὰ καὶ αὐτοὺς συλλαμβάνοντες, πᾶσαν αἰκίαν καὶ ὕβριν εἰς τὰ σώματα αὐτῶν ἀπετίθεντο, μνημονεύοντες ὧν αὐτοὶ κατὰ τὴν αἰχμαλωσίαν ἔπαθον. Ἐπὶ τοσοῦτον δὲ τῆς κατὰ τῶν Φοινίκων τιμωρίας προέβησαν, καὶ τότε καὶ κατὰ τὸν ὕστερον χρόνον, ὥστε τοὺς Καρχηδονίους διδαχθῆναι μηκέτι παρανομεῖν εἰς τοὺς ὑποπεσόντας.

le mémorable massacre connu sous ce nom dans le treizième siècle, où les chevaliers et les soldats angevins furent, il est vrai, assassinés, mais non torturés. Diodore nous dit que ces représailles subies ainsi furent pour les Carthaginois une leçon de tolérance. Toutefois, il ne paraîtra pas, par leur conduite future, que la leçon leur ait beaucoup touché le cœur, tandis qu'il est malheureusement certain que cet échange de cruautés, avec des voisins moins civilisés, contribua à affaiblir dans les Grecs siciliens cette mesure de tolérance relative qui caractérisait la race hellénique dans ses propres foyers.

Exaltés par cette fureur de vengeance, les citoyens de Kamarina, de Gela, d'Agrigente et de Sélinonte se joignirent à Denys dans sa marche le long de la côte (397-396 av. J.-C.). Il fut en état, grâce à son fonds abondant d'armes fabriquées, de les fournir de panoplies et d'armes, car il est probable que, comme sujets de Carthage, ils avaient été désarmés. Fortifié par tous ces renforts, il compta une armée de quatre-vingt mille hommes, outre plus de trois mille chevaux, tandis que les vaisseaux de guerre qui l'accompagnaient le long de la côte étaient au nombre d'environ deux cents, et que les transports, avec les provisions et les machines à battre en brèche n'étaient pas au-dessous de cinq cents. C'est avec cette prodigieuse armée, la plus puissante, rassemblée jusqu'alors, sous un commandement grec, qu'il parut devant l'établissement carthaginois de Motyê, port de mer fortifié dans une petite baie immédiatement au nord du cap Lilybæon (1).

Des trois principaux établissements de Carthage en Sicile — Motyê, Panormos (Palerme) et Soloeis, — Motyê était à la fois le plus rapproché de la métropole (2), le plus important et le plus dévoué. Il était situé (comme la Syracuse primitive dans Ortygia) sur un petit îlot, séparé de la Sicile par un détroit resserré d'environ cinq cent trente mètres

(1) Diodore, XIV, 47.

(2) Thucydide, VI, 2; Pausan. V, 25, 3.

de largeur, sur lequel les citoyens avaient jeté un môle en manière de pont, de façon à former un chemin régulier, bien qu'étroit. Il était populeux, riche, florissant et distingué par l'excellence tant de ses maisons particulières que de ses fortifications. Observant l'approche de Denys et n'étant nullement intimidés par la reddition de leurs voisins et alliés, les Elymi, à Erix, qui n'osèrent pas résister à des forces si puissantes — les habitants de Motyê se mirent dans le meilleur état de défense. Ils démolirent leur môle et s'isolèrent de nouveau de la Sicile, dans l'espérance de tenir jusqu'à ce que des secours fussent arrivés de Carthage. Décidé à venger sur Motyê les souffrances d'Agrigente et de Sélinonte, Denys fit la reconnaissance de la place avec ses principaux ingénieurs. Il est à remarquer que c'est un des plus anciens siéges consignés dans l'histoire grecque, où nous entendions parler d'un ingénieur de profession comme étant appelé directement et de propos délibéré pour conseiller le meilleur mode de procéder (1).

Après avoir formé ses plans, il laissa son amiral Leptinès avec une portion de l'armée commencer les travaux nécessaires, tandis que lui-même, avec le reste, ravagea le territoire voisin dépendant de Carthage ou allié avec elle. Les Sikani et autres se soumirent à lui; mais Ankyræ, Soloeis, Panormos, Egesta et Entella tinrent toutes bon, bien que les citoyens fussent confinés dans leurs murailles et obligés de voir, sans pouvoir l'empêcher, le ravage de leurs terres (2). À son retour de cette marche, Denys pressa le siége de Motyê avec la plus grande ardeur et avec tous les moyens que ses ingénieurs purent imaginer. Après avoir amarré ses transports le long de la côte, et tiré ses vaisseaux de guerre sur le rivage, dans le port, il entreprit la tâche laborieuse de combler le détroit (n'ayant probablement pas une grande profondeur) qui séparait Motyê de

(1) Diodore, XIV, 48. Διονύσιος δὲ μετὰ τῶν ἀρχιτεκτόνων κατασκεψάμενος τοὺς τόπους, etc.

Artemôn l'ingénieur fut consulté par Periklês au siége de Samos (Plutarque, Periklês, c. 27).

(2) Diodore, XIV, 48, 49.

l'île principale (1), — ou du moins autant dans la longueur du détroit qu'il était nécessaire pour faire passer des soldats et des machines à battre en brèche et pour les amener tout contre les murs de la cité. Le grand nombre d'hommes qu'il avait sous ses ordres lui permit d'achever cette entreprise, non toutefois sans une longue période d'efforts, pendant laquelle les Carthaginois essayèrent plus d'une fois d'interrompre ses opérations. N'ayant pas une flotte capable de combattre en bataille rangée contre les assiégeants, le général carthaginois Imilkôn tenta deux manœuvres successives. Il envoya d'abord une escadre de dix vaisseaux de guerre pour entrer soudainement dans le port de Syracuse, espérant que cette diversion opérée ainsi forcerait Denys à détacher de Motyè une portion de sa flotte. Toutefois, bien que l'attaque ait été assez heureuse pour détruire un grand nombre de bâtiments marchands dans le port, cependant les assaillants furent repoussés sans avoir rien fait de plus sérieux ni déterminé la diversion projetée (2). Imilkôn fit ensuite une tentative pour surprendre les vaisseaux armés de Denys, qui étaient tirés sur le rivage, dans le port, près de Motyè. Se rendant de Carthage, pendant la nuit, avec cent vaisseaux de guerre, à la côte de Sélinonte, il doubla le cap Lilybæon, et apparut à Motyè à la pointe du jour. Son apparition prit tout le monde à l'improviste. Il détruisit ou mit en fuite les vaisseaux de garde, et entra dans le port prêt à attaquer, tandis qu'il n'y avait encore qu'un petit nombre de vaisseaux syracusains qui eussent été mis à flot. Comme le port était trop resserré pour permettre à Denys de tirer parti de sa grande supériorité, sous le rapport du nombre et de la dimension des vaisseaux, une grande partie de sa flotte aurait été détruite à ce moment, si elle n'eût été sauvée par ses nombreuses forces de terre et par son artillerie, placées sur le bord. Une grêle de traits, partant de cette multitude assemblée, aussi bien que des ponts des vaisseaux

(1) Diodore, XIV, 49. Ἐχώννυε τὸν μεταξὺ πόρον, καὶ τὰς μηχανὰς ἐκ τοῦ κατὰ λόγον ἅμα τῇ τοῦ χώματος αὐξήσει προσήγαγε τοῖς τείχεσι.

(2) Diodore, XIV, 50.

syracusains, empêchèrent Imilkôn d'avancer assez loin pour attaquer avec effet. L'engin nouvellement inventé, appelé catapulte, dont les Carthaginois n'avaient pas encore fait l'expérience, fut en particulier efficace; en lançant des masses considérables à une grande distance, il les remplissait d'étonnement et de terreur. Tandis que leurs progrès étaient arrêtés ainsi, Denys employa un nouvel expédient pour tirer sa flotte du dilemme dans lequel elle avait été jetée. Ses nombreux soldats reçurent l'ordre de traîner les vaisseaux, non jusqu'au port, mais du côté de la terre, à travers une langue unie de terre, large de plus de deux milles (trois kilom. un quart), qui séparait le port de Motyê de la mer extérieure. On disposa des planches de bois de manière à former un chemin pour les vaisseaux, et malgré la grande dimension des quadrirèmes et des quinquérèmes nouvellement construites, la force et l'ardeur des soldats suffirent à cet effort fatigant qui consistait à transporter quatre-vingts vaisseaux en un jour. La flotte entière, double en nombre de celle des Carthaginois, étant à la fin mise à flot, Imilkôn n'osa pas en venir à une bataille rangée, mais il retourna immédiatement en Afrique (1).

Bien que les citoyens de Motyê vissent des murs le pénible spectacle de leurs amis qui se retiraient, leur courage n'en fut nullement abattu. Ils savaient bien qu'ils n'avaient pas de pitié à attendre; que la férocité générale des Carthaginois, à l'heure de la victoire, et en particulier le cruel traitement infligé à des prisonniers grecs, même dans Motyê, amèneraient à ce moment des représailles, et que leur seule chance consistait dans la bravoure du désespoir. La route à travers le détroit ayant été enfin achevée, Denys fit avancer ses engins et commença son attaque. Tandis que la catapulte, avec ses projectiles, empêchait les défenseurs de se montrer sur les créneaux, on mettait des béliers en mouvement pour ébranler ou renverser les murs. En même temps on faisait avancer sur des roues des tours immenses

(1) Diodore, XIV, 50; Polyen, V, 2, 6.

renfermant six étages différents, les uns au-dessus des autres, et égales aux maisons en hauteur. Pour résister à ces moyens d'attaque, les assiégés élevèrent de leur côté de hauts mâts au-dessus des murs, avec des vergues s'avançant en dehors. Sur ces vergues se tenaient des hommes protégés contre les traits par une sorte de parapet, et tenant des torches allumées, de la poix et d'autres combustibles qu'ils lançaient sur les machines des assaillants. Beaucoup de machines prirent feu dans le boisage, et ce ne fut pas sans peine qu'on éteignit l'incendie. Toutefois, après une résistance longue et opiniâtre, les murs finirent par être renversés ou emportés d'assaut, et les assiégeants s'y précipitèrent, s'imaginant que la ville était en leur pouvoir. Mais l'énergie infatigable des assiégés avait déjà mis les maisons derrière en état de défense et ils avaient barricadé les rues, de sorte qu'il restait à entreprendre un nouvel assaut plus difficile que le premier. On avança les tours montées sur des roues, mais on ne put pas probablement les mettre en contact immédiat avec les maisons, à cause des ruines du mur renversé qui les empêchaient d'approcher. Aussi les assiégeants furent-ils forcés de jeter en dehors des plates-formes ou ponts de bois allant des tours aux maisons et de les franchir pour attaquer. Mais là ils eurent un grand désavantage et firent des pertes sérieuses. Les habitants de Motyè, résistant en hommes désespérés, les empêchèrent de poser fermement le pied sur les maisons; ils en tuèrent un grand nombre dans un combat corps à corps, et précipitèrent des compagnies entières en séparant ou en renversant les plate-formes. Ce combat désespéré se renouvela pendant plusieurs jours. Les assiégeants ne faisaient aucun progrès; cependant les malheureux assiégés s'épuisaient chaque jour davantage, tandis que des parties des premières maisons étaient aussi détruites. Chaque soir, Denys rappelait ses troupes pour le repos de la nuit, et il renouvelait l'assaut le lendemain matin. Après avoir fait espérer à l'ennemi que la nuit ne serait pas troublée, pendant une nuit fatale il les prit à l'improviste, en envoyant le Thurien Archylos avec une troupe d'élite attaquer les

défenses les plus avancées. Ce détachement, plantant des échelles et grimpant au moyen des maisons à demi démolies, s'établit fortement dans une position à l'intérieur de la ville avant qu'une résistance pût être organisée. C'est en vain que les défenseurs, découvrant trop tard le stratagème, s'efforcèrent de le déloger. Le gros de l'armée de Denys fut promptement amené par le chemin de terre artificiel pour assurer le succès du détachement, et la ville fut emportée ainsi, malgré la plus vaillante résistance qui continua même après qu'elle était devenue sans espoir (1).

L'armée victorieuse qui se précipita en ce moment dans Motyê, irritée non-seulement par la longueur et l'opiniâtreté de la défense, mais encore par les atrocités que les Carthaginois avaient commises antérieurement à Agrigente et ailleurs, donna pleine carrière aux mouvements sanguinaires de la vengeance. Elle égorgea indistinctement hommes et femmes, vieillards et enfants, sans pitié pour personne. Les rues furent ainsi jonchées de morts, malgré tous les efforts de Denys, qui désirait sauver les captifs afin de pouvoir les vendre comme esclaves, et en tirer ainsi un parti profitable. Mais son ordre de s'abstenir du carnage ne fut pas observé, et il ne put faire rien de plus que d'inviter par une proclamation les victimes à chercher un refuge dans les temples; démarche à laquelle la plupart d'entre elles durent avoir recours sans y être invitées. Empêchés par le sanctuaire des temples de massacrer davantage, les vainqueurs se mirent alors à piller. Une quantité d'or, d'argent, de vêtements précieux et d'autres marques d'opulence, accumulés pendant une longue période de prospérité active, tomba entre leurs mains, et Denys leur accorda le pillage complet de la ville, comme récompense pour les fatigues du siége. Il distribua en outre des rémunérations spéciales à ceux qui s'étaient distingués, cent mines étant données à Archylos, qui avait dirigé l'heureuse surprise de nuit. Il vendit comme esclaves tous les habitants survivants; mais il réserva pour un sort

(1) Diodore, XIV, 51, 52, 53.

plus cruel Daimenès et divers autres Grecs qui avaient été pris parmi eux. Ces Grecs, il les fit crucifier (1); spécimen des peines phéniciennes passant par l'exemple à leurs voisins et ennemis helléniques.

Le siége de Motyè ayant occupé presque tout l'été, Denys reconduisit alors son armée dans ses foyers (396 av. J.-C.). Il laissa dans cette ville une garnison sikel sous le commandement du Syracusain Bitôn, ainsi qu'une partie considérable de sa flotte, cent vingt vaisseaux, sous les ordres de son frère Leptinès, qui reçut pour instructions de surveiller l'arrivée de forces quelconques de Carthage, et de s'occuper à assiéger les villes voisines d'Egesta et d'Entella. Toutefois les opérations contre ces deux villes eurent peu de succès. Les habitants se défendirent bravement, et les Egestæens réussirent même, par une sortie de nuit bien combinée, à brûler le camp de l'ennemi, avec beaucoup de chevaux et de provisions de toute sorte dans les tentes. Ni l'une ni l'autre de ces villes n'était encore réduite, quand, le printemps suivant, Denys revint lui-même de Syracuse avec le gros de son armée. Il força les habitants d'Halikyæ à se soumettre, mais il ne fit pas d'autre conquête permanente, et rien de plus que de dévaster le territoire voisin dépendant de Carthage (2).

Bientôt l'arrivée d'Imilkôn de Carthage changea la face de la guerre (396 av. J.-C.). Après avoir été élevé à la première magistrature de la cité, il amenait avec lui des forces écrasantes, réunies aussi bien parmi les sujets d'Afrique qu'en Iberia et dans la Méditerranée occidentale. Elles montaient, même selon l'estimation peu élevée de Timée, à 100,000 hommes, renforcés plus tard en Sicile par 30,000 en plus, — et d'après les calculs plus larges d'Ephore, elles comptaient 300,000 fantassins, 4,000 cavaliers, 400 chars et 400 vaisseaux de guerre, et 600 transports chargés de provisions et d'engins. Denys avait ses espions à Car-

(1) Diodore, XIV, 53.
(2) Diodore, XIV, 54.
Leptinès était frère de Denys (XIV, 102; XV, 7), bien qu'il épousât plus tard la fille de Denys, — mariage que ne condamnait pas le sentiment grec.

thage (1), même parmi les personnages d'un rang élevé et les hommes d'État, qui lui apprenaient tous les mouvements et les ordres publics. Mais Imilkôn, pour obvier à ce qu'on sût le point précis de la Sicile où il avait l'intention de débarquer, donna à ses pilotes des instructions cachetées, qui ne devaient être ouvertes que quand ils seraient en mer, et qui indiquaient Panormos (Palerme) comme lieu de rendez-vous (2). Les transports allèrent directement à ce port, sans toucher terre ailleurs; tandis qu'Imilkôn avec les vaisseaux de guerre s'approcha du port de Motyê et de là longea la côte jusqu'à Panormos. Il nourrissait probablement l'espoir d'intercepter quelque partie de la flotte syracusaine. Mais rien de la sorte ne se trouva praticable; tandis que Leptinês, de son côté, fut même assez heureux pour pouvoir attaquer, avec trente trirèmes, les premiers navires de la vaste flotte de transport dans sa route pour Panormos. Il n'en détruisit pas moins de cinquante, avec cinq mille hommes et deux cents chars de guerre; toutefois le reste de la flotte arriva au port en sûreté, où Imilkôn la rejoignit avec les vaisseaux de guerre. L'armée de terre étant débarquée, le général carthaginois la mena à Motyê, en ordonnant à ses vaisseaux de guerre de l'accompagner le long de la côte. En chemin il regagna Eryx, qui était carthaginoise de cœur, et qui ne s'était soumise à Denys que par intimidation l'année précédente. Il attaqua ensuite Motyê, qu'il reprit, vraisemblablement après très-peu de résistance. Elle avait tenu opiniâtrément contre les Syracusains peu de mois auparavant, pendant qu'elle était entre les mains de ses habitants carthaginois, avec leurs familles et leurs biens autour d'eux; mais la garnison sikel avait beaucoup moins de motifs pour opposer une vigoureuse résistance (3).

(1) Justin, XX, 5. Un de ces Carthaginois d'un rang élevé, qui, par inimitié politique pour Hannon, écrivait des lettres en grec à Denys pour lui communiquer des renseignements, fut découvert et puni comme traître. En cette occasion, le sénat carthaginois rendit, assure-t-on, une loi qui défendait à tout citoyen d'apprendre le grec, — soit pour le parler, soit pour l'écrire.

(2) Diodore, XIV, 54; Polyen, V, 10, 1.

(3) Diodore, XIV, 55.

C'est ainsi que Denys fut privé de la conquête qui lui avait coûté tant de sang et de fatigues l'été précédent (396-395 av. J.-C.). Nous sommes surpris d'apprendre qu'il ne fit aucun effort pour prévenir sa reprise, bien qu'il ne fût pas à une grande distance, puisqu'il assiégeait Egesta, — et que ses soldats, fiers des succès de l'année précédente, fussent pleins d'ardeur pour une bataille générale. Mais Denys, jugeant cette mesure trop aventureuse, résolut de se retirer à Syracuse. Il commençait à manquer de provisions, et il était à une grande distance d'alliés, de sorte qu'une défaite eût été ruineuse. Il retourna donc à Syracuse, emmenant avec lui quelques-uns des Sikaniens, qu'il persuada de quitter leur séjour dans le voisinage des Carthaginois, en promettant de les pourvoir ailleurs de demeures meilleures. Toutefois la plupart d'entre eux déclinèrent ses offres; quelques-uns (entre autres les Halikyæens), préférant reprendre leur alliance avec Carthage. Des récentes acquisitions il ne resta rien alors à Denys au delà de la frontière de Sélinonte; mais Gela, Kamarina, Agrigente et Sélinonte avaient été enlevées à Carthage, et étaient encore dans un état d'alliance dépendante avec lui; résultat important, — bien que vraisemblablement il fût bien loin de répondre aux immenses préparatifs militaires qui avaient servi à l'obtenir. Fit-il preuve d'une sage discrétion en évitant de combattre les Carthaginois, c'est ce que nous ne sommes pas assez renseigné pour déterminer. Mais son armée paraît en avoir été mécontente, et ce fut une des causes du soulèvement qui éclata contre lui peu de temps après à Syracuse (1).

Laissé ainsi maître du pays, Imilkôn, au lieu d'essayer de reconquérir Sélinonte et Himera, qui avaient probablement été appauvries par leurs malheurs récents, — résolut de tourner ses armes contre Messênê au nord-est de l'île; ville qui avait encore toute sa force et qu'aucun ennemi n'avait attaquée, — si peu préparée à une agression que ses murs n'étaient pas en bon état, — et de plus affaiblie encore au

(1) Diodore, XIV, 55.

moment actuel par l'absence de ses cavaliers qui figuraient dans l'armée de Denys (1). En conséquence il marcha le long du rivage septentrional de la Sicile, avec sa flotte qui longeait la côte dans la même direction pour coopérer avec lui. Il entra en arrangements avec Kephalœdion et Therma, prit l'île de Lipara, et arriva enfin au cap Pelôros, à quelques milles de Messênê. Sa marche rapide et son arrivée inattendue frappèrent les Messêniens de terreur. Beaucoup d'entre eux, croyant la défense impossible, contre une armée aussi nombreuse, envoyèrent à Rhegium ou ailleurs leurs familles et ce qu'ils avaient de précieux. Toutefois, en général, il régna un esprit de plus grande confiance, résultant en partie d'une ancienne prophétie conservée parmi les traditions de la ville, et qui annonçait que les Carthaginois porteraient un jour de l'eau dans Messênê. Les interprètes affirmaient que « porter de l'eau » voulait dire naturellement « être esclave »; aussi les Messêniens, se persuadant que cette prophétie prédisait une défaite à Imilkôn, firent-ils sortir leurs troupes d'élite pour le rencontrer à Pelôros, et pour s'opposer à son débarquement. Le commandant carthaginois, voyant ces troupes en marche, ordonna à sa flotte de s'avancer dans le port de la cité, et de l'attaquer du côté de la mer pendant l'absence des défenseurs. Un vent du nord favorisa tellement la marche des vaisseaux, qu'ils entrèrent dans le port à pleines voiles, et trouvèrent la cité de ce côté presque point gardée. Les troupes qui étaient sorties pour se rendre à Pelôros se hâtèrent de revenir; mais il était trop tard (2); tandis qu'Imilkôn lui-même, poussant en avant par terre, pénétra dans la ville en franchissant les parties négligées du mur. Messênê fut prise, et ses malheureux habitants s'enfuirent dans toutes les directions pour sauver leur vie. Quelques-uns trouvèrent un refuge dans les cités voisines;

(1) Diodore, XIV, 56, 57. Τῶν ἰδίων ἱππέων ἐν Συρακούσαις ὄντων, etc... διὰ τῶν πεπτωκότων τειχῶν εἰσβιασάμενοι, etc., τα τείχη καταπεπτωκότα, etc.

Cf. un autre exemple du peu d'attention donné à l'état de leurs murs par les Messêniens (XIX, 65).

(2) Kleôn et les Athéniens prirent Torônê par une manœuvre semblable. Thucydide, V, 2.

d'autres coururent aux forts placés sur les collines dans le territoire messénien, comme protection contre les Sikels indigènes ; tandis qu'environ deux cents d'entre eux, près du port, se jetèrent dans la mer, et entreprirent la tâche difficile de gagner à la nage la côte italienne, tâche dans laquelle cinquante d'entre eux réussirent (1).

Bien qu'Imilkôn essayât en vain d'emporter d'assaut quelques-uns des forts messêniens des collines, qui étaient à la fois dans une forte position et vaillamment défendus, — cependant la prise de Messênê seule était un événement aussi imposant que profitable. Elle enlevait à Denys un allié important, et diminuait pour lui la facilité de se procurer du secours en Italie. Mais surtout, elle satisfaisait le sentiment antihellénique du général carthaginois et de son armée, en contre-balançant la prise de Motyê de l'année précédente. Ayant fait à peine de prisonniers, Imilkôn n'eut que des pierres et du bois insensibles contre lesquels il pût exhaler son antipathie. Il ordonna que la ville, les murs et tous les bâtiments fussent entièrement brûlés et démolis ; tâche que sa nombreuse armée exécuta, dit-on, tellement à la lettre qu'il ne resta guère que des ruines sans une trace de résidence humaine (2). Il reçut l'adhésion et des renforts de la plupart des Sikels de l'intérieur (3), qui avaient été forcés de se soumettre à Denys une année ou deux auparavant, mais qui détestaient sa domination. Le despote syracusain avait assigné à quelques-uns de ces Sikels le territoire des Naxiens vaincus, avec leur cité probablement sans murailles.

(1) Diodore, XIV, 57.

(2) Diodore, XIV, 58. Ἰμίλκων δὲ τῆς Μεσσήνης τὰ τείχη κατασκάψας, προσέταξε τοῖς στρατιώταις καταβαλεῖν τὰς οἰκίας εἰς ἔδαφος, καὶ μήτε κέραμον, μήθ' ὕλην, μήτ' ἄλλο μηδὲν ὑπολιπεῖν, ἀλλὰ τὰ μὲν κατακαῦσαι, τὰ δὲ συντρίψαι. Ταχὺ δὲ τῇ τῶν στρατιωτῶν πολυχειρίᾳ λαβόντων τῶν ἔργων συντέλειαν, ἡ πόλις ἄγνωστος ἦν, ὅπου πρότερον αὐτὴν οἰκεῖσθαι συνέβαινεν. Ὁρῶν γὰρ τὸν τόπον πόρρω μὲν ἀπὸ τῶν συμμαχίδων πόλεων κεχωρισμένον, εὐκαιρότατον δὲ τῶν περὶ Σικελίαν ὄντα, προῄρητο δυοῖν θάτερον, ἢ τελέως ἀοίκητον διατηρεῖν, ἢ δυσχερῆ καὶ πολυχρόνιον τὴν κτίσιν αὐτῆς γίνεσθαι.

Ἐναποδειξάμενος οὖν τὸ πρὸς τοὺς Ἕλληνας μῖσος ἐν τῇ τῶν Μεσσηνίων ἀτυχίᾳ, etc.

Toutefois, il semblerait que la démolition de Messênê ne peut en fait avoir été poussée aussi loin que le voulait Imilkôn, puisque la cité reparaît peu après entière.

(3) Diodore, XIV, 59-76.

Mais, désireux comme ils l'étaient de lui échapper, beaucoup d'entre eux avaient émigré à un point un peu plus au nord de Naxos, — à la colline de Tauros, immédiatement sur la mer, défavorablement célèbre parmi la population sikel, comme étant le lieu où avaient touché les premiers colons grecs en arrivant dans l'île. Leur migration fut encouragée, multipliée et organisée, sous les auspices d'Imilkôn, qui les détermina à construire, sur la forte éminence de Tauros, un poste fortifié qui fut le commencement de la cité connue plus tard sous le nom de Tauromenium (1). Magôn fut envoyé avec la flotte carthaginoise pour concourir à l'entreprise.

Cependant Denys, fort inquiété par la prise de Messênê, s'appliqua à mettre Syracuse dans un bon état de défense sur sa frontière septentrionale. Naxos et Katane étant toutes deux sans fortifications, il fut forcé de les abandonner, et il engagea les Campaniens qu'il avait établis à Katane à transporter leurs quartiers dans la place forte appelée Ætna, au pied de la montagne ainsi nommée. Il fit de Leontini sa position principale, en renforçant autant que possible les fortifications de la cité aussi bien que celles des forts de la campagne voisine, où il accumula des provisions tirées des fertiles plaines d'alentour. Il avait encore une armée de 30,000 fantassins et de plus de 3,000 chevaux; il avait aussi une flotte de 180 vaisseaux de guerre, trirèmes et autres. L'année précédente, il avait fait sortir une armée de terre et une armée navale bien supérieures à celle-ci, même dans des desseins d'agression; comment se fit-il qu'il ne put en réunir davantage, même pour la défense et dans sa ville, — ou qu'était devenu le reste, — c'est ce qu'on ne nous dit pas. Des 180 vaisseaux de guerre, soixante n'étaient garnis d'hommes que grâce au procédé extraordinaire d'un affranchissement d'esclaves. Ces changements sérieux et soudains dans le montant des forces militaires d'année en année peuvent se remarquer chez les Carthaginois aussi bien que

(1) Diodore, XIV, 59.

chez les Grecs, — et à vrai dire dans la plus grande partie de l'histoire grecque, — les armées étant réunies surtout pour des occasions spéciales et ensuite licenciées. Denys envoya en outre à Sparte des ambassadeurs solliciter un renfort de 1,000 auxiliaires mercenaires (1). Après avoir pourvu à la meilleure défense qu'il put dans tout le territoire, il marcha en avant vers Katane avec ses principales forces de terre, ayant sa flotte aussi en mouvement pour coopérer avec lui, immédiatement à la hauteur du rivage.

C'est vers ce même point de Katane que les Carthaginois se dirigeaient actuellement, dans leur marche contre Syracuse (396-395 av. J.-C.). Magôn avait l'ordre de suivre la côte avec sa flotte depuis Tauros (Tauromenium) jusqu'à la ville de Katane, tandis qu'Imilkôn projetait de marcher lui-même avec les forces de terre sur le rivage, en se tenant constamment près de sa flotte en vue d'un appui mutuel. Mais un hasard remarquable fit échouer son plan. Il y eut une soudaine éruption de l'Ætna; de sorte que le courant de lave descendant de la montagne à la mer enleva toute possibilité de marcher le long du rivage jusqu'à la ville de Katane, et le força de faire un détour considérable avec son armée sur le côté de la montagne qui regarde la terre. Bien qu'il accélérât sa marche autant que possible, toutefois pendant deux jours ou plus il se vit inévitablement couper toute communication avec sa flotte, qui, sous le commandement de Magôn, faisait voile au sud vers Katane.

Denys profita de cette circonstance pour avancer au delà de Katane le long du rivage s'étendant vers le nord, pour rencontrer Magôn dans sa marche et l'attaquer séparément. La flotte carthaginoise était très-supérieure en nombre, puisqu'elle se composait de cinq cents voiles en tout, dont une partie toutefois n'était pas, rigoureusement parlant, des vaisseaux de guerre, mais des bâtiments marchands armés, — c'est-à-dire garnis de proues d'airain destinées à donner contre un ennemi, et mis en mouvement

(1) Diodore, XIV, 58.

par des rames. Mais d'autre part, Denys avait une armée de terre toute prête à coopérer avec sa flotte ; avantage qui, dans l'ancienne guerre navale, comptait pour beaucoup, en ce que, en cas de défaite, elle servait de refuge aux vaisseaux, et en ce que, en cas de victoire, elle interceptait ou diminuait les moyens qu'avait l'ennemi de s'échapper. Magôn, alarmé quand il aperçut l'armée grecque de terre rassemblée sur le rivage et la flotte grecque qui s'avançait à force de rames pour l'attaquer, — fut néanmoins obligé contre sa volonté d'accepter la bataille. Leptinès, l'amiral syracusain, — bien qu'il eût reçu de Denys l'ordre de concentrer ses vaisseaux autant que possible, à cause de son nombre inférieur — attaqua avec hardiesse et même avec témérité, s'avançant avec trente vaisseaux beaucoup en avant des autres, et étant apparemment plus loin en mer que l'ennemi. Sa bravoure parut d'abord réussir ; il détruisit ou endommagea les premiers vaisseaux des Carthaginois; mais leur nombre supérieur l'enveloppa bientôt, et après un combat désespéré, livré le plus près possible, vaisseau contre vaisseau et corps à corps, il fut obligé de prendre chasse et de s'échapper vers la haute mer. Le gros de sa flotte, arrivant en désordre et voyant sa défaite, fut battu également, après une lutte énergiquement soutenue. Tous ses vaisseaux s'enfuirent, soit vers la terre, soit vers la mer, comme ils le purent, vigoureusement poursuivis par les vaisseaux carthaginois ; et à la fin, on ne compta pas moins de cent vaisseaux syracusains, avec vingt mille hommes, comme pris ou détruits. Un grand nombre d'hommes des équipages, nageant ou flottant dans l'eau sur des mâts, s'efforcèrent de gagner la terre pour se mettre sous la protection de leurs camarades. Mais les petites embarcations carthaginoises, voguant très-près de la côte, tuèrent ou noyèrent ces malheureux, même sous les yeux de leurs amis, qui, du rivage où ils étaient, ne pouvaient leur prêter assistance. L'eau voisine devint parsemée tant de cadavres que de fragments de vaisseaux brisés. Comme vainqueurs, les Carthaginois purent sauver beaucoup de leurs propres matelots, soit à bord des vaisseaux endommagés, soit nageant pour sauver leur vie. Cependant

leurs pertes furent sérieuses aussi; et leur victoire, quelque complète qu'elle fût, ils l'achetèrent chèrement (1).

Bien que l'armée de terre de Denys n'eût pas été du tout engagée, cependant la terrible défaite de sa flotte l'amena à donner l'ordre immédiat de se retirer, d'abord à Katane et ensuite plus loin encore, à Syracuse (395-394 av. J.-C.). Aussitôt que l'armée syracusaine eut évacué le rivage adjacent, Magôn remorqua ses prises à terre, et là les tira sur le rivage; en partie pour les réparer là où cela était praticable, — en partie comme preuves visibles de la grandeur du triomphe propres à encourager son armement. Un temps orageux étant précisément survenu alors, il fut forcé de tirer ses propres vaisseaux aussi sur le rivage pour les mettre en sûreté, et il y resta pendant quelques jours occupé à refaire les équipages. Tenir la mer dans un pareil temps aurait à peine été praticable; de sorte que si Denys, au lieu de se retirer, avait continué à occuper le rivage avec son armée de terre encore intacte, il paraît que les vaisseaux carthaginois auraient été dans le plus grand danger, contraints soit d'affronter la tempête, de remonter à une distance considérable vers le nord, soit d'opérer leur débarquement en face d'un ennemi formidable, sans pouvoir attendre l'arrivée d'Imilkôn (2). Ce dernier, après un intervalle de temps peu considérable, arriva, de sorte que l'armée de terre et la flotte des Carthaginois coopérèrent alors de nouveau. Pendant qu'il accordait à ses troupes quelques jours pour se reposer et jouir de la victoire, il envoya à la ville d'Ætna des députés chargés d'inviter les soldats mercenaires campaniens à rompre avec Denys et à se joindre à lui-même. Leur rappelant que leurs compatriotes à Entella vivaient heureux comme dépendance de Carthage (ce qu'ils avaient prouvé récemment en résistant à l'invasion syracusaine), il leur promit une augmentation de territoire, et

(1) Diodore, XIV, 60.

(2) Diodore, XIV, 60, 61. Cf. le discours prononcé plus tard à Syracuse par Theodôros (c. 68), discours qui nous fournit une idée plus complète de ce qui se passa après la bataille.

une part dans les dépouilles de la guerre, à enlever aux Grecs qui étaient ennemis des Campaniens non moins que des Carthaginois (1). Les Campaniens d'Ætna auraient volontiers répondu à son invitation, et ils ne furent empêchés de se joindre à lui que parce qu'ils avaient donné des otages au despote de Syracuse, dans l'armée duquel aussi leurs meilleurs soldats servaient à ce moment.

Cependant Denys, en retournant à Syracuse, trouva son armée fortement mécontente (395-394 av. J.-C.). Les soldats, retirés du théâtre de l'action sans même avoir fait usage de leurs armes, ne s'attendaient à rien moins à Syracuse qu'à un blocus plein de misères et de privations. Conséquemment, beaucoup d'entre eux protestèrent contre la retraite, le conjurant de les conduire de nouveau sur le théâtre de l'action, afin qu'ils pussent ou attaquer la flotte carthaginoise dans la confusion d'un débarquement, ou engager une bataille avec l'armée de terre d'Imilkôn qui avançait. D'abord Denys consentit à ce changement de plan. Mais on lui rappela bientôt que s'il ne se hâtait de retourner à Syracuse, Magôn pourrait s'y rendre avec sa flotte victorieuse, entrer dans le port et s'emparer de la cité, comme Imilkôn avait récemment réussi à Messênê. Sous l'empire de ces craintes, il renouvela son ordre primitif de retraite, malgré les véhémentes protestations de ses alliés siciliens, qui, dans le fait, furent tellement irrités, que la plupart d'entre eux le quittèrent immédiatement (2).

Quel était de ces deux plans le plus sage, les moyens suffisants pour le décider nous manquent. Mais les circonstances semblent n'avoir pas été les mêmes que celles qui précédèrent la prise de Messênê ; car Magôn n'était pas en état de se mettre aussitôt en mouvement avec la flotte, en partie à cause de ses pertes dans la récente action, en partie

(1) Diodore, XIV, 61. Καὶ καθόλου δὲ τῶν Ἑλλήνων γένος ἀπεδείκνυε πολέμιον ὑπάρχον τῶν ἄλλων ἐθνῶν.

Ces manifestations de sentiment antihellénique parmi les divers voisins des Grecs siciliens sont importantes à signaler, bien qu'on ne nous les présente pas souvent.

(2) Diodore, XIV, 61.

à cause du temps orageux; et il aurait pu être surpris dans l'opération même du débarquement si Denys était rapidement revenu vers le rivage. Autant que nous en pouvons juger, il paraîtrait que les plaintes de l'armée contre la retraite précipitée de Denys reposaient sur des motifs extrêmement plausibles. Néanmoins il persista, et il arriva à Syracuse avec son armée non-seulement fort découragée, mais très-diminuée par la désertion d'une partie des alliés. Sans perdre de temps, il envoya des députés aux Grecs italiens et dans le Péloponèse, avec des fonds considérables pour engager des soldats, et avec de pressantes prières à adresser à Sparte aussi bien qu'à Corinthe (1). Polyxenos, son beau-frère, chargé de cette mission, s'acquitta de ce devoir avec tant de diligence, qu'il revint dans un espace de temps relativement court avec trente-deux vaisseaux de guerre sous le commandement du Lacédæmonien Pharakidas (2).

Cependant Imilkôn, après avoir suffisamment fait reposer ses troupes après la victoire navale à la hauteur de Katane, se mit en mouvement pour se rendre à Syracuse, tant avec la flotte qu'avec l'armée de terre (395-394 av. J.-C.). L'entrée de sa flotte dans le Grand Port fut fastueuse et imposante, bien au delà même de celle du second armement athénien, où Demosthenès étala pour la première fois sa force, brillante, mais éphémère (3). 208 vaisseaux de guerre entrèrent d'abord mus par leurs rameurs, rangés dans le meilleur ordre et ornés des dépouilles des vaisseaux syracusains capturés. Ils étaient suivis par des transports, dont 500 portaient des soldats et 1,000 autres étaient vides ou chargés de provisions et de machines. Le nombre total des vaisseaux, nous dit-on, montait presque à 2,000, et cou-

(1) Diodore, XIV, 61.

(2) Diodore, XIV, 63.

Polyen (V, 8, 2) raconte une manœuvre de *Leptinès*, pratiquée en ramenant un renfort lacédæmonien de Sparte en Sicile, dans son voyage le long de la côte de Tarente. Il se peut que ce soit la division lacédæmonienne en question

(3) Thucydide, VII, 42; Plutarque, Nikias, c. 21; Diodore, XIII, 11.

vrait une portion considérable du Grand Port (1). La nombreuse armée de terre avança vers le même temps; Imilkôn établit son quartier général dans le temple de Zeus Olympios, à environ un mille et demi (2 kilom. 1/2) de la cité. Il rangea bientôt ses forces en ordre de bataille, et s'approcha tout près des murs de la ville, tandis que ses vaisseaux de guerre aussi, étant divisés en deux flottes de cent vaisseaux chacune, se montrèrent en face des deux ports intérieurs ou bassins (de chaque côté du détroit qui unissait Ortygia à la terre ferme), où les vaisseaux syracusains étaient logés en sûreté. Il défia ainsi les Syracusains de combattre sur deux éléments; mais ni l'un ni l'autre cartel ne fut accepté.

Après avoir augmenté encore par ce défi la confiance de ses propres troupes, il les répandit d'abord sur le territoire syracusain, et leur accorda trente jours pour s'enrichir par un pillage illimité. Ensuite, il se mit en devoir d'établir des postes fortifiés, comme essentiels pour continuer un blocus qu'il prévoyait devoir être ennuyeux. Non-seulement il fortifia le temple de Zeus Olympios, mais il construisit deux autres forts, l'un au cap Plemmyrion (à l'entrée méridionale du port, vis-à-vis immédiatement d'Ortygia, où Nikias avait élevé également un poste), l'autre sur le Grand Port, à mi-chemin entre Plemmyrion et le temple de Zeus Olympios, à la petite baie appelée Daskôn. Il entoura en outre d'un mur tout son camp, près du temple mentionné en dernier lieu; les matériaux de ce mur furent tirés en partie des démolitions des nombreuses tombes alentour, en particulier d'un tombeau, spacieux et magnifique, qui rappelait Gelôn et son épouse Damaretê. Dans ces divers postes fortifiés, il put amasser le pain, le vin et les autres provisions que ses transports étaient occupés à se procurer en Afrique et

(1) Diodore, XIV, 62. Le texte de Diodore est ici tellement confus qu'il exige un changement conjectural qu'a fait Rhodomannus, sans toutefois écarter toute obscurité. Le mot εἰσθεόμεναι reste encore à expliquer ou à corriger.

en Sardaigne, pour nourrir continûment une armée aussi considérable (1).

Il paraîtrait qu'Imilkôn avait espéré d'abord prendre la cité d'assaut ; car il fit avancer son armée jusqu'aux murs même d'Achradina (la cité extérieure). Il occupa même le faubourg ouvert de cette cité, fortifié plus tard séparément sous le nom de Neapolis, où étaient situés les temples de Dêmêtêr et de Persephonê, qu'il dépouilla de leurs riches trésors (2). Mais si tel fut son plan, il l'abandonna bientôt, et se borna au procédé plus lent de réduire la cité par la famine. Toutefois, ses progrès dans cette entreprise ne furent nullement encourageants. Nous devons nous rappeler qu'il n'était pas, comme Nikias, maître du centre d'Epipolæ; en état par là d'étendre son bras droit au sud jusqu'au Grand Port, et son bras gauche au nord jusqu'à la mer à Trogilos. Autant que nous pouvons le reconnaître, il ne gravit jamais la falaise méridionale et ne monta pas sur la pente d'Epipolæ, bien qu'il semble qu'à cette époque il n'y avait pas de ligne de mur le long de la falaise méridionale, comme Denys en avait récemment construit une le long de la septentrionale. La position d'Imilkôn était bornée au Grand Port et aux terres basses adjacentes, au sud de la falaise d'Epipolæ; de sorte que les communications de Syracuse avec le pays alentour restaient partiellement ouvertes de deux côtés, — à l'ouest, par l'Euryalos, à l'extrémité la plus haute d'Epipolæ, — et au nord, vers Thapsos et Megara, par l'Hexapylon ou principale porte dans la nouvelle fortification construite par Denys le long de la falaise

(1) Diodore, XIV, 63.

(2) Diodore, XIV, 63. Κατελάβετο δὲ καὶ τὸ τῆς Ἀχραδινῆς προαστεῖον, καὶ τοὺς νέως τῆς τε Δήμητρος καὶ Κόρης ἐσύλησεν.

Cicéron (in Verrem, IV, 52, 53) mentionne distinctement les temples de Dêmêtêr et de Persephonê, et la statue d'Apollon Temenitês, comme étant au nombre des traits caractéristiques de Neapolis; ce qui prouve l'identité de Neapolis avec ce que Diodore appelle le faubourg d'Achradina. Cette identité, reconnue par Serra di Falco, par le colonel Leake et par d'autres auteurs, est contestée par Saverio Cavallari sur des motifs qui ne me paraissent pas suffisants.

V. le colonel Leake, Notes on Syracuse, p. 7-10 ; Cavallari, Zur Topographie von Syrakus, p. 20.

septentrionale d'Epipolæ. C'est alors qu'on comprit toute l'importance de cette récente fortification, qui, protégeant Syracuse tant au nord qu'à l'ouest, et défendant la précieuse position d'Euryalos, était un obstacle considérable pour les opérations d'Imilkôn. La cité était ainsi ouverte, partiellement du moins de deux côtés, pour recevoir des provisions par terre. Et même on trouvait moyen d'en introduire par mer. Bien qu'Imilkôn eût une flotte tellement supérieure en force que les Syracusains n'osaient pas en venir à une bataille rangée, cependant il éprouvait de la difficulté à veiller assez constamment pour exclure leurs navires de provisions et assurer l'arrivée des siens. Denys et Leptinès sortirent eux-mêmes du port avec des escadres armées pour accélérer et protéger l'approche de leurs provisions; tandis qu'il y eut plusieurs rencontres irrégulières, et entre les troupes de terre et entre les vaisseaux, qui furent avantageuses aux Syracusains, et relevèrent beaucoup leur courage.

Un conflit naval en particulier, qui s'engagea pendant que Denys était absent pour sa croisière, eut une sérieuse importance. A la vue d'un navire de blé appartenant à la flotte d'Imilkôn qui entrait dans le Grand Port, les Syracusains garnirent soudainement d'hommes cinq vaisseaux de guerre, s'en rendirent maîtres et le traînèrent dans leur bassin. Pour prévenir cette prise, les Carthaginois, de leur station, envoyèrent quarante vaisseaux de guerre; alors les Syracusains équipèrent toutes leurs forces navales, coururent sur les quarante avec un nombre décidément supérieur et les défirent complétement. Ils capturèrent le vaisseau-amiral, en désemparèrent vingt-quatre autres, et poursuivirent le reste jusqu'à la station navale, en face de laquelle ils paradèrent, en provoquant l'ennemi à une bataille (1). Comme le défi ne fut pas accepté, ils retournèrent à leur bassin, remorquant leurs prises en triomphe.

Cette victoire navale indiquait et contribua beaucoup à occasionner le changement dans la fortune du siége que

(1) Diodore, XIV, 63, 64.

chaque jour futur ne fit qu'accélérer davantage. Elle eut pour effet immédiat de remplir le public syracusain d'un orgueil illimité. « Sans Denys, nous triomphons de nos ennemis; sous son commandement, nous sommes battus; pourquoi nous soumettre plus longtemps sous lui à l'esclavage? » Telle fut l'explosion de sentiment indigné qui régnait largement dans les groupes et dans les cercles de la cité; sentiment fortifié par la conscience qu'ils étaient actuellement tous armés et capables d'arracher la liberté, — vu que Denys, quand l'ennemi assiégeant parut réellement devant la cité, avait été obligé, comme le moindre de deux dangers, de produire et de distribuer de nouveau les armes qu'il leur avait prises précédemment. C'est au milieu de ce mécontentement que Denys lui-même revint de sa croisière. Pour calmer la disposition dominante, il fut forcé de convoquer une assemblée publique, où il vanta avec chaleur le récent exploit des Syracusains, et les exhorta à une confiance énergique, promettant qu'il terminerait bientôt la guerre (1).

Il est possible que Denys, pendant son despotisme, ait permis à l'occasion ce qu'on appelait des assemblées publiques; mais nous pouvons être sûrs que, s'il en convoqua jamais, elles n'étaient que de pure forme, et qu'une discussion libre ni une opposition à sa volonté n'y furent jamais tolérées. Dans l'occasion présente, il comptait sur le même acquiescement passif; et après avoir prononcé un discours, fort applaudi sans doute par ses partisans, il était sur le point de congédier l'assemblée, quand un citoyen nommé Theodôros se leva à l'improviste. C'était un cavalier ou chevalier, — personnage riche et d'une haute position dans la cité, d'un caractère élevé et jouissant d'une réputation établie de courage. Le temps et les circonstances lui donnant de la hardiesse, il se mit alors en avant pour déclarer publiquement cette haine contre Denys et ce désir de liberté qu'il avait entendu exprimer en particulier autour

(1) Diodore, XIV, 64.

de lui par tant de ses concitoyens dont les sentiments lui étaient bien connus (1).

Diodore, dans son histoire, nous donne une longue harangue (l'a-t-il composée lui-même ou copiée sur d'autres, c'est ce que nous ne pouvons dire) comme prononcée par Theodôros. Les principaux arguments en sont ceux auxquels nous devions naturellement nous attendre, et ce sont probablement les véritables en général. C'est une revue complète et une dénonciation énergique de la conduite passée de Denys, se terminant par un appel aux Syracusains pour les engager à s'affranchir de sa domination. « Denys (soutient l'orateur en substance) est un ennemi pire que les Carthaginois, qui, s'ils étaient victorieux, se contenteraient d'un tribut régulier, en nous laissant jouir de nos biens et de notre gouvernement paternel. Denys nous a ravis l'un et les autres. Il a dépouillé nos temples de leurs dépôts sacrés. Il a tué ou banni nos citoyens opulents, il s'est emparé ensuite de leurs biens en masse pour les transférer à ses propres satellites. Il a donné en mariage à ses soldats barbares les épouses de ces exilés. Il a affranchi nos esclaves, et les a pris à sa solde, afin de tenir leurs maîtres dans l'esclavage. Il a mis garnison dans notre citadelle contre nous, au moyen de ces esclaves, ainsi que d'une armée d'autres mercenaires. Il a mis à mort tout citoyen qui osait élever la voix pour défendre les lois et la constitution. Il a abusé de notre confiance, — poussée jadis malheureusement si loin que nous l'avons nommé général, — en employant ses pouvoirs à renverser notre liberté et à nous gouverner suivant sa rapacité égoïste qui lui tient lieu de justice. En outre, il nous a enlevé nos armes; une nécessité récente l'a forcé à nous les rendre, — et, si nous sommes des

(1) Diodore, XIV, 64. Οὐ μὴν ἀλλὰ τοιούτων λόγων γενομένων, Διονύσιος κατέπλευσε, καὶ συναγαγὼν ἐκκλησίαν, ἐπῄνει τοὺς Συρακουσίους, καὶ παρεκάλει θαῤῥεῖν, ἐπαγγελλόμενος ταχέως καταλύσειν τὸν πόλεμον. Ἤδη δ' αὐτοῦ μέλλοντος διαλύειν τὴν ἐκκλησίαν, ἀναστὰς Θεόδωρος ὁ Συρακούσιος, ἐν τοῖς ἱππεῦσιν εὐδοκιμῶν, καὶ δοκῶν εἶναι πρακτικός, ἀπετόλμησε περὶ τῆς ἐλευθερίας τοιούτοις χρήσασθαι λόγοις.

hommes, nous les emploierons aujourd'hui pour recouvrer notre liberté (1).

« Si la conduite de Denys à l'égard de Syracuse a été infâme ainsi, elle n'a pas été meilleure envers les Grecs siciliens en général. Il a livré Gela et Kamarina aux Carthaginois pour ses propres desseins. Il a laissé Messênê tomber entre leurs mains sans lui prêter la moindre assistance. Il a réduit à être esclaves, par la dernière des perfidies, nos frères et voisins grecs de Naxos et de Katane, en cédant la dernière aux Campaniens non helléniques, et en détruisant la première. Il aurait pu attaquer les Carthaginois immédiatement après leur arrivée d'Afrique et leur débarquement à Panormos, avant qu'ils se fussent remis de la fatigue du voyage. Il aurait pu livrer le récent combat naval près du port de Katane, au lieu de le livrer près du rivage au nord de cette ville, de manière à assurer une retraite facile et sûre à notre flotte, si elle était vaincue. S'il avait voulu tenir son armée de terre sur les lieux, il aurait pu empêcher la flotte carthaginoise victorieuse d'approcher de la terre, quand la tempête arriva peu après la bataille, ou l'attaquer avec le plus grand avantage, si elle avait essayé de débarquer. Il a entièrement dirigé la guerre avec une honteuse incapacité; il ne désirait pas, il est vrai, se débarrasser des Carthaginois comme d'ennemis, mais conserver

(1) Diodore, XIV, 65. Οὗτος δὲ, τὰ μὲν ἱερὰ συλήσας, τοὺς δὲ τῶν ἰδιωτῶν πλούτους ἅμα ταῖς τῶν κεκτημένων ψυχαῖς ἀφελόμενος, τοὺς οἰκέτας μισθοδοτεῖ ἐπὶ τῆς τῶν δεσποτῶν δουλείας...

C. 66. Ἡ μὲν γὰρ ἀκρόπολις, δούλων ὅπλοις τηρουμένη, κατὰ τῆς πόλεως ἐπιτετείχισται· τὸ δὲ τῶν μισθοφόρων πλῆθος ἐπὶ δουλείᾳ τῶν Συρακουσίων ἤθροισται. Καὶ κρατεῖ τῆς πόλεως οὐκ ἐπίσης βραβεύων τὸ δίκαιον, ἀλλὰ μόναρχος πλεονεξίᾳ κρίνων πράττειν πάντα. Καὶ νῦν μὲν οἱ πολέμιοι βραχὺ μέρος ἔχουσι τῆς χώρας· Διονύσιος δὲ, πᾶσαν ποιήσας ἀνάστατον, τοῖς τὴν τυραννίδα συναύξουσιν ἐδωρήσατο...

... Καὶ πρὸς μὲν Καρχηδονίους δύο μάχας ἐνστησάμενος, ἐν ἑκατέραις ἥττηται· παρὰ δὲ τοῖς πολίταις πιστευθεὶς ἅπαξ στρατηγίαν, εὐθέως ἀφείλετο τὴν ἐλευθερίαν· φονεύων μὲν τοὺς παῤῥησίαν ἄγοντας ὑπὲρ τῶν νόμων, φυγαδεύων δὲ τοὺς ταῖς οὐσίαις προέχοντας· καὶ τὰς μὲν τῶν φυγάδων γυναῖκας οἰκέταις καὶ μιγάσιν ἀνθρώποις συνοικίζων, τῶν δὲ πολιτικῶν ὅπλων βαρβάρους καὶ ξένους ποιῶν κυρίους...

C. 67. Οὐκ αἰσχυνόμεθα τὸν πολέμιον ἔχοντες ἡγεμόνα, τὸν τὰ κατὰ τὴν πόλιν ἱερὰ σεσυληκότα;

C. 69. Διόπερ ἕτερον ἡγεμόνα ζητητέον, ὅπως μὴ τὸν σεσυληκότα τοὺς τῶν θεῶν ναοὺς στρατηγὸν ἔχοντες ἐν τῷ πολέμῳ, θεομαχῶμεν...

les terreurs causées par Carthage comme engin indirect pour maintenir Syracuse sous son joug. Tant que nous avons combattu avec lui, nous avons été constamment malheureux; maintenant que nous en venons à combattre sans lui, une récente expérience nous apprend que nous pouvons battre les Carthaginois, même avec un nombre inférieur.

« Cherchons un autre chef (dit Theodôros en terminant) à la place de ce sacrilége pilleur de temples que les dieux ont maintenant abandonné. Si Denys veut consentir à renoncer à sa domination, qu'il se retire de la cité avec ce qu'il possède sans être inquiété; s'il ne le veut pas, nous sommes tous rassemblés ici, nous avons nos armes, et à côté de nous des alliés italiens et péloponésiens. L'assemblée décidera si elle choisira des chefs parmi nos propres citoyens, — ou dans Corinthe notre métropole, — ou chez les Spartiates, les présidents de toute la Grèce. »

Tels sont les principaux points de la longue harangue attribuée à Theodôros; première occasion, depuis bien des années, dans laquelle l'expression d'un libre langage avait été publiquement entendue dans Syracuse. Au nombre des charges avancées contre Denys, qui tendaient à accuser sa manière de faire la guerre aux Carthaginois, il y en a plusieurs que nous ne pouvons ni admettre ni rejeter, à cause de la connaissance insuffisante que nous avons des faits. Mais les énormités qui lui sont attribuées dans sa manière d'agir à l'égard des Syracusains, — la fraude, la violence, la spoliation et l'effusion de sang, à l'aide desquelles il avait d'abord acquis, puis soutenu sa domination sur eux, — sont des assertions de faits réels, qui coïncident en général avec le récit antérieur de Diodore, et que nous n'avons pas de motif pour contester.

Saluée par l'assemblée avec une grande sympathie et de vives acclamations, cette harangue alarma sérieusement Denys. A la fin de son discours, Theodôros avait invoqué la protection de Corinthe aussi bien que de Sparte contre le despote qu'il avait osé attaquer en public avec tant de courage. Il y avait à ce moment des Corinthiens, ainsi que des Spartiates qui concouraient à la défense, sous le com-

mandement de Pharakidas. Cet officier spartiate s'avança pour parler immédiatement après Theodôros. Entre autres sentiments divers de respect traditionnel à l'égard de Sparte, il régnait encore un reste de la croyance qu'elle était contraire aux despotes, comme elle l'avait été réellement jadis à une période reculée de son histoire (1). Aussi les Syracusains espéraient-ils, et même s'attendaient-ils, que Pharakidas seconderait la protestation de Theodôros et se présenterait comme champion de la liberté en faveur de la première cité grecque de Sicile (2). Dans le fait, ils furent amèrement désappointés. Denys avait établi avec Pharakidas des relations aussi amicales que celles des Trente tyrans d'Athènes avec Kallibios, l'harmoste lacédæmonien dans l'akropolis (3). En conséquence, non-seulement Pharakidas, dans son discours, combattit la proposition qui venait d'être faite, mais il se déclara expressément en faveur du despote, donnant à entendre qu'il avait été envoyé pour aider les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, — et non pour renverser la domination de Denys. Cette déclaration enleva toute espérance aux Syracusains. Ils virent clairement que dans toute tentative qu'ils feraient pour s'affranchir ils auraient contre eux non-seulement les mercenaires de Denys, mais encore toutes les forces de Sparte, alors souveraine et toute-puissante, représentée dans l'occasion présente par Pharakidas, comme elle l'avait été dans une année précédente par Aristos. Ils furent condamnés à porter leurs chaînes en silence, non sans d'inutiles malédictions contre Sparte. Cependant Denys, soutenu puissamment ainsi, put se tirer de cette conjoncture périlleuse et critique. Ses mercenaires affluèrent en toute hâte autour de sa personne, — ayant probablement été mandés

(1) Thucydide, I, 18; Hérodote, V, 92.

(2) Diodore, XIV, 70. Τοιούτοις τοῦ Θεοδώρου χρησαμένου λόγοις οἱ μὲν Συρακούσιοι μετέωροι ταῖς ψυχαῖς ἐγένοντο, καὶ πρὸς τοὺς συμμάχους ἀπέβλεπον. Φαρακίδου δὲ τοῦ Λακεδαιμονίου ναυαρχοῦντος τῶν συμμάχων, καὶ παρελθόντος ἐπὶ τὸ βῆμα, πάντες προσεδόκων ἀρχηγὸν ἔσεσθαι τῆς ἐλευθερίας.

(3) Diodore, XIV, 70. Ὁ δὲ τὰ πρὸς τὸν τύραννον ἔχων οἰκείως, etc. : Cf. Xénophon. Hellen. II, 3, 14.

aussitôt que la voix d'un libre orateur s'était fait entendre (1). Et il put ainsi congédier une assemblée qui, pendant un seul et court instant, avait paru menacer la perpétuité de sa domination et promettre l'affranchissement à Syracuse.

Pendant cette scène intéressante et importante, le sort de Syracuse avait dépendu de la décision de Pharakidas ; car Theodôros, sachant bien qu'avec une armée assiégeante devant les portes, la cité ne pouvait rester sans une autorité suprême, avait conjuré le commandant spartiate, avec ses alliés Lacédæmoniens et Corinthiens, de prendre entre ses mains le contrôle et l'organisation des forces populaires. Il n'y a guère lieu de douter que Pharakidas n'eût pu le faire, s'il y avait été disposé, de manière à tenir à la fois tête aux Carthaginois du dehors, et à restreindre, sinon à renverser, le despotisme à l'intérieur. Au lieu de se charger de l'intervention tutélaire sollicitée par le peuple, il se jeta dans le plateau opposé de la balance, et renforça Denys plus que jamais, au moment de son plus grand danger. La conduite de Pharakidas fut sans doute conforme aux instructions qu'il avait reçues de son gouvernement, aussi bien qu'à la politique écrasante et oppressive de Sparte, à l'époque où son empire ne trouvait pas de résistance (entre la victoire d'Ægospotami et la défaite de Knidos), politique poursuivie dans tout le monde grec.

Denys comprit entièrement le danger auquel cet appui lui avait permis d'échapper. Sous les premières impressions de la crainte, il s'efforça de gagner une sorte de popularité, par une conduite et un langage conciliants, par des présents adroitement distribués, et par des invitations à sa table (2). Quel qu'ait pu être le succès de ces artifices, la tournure

(1) Diodore, XIV, 70. Παρὰ δὲ τὴν προσδοκίαν γενομένης τῆς ἀποφάσεως, οἱ μὲν μισθόφοροι συνέδραμον πρὸς τὸν Διονύσιον, οἱ δὲ Συρακούσιοι καταπλαγέντες τὴν ἡσυχίαν εἶχον, πολλὰ τοῖς Σπαρτιάταις καταρώμενοι. Καὶ γὰρ τὸ πρότερον Ἀρέτης ὁ Λακεδαιμόνιος (il est appelé antérieurement *Aristos*, XIV, 10), ἀντιλαμβανομένων αὐτῶν τῆς ἐλευθερίας, ἐγένετο προδότης· καὶ τότε Φαρακίδας ἐνέστη ταῖς ὁρμαῖς τῶν Συρακουσίων.

(2) Diodore, XIV, 70

favorable que le siége prenait à ce moment fut le plus puissant de tous les secours pour relever de nouveau son pouvoir absolu.

Ce ne furent pas les armes des Syracusains qui ruinèrent l'armée assiégeante devant Syracuse, mais bien la colère de Dèmètèr et de Persephonè, dont Imilkôn avait pillé le temple (dans le faubourg d'Achradina) (395-394 av. J.-C.). C'est ainsi que la piété des citoyens interpréta la terrible peste qui commença à sévir en ce moment parmi la multitude de leurs ennemis au dehors. La colère divine fut, à dire vrai, secondée par des causes physiques d'une rigueur peu ordinaire (comme nous l'apprend l'historien) (1). Les hommes de cette immense armée étaient les uns sur les autres; on était au commencement de l'automne, l'époque la plus malsaine de l'année; de plus cet été avait été extraordinairement chaud, et le terrain bas et marécageux auprès du Grand Port, avec le froid du matin opposé au soleil brûlant du midi, était une source constante de fièvre et de peste. Ces ennemis invisibles et dont l'attaque était irrésistible s'abattirent avec une force effrayante sur les troupes d'Imilkôn; surtout sur les Libyens ou Africains indigènes, qui se trouvèrent les plus susceptibles. Les souffrances corporelles intenses et variées que causait cette maladie, — la rapidité avec laquelle elle gagnait de proche en proche, — et les innombrables victimes qu'elle ne tarda pas à accumuler, — paraissent avoir égalé, sinon surpassé, les plus mauvais jours de la peste d'Athènes en 429 avant J.-C. Il devint impossible de soigner et d'assister les malades ou même d'enterrer les morts; de sorte que tout le camp présenta un théâtre de douleur déplorable, aggravée par l'horreur et l'odeur de 150,000 corps non ensevelis (2). La force mi-

(1) Diodore, XIV, 70. Συνεπιλάβετο δὲ καὶ τῇ τοῦ δαιμονίου συμφορᾷ τὸ μυριάδας εἰς ταὐτὸ συναθροισθῆναι, καὶ τὸ τῆς ὥρας εἶναι πρὸς τὰς νόσους ἐνεργότατον, etc.

(2) Diodore, XIV, 71-76. Πεντεκαίδεκα μυριάδας ἐπεῖδον ἀτάφους διὰ τὸν λοιμὸν σεσωρευμένους.

Je donne ce chiffre tel que je le trouve, sans prétendre y voir plus que l'indication d'un grand nombre.

litaire des Carthaginois fut complétement abattue par cette épreuve. Loin de pouvoir faire des progrès dans le siége, ils ne furent pas même en état de se défendre contre une énergie modérée de la part des Syracusains, qui (de même que les Péloponésiens pendant la grande peste d'Athènes) furent eux-mêmes épargnés par le fléau (1).

Tel était le lamentable spectacle que présentait l'armée carthaginoise, clairement visible des murs de Syracuse. La défaire par une attaque vigoureuse était une entreprise peu difficile, et dans le fait si certaine, aux yeux de Denys, qu'en organisant son plan d'opération, il en fit le moyen de se débarrasser avec intention de quelques troupes de la ville qui lui étaient devenues incommodes. Concertant des mesures pour une attaque simultanée contre la station carthaginoise tant par terre que par mer, il confia quatre-vingts vaisseaux de guerre à Pharakidas et à Leptinês, avec l'ordre de se mettre en mouvement à l'aurore; tandis que lui-même conduisit un corps de troupes hors de la cité, pendant les ténèbres de la nuit, sortant par Epipolæ et par Euryalos (comme Gylippos l'avait fait jadis quand il surprit Plemmyrion) (2), et faisant un circuit jusqu'à ce qu'il arrivât, de l'autre côté de l'Anapos, au temple de Kyanê; il gagnait ainsi le côté de la position carthaginoise tourné vers la terre ou côté sud-ouest. Il envoya d'abord ses cavaliers, avec un régiment de mille fantassins mercenaires, pour commencer l'attaque. Ces dernières troupes lui étaient devenues particulièrement odieuses, pour avoir pris part plusieurs fois à des révoltes et à des troubles. En conséquence, tandis qu'il leur ordonnait en ce moment d'attaquer conjointement avec les cavaliers, il donnait en même temps l'ordre secret à ces derniers d'abandonner leurs camarades et de prendre la fuite. Les

(1) Thucydide, II, 54.
Quand le général romain Marcellus assiégeait Syracuse en 212 av. J.-C., il éclata une peste terrible, engendrée par des causes semblables à celles de cette année-là. Tout le monde, Romains, Syracusains et Carthaginois, en souffrit considérablement, mais les Carthaginois plus que tous les autres. On dit qu'ils périrent tous (Tite-Live, XXV, 26).

(2) Thucydide, VII, 22, 23.

deux ordres furent exécutés. L'attaque ayant été faite conjointement, au plus fort du combat, les cavaliers s'enfuirent, laissant leurs camarades, qui furent tous taillés en pièces par les Carthaginois (1). Nous n'avons jusqu'ici rien entendu dire des difficultés que causaient à Denys ses troupes mercenaires, sur les armes desquelles reposait sa domination ; et ce qu'on nous apprend ici ne peut qu'éveiller notre curiosité sans la satisfaire. Ces hommes étaient, dit-on, mutins et mal disposés ; fait qui explique, sans l'atténuer, l'affreuse perfidie par laquelle il les attira à leur perte de propos délibéré, tandis qu'il déclarait les retenir encore sous son commandement.

Dans l'état actuel de l'armée carthaginoise, Denys pouvait se permettre de lui sacrifier cette division détestée. L'attaque, qu'il dirigea lui-même, d'abord sur le fort de Polichnê, ensuite sur celui qui était près de la station navale à Daskôn, fut conduite avec énergie et succès. Tandis que les défenseurs, éclaircis et affaiblis par la peste, s'efforçaient de le repousser du côté de la terre, la flotte syracusaine sortit de ses bassins en ordre excellent et pleine d'ardeur pour attaquer les vaisseaux à la station. Ces vaisseaux carthaginois, bien qu'ils fussent à flot et amarrés, étaient très-imparfaitement garnis d'hommes. Avant que les équipages pussent venir à bord pour les mettre en état de défense, les trirèmes et les quinquérèmes syracusaines, mues habilement par leurs rameurs et avec leurs éperons d'airain bien dirigés, donnèrent contre eux au flanc ou par le travers, et percèrent la ligne de leurs couples. Le fracas de ce choc se fit entendre au loin, et les meilleurs vaisseaux furent ainsi promptement désemparés (2). Poursuivant leur succès, les Syracusains s'élancèrent à bord, accablèrent les

(1) Diodore, XIV, 72. Οὗτοι δ' ἦσαν οἱ μισθόφοροι τῷ Διονυσίῳ παρὰ πάντας ἀλλοτριώτατοι, καὶ πλεονάκις ἀποστάσεις καὶ ταραχὰς ποιοῦντες. Διόπερ ὁ μὲν Διονύσιος τοῖς ἱππεῦσιν ἦν παρηγγελκὼς ὅταν ἐξάπτωνται τῶν πολεμίων, φεύγειν, καὶ τοὺς μισθοφόρους ἐγκαταλιπεῖν· ὧν ποιησάντων τὸ προσταχθὲν, οὗτοι μὲν ἅπαντες κατεκόπησαν.

(2) Diodore, XIV, 72. Πάντῃ δὲ τῶν ἐξοχωτάτων νεῶν θραυομένων, αἱ μὲν ἐκ τῶν ἐμβόλων ἀναῤῥηττόμεναι λακίδες ἐξαίσιον ἐποιοῦντο ψόφον, etc.

équipages, ou les forcèrent à chercher leur salut comme ils purent dans la fuite. Les Carthaginois éperdus étant pressés ainsi en même temps par mer et par terre, les soldats de Denys du côté de la terre pénétrèrent de vive force par le retranchement et arrivèrent jusqu'au rivage, sur lequel étaient tirés quarante pentékontères, tandis qu'immédiatement auprès d'eux étaient amarrés des bâtiments marchands et des trirèmes. Les assaillants mirent le feu aux pentékontères; alors les flammes, propagées rapidement par un vent violent, gagnèrent bientôt toutes les trirèmes et les bâtiments marchands voisins. Hors d'état d'arrêter ce terrible embrasement, les équipages furent obligés de sauter par-dessus le bord, tandis que les vaisseaux, séparés de leurs amarres par l'incendie des câbles, se heurtèrent les uns les autres sous l'action du vent, jusqu'à ce que la station navale à Daskôn ne fût plus qu'un théâtre de ruine (1).

Une pareille masse de flammes, tout en détruisant les ressources navales des Carthaginois, doit en même temps avoir forcé à s'éloigner les vaisseaux de guerre syracusains assaillants, et probablement aussi les agresseurs du côté de la terre. Mais pour ceux qui la contemplaient de la cité de Syracuse, à travers la largeur du Grand Port, elle leur présenta un spectacle grandiose et stimulant au plus haut degré; surtout quand on vit le feu s'élever en l'air au milieu des mâts, des vergues et des voiles des bâtiments marchands. Sur les murs de la cité affluèrent des spectateurs, femmes, enfants et vieillards, attestant leur extrême joie par de grands cris, et levant les mains au ciel, comme en ce jour mémorable, près de vingt années auparavant, où ils remportèrent leur victoire définitive, dans le même port, sur la flotte athénienne. Beaucoup de jeunes garçons et d'hommes âgés, trop excités pour rester en place, se jetèrent dans toutes les petites embarcations qu'ils purent trouver et traversèrent le Grand Port à la rame jusqu'au théâtre de l'action, où ils rendirent beaucoup de services en sauvant

(1) Diodore, XIV, 73.

une partie des cargaisons, et en remorquant quelques-uns des navires de l'ennemi, abandonnés mais non encore en feu. Le soir de ce mémorable jour laissa Denys et les Syracusains victorieux sur terre aussi bien que sur mer; campés près du temple de Zeus Olympios qui avait été si récemment occupé par Imilkôn (1). Bien qu'ils eussent réussi à forcer les défenses de ce dernier tant à Polychnê qu'à Daskôn, et à lui infliger une défaite destructive, cependant ils ne songèrent pas à occuper son camp, dans l'état infecté et déplorable où il était.

A deux reprises différentes pendant les quelques dernières années, nous avons vu les armées carthaginoises décimées par la peste, — près d'Agrigente et près de Gela, antérieurement à cette dernière et plus terrible calamité. Imilkôn, imitant la faiblesse de Nikias plutôt que la prudence résolue de Demosthenês, s'était attaché à son camp insalubre auprès du Grand Port, longtemps après que toute espérance de réduire Syracuse avait disparu, et tandis que les souffrances et la mort dans la mesure la plus effrayante s'accumulaient chaque jour autour de lui. Mais sa récente défaite le convainquit que même sa position n'était plus tenable. Une retraite était devenue nécessaire; et toutefois elle n'était nullement impraticable, — avec les hommes braves, Ibériens et autres, de son armée et avec les Sikels de l'intérieur sur son flanc, — s'il eût possédé les bonnes qualités aussi bien que les défauts de Nikias, ou bien s'il eût été capable de quelque chose qui ressemblât à cette invincible énergie qui ennoblit les derniers jours du général athénien. Au lieu de prendre les meilleures mesures propres à une marche de retraite, Imilkôn dépêcha à Denys un agent secret, à l'insu des Syracusains en général, en lui offrant la somme de trois cents talents qui restait encore dans le camp, à condition qu'il serait permis à la flotte et à l'armée de retourner en Afrique sans être inquiétées. Denys ne voulut pas consentir à les laisser échapper tous, et les Syracusains n'auraient pas

(1) Diodore, XIV, 74.

confirmé une pareille autorisation; mais il s'engagea à permettre le départ d'Imilkôn en personne avec les Carthaginois indigènes. La somme de trois cents talents fut en conséquence envoyée de nuit à Ortygia, et la quatrième nuit suivante fut fixée pour le départ d'Imilkôn et de ses Carthaginois, sans opposition de la part de Denys. Pendant cette nuit, quarante de leurs vaisseaux, remplis de Carthaginois, prirent la mer et sortirent du port en silence. Toutefois, leur fuite furtive n'échappa pas complétement à l'attention des marins corinthiens dans Syracuse, qui non-seulement en informèrent Denys, mais même montèrent quelques-uns de leurs vaisseaux et partirent pour les poursuivre. Ils surprirent et détruisirent un ou deux des voiliers les plus lents; mais tous les autres, avec Imilkôn lui-même, accomplirent leur fuite jusqu'à Carthage (1).

Denys, — tout en affectant d'obéir aux avertissements des Corinthiens, avec des mouvements lents et inefficaces à dessein, — s'appliqua avec la plus grande activité à agir contre le reste abandonné de l'armée. Pendant la même nuit, il fit sortir ses troupes de la cité et les conduisit dans le voisinage de leur camp. La fuite d'Imilkôn, bientôt publiée, avait rempli toute l'armée d'étonnement et de consternation. Il ne restait plus ni commandement, — ni cause commune, — ni lien d'union dans cette multitude mélangée, déjà abattue par le malheur précédent. Les Sikels de l'armée, étant près de leur territoire et connaissant les routes, se retirèrent immédiatement, avant l'aurore, et regagnèrent leurs demeures. A peine avaient-ils passé que les soldats syracusains occupèrent les chemins et enlevèrent aux autres la même voie de salut. Au milieu de la dispersion générale des soldats abandonnés, quelques-uns périrent dans de vaines tentatives pour forcer les défilés, d'autres jetèrent leurs armes et demandèrent grâce. Les Ibériens seuls, conservant leurs armes et leurs rangs avec une résolution inébranlable, firent proposer à Denys de les prendre à son service,

(1) Diodore, XIV, 75.



ce qu'il crut à propos d'accepter, en les enrôlant parmi ses mercenaires. Tous les autres soldats, principalement les Libyens, que les soldats syracusains dépouillèrent et pillèrent, devinrent ses prisonniers et furent probablement vendus comme esclaves (1).

Les efforts héroïques qu'avait faits Nikias pour ouvrir à son armée une retraite en face d'obstacles insurmontables avaient abouti à une prompte mort comme prisonnier à Syracuse, — toutefois sans rien de pire que le sort habituel des prisonniers de guerre. Mais pour Imilkôn, bien qu'il assurât une retraite sans danger en livrant la portion la plus considérable de son armée, sa basse trahison ne lui valut qu'une courte prolongation d'existence au milieu de la honte et des remords les plus grands. Quand il débarqua à Carthage avec la fraction de son armée qu'il avait sauvée, la ville était dans la plus profonde détresse. D'innombrables pertes de famille, causées par la peste, firent sentir plus vivement et l'humiliation et le désastre publics sans exemple que l'on vint à connaître complétement alors. Il régna une douleur universelle; toutes les affaires publiques et privées furent suspendues, tous les temples furent fermés, tandis que les autorités et les citoyens se rendaient dans une triste procession au-devant d'Imilkôn sur le rivage. Le commandant vaincu s'efforça de désarmer leur colère par toutes les démonstrations possibles d'un esprit humble et abattu. Couvert d'un sale vêtement, comme un esclave, il s'avoua la cause de toute la ruine, par son impiété à l'égard des dieux; car c'étaient eux, et non les Syracusains, qui avaient été ses ennemis et ses vainqueurs réels. Il visita tous les temples avec des paroles d'expiation et de supplication, — répondit à toutes les questions au sujet de parents qui avaient péri par la maladie; — puis, se retirant, il mura les portes de sa maison, où il se laissa mourir de faim (2).

Toutefois sa mort ne fut pas le terme des malheurs de Carthage. Sa domination sur ses sujets libyens était toujours

(1) Diodore, XIV, 75.

(2) Diod. XIV, 76; Justin, XIX, 2.

dure et impopulaire, et les disposait à se soulever contre elle dans tous les moments de calamité. Son récent désastre en Sicile aurait peut-être seul été suffisant pour les pousser à une insurrection ; mais son effet fut aggravé par le ressentiment que leur causa l'abandon calculé de leurs troupes servant sous Imilkôn, dont pas un homme n'avait survécu pour revenir. Les diverses villes sujettes libyennes avaient sur ce point un seul sentiment commun d'indignation ; toutes se rassemblèrent en congrès, convinrent de réunir leurs forces, et formèrent une armée qui s'éleva, dit-on, à cent vingt mille hommes. Cette armée établit son quartier général à Tunês (Tunis), ville à peu de distance de Carthage elle-même, et pendant un certain temps, elle eut tellement la supériorité en rase campagne que les Carthaginois furent obligés de rester dans leurs murs. Pour un moment, il sembla que l'étoile de cette grande cité commerciale allait disparaître pour toujours. Les Carthaginois eux-mêmes étaient réduits au plus profond désespoir, se croyant exposés à la colère des déesses Dêmêtêr et Persephonê, sa fille, qui, ne se contentant pas de la terrible vengeance qu'elles avaient tirée d'eux en Sicile, à cause du sacrilége commis par Imilkôn, les poursuivaient encore en Afrique. Dans l'extrême terreur religieuse à laquelle la cité était en proie, on essaya tous les moyens possibles pour apaiser les déesses offensées. Si l'on eût supposé que les dieux carthaginois eussent été offensés, on aurait offert une expiation en sacrifiant des victimes humaines, — et l'on eût choisi encore les plus précieuses victimes, telles que de beaux captifs ou des enfants de citoyens marquants. Mais en cette occasion l'insulte avait été faite à des dieux grecs, et l'expiation devait s'effectuer suivant les cérémonies plus douces de la Grèce. Les Carthaginois n'avait jamais encore institué dans leur cité de culte en l'honneur de Dêmêtêr ni de Persephonê : ils établirent alors des temples consacrés à ces déesses, nommèrent prêtres plusieurs de leurs citoyens les plus éminents et consultèrent les Grecs qui habitaient chez eux, quant à la forme de culte la plus convenable à offrir. Après avoir pris cette mesure et déchargé leur conscience, ils se mirent tout en-

tiers à préparer des vaisseaux et des hommes dans le dessein de poursuivre la guerre. On trouva bientôt que Dêmêtêr et Persephonê n'étaient pas implacables et que la fortune de Carthage revenait. Les insurgés, bien que leur attaque eût été d'abord irrésistible, furent bientôt en désaccord entre eux au sujet du commandement. Comme ils n'avaient pas de flotte, ils finirent par être dans l'embarras faute de provisions, tandis que Carthage en recevait d'abondantes de Sardaigne par mer. Pour ces causes et d'autres semblables. leur nombreuse armée fondit insensiblement et délivra les Carthaginois de la crainte du côté où ils étaient toujours le plus faibles. Les relations de commandement et de soumission entre Carthage et ses sujets libyens furent établies comme elles avaient existé antérieurement, et lui permirent de se remettre lentement de ses désastreux revers (1).

Mais, bien que la puissance de Carthage fût ainsi relevée en Afrique, en Sicile elle était réduite au plus bas degré. Il se passa beaucoup de temps avant qu'elle pût de nouveau tenir tête avec effet à Denys, qui resta libre de pousser ses conquêtes dans une autre direction, contre les Grecs italiens. Les autres opérations de son règne, — heureuses contre les Italiens, malheureuses contre Carthage, — seront racontées dans le chapitre qui suit immédiatement.

(1) Diodore, XIV, 77.

CHAPITRE II

SUITE DES AFFAIRES SICILIENNES, DEPUIS LA DESTRUCTION DE L'ARMÉE CARTHAGINOISE PAR LA PESTE DEVANT SYRACUSE JUSQU'À LA MORT DE DENYS L'ANCIEN (394-367 AV. J.-C.).

Retour fréquent de la peste parmi les Carthaginois, ne s'étendant pas aux Grecs de Sicile. — Mutinerie parmi les mercenaires de Denys. — Aristotelês leur commandant est renvoyé à Sparte. — Difficultés que causent à Denys ses mercenaires; — Lourde charge pour les payer. — Denys rétablit Messênê avec de nouveaux habitants. — Conquêtes de Denys dans l'intérieur de la Sicile. — Alarme à Rhegium. — Denys attaque la ville sikel de Tauromenium. — Défense désespérée des Sikels. — Denys est repoussé et presque tué. — Agrigente se déclare contre Denys. — Réapparition de l'armée carthaginoise sous Magôn. — Expédition de Denys contre Rhegium. Il échoue en tentant de surprendre la ville; — Il conclut une trêve d'une année. — Magôn reprend la campagne à Agyrion; — Il est repoussé par Denys; — Trêve conclue. — Denys attaque une seconde fois Tauromenium; — il s'en empare, chasse les Sikels, et y installe de nouveaux habitants. — Plans de Denys contre les cités grecques de l'Italie méridionale. — Grande pression exercée sur ces cités par les Samnites et par les Lucaniens de l'intérieur. — Les Grecs italiens font une alliance pour se défendre tant contre les Lucaniens que contre Denys. Ce dernier s'allie lui-même avec les Lucaniens. — Denys attaque Rhegium; — Les Rhégiens sauvent la flotte krotoniate: — celle de Denys est ruinée par une tempête. — Défaite des habitants de Thurii par les Lucaniens. — Leptinês avec la flotte de Denys à la hauteur de Laos. — Sa conduite à l'égard des survivants. — Nouvelle expédition de Denys contre les Grecs italiens. — Son puissant armement; — Il assiége Kaulonia. — Une armée combinée de Grecs italiens s'avance pour secourir la place. — Sa garde avancée est défaite et Helôris le général tué. — Toute l'armée est battue et capturée par Denys. — Généreuse clémence de Denys à l'égard des prisonniers. — Denys assiége Rhegium; — Il lui accorde la paix à de rigoureuses conditions. — Il prend Kaulonia et Hipponium. — Habitants transportés à Syracuse. — Territoire cédé à Lokri. — Artifices de Denys pour appauvrir et désarmer les Rhégiens. — Il assiége Rhegium; — Défense désespérée de la ville sous le général Phytôn. La famine force la ville à se rendre après un blocus de onze mois. — Traitement cruel infligé par Denys à Phytôn. — Vive sympathie que le sort de Phytôn excite. — La ville de Rhegium démantelée; tout le territoire de la péninsule de la Calabre du sud réuni à Lokri. — Paix

d'Antalkidas. — Position dominante de Sparte et de Denys. Krotôn conquise par Denys. Robe magnifique enlevée au temple de Hêrê. — Plans de Denys pour des colonies et des conquêtes d'outre-mer, en Epire et en Illyria. — Denys pille la côte du Latium et de l'Etruria et le riche temple d'Agylla. — Immense pouvoir de Denys. — Ses compositions poétiques. — Fête olympique de 384 avant J.-C., la première après la paix d'Antalkidas. Denys y envoie une magnifique députation; des chars pour courir et des compositions poétiques à réciter. — Sentiments de la foule à la fête. — Dikôn de Kaulonia. — Harangue que Lysias prononce à la fête contre Denys au sujet de l'État politique du monde grec et des souffrances des Siciliens asservis. — Haine des conquêtes passées et crainte des conquêtes futures de Denys, dominant également. — Lysias exhorte ses auditeurs à détruire les tentes de la députation syracusaine à Olympia, en manière de vengeance contre Denys. — Forte explosion d'antipathie contre les poëmes de Denys lus à Olympia. — Insultes accumulées sur son nom et sa personne. — Douleur, colère et remords excessifs de Denys en apprenant cette manifestation. — Ses soupçons et ses cruautés. — Caractère marquant et singulier de la manifestation contre Denys. — Platon visite Syracuse; — Il est durement traité par Denys; — Il acquiert sur Diôn une grande influence. — Nouvelles constructions et améliorations introduites par Denys à Syracuse. — Intention de Denys de renouveler la guerre avec Carthage. — Guerre avec Carthage. Victoire de Denys sur l'armée carthaginoise commandée par Magôn. — Seconde bataille avec les Carthaginois à Kronion, où Denys est défait et subit de terribles pertes. — Il conclut la paix avec Carthage, à des conditions très-défavorables pour lui-même : tout le territoire à l'ouest du fleuve Halykos est livré à Carthage; il s'engage à payer un tribut à cet État. — Affaires de l'Italie méridionale : mur en travers de la péninsule de la Calabre projeté, mais non exécuté. — Relations de Denys avec la Grèce centrale. — Nouvelle guerre entreprise par Denys contre Carthage. Il est heureux d'abord, mais il finit par être défait près de Lilybæon, et forcé de retourner à Syracuse. — Denys remporte le prix de la tragédie à la fête lénæenne à Athènes. Joie que lui cause la nouvelle. — Il meurt peu de jours après. — Caractère de Denys.

Dans le chapitre précédent, je décrivais les onze premières années du règne de Denys appelé l'Ancien, comme despote à Syracuse, jusqu'à la première grande guerre contre les Carthaginois, guerre qui finit par un soudain changement de la fortune en sa faveur, à un moment où il était pressé rudement et réellement assiégé. L'armée carthaginoise victorieuse devant Syracuse fut entièrement ruinée par une terrible peste, suivie d'une ignominieuse trahison de la part de son commandant Imilkôn.

Dans l'espace de moins de trente années, on nous parle de quatre maladies épidémiques distinctes (1), chacune d'une

(1) Diodore, XIII, 86-114; XIV, 70; XV, 24. Diodore fait allusion à une

force effrayante, comme ayant affligé Carthage et ses armées en Sicile, sans toucher ni Syracuse ni les Grecs siciliens. Ces épidémies furent de tous les ennemis ceux auxquels les Carthaginois purent le moins résister et en même temps les alliés les plus efficaces pour Denys. La seconde et la troisième, — remarquables parmi les événements heureux de sa vie, — survinrent justement à l'instant nécessaire pour le sauver d'un courant de supériorité dans les armes carthaginoises qui semblaient en bon chemin pour l'accabler complétement. De quelles conditions physiques dépendait la fréquente répétition d'une pareille calamité, en même temps que ce fait remarquable qu'elle était confinée à Carthage et à ses armées, — nous le savons en partie quant au troisième des quatre cas, mais nous l'ignorons complétement par rapport aux autres.

La fuite d'Imilkôn, qui avec ses Carthaginois s'éloigna de Syracuse, laissa Denys et les Syracusains dans le plein enivrement du triomphe. Les conquêtes faites par Imilkôn étaient complétement perdues, et la domination carthaginoise en Sicile était actuellement réduite à cet espace restreint dans le coin occidental de l'île, qui avait été occupé avant l'invasion d'Hannibal, en 409 av. J.-C. Un succès si prodigieux permit probablement à Denys de réprimer l'opposition qu'avaient faite récemment les Syracusains à la continuation de son gouvernement (395 av. J.-C.). On nous dit qu'il eut de grands embarras du côté de ses mercenaires, qui, après avoir été pendant quelque temps sans solde, témoignèrent un mécontentement tellement plein de colère qu'ils menacèrent de le renverser. Denys s'empara de la personne de leur commandant, le Spartiate Aristotelès; alors les soldats se soulevèrent et affluèrent en armes autour de sa résidence, demandant en termes violents et la mise en liberté de leur

---

autre peste en 368 avant J.-C. (Diodore, XV, 73.

Movers mentionne les grandes et fréquentes souffrances que la peste causait aux anciens Phéniciens, dans leur propre pays, et les effrayantes expiations religieuses auxquelles ces souffrances donnaient naissance (Die Phoenizier, vol. II, part. II, p. 9).

commandant et le payement de leur arriéré. De ces deux demandes, Denys éluda la première en disant qu'il renverrait Aristotelês à Sparte pour y être jugé par ses compatriotes, qui décideraient de son sort; quant à la seconde, il apaisa les soldats en leur assignant, en échange de leur solde, la ville et le territoire de Leontini. Acceptant volontiers ce riche présent, le sol le plus fertile de l'île, les mercenaires quittèrent Syracuse au nombre de dix mille pour établir leur résidence dans la ville qui venait de leur être assignée; tandis que Denys soudoya d'autres mercenaires à leur place. C'est à ces derniers (comprenant peut-être les Ibériens ou Espagnols qui avaient récemment passé du service carthaginois au sien) et aux esclaves qu'il avait affranchis, que Denys confia le maintien de sa domination (1).

Ces quelques faits, qui sont tout ce qu'on nous apprend, nous permettent de voir que les relations entre Denys et les mercenaires qui lui servaient à gouverner Syracuse étaient troublées et difficiles à conduire. Mais ils ne nous expliquent pas la cause complète de ce désaccord. Nous savons que peu de temps auparavant Denys s'était débarrassé de mille mercenaires odieux en les exposant traîtreusement à la mort dans une bataille avec les Carthaginois. De plus, il n'aurait probablement pas saisi la personne d'Aristotelês et ne l'aurait pas renvoyé pour être jugé, si ce dernier n'avait rien fait de plus que de réclamer la solde réellement due à ses soldats. Il paraît vraisemblable que le mécontentement des mercenaires reposait sur des causes plus profondes; peut-être se rattachait-il à ce mouvement de l'esprit syracusain contre Denys qui s'était manifesté ouvertement dans l'invective de Theodôros. Nous aurions été content de savoir aussi comment Denys se proposait de payer les nouveaux mercenaires s'il n'avait pas le moyen de payer les anciens. La charge d'entretenir son armée permanente, quels que fussent ceux sur lesquels elle pesa, doit avoir été extrêmement lourde. Que devinrent les anciens habitants et propriétaires

(1) Diodore, XIV, 78.

à Leontini, qui ont dû être dépossédés quand cet emplacement, objet de tant de convoitises, fut transféré aux mercenaires? Sur tous ces points, nous sommes par malheur laissés dans l'ignorance.

Denys se dirigea alors vers le nord de la Sicile pour rétablir Messênê ; tandis que ceux des autres Siciliens qui avaient été chassés de leurs demeures par les Carthaginois se réunirent et y revinrent. En rétablissant Messênê après sa démolition par Imilkôn, il obtint le moyen d'y installer une population entièrement dans ses intérêts, propre aux desseins agressifs qu'il concevait déjà contre Rhegium et les autres Grecs italiens. Il y établit mille Lokriens, — quatre mille personnes d'une autre cité dont nous ne pouvons reconnaître le nom d'une manière certaine (1), — et six cents des Messêniens péloponésiens. Ces derniers avaient été expulsés par Sparte de Zakynthos et de Naupaktos à la fin de la guerre du Péloponèse, et avaient pris du service en Sicile chez Denys. Même là ils furent poursuivis par la haine de Sparte. Les remontrances qu'elle fit contre son projet de les établir dans une cité de grande considération portant leur ancien nom l'obligèrent à les retirer; alors il les installa dans une portion du territoire abakène sur la côte septentrionale. Ils donnèrent à leur nouvelle cité le nom de Tyndaris, y admirent beaucoup de nouveaux habitants, et menèrent leurs affaires avec tant de prudence qu'ils arrivèrent bientôt à un chiffre de cinq mille citoyens (2). Ni là ni à Messênê, nous ne trouvons aucune mention du rétablissement de ces habitants qui avaient fui quand Imilkôn prit Messênê, et qui formaient presque toute l'ancienne population de la cité;

(1) Diodore, XIV, 78. Διονύσιος δ' εἰς Μεσσήνην κατῴκισε χιλίους μὲν Λοκρούς, τετρακισχιλίους δὲ Μεδιμναίους, ἑξακοσίους δὲ τῶν ἐκ Πελοποννήσου Μεσσηνίων, ἔκ τε Ζακύνθου καὶ Ναυπάκτου φευγόντων.

Les Médimnæens sont complétement inconnus. Claverius et Wesseling conjecturent *Medmæens* de Medmæ ou Medamæ, signalée par Strabon comme une ville au sud de l'Italie. Mais cette supposition ne peut être adoptée comme certaine, surtout en ce que le nombre total des personnes nommées est si considérable. La conjecture de Palmerius — Μηθυμναίους — a encore moins de plausibilité pour la recommander. V. la note de Wesseling.

(2) Diodore, XIV, 78.

car on dit que très-peu d'entre eux furent tués. Il semble douteux que Denys les ait admis de nouveau quand il rétablit Messênê. Renouvelant avec soin les fortifications de la cité qui avaient été démolies par Imilkôn, il y plaça quelques-uns de ses mercenaires comme garnison (1).

Denys entreprit ensuite plusieurs expéditions contre les Sikels de l'intérieur de l'île qui s'étaient joints à Imilkôn dans sa récente attaque contre Syracuse (394 av. J.-C.). Il conquit plusieurs de leurs villes, et fit alliance avec deux de leurs plus puissants princes, à Agyrion et à Kentoripæ. Enna et Kephalœdion lui furent livrées également, ainsi que la dépendance carthaginoise de Solonte. Au moyen de ces opérations, qui paraissent avoir occupé quelque temps, il acquit un ascendant puissant dans les parties centrales et nord-est de l'île, tandis que sa garnison à Messênê lui assura l'empire du détroit entre l'Italie et la Sicile (2).

On comprit bien que l'acquisition qu'il avait faite de cette importante position fortifiée impliquait des desseins ultérieurs contre Rhegium et les autres cités grecques du sud de l'Italie; aussi y régna-t-il une vive alarme (394-393 av. J.-C.). Les nombreux exilés qu'il avait chassés, non-seulement de Syracuse, mais encore de Naxos, de Katane et des autres villes conquises, n'ayant plus d'asile assuré en Sicile, avaient été forcés de passer en Italie, où ils furent reçus favorablement à Krotôn et à Rhegium (3). Un de ces exilés, Helôris, jadis l'intime ami de Denys, fut même nommé général des forces de Rhegium, forces à cette époque non-seulement puissantes sur terre, mais appuyées par une flotte qui comptait de soixante-dix à quatre-vingts trirèmes (4). Sous son commandement, une armée de cette ville traversa le détroit dans le dessein en partie d'assiéger Messênê, en partie d'établir les exilés naxiens et katanæens à Mylæ sur

(1) Diodore, XIV, 87.

(2) Diodore, XIV, 78. Εἰς τὴν τῶν Σικελῶν χώραν πλεονάκις στρατεύσας, etc.

Wesseling démontre dans sa note que ces mots et ceux qui suivent doivent se rapporter à Denys.

(3) Diodore, XIV, 87-103.

(4) Diodore, XIV, 8, 87, 106.

la côte septentrionale de l'île, à peu de distance de Messênê. Ni l'un ni l'autre de ces plans ne réussit : Helôris fut repoussé à Messênê avec perte, tandis que les nouveaux colons à Mylæ furent promptement chassés. L'empire du détroit fut ainsi entièrement conservé à Denys, qui, sur le point d'entreprendre une expédition agressive contre l'Italie, ne fut arrêté que par la nécessité de prendre la ville sikel nouvellement établie sur la colline de Tauros — ou Tauromenium. Les Sikels défendirent cette position, par elle-même élevée et forte, avec une valeur et une opiniâtreté inattendues. C'était l'endroit où avaient débarqué dans l'origine les colons grecs primitifs qui vinrent pour la première fois en Sicile, et d'où conséquemment avaient commencé les empiétements helléniques successifs sur la population sikel établie antérieurement. Ce fait bien connu des deux parties fit que la prise fut autant un point d'honneur pour un côté que la conservation pour l'autre. Denys consacra des mois au siége, même jusqu'au milieu de l'hiver, tandis que la neige couvrait le sommet de la colline. Il donna des assauts réitérés qui furent toujours repoussés. Enfin, une nuit d'hiver sans lune, il trouva moyen de parvenir, en gravissant quelques rochers presque inaccessibles, à une partie de la ville moins fortifiée, et de s'établir dans l'une des portions fortifiées dont elle se composait. Après avoir pris la première partie, il se mit immédiatement en devoir d'attaquer la seconde. Mais les Sikels, résistant avec une valeur désespérée, le repoussèrent et forcèrent la troupe d'attaque de fuir en désordre au milieu des ténèbres de la nuit et par le terrain le plus difficile. Il y eut six cents hommes tués sur place, et à peine un seul put-il échapper sans jeter ses armes. Denys lui-même, renversé par le coup d'une lance sur sa cuirasse, fut difficilement recueilli et emporté vivant, toutes ses armes, à l'exception de sa cuirasse, restant derrière. Il fut obligé de lever le siége, et il fut long à se remettre de sa blessure, d'autant plus que la neige lui avait aussi considérablement affecté les yeux (1).

(1) Diodore, XIV, 88.

Un revers si manifeste, devant une ville comparativement insignifiante, diminua sa réputation militaire et encouragea ses ennemis d'une extrémité à l'autre de l'île (393 av. J.-C.). Les Agrigentins et autres, secouant son joug, se proclamèrent autonomes, et bannirent ceux de leurs chefs qui soutenaient ses intérêts (1). Un grand nombre de Sikels également, fiers du succès de leurs compatriotes à Tauromenium, se déclarèrent ouvertement contre lui; ils se joignirent au général carthaginois Magôn, qui alors, pour la première fois depuis le désastre devant Syracuse, faisait reparaître en campagne les forces de Carthage.

Depuis ce désastre, Magôn était resté tranquille dans le coin occidental ou carthaginois de l'île, ranimant la force et le courage de ses compatriotes, et prenant une peine inaccoutumée pour se concilier l'attachement des villes indigènes indépendantes. Renforcé en partie par les exilés que Denys avait chassés, il était à ce moment en état de prendre l'offensive et d'épouser la cause des Sikels, après leur heureuse défense de Tauromenium. Il osa même envahir et ravager le territoire messênien; mais Denys, remis actuellement de sa blessure, marcha contre lui, le défit dans une bataille près d'Abakæna, et le força à se retirer de nouveau vers l'ouest, jusqu'à ce que de nouvelles troupes lui fussent envoyées de Carthage (2).

Sans poursuivre Magôn, Denys retourna à Syracuse, d'où il partit bientôt pour exécuter ses projets contre Rhegium, avec une flotte de cent vaisseaux de guerre (393-392 av.

(1) Diodore, XIV, 88. Μετὰ δὲ τὴν ἀτυχίαν ταύτην, Ἀκραγαντῖνοι καὶ Μεσσήνιοι τοὺς τὰ Διονυσίου φρονοῦντας μεταστησάμενοι, τῆς ἐλευθερίας ἀντείχοντο, καὶ τῆς τοῦ τυράννου συμμαχίας ἀπέστησαν.

Il me semble que les mots καὶ Μεσσήνιοι dans cette phrase ne peuvent être exacts. Les Messêniens étaient une nouvelle population récemment établie par Denys, et comptant sur lui pour la protéger contre Rhegium; de plus, nous les verrons, pendant les événements qui suivent immédiatement, constamment unis avec lui, et des objets d'attaque pour ses ennemis.

Je ne puis m'empêcher de croire que Denys a placé ici par inadvertance le mot Μεσσήνιοι à la place d'un nom appartenant à quelque autre communauté, — quelle communauté, c'est ce que nous ne pouvons dire.

(2) Diodore, XIV, 90-95.

J.-C.). Il disposa ou masqua si habilement ses mouvements, qu'il arriva de nuit aux portes et sous les murs de Rhegium, sans éveiller le moindre soupçon chez les citoyens. Appliquant des combustibles pour mettre le feu à la porte (comme il l'avait fait une fois avec succès à celle d'Achradina) (1), il planta en même temps ses échelles contre les murs, et tenta une escalade. Surpris et en petit nombre, les citoyens commencèrent à se défendre ; mais l'attaque aurait fait des progrès, si le général Helôris, au lieu d'essayer d'éteindre les flammes, ne s'était avisé de les encourager à entasser des fagots secs et d'autres matières. La conflagration devint si violente, que les assaillants eux-mêmes furent tenus à distance jusqu'à ce que les citoyens eussent eu le temps de monter sur les murs en force ; et la cité fut sauvée de la prise par l'incendie d'une partie d'elle-même. Désappointé dans ses espérances, Denys fut obligé de se contenter de ravager le territoire voisin ; ensuite, il conclut une trêve d'une année avec les habitants de Rhegium, puis il retourna à Syracuse (2).

Cette mesure fut probablement déterminée par la nouvelle des mouvements de Magôn, qui était de nouveau en campagne avec une armée mercenaire estimée à quatre-vingt mille hommes, — Libyens, Sardes et Italiens, — obtenue de Carthage, où renaissait l'espoir d'un succès en Sicile. Magôn dirigea sa marche à travers la population sikel du centre de l'île, recevant l'adhésion d'un grand nombre de leurs divers municipes. Toutefois Agyrion, le plus considérable et le plus important de tous, lui résista comme à un ennemi. Agyris, despote de l'endroit, qui avait conquis une grande partie du territoire voisin, et s'était enrichi par le meurtre de plusieurs propriétaires opulents, entretenait une alliance étroite avec Denys. Ce dernier se hâta de venir à son secours, avec une armée qui, dit-on, était de vingt mille hommes, Syracusains et mercenaires. Admis dans la cité, et coopérant avec Agyris, qui lui fournit d'abondantes pro-

(1) Diodore, XIII, 113.

(2) Diodore, XIV, 90.

visions, il réduisit bientôt les Carthaginois à de grands embarras. Magôn était campé près du fleuve Chrysas, entre Agyrion et Morgantinê, en pays ennemi, harcelé par des indigènes qui connaissaient parfaitement le terrain, et qui interceptaient en détail tous ceux qu'il envoyait pour se procurer des provisions. Les Syracusains, à dire vrai, par dégoût ou par méfiance pour ces moyens lents, demandèrent impatiemment la permission de faire une attaque vigoureuse ; et quand Denys refusa, affirmant qu'avec un peu de patience l'ennemi ne tarderait pas à être affamé, ils quittèrent le camp et retournèrent à Syracuse. Alarmé de leur désertion, il requit sur-le-champ un nombre considérable d'esclaves pour les remplacer. Mais à ce moment même il arriva une proposition de la part des Carthaginois, qui demandaient à pouvoir faire la paix et se retirer, ce que Denys accorda, à condition qu'ils lui abandonneraient les Sikels et leur territoire, — en particulier Tauromenium. A ces conditions la paix fut conséquemment conclue, et Magôn retourna de nouveau à Carthage (1).

Délivré de ces ennemis, Denys put rendre à leurs maîtres ces esclaves qu'il avait récemment levés par sa récente réquisition (391 av. J.-C.). Après avoir complétement établi sa domination chez les Sikels, il marcha de nouveau contre la ville de Tauromenium, qui, en cette occasion, fut hors d'état de lui résister. Les Sikels, qui l'avaient si vaillamment défendue, furent chassés, pour faire place à de nouveaux habitants, choisis parmi les mercenaires de Denys (2).

Maître ainsi et de Messênê et de Tauromenium, les deux postes maritimes les plus importants sur le côté italien de la Sicile, Denys se prépara à exécuter ses plans ultérieurs contre les Grecs du sud de l'Italie. Ces cités encore puissantes, bien qu'elles l'eussent été jadis beaucoup plus, souffraient alors d'une cause de déclin commune à toutes les colonies helléniques sur la côte du continent. La population indigène de l'intérieur avait été renforcée ou asservie par

(1) Diodore, XIV, 95-96.

(2) Diodore, XIV, 96.

des émigrants plus belliqueux venant des pays situés par derrière, qui pesaient actuellement sur les cités grecques maritimes au moyen d'empiétements auxquels elles avaient de la peine à résister.

C'étaient les Samnites, branche de l'audacieuse race sabellienne, montagnards de la portion centrale de la chaîne des Apennins, qui s'étaient récemment répandus comme de formidables assaillants. Vers 420 avant J.-C., ils s'étaient établis à Capoue et dans les fertiles plaines de la Campanie, en chassant ou en dépossédant les anciens propriétaires toscans. De là, vers 416 avant J.-C., ils réduisirent la cité voisine de Cumes, la plus ancienne colonie occidentale de la race hellénique (1). Les établissements grecs voisins de Neapolis et de Dikæarchia semblent aussi avoir, comme Cumes, payé un tribut aux Samnites campaniens, qui les tenaient sous leur domination, et avoir cessé en partie d'être helléniques (2). Ces Campaniens, de race samnite, ont été souvent mentionnés dans les deux chapitres précédents comme employés en qualité de mercenaires, tant dans les armées des Carthaginois que dans celles de Denys (3). Mais la grande migration de cette race guerrière fut plus loin au

(1) Tite-Live, IV, 37-44; Strabon, V. p. 243-250. Diodore (XII, 31-76) place le commencement de la nation campanienne en 438 avant J.-C., et leur conquête de Cumes en 421 avant J.-C. Skylas, dans son Périple, mentionne et Cumes et Neapolis comme étant en Campanie (sect. 10). Thucydide parle de Cumes comme étant ἐν Ὀπικίᾳ (VI, 4).

(2) Strabon, V, p. 246.

(3) Thucydide (VII, 53-57) ne mentionne pas de *Campaniens* (il mentionne des Tyrrhéniens) comme servant dans l'armement athénien qui assiégeait Syracuse (414-413 av. J.-C.). Il ne nomme pas du tout les *Campaniens*, bien qu'il fasse allusion à des mercenaires ibériens comme à des hommes qu'Athènes comptait engager à son service (VI, 90).

Mais Diodore mentionne que huit cents Campaniens furent engagés par les cités chalkidiques de Sicile pour servir avec les Athéniens sous Nikias, et qu'ils s'étaient échappés pendant les désastres de l'armée athénienne (XIII, 44).

La conquête de Cumes en 416 avant J.-C. ouvrit à ces Samnites campaniens un débouché pour un service militaire soudoyé au delà de la mer. Cumes, étant d'origine chalkidique, était naturellement en correspondance avec les cités chalkidiques de Sicile. Cela forme le lien de connexion qui nous explique comment les Campaniens prirent du service en 413 avant J.-C. sous le général athénien devant Syracuse, et plus tard si souvent sous d'autres en Sicile (Diodore, XIII, 62-80, etc.).

sud-est, en descendant la ligne des Apennins vers le golfe de Tarente et le détroit de Sicile. Sous le nom de Lucaniens, ils établirent une puissance formidable dans ces régions, en subjuguant la population œnotrienne qui y était établie (1). La puissance lucanienne semble avoir commencé en 430 avant J.-C. environ, et avoir grandi insensiblement depuis cette époque. A son maximum (vers 380-360 av. J.-C.), elle comprenait la plus grande partie du territoire intérieur et des portions considérables de la côte, en particulier de la côte méridionale, — bornée par une ligne imaginaire tirée depuis Metapontum, sur le golfe de Tarente, en travers de la largeur de l'Italie jusqu'à Poseidonia ou Pæstum, près de l'embouchure du fleuve Silaris, sur la mer Tyrrhénienne ou Inférieure. Ce fut vers 356 avant J.-C. que les serfs ruraux, appelés Brutiens (2), se révoltèrent contre les Lucaniens, et leur enlevèrent la partie méridionale de ce terri-

(1) Strabon, VI, p. 253, 254. V. une excellente section sur ce sujet dans Niebuhr, Roemisch. Geschichte, vol. I, p. 91-98.

Il paraît que l'historien syracusain Antiochus ne faisait mention ni de Lucaniens ni de Brutiens, bien qu'il énumérât les habitants de la ligne exacte du territoire occupé plus tard par ces deux nations. Après avoir répété l'assertion d'Antiochus, à savoir que ce territoire était occupé par des Italiens, des Œnotriens et des Choniens, Strabon continue en disant : — Οὗτος μὲν οὖν ἁπλουστέρως εἴρηκε καὶ ἀρχαϊκῶς οὐδὲν διορίσας περὶ Λευκανῶν καὶ τῶν Βρεττίων. Le traducteur allemand Grosskurd comprend ces mots comme signifiant qu'Antiochus « ne distinguait pas les Lucaniens des Brutiens ». Mais si l'on lit le paragraphe entier, on verra, je pense, que Strabon veut dire qu'Antiochus n'avait rien dit de positif relativement aux Lucaniens ni aux Brutiens. Niebuhr (p. 96 *ut supra*) affirme qu'Antiochus représentait les Lucaniens comme s'étant étendus jusqu'à Laos, ce que je ne puis trouver.

La date d'Antiochus ne semble pas pouvoir être déterminée d'une manière certaine. Son ouvrage sur l'histoire sicilienne allait depuis les temps anciens jusqu'à l'an 424 avant J.-C. (Diodore, XII, 71). Son silence relativement aux Lucaniens sert à confirmer l'opinion que la date de leur conquête du territoire appelé Lucania fut considérablement postérieure à cette année-là.

Polyen (II, 10, 2-4) parle d'une guerre faite par les habitants de Thurii, sous Kleandridas, père de Gylippos, contre les Lucaniens. D'après l'âge et la position de Kleandridas, ce ne peut être plus tard que 420 avant J.-C.

(2) Strabon, VI, p. 256. Le Périple de Skylax (sect. 12, 13) reconnaît la Lucania comme s'étendant jusqu'à Rhegium. La date à laquelle se rapporte le Périple paraît être vers 370-360 avant J.-C.; V. un article instructif dans les Kleine Schriften de Niebuhr, p. 105-130. Skylax ne mentionne pas les Brutiens (Klausen, Hekatæus and Skylax, p. 274, Berlin, 1831).

toire; ils établirent une domination indépendante dans la portion intérieure de ce qui est appelé aujourd'hui Calabre ultérieure, — et s'étendirent, depuis une ligne frontière tirée à travers l'Italie, entre Thurii et Laos, jusqu'auprès du détroit de Sicile. Vers 332 avant J.-C. commencèrent à l'occasion l'intervention des rois d'Épire d'un côté, et les efforts persévérants de Rome de l'autre, intervention qui, après des luttes longues et vaillamment soutenues, laissa les Samnites, les Lucaniens et les Brutiens tous sujets romains.

A l'époque à laquelle nous sommes actuellement parvenu (392-391 av. J.-C.), ces Lucaniens, après avoir conquis les cités grecques de Poseidonia (ou Pæstum) et de Laos, avec une grande partie du territoire situé entre le golfe de Poseidonia et celui de Tarente, harcelèrent cruellement les habitants de Thurii, et alarmèrent toutes les cités grecques voisines jusqu'à Rhegium. L'alarme de ces cités fut si sérieuse, que plusieurs d'entre elles contractèrent une intime alliance défensive, qui fortifiait ce faible lien synodal et ce sentiment de communauté italienne (1), dont la forme et la trace semblent avoir existé sans la réalité, même dans l'inimitié marquée entre des cités particulières. Les conditions de l'alliance nouvellement contractée étaient très-rigoureuses; non-seulement elles obligeaient chaque cité à assister à la première sommation toute autre cité envahie par les Lucaniens, mais elles déclaraient aussi que, si cette obligation était négligée, les généraux de la cité désobéissante seraient condamnés à mort (2). Toutefois, à ce moment, les Grecs italiens ne craignaient pas moins Denys et ses entreprises agressives par le sud que celles des Lucaniens par le nord, et leur alliance défensive fut faite contre l'un et contre les autres. Pour Denys, au contraire, l'invasion des Lucaniens

(1) Diodore, XIV, 91-101. Cf. Polybe, II, 39. Quand Nikias, en route pour la Sicile, s'approcha de Rhegium et invita les Rhégiens à coopérer contre Syracuse, ces derniers déclinèrent l'invitation en répondant : — Ὅ, τι ἂν καὶ τοῖς ἄλλοις Ἰταλιώταις ξυνδοκῇ, τοῦτο ποιήσειν (Thucyd. VI, 44).

(2) Diodore, XIV, 101.

du côté de la terre était un incident heureux et favorable au succès de ses propres plans. Cette conformité de desseins contre les mêmes ennemis ne tarda pas à les amener à former entre eux une alliance distincte (1). Nous devons compter encore parmi les alliés de Denys les Lokriens Épizéphyriens, qui non-seulement ne se joignirent pas à la confédération italienne, mais qui épousèrent avec ardeur sa cause contre elle. L'inimitié des Lokriens contre leurs voisins les Rhégiens était ancienne et acharnée; elle ne le cédait qu'à celle de Denys, qui n'oublia jamais le refus que lui firent les Rhégiens de lui permettre de prendre une épouse dans leur cité, et qui fut toujours reconnaissant aux Lokriens pour lui avoir accordé le privilége que leurs voisins avaient refusé.

Désirant encore, s'il était possible, éviter de provoquer quarante autres membres de la confédération italienne (390 av. J.-C.), Denys déclara encore qu'il se vengeait exclusivement sur Rhegium, et il conduisit de Syracuse contre cette ville une puissante armée. Vingt mille fantassins, mille chevaux et cent vingt vaisseaux de guerre sont mentionnés comme le total de son armement. Débarquant près de Lokri, il traversa la partie basse de la péninsule dans une direction occidentale, porta la flamme et le fer dans le territoire rhégien, et campa ensuite près du détroit sur le côté septentrional de Rhegium. Sa flotte le suivit en longeant la côte autour du cap Zephyrion jusqu'au même point. Tandis qu'il pressait le siége, les membres de l'assemblée italienne dépêchèrent de Krotôn une flotte de soixante voiles pour concourir à la défense. Leurs vaisseaux, après avoir doublé le cap Zephyrion, s'approchaient de Rhegium par le sud, quand Denys lui-même s'avança pour les attaquer, avec cinquante vaisseaux détachés de son armée. Bien qu'inférieure en nombre, sa flotte était probablement supérieure sous le rapport des dimensions et de l'équipement; de sorte que les capitaines krotoniates, n'osant pas hasarder une bataille,

(1) Denys, XIV, 100.

poussèrent leurs vaisseaux à la côte. Denys les y attaqua, et les aurait tous remorqués (sans leurs équipages) comme prises, si le théâtre de l'action n'eût pas été si près de Rhegium que toutes les forces de la cité purent s'avancer comme renfort, tandis que sa propre armée était du côté opposé de la ville. Le nombre et le courage des Rhégiens déjouèrent ses efforts, sauvèrent les vaisseaux, que les habitants tirèrent tous sur le rivage, et qu'ils mirent ainsi en sûreté. Obligé de se retirer sans avoir réussi, Denys fut surpris en outre par une terrible tempête qui exposa sa flotte au plus grand danger. Sept de ses vaisseaux furent jetés à la côte; leurs équipages, au nombre de quinze cents, se noyèrent ou tombèrent entre les mains des Rhégiens. Les autres, après beaucoup de dangers et de difficultés, ou rejoignirent le gros de la flotte ou allèrent dans le port de Messênê, où Denys lui-même, dans sa quinquérème, trouva aussi un refuge, mais seulement au milieu de la nuit et après un danger imminent pendant plusieurs heures. Découragé par ce malheur aussi bien que par l'approche de l'hiver, il retira ses forces pour le moment et retourna à Syracuse (1).

Toutefois, une partie de sa flotte, sous Leptinès, fut envoyée au nord le long de la côte sud-ouest de l'Italie, vers le golfe d'Elea, pour coopérer avec les Lucaniens qui, de cette côte et de l'intérieur, envahissaient le territoire de Thurii sur le golfe de Tarente. Thurii avait succédé, bien qu'avec une puissance très-inférieure, à l'ancienne Sybaris, dont la domination s'était jadis étendue d'une mer à l'autre, comprenant la ville de Laos, actuellement possession lucanienne (2). Dès que les Lucaniens avaient paru, les Thuriens avaient dépêché un message pressant à leurs alliés, qui faisaient toute diligence pour arriver, conformément à la convention. Mais avant qu'il fût possible que cette jonction pût s'opérer, les Thuriens, confiants dans leur propre armée indigène de quatorze mille fantassins et de mille chevaux, marchèrent seuls contre l'ennemi. Les envahisseurs lucaniens se retirèrent,

(1) Diodore, XIV, 100.

(2) Hérod. VI, 21; Strab. VI, p. 253.

et les Thuriens les poursuivirent jusque dans cette région montagneuse des Apennins qui s'étend entre les deux mers, et qui présente les dangers et les difficultés les plus formidables pour toutes les opérations militaires (1). Ils attaquèrent avec succès un poste ou village fortifié des Lucaniens, qui tomba entre leurs mains avec un riche butin. Cet avantage partiel les enorgueillit tellement qu'ils osèrent franchir tous les défilés des montagnes même jusqu'au voisinage de la mer méridionale, dans l'intention d'attaquer la florissante ville de Laos (2), — jadis dépendance des Sybarites, leurs prédécesseurs. Mais les Lucaniens, après les avoir attirés dans ces sentiers impraticables, se postèrent derrière eux avec des forces largement augmentées en nombre, leur coupèrent toute retraite, et les enfermèrent dans une plaine entourée de falaises hautes et escarpées. Attaqués dans cette plaine par un nombre double du leur, les infortunés Thuriens essuyèrent une des plus sanglantes défaites dont il soit fait mention dans l'histoire grecque. De quatorze mille hommes qu'ils étaient, dix mille furent tués, d'après l'ordre impitoyable des Lucaniens de ne pas faire quartier. Les autres parvinrent à gagner en fuyant une colline près du bord de la mer, d'où ils aperçurent une flotte de vaisseaux de guerre longeant la côte à une assez faible distance. Fous de terreur, ils furent amenés à croire ou à espérer que c'étaient les vaisseaux attendus de Rhegium et venant à leur secours, bien que les Rhégiens dussent naturellement envoyer leurs vaisseaux, quand ils étaient demandés, à Thurii, sur le golfe de Tarente, et non à la mer Inférieure près de Laos. Dans cette pensée, mille d'entre eux s'élancèrent à la nage du rivage pour cher-

(1) V. la description de cette région montagneuse entre le golfe de Tarente et la mer Tyrrhénienne, dans un ouvrage intéressant écrit par un général français employé en Calabre en 1809, — Calabria during a military residence of Three Years, Letters 17, 18, 19 (traduit et publié par Effingham Wilson, London, 1832).

(2) Diodore, XIV, 101. Βουλόμενοι Λᾶον, πόλιν εὐδαίμονα, πολιορκῆσαι. Cela paraît être la vraie leçon : c'est une conjecture ingénieuse proposée par Niebuhr (Roemisch. Geschicht. I, p. 96) à la place des mots — Βουλόμενοι λαὸν καὶ πόλιν εὐδαίμονα πολιορκῆσαι.

cher un refuge sur les vaisseaux. Mais par malheur ils se trouvèrent à bord de la flotte de Leptinès, frère et amiral de Denys, venu dans le dessein exprès d'aider les Lucaniens. Avec une générosité non moins inattendue qu'honorable, cet officier leur sauva la vie, et aussi, à ce qu'il semblerait, celle de tous les autres survivants sans défense, persuadant ou forçant les Lucaniens de les relâcher, en recevant une mine d'argent par homme (1).

Cet acte de sympathie hellénique rendit à Thurii trois ou quatre mille citoyens contre rançon, qui y retournèrent au lieu d'être massacrés ou vendus par les barbares Lucaniens, et il procura à Leptinès personnellement l'estime la plus chaleureuse de la part des Thuriens et des autres Grecs italiens (389 av. J.-C.). Mais cet acte fut fortement blâmé par Denys, qui déclarait alors ouvertement son projet de subjuguer ces Grecs, et désirait encourager les Lucaniens comme d'indispensables alliés. En conséquence, il cassa Leptinès et nomma comme amiral son autre frère Thearidès. Il se mit ensuite en devoir de conduire une nouvelle expédition, qui n'était plus destinée contre Rhegium seule, mais contre tous les Grecs italiens. Il partit de Syracuse avec une puissante armée, — vingt mille fantassins et trois mille chevaux, avec laquelle il se rendit par terre à Messênê en cinq jours; sa flotte, sous Thearidès, l'accompagnait, — quarante vaisseaux de guerre et trois cents transports avec des provisions. Après avoir successivement surpris et capturé près des îles Lipari une escadre rhégienne de dix vaisseaux, dont il constitua les équipages prisonniers à Messênê, il transporta son armée en Italie à travers le détroit et mit le siége devant Kaulonia, — sur la côte orientale de la péninsule, et contiguë à la frontière septentrionale de ses alliés les Lokriens. Il attaqua cette place vigoureusement avec les meilleures machines de siége que fournit son arsenal.

Les Grecs italiens, d'autre part, rassemblèrent leurs forces combinées pour la secourir. Leur principal centre

(1) Diodore, XIV, 102.



d'action fut Krotôn, où la plupart des exilés syracusains, les plus ardents de tous les champions dans la cause, étaient réunis à ce moment. Un de ces exilés, Helôris (qui avait été nommé auparavant général par les Rhégiens) fut chargé du commandement de l'armée collective, arrangement qui neutralisait toutes les jalousies locales. Sous l'influence du sentiment sincère qui prédominait, une armée fut assemblée à Krotôn, estimée à vingt-cinq mille fantassins et à deux mille chevaux : par quelles cités ces hommes furent-ils fournis, et dans quelles proportions, c'est ce que nous sommes hors d'état de dire (1). A la tête de ces troupes, Helôris marcha au sud de Krotôn vers le fleuve Elleporos, non loin de Kaulonia, où Denys, levant le siége, le rencontra (2). Il était à environ quatre milles et demi (= 7 kilom. 1/4) de l'armée krotoniate, quand il apprit de ses éclaireurs qu'Helôris, avec un régiment d'élite de cinq cents hommes (peut-être des exilés syracusains comme lui) était considérablement en avant du corps principal. Se mettant rapidement en marche pendant la nuit, Denys surprit, à la pointe du jour, cette garde avancée, complétement isolée du reste. Helôris, tout en expédiant de pressants messages pour accélérer l'arrivée du corps principal, se défendit avec sa petite troupe contre la supériorité écrasante du nombre. Mais la différence était trop grande. Après une résistance héroïque, il fut tué, et ses camarades taillés presque tous en pièces avant que le gros de l'armée, bien qu'il s'avançât en toute hâte, pût arriver.

Toutefois la marche accélérée de l'armée italienne, bien qu'elle ne suffît pas pour sauver le général, eut pour effet fatal de déranger son ordre militaire. Troublés et découragés en voyant qu'Helôris était tué, ce qui les laissait sans général pour diriger la bataille ou rétablir l'ordre, les Italiens combattirent pendant quelque temps contre Denys; mais ils furent à la fin défaits avec des pertes sérieuses. Ils se retirèrent du champ de bataille sur une éminence voi-

(1) Diodore, XIV, 103.

(2) Polybe nous donne le vrai nom de ce fleuve (I, 6) : Diodore l'appelle l'*Helôris*.

sine, très-difficile à attaquer, dépourvue toutefois d'eau et de provisions. Denys les y bloqua sans essayer une attaque, mais en veillant rigoureusement autour de la colline pendant tout le reste du jour et la nuit suivante. La chaleur du lendemain, avec le manque total d'eau, réduisit tellement leur courage, qu'ils envoyèrent à Denys un héraut avec des propositions, et demandèrent qu'il leur fût permis de partir, une rançon étant stipulée. Mais ces conditions furent péremptoirement refusées; ils reçurent l'ordre de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion. Ils résistèrent encore quelque temps à cette terrible requête, jusqu'à ce que la pression croissante de l'épuisement et de la souffrance physique les forçât à se rendre, vers la huitième heure du jour (1).

Plus de dix mille Grecs désarmés descendirent de la colline et défilèrent devant Denys, qui comptait avec sa canne les compagnies à mesure qu'elles passaient. Comme son caractère féroce était bien connu, ils ne s'attendaient à rien moins qu'à la sentence la plus dure. Aussi leur surprise et leur joie furent-elles d'autant plus grandes quand ils se virent traités non-seulement avec clémence, mais avec générosité (2). Denys les laissa tous aller sans même exiger de rançon, et conclut un traité avec la plupart des cités auxquelles ils appartenaient, en leur laissant leur autonomie entière. Il reçut les remerciements les plus chaleureux, accompagnés de votes de couronnes d'or, des prisonniers aussi bien que des cités, tandis que dans le public de la Grèce en général l'acte fut salué comme étant la plus belle gloire de sa vie politique (3). Cette admiration était bien méritée, si l'on tient compte des lois de la guerre qui prévalaient à cette époque.

Avec les Krotoniates et les autres Grecs italiens (excepté

---

(1) Diodore, XIV, 105. Παρέδωκαν αὑτοὺς περὶ ὀγδόην ὥραν, ἤδη τὰ σώματα παρειμένοι.

(2) Diodore, XIV, 105. Καὶ πάντων αὐτοῦ ὑποπτευόντων τὸ θηριῶδες, τοὐναντίον ἐφάνη πάντων ἐπιεικέστατος.

(3) Diodore, XIV, 105. Καὶ σχεδὸν τοῦτ' ἔδοξε πράττειν ἐν τῷ ζῆν κάλλιστον.

Strabon, VI, p. 261.

Rhegium et Lokri), Denys n'avait pas eu antérieurement de relations marquées; aussi n'avait-il pas contracté de vif sentiment personnel soit d'antipathie, soit d'affection (388 av. J.-C.). Avec Rhegium et Lokri, il n'en était pas de même. Il était fortement attaché aux Lokriens; contre les Rhégiens son animosité était acharnée et implacable, et se manifesta d'une manière plus remarquable par le contraste avec le renvoi récent des prisonniers krotoniates, conduite qui avait probablement été dictée, en grande partie, par son désir d'avoir les bras libres pour attaquer la ville de Rhegium isolée. Après avoir terminé les arrangements qui étaient la conséquence de sa victoire, il marcha contre cette cité, et se prépara à l'assiéger. Les habitants se sentant sans espoir d'être secourus, et intimidés par le désastre de leurs alliés italiens, envoyèrent des hérauts demander des conditions modérées, et le suppliant de s'abstenir d'une rigueur extrême ou sans mesure (1). Pour le moment, Denys sembla accéder à leur requête. Il leur accorda la paix, à condition qu'ils livreraient tous leurs vaisseaux de guerre, au nombre de soixante-dix, — qu'ils lui payeraient trois cents talents en espèces, — et qu'ils remettraient entre ses mains cent otages. On satisfit rigoureusement à toutes ces demandes; alors Denys retira son armée et consentit à épargner la cité (2).

Son opération suivante fut d'attaquer Kaulonia et Hipponium, deux villes qui semblent entre elles avoir occupé toute la largeur de la péninsule de la Calabre, immédiatement au nord de Rhegium et de Lokri; Kaulonia sur la côte orientale, Hipponium sur la côte occidentale ou auprès (389 av. J.-C.). Il assiégea ces deux cités, les prit et les détruisit; probablement ni l'une ni l'autre, dans les circonstances désespérées du cas, ne firent une énergique résistance. Il fit ensuite transporter à Syracuse les habitants de l'une et de l'autre, ceux du moins qui ne parvinrent pas à s'échapper; et il les y établit comme citoyens, en les exemptant de taxes

(1) Diodore, XIV, 106. Καὶ παρακαλέσαι μηδὲν περὶ αὐτῶν ὑπὲρ ἄνθρωπον βουλεύσασθαι.

(2) Diodore, XIV, 106.

pour cinq ans (1). Etre citoyen de Syracuse voulait dire, à ce moment, être soumis à son despotisme, et rien de plus. Comment trouva-t-il de la place pour ces nouveaux habitants, ou comment leur fournit-il des terres et des maisons, c'est ce que malheureusement on ne nous apprend pas. Mais le territoire de ces deux villes, évacué par ses habitants libres (bien que probablement il ne le fût pas par ses esclaves ou serfs), fut cédé aux Lokriens et annexé à leur cité. Cette ville favorisée, qui avait accepté son offre de mariage, fut ainsi enrichie immensément et en terres et en propriétés collectives. Ici encore il aurait été intéressant d'apprendre quelles mesures furent prises pour approprier ou répartir les nouvelles terres; mais celui qui nous donne ces renseignements garde le silence sur ces points.

Denys avait ainsi accumulé dans Syracuse non-seulement toute la Sicile (2) (pour employer le langage de Platon), mais même une portion assez considérable de l'Italie. Ces changements en masse de domicile et de propriété doivent probablement avoir occupé quelques mois, période pendant laquelle l'armée de Denys semble n'avoir pas quitté la péninsule de la Calabre, bien qu'il soit probablement allé lui-même en personne pour un temps à Syracuse. On vit bientôt que le dépeuplement d'Hipponium et de Kaulonia n'était destiné qu'à être le prélude de la ruine de Rhegium que Denys avait résolue. Le pacte récent qu'il avait fait avec les Rhégiens n'était qu'un artifice frauduleux à l'aide duquel il voulait les amener perfidement à livrer leur flotte, afin de pouvoir les attaquer ensuite avec plus d'avantage. Faisant avancer son armée jusqu'au rivage italien du détroit, près de Rhegium, il affecta de s'occuper de préparatifs pour passer en Sicile. En même temps il envoya aux Rhégiens un message amical, pour leur demander de lui fournir des provisions pendant quelque temps, avec l'assurance que ce qu'ils fourniraient leur serait promptement rendu de Syracuse. Son dessein était, s'ils n'y consentaient pas, de regar-

(1) Diodore, XIV, 106, 107.

(2) Platon, Epistol. VII, p. 332 D. Διονύσιος δὲ εἰς μίαν πόλιν ἀθροίσας πᾶσαν Σικελίαν ὑπὸ σοφίας, etc.

der ce refus comme une insulte, et de les attaquer; s'ils consentaient, de consommer leurs provisions, sans remplir l'engagement qu'il prenait de rendre la quantité consommée, et alors de les attaquer après tout, quand leurs moyens de tenir auraient été diminués. D'abord les Rhégiens accédèrent volontiers à sa demande, et lui fournirent d'abondantes provisions. Mais la consommation continuait, et le départ de l'armée était ajourné, — d'abord sous prétexte d'une maladie de Denys, ensuite pour d'autres raisons; — de sorte qu'ils finirent par découvrir le tour, et refusèrent de nouvelles fournitures. Alors Denys jeta le masque, leur rendit leur cent otages, et assiégea la ville en forme (1).

Regrettant trop tard de s'être laissé enlever leurs moyens de défense, les Rhégiens se préparèrent néanmoins à tenir bon avec toute l'énergie du désespoir (388-387 av. J.-C.). On choisit Phytôn pour commandant, on arma toute la population, et on veilla avec soin sur toute la ligne des murs. Denys donna de vigoureux assauts, en employant toutes les ressources de ses machines à battre en brèche pour en pratiquer une. Mais il fut repoussé sur tous les points avec opiniâtreté, et avec beaucoup de pertes des deux côtés; plusieurs de ses machines furent aussi brûlées ou détruites par des sorties que les assiégés firent à propos. Dans l'un des assauts, Denys lui-même fut sérieusement blessé par un coup de lance dans l'aine, blessure dont il fut long à se remettre. Il fut enfin obligé de convertir le siége en blocus, et de compter sur la famine seule pour réduire ces vaillants citoyens. Rhegium tint pendant onze mois contre la pression du besoin qui augmentait graduellement, et qui finit par aboutir aux angoisses et aux douleurs de la famine. On nous dit qu'un médimne de blé en vint à être vendu au prix énorme de cinq mines, au taux d'environ trois cent cinquante francs le boisseau; on consomma tous les chevaux et toutes les bêtes de somme; enfin on fit bouillir des peaux que l'on

(1) Diodore, XIV, 107, 108. Polyen rapporte ce stratagème de Denys au sujet des provisions, comme s'il avait été pratiqué au siége d'Himera, et non à celui de Rhegium (Polyen, V, 3, 10).

mangea, et même l'herbe sur des parties de la muraille. Beaucoup de personnes moururent absolument de faim, tandis que les survivants perdirent toute force et toute énergie. Dans cet état intolérable, ils furent contraints, au bout de près de onze mois, de se rendre à discrétion.

La faim avait fait tant de victimes que Denys, en entrant dans Rhegium, trouva des monceaux de cadavres non enterrés, outre six mille citoyens au dernier degré de maigreur. Tous ces captifs furent envoyés à Syracuse, où il fut permis de se racheter à ceux qui purent fournir une mine (environ 96 fr. 25 c.), tandis que les autres furent vendus comme esclaves. Après une pareille période de souffrances, le nombre de ceux qui conservèrent le moyen de donner une rançon fut probablement très-petit. Mais le général rhégien, Phytôn, fut retenu avec tous ses parents, et réservé pour un sort différent. D'abors son fils fut noyé, par ordre de Denys; ensuite on enchaîna Phytôn lui-même à l'une des machines de siége les plus hautes, comme spectacle pour toute l'armée. Tandis qu'il était ainsi exposé aux railleries, on envoya un messager lui apprendre que Denys venait de faire noyer son fils; « Il est plus heureux que son père d'un jour, » répliqua Phytôn. Après un certain temps, on enleva la victime de ce pilori, et on la promena dans la cité, avec des hommes qui la fouettaient et l'insultaient à chaque pas, tandis qu'un héraut disait à haute voix : « Voilà l'homme qui a persuadé aux Rhégiens de faire la guerre; il est puni comme il faut par Denys! » Phytôn, endurant tous ces tourments avec un courage héroïque et un silence plein de dignité, fut provoqué à s'écrier, pour répondre au héraut, que ce supplice lui était infligé parce qu'il avait refusé de livrer la cité à Denys, qui serait bientôt lui-même accablé par la vengeance divine. Enfin ces outrages prolongés, combinés avec la noble conduite et la haute réputation de la victime, excitèrent de la compassion même parmi les soldats de Denys. Leurs murmures devinrent si prononcés, qu'il commença à craindre une mutinerie ouverte dans le dessein de délivrer Phytôn. Cette crainte l'engagea à donner l'or-

dre de discontinuer les tourments, et de noyer Phytôn avec tous ses parents (1).

La conviction prophétique dans laquelle périt cet homme infortuné, que la vengeance divine ne tarderait pas à fondre sur son bourreau, ne fut nullement confirmée par la réalité ultérieure. La puissance et la prospérité de Denys subirent une diminution par sa guerre avec les Carthaginois en 383 avant J.-C.; toutefois elle resta très-considérable, même jusqu'au jour de sa mort. Et les malheurs qui accablèrent son fils Denys le Jeune, plus de trente années après, bien que sans doute ils reçussent une interprétation religieuse des critiques contemporains, furent probablement attribués à des actes plus récents que les supplices barbares infligés à Phytôn. Mais ces atrocités, si elles restèrent sans vengeance, excitèrent du moins une sympathie profonde dans le monde contemporain, et furent même célébrées avec sensibilité et pathétique par des poëtes. Tandis que Denys composait des tragédies (dont il sera bientôt question plus longuement), dans l'espoir d'être applaudi en Grèce, il fournissait lui-même des sujets réels d'histoire, non moins tragiques que les souffrances de ces héros et de ces héroïnes légendaires auxquelles (en commun avec les autres poëtes) il avait recours pour avoir un sujet. Parmi les nombreux actes de cruauté, plus ou moins aggravés, dont le récit rentre dans le triste devoir d'un historien de la Grèce, il y en a peu d'aussi révoltants que la mort du général rhégien, qui n'était ni un sujet, ni un conspirateur, ni un rebelle, mais

---

(1) Diodore, XIV, 112. Ὁ δὲ Φύτων, κατὰ τὴν πολιορκίαν στρατηγὸς ἀγαθὸς γεγενημένος, καὶ κατὰ τὸν ἄλλον βίον ἐπαινούμενος, οὐκ ἀγεννῶς ὑπέμενε τὴν ἐπὶ τῆς τελευτῆς τιμωρίαν· ἀλλ' ἀκατάπληκτον τὴν ψυχὴν φυλάξας, καὶ βοῶν, ὅτι τὴν πόλιν οὐ βουληθεὶς προδοῦναι Διονυσίῳ τυγχάνει τῆς τιμωρίας, ἣν αὐτῷ τὸ δαιμόνιον ἐκείνῳ συντόμως ἐπιστήσει· ὥστε τὴν ἀρετὴν τἀνδρὸς καὶ παρὰ τοῖς στρατιώταις τοῦ Διονυσίου κατελεεῖσθαι, καί τινας ἤδη θορυβεῖν. Ὁ δὲ Διονύσιος, εὐλαβηθεὶς μή τινες τῶν στρατιωτῶν ἀποτολμήσωσιν ἐξαρπάζειν τὸν Φύτωνα, παυσάμενος τῆς τιμωρίας, κατεπόντωσε τὸν ἀτυχῆ μετὰ τῆς συγγενείας. Οὗτος μὲν οὖν ἀναξίως τῆς ἀρετῆς ἐκνόμοις περιέπεσε τιμωρίαις, καὶ πολλοὺς ἔσχε καὶ τότε τῶν Ἑλλήνων τοὺς ἀλγήσαντας τὴν συμφοράν, καὶ μετὰ ταῦτα ποιητὰς τοὺς θρηνήσοντας τὸ τῆς περιπετείας ἐλεεινόν.

un ennemi en guerre ouverte, et au sujet duquel ce que Denys lui-même pouvait dire de pire, c'était qu'il avait persuadé à ses compatriotes de faire la guerre. Et même cela ne pouvait pas se dire avec vérité ; car l'antipathie des Rhégiens pour Denys était d'ancienne date, et pouvait remonter à l'asservissement de Naxos et de Katane par ce despote, sinon à des causes encore plus anciennes, — bien que l'assertion de Phytôn puisse très-probablement être vraie, à savoir que Denys avait essayé par des présents de le déterminer à lui livrer Rhegium (comme l'avaient été par ce moyen les généraux de Naxos et de Katane à livrer leurs patries respectives), et qu'il fut irrité outre mesure de voir sa proposition repoussée. La coutume de la guerre chez les Hellènes était en elle-même suffisamment cruelle. Les Athéniens ainsi que les Lacédæmoniens mirent à mort des prisonniers de guerre en masse, après la prise de Melos, après la bataille d'Ægospotami et ailleurs. Mais rendre de propos délibéré une mort pire que la mort, par un tissu prolongé de tortures et d'indignités, ce n'est pas un procédé hellénique, c'est un procédé asiatique et carthaginois. Denys s'était montré meilleur qu'un Grec quand il laissa aller sans rançon les prisonniers krotoniates faits à la bataille de Kaulonia ; mais il devint bien pire qu'un Grec, pire même que ses propres mercenaires, quand il accumula des souffrances aggravées, au delà de l'ordre simple d'exécution, sur les têtes de Phytôn et de ses parents.

Denys fit détruire ou démanteler la cité de Rhegium (1). Probablement il céda les terres à Lokri, comme celles de Kaulonia et d'Hipponium. Les citoyens rhégiens libres avaient tous été transportés à Syracuse pour être vendus, et ceux qui furent assez heureux pour sauver leur liberté, en fournissant la rançon stipulée, ne durent pas être autorisés à revenir dans leur patrie. Si Denys fut si empressé d'enrichir les Lokriens, qu'il leur concédât les domaines de deux autres villes voisines, contre les habitants desquelles

(1) Strabon, VI, p. 258. Ἐπιφανῆ δ' οὖν πόλιν οὖσαν... κατασκάψαι Διονύσιον, etc.

il n'avait pas une haine particulière, — à plus forte raison dut-il être disposé à leur faire la même cession du territoire rhégien, par laquelle il satisfaisait à la fois son antipathie pour un État et sa partialité pour l'autre. Il est vrai que la ville de Rhegium ne resta pas incorporée à Lokri d'une manière permanente; mais ce ne fut non plus le cas ni pour Kaulonia ni pour Hipponium. Le maintien de ces trois cessions dépendit de l'ascendant de Denys et de sa dynastie; mais pendant le temps qui suivit immédiatement la prise de Rhegium, les Lokriens devinrent maîtres du territoire rhégien, aussi bien que des deux autres municipes, et possédèrent ainsi toute la péninsule de la Calabre, au sud du golfe de Squillace. Pour les Grecs italiens, en général, ces victoires de Denys furent fatalement ruineuses, parce que l'union politique formée entre elles, dans le dessein de résister à la pression des Lucaniens de l'intérieur, fut renversée, laissant chaque cité à sa faiblesse et à son isolement (1).

L'année 387, dans laquelle Rhegium se rendit, fut signalée aussi par deux autres événements mémorables : la paix générale dans la Grèce centrale, dictée par la Perse et par Sparte, et appelée communément la paix d'Antalkidas, et la prise de Rome par les Gaulois (2).

Les deux grandes puissances qui dominaient dans le monde grec étaient alors Sparte dans le Péloponèse et Denys en Sicile, chacune d'elles respectivement fortifiée par une alliance avec l'autre. J'ai déjà décrit ailleurs (3) la position de Sparte après la paix d'Antalkidas; j'ai dit combien elle avait gagné à se faire le champion du rescrit persan, — et comment elle acheta, en livrant à Artaxerxès les Grecs asiatiques, un empire sur terre égal à celui dont elle avait joui avant la défaite de Knidos, sans toutefois recouvrer l'empire maritime que cette défaite lui avait fait perdre.

Denys dans l'ouest formait une contre-partie convenable à ce grand État souverain. Ses récentes victoires dans l'Ita-

(1) Polybe, II, 39, 67.
(2) Polybe, I, 6.
(3) V. tome XIV, ch. 3 de cette Histoire.

lie méridionale avaient déjà élevé son pouvoir à une grandeur qui dépassait tous les célèbres souvenirs de Gelôn : mais il l'étendit alors plus loin encore en envoyant une expédition contre Krotôn. Cette cité, la plus considérable de la Grande Grèce, tomba en son pouvoir, et il réussit à prendre, par surprise ou par corruption, même sa forte citadelle, sur un rocher qui surplombait la mer (1). Il semble aussi s'être avancé encore plus loin avec sa flotte pour attaquer Thurii, cité qui ne dut son salut qu'à la violence des vents du nord. Il pilla le temple de Hêrê, près du cap Lakinion, dans le domaine de Krotôn. Parmi les ornements de ce temple, il y en avait un d'une beauté et d'une célébrité supérieures, qui aux fêtes périodiques était présenté à l'admiration des spectateurs : c'était une robe travaillée avec le plus grand art et décorée de la manière la plus somptueuse, l'offrande votive d'un Sybarite nommé Alkimenès. Denys vendit cette robe aux Carthaginois. Elle resta longtemps comme l'un des ornements religieux permanents de leur cité, où elle était probablement consacrée à ces divinités helléniques dont le culte avait été récemment introduit, et que (comme je l'ai dit auparavant) les Carthaginois vers cette époque étaient particulièrement désireux de se rendre favorables, dans l'espérance de détourner ou d'alléger les terribles pestes dont ils avaient été frappés si souvent. Ils achetèrent à Denys la robe au prix prodigieux de cent vingt talents, ou environ six cent quatre-vingt mille francs (2). Quelque incroyable que cette somme puisse paraître, nous devons nous rappeler que l'honneur fait aux nouvelles divinités était surtout estimé suivant la grandeur de la somme dépensée. Comme les

(1) Tite-Live a conservé la mention de cette importante acquisition de Denys (XXIV, 3).

« Sed arx Crotonis, una parte imminens mari, altera vergente in agrum, situ tantum naturali quondam munita, postea et muro cincta est, qua per aversas rupes ab Dionysio Siciliæ tyranno per dolum fuerat capta. »

Justin également (XX, 5) mentionne l'attaque dirigée par Denys sur Krotôn. Nous pouvons, avec une certitude passable, rapporter la prise à la partie actuelle de la carrière de Denys.

V. aussi Ælien, V. H. XII, 61.

(2) Aristote, Auscult. Mirab. s. 96 : Athénée, XII, p. 541 ; Diodore, XIV, 77. Polemon spécifiait cette robe précieuse dans son ouvrage : Περὶ τῶν ἐν Καρχηδόνι Πέπλων...

Carthaginois ne jugèrent probablement aucun prix trop grand pour faire passer un vêtement incomparable de la garde-robe de Hêrê Lakineienne au temple et au culte nouvellement établis de Dêmêtêr et de Persephonê dans leur cité, — de même nous pouvons être sûrs que la perte d'un tel ornement et la spoliation du lieu sacré dut profondément humilier les Krotoniates, et avec eux la foule des Grecs italiens qui fréquentait les fêtes lakiniennes.

Maître ainsi de l'importante cité de Krotôn, avec une citadelle près de la mer susceptible d'être tenue par une garnison séparée, Denys enleva aux habitants leur possession méridionale de Skylletion, qu'il abandonna pour agrandir encore davantage la ville de Lokri (1). Poussa-t-il ses conquêtes plus loin, le long du golfe de Tarente, de manière à acquérir le même empire sur Thurii ou Metapontum, c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais ces deux villes durent être effrayées de l'extension rapide et du voisinage rapproché de sa puissance, surtout la ville de Thurii, qui n'était pas encore remise de la désastreuse défaite que lui avaient fait subir les Lucaniens.

Profitant de son empire maritime sur le golfe, Denys put étendre ses vues ambitieuses même à des entreprises éloignées d'outre-mer. Pour échapper à son long bras, les exilés syracusains furent obligés de fuir à une plus grande distance, et l'une de leurs divisions ou fonda la ville d'Ancona, très-haut dans le golfe Adriatique, ou y fut admise (2). Sur l'autre côté de ce golfe, à proximité des tribus illyriennes et en alliance avec elles, Denys, de son côté, envoya une flotte et établit plus d'une colonie. Il était poussé à ces desseins par un prince dépossédé des Molosses épirotes, nommé Alketas, qui, résidant à Syracuse comme exilé, avait gagné

(1) Strabon, VI, p. 261.

(2) Strabon, V, p. 241. Il semblerait que les deux cités maritimes fondées, dit-on, sur la côte d'Apulia dans l'Adriatique par Denys *le Jeune* pendant les premières années de son règne, suivant Diodore (XVI, 5), — ont dû être réellement fondées par Denys *l'Ancien*, à peu près à l'époque à laquelle nous sommes parvenu actuellement.

sa confiance. Il fonda la ville de Lissos (aujourd'hui Alessio) sur la côte illyrienne, considérablement au nord d'Epidamnos, et il aida les Pariens à établir deux colonies grecques sur des emplacements encore plus au nord dans le golfe Adriatique, — les îles d'Issa et de Pharos. Son amiral à Lissos défit les caboteurs illyriens du voisinage, qui harcelaient ces Pariens nouvellement établis; mais il entretint une intime alliance avec les tribus illyriennes près de Lissos, et même il fournit à un nombre considérable d'entre elles des panoplies grecques. On affirme que le dessein de Denys et d'Alketas était d'employer ces barbares belliqueux, d'abord à envahir l'Epire et à retablir Alketas dans sa principauté chez les Molosses, ensuite à piller le riche temple de Delphes : — plan étendu, toutefois non impraticable et susceptible d'être secondé par une flotte syracusaine, si des circonstances en favorisaient l'exécution. L'invasion de l'Épire s'accomplit, et les Molosses furent défaits dans une sanglante bataille où, dit-on, quinze cents d'entre eux furent tués. Mais les projets ultérieurs contre Delphes furent arrêtés par l'intervention de Sparte, qui envoya une armée sur les lieux et empêcha toute nouvelle marche vers le sud (1). Toutefois, Alketas semble être resté maître d'une portion de l'Epire, dans le territoire situé à peu près en face de Korkyra, où nous l'avons déjà reconnu, dans un autre chapitre, comme étant devenu dépendant de Jasôn de Pheræ en Thessalia.

Une autre entreprise, tentée par Denys vers cette époque (384 av. J.-C.), fut une expédition maritime le long des côtes du Latium, de l'Etruria et de la Corse, en partie sous prétexte de réprimer les pirateries commises par leurs cités maritimes, mais en partie aussi, dans le dessein de piller le riche et saint temple de Leukothea, à Agylla, ou son port de mer Pyrgi. Les Agyllæens s'avancèrent pour défendre leur temple, mais ils furent complétement défaits et firent de telles pertes tant en richesses enlevées qu'en pri-

(1) Diodore, XV, 13, 14.

sonniers, que Denys, après être revenu à Syracuse et avoir vendu les captifs, obtint un profit additionnel de cinq cents talents (1).

La célébrité militaire à laquelle parvint Denys à cette époque fut telle (2), que les Gaulois de l'Italie septentrionale, qui avaient récemment saccagé Rome, envoyèrent lui offrir leur alliance et leur aide. Il accepta la proposition, et c'est de là peut-être que date le service des Gaulois mercenaires que nous trouvons plus tard dans ses troupes en cette qualité. Ses longs bras s'étendaient alors de Lissos d'un côté, à Agylla de l'autre. Maître de presque toute la Sicile et d'une grande partie de l'Italie méridionale, aussi bien que de la plus puissante armée permanente de la Grèce, — le pilleur le moins scrupuleux des plus saints temples en tous lieux (3), — il inspirait beaucoup de terreur et de dégoût d'une extrémité à l'autre de la Grèce centrale. Il était d'autant plus sensible à ce sentiment, qu'il était non-seulement prince triomphant, mais encore poëte tragique, et que comme tel il disputait ces applaudissements et cette admiration qu'aucune force ne peut arracher (384 av. J.-C). Comme aucune de ses tragédies n'a été conservée, nous ne pouvons nous former un jugement à leur égard. Cependant, quand nous apprenons qu'il avait été le second ou le troisième, et que l'une de ses compositions gagna même le premier prix à la fête Lénæenne à Athènes (4), en 368-367 avant J.-C., — le jugement favorable d'un auditoire athénien donne bien lieu de présumer que ses talents poétiques étaient considérables.

---

(1) Diodore, XV, 14; Strabon, V, p. 226; Servius ad Virgil. Æneid. X, 184.

(2) Justin, XX, 5; Xénoph. Hellen. VII, 1, 20.

(3) V. Pseudo-Aristote, Œconomic. II, 20-41; Cicéron, De Natura Deor. III, 34, 82, 85, passages dans lesquels cependant il doit y avoir plusieurs assertions inexactes quant aux temples réels pillés; car Denys ne pouvait être allé dans le Péloponèse pour piller le temple de Zeus à *Olympia*, ni celui d'Asklêpios (Esculape) à *Epidauros*.

Athénée (XV, p. 693) raconte une anecdote rapportant que Denys enleva au temple d'Asklêpios à *Syracuse* une précieuse table d'or, ce qui est beaucoup plus probable.

(4) Diodore, XV, 74. V. M. Fynes Clinton, Fast. Hellen. ad ann. 367 avant J.-C.

Toutefois, pendant les années qui suivirent immédiatement 387 avant J.-C., il n'était pas vraisemblable que Denys le poëte fût entendu partout avec impartialité ; car si, d'une part, son propre cercle applaudissait chaque mot, — d'autre part, les Grecs indépendants dans une proportion considérable devaient être prévenus contre ce qu'ils entendaient par la crainte et la haine que leur inspirait l'auteur. Si nous ajoutions foi aux anecdotes racontées par Diodore, nous conclurions non-seulement que les tragédies étaient des compositions méprisables, mais que l'irritabilité de Denys par rapport à la critique était poussée même jusqu'à une sotte faiblesse. Le poëte dithyrambique Philoxenos, habitant ou visiteur à Syracuse, fut prié de dire son avis. Il donna une opinion défavorable et fut pour cela envoyé en prison (1) ; le lendemain, ses amis par leur intercession obtinrent qu'il fût relâché, et il s'arrangea ensuite, par de la finesse d'esprit et des phrases à double sens, pour exprimer un sentiment inoffensif sans compromettre ouvertement la vérité. Lors de la fête Olympique de 388 avant J.-C., Denys avait envoyé à Olympia quelques-unes de ses compositions, avec les acteurs et les choristes les meilleurs pour les réciter. Mais ces poëmes étaient si méprisables (nous dit-on) que, malgré toute l'excellence de la récitation, ils furent honteusement sifflés et tournés en ridicule ; de plus, les acteurs, en revenant à Syracuse, firent naufrage, et l'équipage du vaisseau attribua tous les maux du voyage à la faiblesse des poëmes qu'on leur avait confiés. Toutefois (est-il dit), les flatteurs de Denys ne cessèrent pas de vanter son génie et de lui répéter que son succès définitif comme poëte, bien que pour un temps interrompu par l'envie, était infaillible, ce que Denys crut ; aussi continua-t-il à composer des tragédies sans se laisser décourager (2).

Au milieu de ces sarcasmes malins, mis en circulation par des hommes d'esprit aux dépens du prince poëte, nous pou-

(1) V. une version différente de l'histoire concernant Philoxenos dans Plutarque, De Fortun. Alex. Magn. p. 334 C.

(2) Diodore, XIV, 109 ; XV, 6.

vons trouver quelques faits réels importants. Peut-être dans l'année 388 avant J.-C., mais certainement dans l'année 384 avant J.-C. (toutes les deux années olympiques), Denys envoya des tragédies qui devaient être lues et des chars qui devaient courir devant la foule assemblée à la fête d'Olympia. L'année 387 avant J.-C. fut une année mémorable tant dans la Grèce centrale qu'en Sicile. Dans la première, elle fut signalée par l'importante paix d'Antalkidas, qui mit fin à une guerre générale de huit années de durée ; dans la seconde, elle marqua la fin de la campagne de Denys en Italie, par la défaite et l'humiliation de Krotôn et des autres Grecs italiens et par le renversement de trois cités grecques, — Hipponium, Kaulonia et Rhegium, — le sort des Rhégiens ayant été caractérisé par des incidents plus pathétiques et plus touchants. La première fête Olympique qui arriva après 387 avant J.-C. fut par conséquent une époque remarquable. Comme les deux fêtes qui précédaient immédiatement (celles de 392 et de 388 av. J.-C.) avaient été célébrées au milieu d'une guerre générale, elles n'avaient pas été visitées par une portion considérable du corps hellénique, de sorte que la fête qui les suivit immédiatement, la quatre-vingt dix-neuvième Olympiade, en 384 avant J.-C., fut marquée d'un caractère particulier (comme la quatre-vingt dixième Olympiade (1) en 420 av. J.-C.), en ce qu'elle réunissait dans une fraternité religieuse ceux qui avaient été longtemps séparés (2). Pour tout Grec ambitieux (comme pour Alkibiadès en 420 av. J.-C.), ce fut l'objet d'une ambition inaccoutumée que de figurer individuellement à une pareille fête. Pour Denys, la tentation fut particulièrement séduisante, vu qu'il avait vaincu tous ses ennemis voisins, — qu'il était à l'apogée de sa puissance — et dégagé de toute guerre exigeant qu'il commandât en personne. En conséquence, il

(1) V. tome IX, ch. 5 de cette Histoire.

(2) V. tome XIV, ch. 4 de cet ouvrage. J'ai déjà mentionné le caractère particulier de cette fête Olympique de 384 avant J.-C., par rapport à la position et aux sentiments des Grecs du Péloponèse et d'Asie. Je suis actuellement obligé de le signaler de nouveau par rapport aux Grecs d'Italie et de Sicile, — et par rapport à Denys en particulier.

y envoya sa théôrie ou députation solennelle chargée d'offrir des sacrifices : elle était couverte des plus riches vêtements, portait avec elle une abondante vaisselle d'or et d'argent et était pourvue de tentes magnifiques, qui devaient servir à la loger sur le terrain sacré d'Olympia. De plus il expédia plusieurs quadriges pour lutter dans les courses de chars régulières, et en dernier lieu, il envoya aussi des récitateurs et des choristes, habiles et exercés avec le plus grand soin, chargés de représenter ses compositions poétiques devant ceux qui seraient disposés à les entendre. Nous devons nous rappeler que la lecture poétique n'était pas comprise dans le programme formel de la fête.

Tout ce prodigieux appareil, sous la surveillance de Thearidès, frère de Denys, fut produit avec un effet éblouissant devant la foule olympique. Aucun nom ne lui fut présenté d'une manière aussi saillante et aussi fastueuse que celui du despote de Syracuse. Ce qui excita tout homme, même des régions les plus éloignées de la Grèce, à s'informer et de son caractère et de ce qu'il avait fait jadis. Il y eut probablement bien des personnes présentes particulièrement empressées à répondre à ces questions, — à savoir les nombreuses victimes, de la Grèce italienne et sicilienne, que ses conquêtes avaient jetées en exil, et leurs réponses durent être de nature à faire naître la plus forte antipathie contre Denys. Outre les nombreuses dépopulations et mutations d'habitants qu'il avait occasionnées en Sicile, nous avons déjà vu qu'il avait, dans les trois dernières années, anéanti trois communautés grecques libres, — Rhegium, Kaulonia et Hipponium, — et transporté à Syracuse les habitants des deux dernières. Dans le cas de Kaulonia, il se présenta une circonstance accidentelle qui fit sentir vivement aux spectateurs son anéantissement récent. Le coureur qui gagna le prix dans le stade, en 384 avant J.-C., était Dikôn, natif de Kaulonia. C'était un homme d'une rapidité supérieure à la course, célèbre pour avoir remporté antérieurement des victoires dans le stade, et toujours proclamé (selon la coutume) avec le titre de sa cité natale, — « Dikôn le Kauloniate ». Entendre ce coureur bien connu proclamé à ce

moment comme « Dikôn le Syracusain (1) » donna une pénible publicité au fait que la communauté libre de Kaulonia n'existait plus, — ainsi qu'aux absorptions de la liberté grecque effectuées par Denys.

En suivant l'histoire des affaires dans la Grèce centrale, j'ai déjà insisté sur la force du sentiment qu'excita parmi les patriotes grecs la paix d'Antalkidas, par laquelle Sparte se fit le champion fastueux d'un rescrit persan qu'elle se chargea d'imposer, rescrit acheté par l'abandon des Grecs asiatiques au Grand Roi. Il était naturel que cette émotion se manifestât à la fête Olympique qui suivit immédiatement en 384 avant J.-C., où non-seulement des Spartiates, des Athéniens, des Thêbains et des Corinthiens, mais encore des Grecs asiatiques et siciliens étaient réunis après une longue séparation. Cette émotion trouva un éloquent organe dans l'orateur Lysias. Issu d'ancêtres syracusains et jadis citoyen de Thurii (2), Lysias avait des motifs particuliers de sympathie pour les Grecs siciliens et italiens. Il prononça une harangue publique sur l'état actuel des affaires politiques, dans laquelle il insista sur les peines du présent et sur les sérieux dangers de l'avenir. « Le monde grec (dit-il) est en train

(1) Diodore, XV, 14. Παρὰ δ' Ἠλείοις Ὀλυμπιὰς ἤχθη ἐννενηκόστη ἐννάτη (384 av. J.-C.), καθ' ἣν ἐνίκα στάδιον Δίκων Συρακούσιος.

Pausanias, VI, 3, 5. Δίκων δὲ ὁ Καλλιμβρότου πέντε μὲν Πυθοῖ δρόμου νίκας, τρεῖς δὲ ἀνείλετο Ἰσθμίων, τεσσάρας δὲ ἐν Νεμέᾳ, καὶ Ὀλυμπιακὰς μίαν μὲν ἐν παισί, δύο δὲ ἄλλας ἀνδρῶν· καὶ οἱ καὶ ἀνδριάντες ἴσοι ταῖς νίκαις εἰσὶν ἐν Ὀλυμπίᾳ· παιδὶ μὲν δὴ ὄντι αὐτῷ Καυλωνιάτῃ, καθάπερ γε καὶ ἦν, ὑπῆρξεν ἀναγορευθῆναι· τὸ δὲ ἀπὸ τούτου Συρακούσιον αὑτὸν ἀνηγόρευσεν ἐπὶ χρήμασι.

Pausanias avance ici que Dikôn reçut un présent pour se laisser proclamer comme Syracusain, et non comme Kauloniate. Une telle corruption se présenta à l'occasion (cf. un autre cas de corruption semblable tentée par des députés syracusains, Pausan. VI. 2, 4), par suite de la vanité des cités grecques désireuses de s'approprier la célébrité d'un vainqueur distingué à Olympia. Mais dans l'exemple actuel, le blâme imputé à Dikôn va au delà de ce qu'il mérite. Kaulonia avait déjà été dépeuplée et incorporée à Lokri, ses habitants étant transportés à Syracuse et faits citoyens syracusains (Diodore, XIV, 106). Dikôn n'aurait donc pu être proclamé comme Kauloniate, même l'eût-il désiré, — vu que la cité de Kaulonia n'existait plus. La cité fut, il est vrai, rétablie plus tard : et cette circonstance contribua sans doute à égarer Pausanias, qui ne semble pas avoir connu sa destruction temporaire par Denys.

(2) Dionys. Halik. Judic. de Lysia, p. 452. Reiske.

de brûler à ses deux extrémités. Nos frères orientaux sont devenus esclaves du Grand Roi, nos frères occidentaux sont sous le joug de Denys (1). Ces deux hommes sont les grands potentats, tant au moyen des forces navales que de l'argent, ces instruments réels de domination (2) : s'ils combinent leurs moyens, ils anéantiront ce qui reste de liberté en Grèce. Ils ont pu consommer toute cette ruine sans rencontrer de résistance, à cause des anciennes dissensions qui ont divisé les principales cités grecques; mais il est aujourd'hui grand temps que ces cités se réunissent sincèrement pour s'opposer à une ruine ultérieure. Comment Sparte, qui nous préside légitimement, peut-elle rester tranquille, pendant que le monde hellénique est en feu et se consume? Les malheurs de nos frères ruinés devraient nous être aussi sensibles que les nôtres. Ne demeurons pas oisifs, en attendant qu'Artaxerxès et Denys nous attaquent avec leurs forces combinées : mettons immédiatement un frein à leur insolence, tandis que nous le pouvons encore (3). »

Par malheur nous ne possédons qu'un chétif fragment de cette énergique harangue (panégyrique, dans le sens ancien du mot) prononcée à Olympia par Lysias. Mais nous voyons le tableau alarmant de l'époque qu'il s'efforçait de tracer : la Hellas, déjà asservie, tant à l'est qu'à l'ouest, par les deux plus grands potentats du temps (4), Artaxerxès et Denys, — et menacée actuellement dans son centre par leurs

(1) Lysias, Fragm. Orat. 33, ap. Dionys. Hal. p. 521. Ὁρῶν οὕτως αἰσχρῶς διακειμένην τὴν Ἑλλάδα, καὶ πολλὰ μὲν αὐτῆς ὄντα ὑπὸ τῷ βαρβάρῳ, πολλὰς δὲ πολεις ὑπὸ τυράννων ἀναστάτους γεγενημένας.

(2) Lysias, Fr. Or. 33, *l. c.* Ἐπίστασθε δὲ, ὅτι ἡ μὲν ἀρχὴ τῶν κρατούντων τῆς θαλάττης, τῶν δὲ χρημάτων βασιλεὺς ταμίας · τὰ δὲ τῶν Ἑλλήνων σώματα τῶν δαπανᾶσθαι δυναμένων · ναῦς δὲ πολλὰς αὐτὸς κέκτηται, πολλὰς δὲ ὁ τύραννος τῆς Σικελίας.

(3) Lysias, Orat. Fragm. *l. c.* Θαυμάζω δὲ Λακεδαιμονίους πάντων μάλιστα, τίνι ποτε γνώμῃ χρώμενοι, καιομένην τὴν Ἑλλάδα περιορῶσιν, ἡγεμόνες ὄντες τῶν Ἑλλήνων, οὐκ ἀδίκως, etc.

Οὐ γαρ ἀλλοτρίας δεῖ τας τῶν ἀπολωλότων συμφορὰς νομίζειν, ἀλλ' οἰκείας · οὐδ' ἀναμεῖναι, ἕως ἂν ἐπ' αὐτοὺς ἡμᾶς αἱ δυνάμεις ἀμφοτέρων ἔλθωσιν, ἀλλ' ἕως ἔτι ἔξεστι, τὴν τούτων ὕβριν κωλῦσαι.

Je donne dans le texte les principaux points de ce qui reste de ce discours de Lysias, sans m'attacher aux mots.

(4) Diodore, XV, 23. Οἱ μέγιστοι τῶν τότε δυναστῶν, etc.

efforts combinés. Pour comprendre tout ce qu'une prévision si sombre avait de probable, nous devons nous rappeler qu'il n'y avait qu'un an que Denys, déjà maître de la Sicile et d'une fraction considérable de la Grèce italienne, avait porté ses forces navales jusqu'en Illyria, armé une multitude de barbares illyriens qu'il avait envoyés au sud sous Alketas contre les Molosses, avec la pensée que plus tard ils iraient plus loin et pilleraient le temple de Delphes. Les Lacédæmoniens avaient été obligés d'envoyer une armée pour arrêter leur marche (1). Il n'est donc pas étonnant que Lysias dépeignît le despote de Syracuse comme méditant des projets ultérieurs contre la Grèce centrale, et comme un objet non-seulement de haine pour ce qu'il avait fait, mais encore pour ce qu'il était sur le point de faire, conjointement avec l'autre grand ennemi à l'est (2).

De ces deux ennemis, l'un (le roi de Perse) était hors d'atteinte. Mais le second, — Denys, — bien qu'il ne fût pas là personnellement, se présentait au moyen de ses députés et de leur cortége remarquables jusqu'à l'ostentation, qui l'emportaient en luxe sur tous les assistants. Sa théôrie ou députation solennelle éclipsait toute autre par lasplendeur de ses tentes et de ses ornements. Ses chars destinés à courir dans les courses étaient magnifiques; ses chevaux étaient d'une excellence rare, nés de la race vénitienne et importés

(1) Diodore, XV, 13.

(2) Isokrate tient un langage semblable, tant au sujet des conquêtes destructives de Denys, que des souffrances passées et du danger présent de la Hellas, dans son discours IV (Panegyric.), composé vers 380 avant J.-C., et (assez probablement) lu à la fête Olympique de cette année (s. 197). Ἴσως δ' ἂν καὶ τῆς ἐμῆς εὐηθείας πολλοὶ καταγελάσειαν, εἰ δυστυχίας ἀνδρῶν ὀδυροίμην ἐν τοιούτοις καιροῖς, ἐν οἷς Ἰταλία μὲν ἀνάστατος γέγονε, Σικελία δὲ καταδεδούλωται (cf. s. 145), τοσαῦται δὲ πόλεις τοῖς βαρβάροις ἐκδέδονται, τὰ δὲ λοιπὰ μέρη τῶν Ἑλλήνων ἐν τοῖς μεγίστοις κινδύνοις ἐστίν.

Isokrate avait adressé une lettre à Denys l'Ancien. Il y fait une brève allusion dans son Discours à Philippe (Orat. V, s. 93), en termes qui semblent indiquer qu'elle était hardie et franche (θρασύτερον τῶν ἄλλων). La première lettre, parmi les dix attribuées à Isokrate, s'annonce comme une lettre à Denys; mais elle semble plutôt (à en juger par les derniers mots) être la préface d'une lettre qui va suivre. On ne peut rien établir de distinct d'après elle dans son état actuel.

des profondeurs les plus reculées du golfe Adriatique (1) ; ses poëmes, que lisaient les meilleurs artistes de la Grèce, réclamaient des applaudissements, — par la perfection du débit de ces artistes et par le riche équipement des chœurs, sinon par le mérite intrinsèque supérieur. Or l'antipathie contre Denys était non-seulement aggravée par cet étalage, comparé avec la misère des exilés appauvris qu'il avait dépossédés, — mais encore elle avait un objet à frapper, et sur lequel elle pouvait se décharger. Lysias ne manqua pas de profiter de cette occasion d'agir immédiatement contre un objet visible. Tout en prêchant avec véhémence une croisade en vue de détrôner Denys et de délivrer la Sicile, il montra à la foule la tente d'or et de pourpre qu'elle avait sous les yeux, riche et s'élevant avec orgueil au-dessus de toutes celles qui l'entouraient, et qui logeait le frère du despote avec sa députation syracusaine. Il exhorta ses auditeurs à y porter une main vengeresse, pour faire expier en partie au tyran les souffrances de la Grèce libre, en pillant la tente qui les insultait par ses brillants ornements. Il les adjura d'intervenir et d'empêcher les députés de ce despote impie de faire un sacrifice ou de faire inscrire leurs chars sur les listes, ou de prendre une part quelconque à la sainte fête panhellénique (2).

Nous ne pouvons douter qu'une grande partie des spectateurs n'ait ressenti, avec plus ou moins de force, le généreux patriotisme panhellénique et l'indignation auxquels Lysias donna cours. Dans quelle mesure ses auditeurs s'abandonnèrent-ils à la violence inconvenante de ses recommandations pratiques, — jusqu'à quel point portèrent-ils réellement les mains sur les tentes, ou essayèrent-ils d'em-

(1) Strabon, V, p. 212.

(2) Dionys. Hal. p. 519, Jud. de Lysiâ. Ἔστι δή τις αὐτῷ πανηγυρικὸς λόγος, ἐν ᾧ πείθει τοὺς Ἕλληνας... ἐκβάλλειν Διονύσιον τὸν τύραννον τῆς ἀρχῆς, καὶ Σικελίαν ἐλευθερῶσαι, ἄρξασθαί τε τῆς ἔχθρας αὐτίκα μάλα, διαρπάσαντες τὴν τοῦ τυράννου σκηνὴν χρυσῷ τε καὶ πορφύρᾳ καὶ ἄλλῳ πλούτῳ πολλῷ κεκοσμημένην, etc.

Diodore, XIV, 109. Λυσίας... προετρέπετο τὰ πλήθη μὴ προσδέχεσθαι τοῖς ἱεροῖς ἀγῶσι τοὺς ἐξ ἀσεβεστάτης τυραννίδος ἀπεσταλμένους θεωρούς.

Cf. Plutarque, Vit. X Orator. p. 836 D.

pêcher les Syracusains de sacrifier, ou s'opposèrent-ils à ce qu'ils présentassent leurs chars pour la course, — c'est ce que nous ne pouvons dire. On nous dit que quelques-uns osèrent piller les tentes (1) : on ne nous dit pas tout ce qui fut fait. Il est certain que les autorités éleiennes chargées de la surveillance durent intervenir très-activement pour arrêter toute tentative semblable qui souillait la fête, et pour protéger les députés syracusains dans leurs tentes, leur sacrifice régulier, et leur course de chars. Et de plus il est certain, autant que nos informations nous l'apprennent, que les chars syracusains furent réellement inscrits sur les listes, vu qu'ils subirent, par divers accidents, de honteux échecs, ou furent renversés et mis en pièces (2).

Toutefois, en réfléchissant à la fête Olympique, à sa solennité et à ses luttes d'honneurs en tout genre, on comprendra que la seule manifestation d'une si violente antipathie, bien que même on l'empêchât de se traduire en acte, dut être suffisamment blessante pour les députés syracusains. Mais ce fut bien pis, quand on en vint à lire les poëmes de Denys. Ces lectures étaient des manifestations volontaires, faites (comme la harangue de Lysias) devant les personnes qui voulaient venir et entendre ; elles n'étaient pas comprises dans la solennité régulière, et par conséquent n'étaient pas sous la protection particulière des autorités éleiennes. Denys se présentait de son propre mouvement devant les auditeurs pour se faire juger comme poëte. Ici donc l'antipathie contre le despote pouvait se manifester par les explosions les plus libres et avec le moins de réserve. Et quand on nous dit que la faiblesse des poëmes (3) fut cause qu'ils furent reçus avec des rires insultants, malgré l'excellence de la récitation, il est aisé de voir que la haine destinée à la personne de Denys se déchargea sur ses vers. Naturellement ceux qui firent entendre des sifflements et des huées durent faire clairement comprendre leur intention réelle et s'abandonner à la pleine licence de charger

(1) Diodore, XIV, 109. Ὥστε τινὰς τολμῆσαι διαρπάζειν τὰς σκηνάς.

(2) Diodore, XIV, 109.

(3) Diodore, XIV, 109.

de malédictions son nom et ses actes. Ni les meilleurs déclamateurs de la Grèce, ni les meilleurs poëmes même de Sophokle ou de Pindare n'auraient pu avoir quelque chance contre une pareille antipathie arrêtée d'avance. Et toute la scène aboutit à l'humiliation et au désappointement les plus amers, infligés aux députés syracusains aussi bien qu'aux acteurs, vu que c'était la seule voie par laquelle le châtiment vengeur de la Hellas pouvait finir par atteindre l'auteur. Bien qu'il ne fût pas présent en personne à Olympia, le despote ressentit le châtiment au plus profond de son âme. Le seul récit de ce qui s'était passé le plongea dans des angoisses de douleur, qui pendant quelque temps semblèrent empirer à mesure qu'il songeait à la scène, et qui finirent par le rendre presque fou. Il comprit, pensée intolérable! la haine profonde qu'il inspirait, même dans une partie considérable du monde hellénique éloigné et indépendant. Il s'imagina que cette haine était partagée par tout ce qui l'entourait, et il soupçonna tout le monde de comploter contre sa vie. Cette excitation maladive le poussa à un tel excès de cruauté, qu'il saisit plusieurs de ses meilleurs amis; sur de fausses accusations ou de faux soupçons, il les fit mettre à mort (1). Même son frère Leptinês et Philistos son ancien partisan, hommes qui avaient consacré leur vie d'abord à son élévation, puis à son service, éprouvèrent les effets de sa colère. Après lui avoir causé de l'ombrage par un mariage entre leurs familles fait à son insu, ils furent tous deux bannis de Syracuse et se retirèrent à Thurii en Italie, où ils trouvèrent l'accueil et l'asile que Leptinês avait particulièrement mérités par sa conduite dans la guerre lucanienne. Le bannissement de Leptinês ne dura pas plus (apparemment) d'une année, après laquelle Denys s'apaisa, le rap-

(1) Diodore, XV, 7. Ὁ δὲ Διονύσιος, ἀκούσας τὴν τῶν ποιημάτων καταφρόνησιν, ἐνέπεσεν εἰς ὑπερβολὴν λύπης. Ἀεὶ δὲ μᾶλλον τοῦ πάθους ἐπίτασιν λαμβάνοντος, μανιώδης διάθεσις κατέσχε τὴν ψυχὴν αὐτοῦ, καὶ φθονεῖν αὐτῷ φάσκων ἅπαντας, τοὺς φίλους ὑπώπτευεν ὡς ἐπιβουλεύοντας· καὶ πέρας, ἐπὶ τοσοῦτο προῆλθε λύπης καὶ παρακοπῆς, ὥστε τῶν φίλων πολλοὺς μὲν ἐπὶ ψευδέσιν αἰτίαις ἀνελεῖν οὐκ ὀλίγους δὲ καὶ ἐφυγάδευσεν· ἐν οἷς ἦν Φίλιστος, καὶ Λεπτίνης ὁ ἀδελφός, etc.

pela et lui donna sa fille en mariage. Mais Philistos resta en exil plus de seize ans, et il ne revint à Syracuse qu'après la mort de Denys l'Ancien et l'avénement de Denys le Jeune (1).

Telle fut la mémorable scène qui se passa à la fête Olympique de 384 avant J.-C., et tel fut l'effet qu'elle produisit sur l'esprit de Denys. Diodore, tout en mentionnant tous les faits, a jeté sur eux un air de ridicule en ne reconnaissant que la vexation de Denys, à l'insuccès de son poëme, comme cause de sa maladie mentale, et en rapportant aux années 388 et 386 avant J.-C. ce qui appartient proprement à 384 avant J.-C. (2). Or il est improbable, en premier lieu, que

(1) Pour le bannissement et le retour de Philistos et de Leptinês, cf. Diodore, XV, 7, et Plutarque, Diôn, c. 11. Probablement ce fut à cette occasion que Polyxenos, le beau-frère de Denys, prit la fuite comme le seul moyen de sauver sa vie (Plutarque, Diôn, c. 21).

Plutarque mentionne l'incident qui offensa Denys et fit bannir Philistos et Leptinês. Diodore ne signale pas cet incident, cependant il n'est pas inconciliable avec son récit. Plutarque ne mentionne pas le bannissement de Leptinês, mais seulement celui de Philistos.

D'autre part, il affirme (et Népos également, Dion, c. 3) que Philistos ne revint qu'après la mort de Denys l'Ancien, tandis que Diodore parle de son retour conjointement avec celui de Leptinês, — sans indiquer de différence de temps. Ici je suis l'assertion de Plutarque comme la plus probable.

Il y a toutefois un point qui est embarrassant. Plutarque (Timoleôn, c. 15) critique un passage dans l'histoire de Philiste, où cet historien avait insisté, avec un pathétique que Plutarque juge puéril et excessif, sur la triste condition des filles de Leptinês, « qui étaient tombées de la splendeur d'une cour dans une condition pauvre et humble. » Comment est-ce conciliable avec le fait avancé par Diodore, que Leptinês fut rappelé d'exil par Denys après peu de temps, remis en faveur et investi d'un commandement à la bataille de Kronion, où il fut tué ? Il semble difficile de croire que Philiste aurait pu insister avec tant de sympathie sur les privations endurées par les filles de Leptinês, si l'exil du père n'avait duré que peu de temps.

(2) Dans le quatrième chapitre du quatorzième volume de cette Histoire, j'ai déjà présenté des motifs, tirés de l'état de la Grèce centrale et de la Perse, pour rapporter le discours de Lysias, qui vient d'être mentionné, à l'Olympiade 99 ou 384 avant J.-C. J'ajoute ici certaines raisons additionnelles tirées de ce qui est dit au sujet de Denys, et qui tendent à la même conclusion.

Dans XIV, 109, Diodore décrit les événements de 388 avant J.-C., l'année de l'Olympiade 98, pendant laquelle Denys était encore occupé à une guerre en Italie, où il assiégeait Rhegium. Il dit que Denys fit des efforts inouïs pour envoyer un grand appareil à cette fête : une députation magnifique avec des tentes richement décorées, plusieurs beaux quadriges, et des poëmes qui devaient être lus par

le poëme de Denys, homme de talent lui-même et ayant

---

les meilleurs acteurs. Il dit que Lysias l'orateur prononça une forte invective contre lui, où il excitait ses auditeurs à empêcher le despote syracusain de sacrifier et à piller les riches tentes. Il détaille ensuite comment les desseins de Denys échouèrent misérablement en tout point; les belles tentes furent assaillies, les chars coururent tous mal ou furent brisés, les poëmes furent sifflés, et les vaisseaux firent naufrage en revenant à Syracuse, etc. Cependant malgré cette accumulation de malheurs (nous dit-il), Denys fut complétement calmé par ses flatteurs (qui lui dirent que l'envie s'attachait toujours ainsi à la grandeur), et il ne renonça pas à ses efforts poétiques.

De plus, dans XV, 6, 7, Diodore décrit les événements de 386 avant J.-C. Ici il nous dit encore que Denys, persévérant dans ses occupations poétiques, composa des vers qui étaient très-médiocres, — qu'il fut irrité contre Philoxenos et autres qui les critiquaient librement, et qu'il les punit ; — que les poëmes, malgré ces avantages, furent méprisés et moqués par l'auditoire olympique ; — que Denys fut affligé par cet échec, au point d'en venir à la douleur et à la folie, et aux diverses sévérités et cruautés contre ses amis que j'ai déjà mentionnées dans mon texte.

Or sur cela nous devons faire remarquer :

1. L'année 386 avant J.-C. *n'est pas* une année olympique. Conséquemment, les actes racontés par Diodore dans XV, 6, 7, accomplis tous par Denys quand il fut débarrassé de la guerre, doivent être transportés à l'année olympique suivante, 384 av. J.-C. L'année dans laquelle il fut si profondément blessé par les événements d'Olympia a dû conséquemment être 384 avant J.-C., ou l'Olympiade 99 (relative à 388 avant J.-C.).

2. Cf. Diodore, XIV, 109 avec XV, 7. Dans le premier passage, Denys est représenté comme faisant les efforts les plus prodigieux pour se montrer à Olympia de toute manière, au moyen de belles tentes, de chars, de poëmes, etc., — et aussi comme ayant reçu l'insulte signalée de l'orateur Lysias, avec l'échec le plus honteux en tout point. Cependant on nous dit qu'il supporta tout cela avec assez de patience, calmé qu'il fut par ses flatteurs. Mais dans XV, 7 (se rapportant à 386, ou plus probablement à 384 av. J.-C.), il est représenté comme ayant seulement échoué par rapport à l'effet de ses poëmes, et il n'est rien dit au sujet d'un appareil d'aucune autre sorte, ni d'une harangue de Lysias, ni d'une insulte faite aux députés ou aux tentes. Cependant le simple échec des poëmes jeta Denys en cette occasion, comme l'affirme Diodore, dans un paroxysme de douleur et de folie.

Or si le grand et insultant traitement, que Diodore rapporte à 388 avant J.-C., pouvait être enduré patiemment par Denys, — comment croirons-nous qu'il fut rendu fou par l'échec beaucoup moins frappant en 384 avant J.-C. ? Assurément il est évident que la violente invective de Lysias et la profonde humiliation de Denys sont des parties d'un seul et même phénomène olympique : la première comme cause, ou partie essentielle d'une cause; — la seconde comme effet. Alors les faits se lieront d'une manière logique et dans un accord convenable. Tels qu'on les voit actuellement dans Diodore, il n'y a pas d'explication rationnelle de la terrible souffrance de Denys décrite dans XV 7; elle ressemble à une exagération comique de la réalité.

3. En outre, les efforts et les frais prodigieux que, selon Diodore, Denys fit en 388 avant J.-C. pour paraître

toute occasion de tirer parti (1) des bons critiques, qu'il avait à dessein réunis autour de lui, — ait été ridiculement mauvais au point de dégoûter un auditoire impartial; ensuite, il est encore plus improbable qu'un simple échec poétique, bien que sans doute mortifiant pour lui, ait produit un effet assez terrible pour le jeter dans la douleur et la folie. Pour abattre avec tant de violence un homme tel que Denys, — profondément souillé des grands crimes d'une ambition peu scrupuleuse, mais remarquablement exempt de faiblesses, — il faut quelque cause plus puissante; et cette cause se présente manifestement, quand nous réfléchissons à toutes les circonstances de la fête Olympique de 384 avant J.-C. Il avait accumulé pour cette occasion tous les moyens de paraître, comme Crésus dans son entrevue avec Solôn, l'homme le plus heureux et le plus puissant du monde hellénique (2), moyens qui dépassaient tout ce que pouvaient faire les contemporains, et qui surpassaient même Hierôn ou Therôn des anciens temps, dont il avait probablement présentes à l'esprit les louanges contenues dans les odes de Pindare. Il comptait, probablement à bon droit, que sa ma-

---

avec éclat aux jeux olympiques, — tombent juste au moment où Denys, étant au milieu de sa guerre italienne, n'aurait pu guère avoir du loisir ou des fonds à consacrer à un autre but, tandis qu'à la fête olympique suivante, en 384 avant J.-C., il était libre de la guerre, et n'avait rien qui le détournât de préparer avec de grands efforts tous les moyens d'un succès olympique.

Il me semble que les faits que Diodore a avancés sont presque tous exacts, mais qu'il les a mal datés, en rapportant à 388 avant J.-C., ou Olymp. 98, — ce qui appartient proprement à 384 avant J.-C., ou Olymp. 99. Il est très-possible que Denys ait envoyé un ou plusieurs chars pour courir dans la première des deux Olympiades; mais ses efforts signalés, avec son échec insultant, amené en partie par Lysias, appartiennent à la seconde.

Denys d'Halikarnasse, auquel nous devons la citation du discours de Lysias, ne spécifie pas à laquelle des Olympiades il appartient.

(1) Diodore, XV, 7. Διὸ καὶ ποιήματα γράφειν ὑπεστήσατο μετὰ πολλῆς σπουδῆς, καὶ τοὺς ἐν τούτοις δόξαν ἔχοντας μετεπέμπετο, καὶ προτιμῶν αὐτοὺς συνδιέτριβε, καὶ τῶν ποιημάτων ἐπιστάτας καὶ διορθωτὰς εἶχεν.

L'historien syracusain Athanis (ou Athenis) avait mentionné quelques phrases particulières qui paraissaient dans les vers de Denys : V. Athénée, III, p. 98.

(2) Thucydide, VI, 16. Οἱ γὰρ Ἕλληνες καὶ ὑπὲρ δύναμιν μείζω ἡμῶν τὴν πόλιν ἐνόμισαν, τῷ ἐμῷ διαπρεπεῖ τῆς Ὀλυμπιάζε θεωρίας (discours d'Alkibiadês).

gnifique députation, ses chars, et les précautions prises pour le débit et la lecture de ses poëmes, l'emporteraient sur tout ce que l'on pourrait voir dans la plaine sainte; et il s'attendait complétement à cette récompense que le public se plaisait toujours à accorder aux hommes riches qui épuisaient leurs bourses dans la veine reconnue d'une pieuse ostentation hellénique. Dans cet état d'attente portée à un haut degré, qu'apprend Denys de ses messagers revenant de la fête? Que leur mission avait subi un échec total, et même pis qu'un échec; que l'appareil n'avait produit en rien l'admiration habituelle, non parce qu'il y avait des rivaux sur le terrain égaux ou supérieurs, mais simplement parce qu'il venait *de lui*; que sa magnificence même avait contribué à rendre plus forte et plus violente l'explosion d'antipathie contre lui; que ses tentes sur le terrain sacré avaient été réellement assaillies, et que l'intervention seule de l'autorité lui avait assuré un accès au sacrifice aussi bien qu'aux luttes. On nous dit, il est vrai, que ses chars échouèrent dans l'arène par de malheureux accidents; mais dans les dispositions actuelles de la foule, on dut s'emparer de ces accidents mêmes comme d'occasions pour lancer sur lui d'amers sarcasmes. A cela nous devons ajouter des explosions de haine, encore plus furieuses, provoquées par ses poëmes et couvrant les lecteurs de la dernière honte. Au moment où Denys s'attendait à entendre le récit d'un incomparable triomphe, on lui apprend ainsi, non-seulement un désappointement, mais des insultes adressées à lui-même, directes et personnelles, les plus outrageantes que des Grecs eussent jamais faites à un Grec, au milieu de la cérémonie la plus sainte et la plus fréquentée du monde hellénique (1).

(1) V. un passage frappant du discours appelé *Archidamus* (Or. VI, s. 111, 112) d'Isokrate, dans lequel les Spartiates sont représentés comme sentant vivement le changement de leur position après la bataille de Leuktra : en particulier la peine insupportable de rencontrer, quand ils assistaient à la fête olympique, des manques d'égard ou des mépris de la part des spectateurs, rendus plus amers par les sarcasmes que leur lançaient ouvertement les Messêniens rétablis, — au lieu de l'honneur et du respect qu'ils s'étaient habitués à attendre.

Cela peut nous aider à apprécier

Jamais dans un autre cas nous ne lisons que l'antipathie publique, contre un individu, ait été portée au point de souiller par la violence la majesté de la fête Olympique.

Telles furent donc les causes réelles et suffisantes, — et non le simple insuccès de son poëme, — qui pénétrèrent l'âme de Denys, et le jetèrent dans la douleur et dans une folie momentanée. Bien qu'il eût fait taire la *vox populi* à Syracuse, ni tous ses mercenaires, ni ses vaisseaux, ni ses forts d'Ortygia ne purent lui épargner la peine d'en sentir la force, quand elle se fit entendre aussi énergiquement contre lui dans le libre langage de la foule rassemblée à Olympia.

Ce fut apparemment peu de temps après la paix de 387 avant J.-C. que Denys reçut à Syracuse la visite du philosophe Platon (1). Ce dernier, — étant venu en Sicile pour un voyage de recherches et de curiosité, — en particulier pour voir le mont Ætna, — fut présenté par ses amis les philosophes de Tarente à Diôn, alors jeune homme, habitant à Syracuse, et frère d'Aristomachê, épouse de Denys. Je parlerai ailleurs plus longuement de Platon et de Diôn; ici je mentionne le philosophe comme servant à expliquer

---

jusqu'à un certain point le sentiment pénible de Denys, quand ses députés revinrent de la fête Olympique de 384 avant J.-C.

(1) Il y a différentes assertions relativement à l'année précise de la naissance de Platon : V. Diogène Laërce, III, 1-6. Les rapports flottent entre 429 et 428 avant J.-C.; et Hermodore (ap. Diog. Laërt. III, 6) paraît l'avoir placée en 427 avant J.-C. : V. Corsini, Fast. Attic. III, p. 230; Ast, Platon's Leben. p. 14.

Platon (Epistol. VII, p. 324) dit lui-même qu'il avait environ (σχεδὸν) quarante ans quand il visita la Sicile pour la première fois. Si nous acceptons 428 avant J.-C. comme date de sa naissance, il devait avoir quarante ans en 388 avant J.-C.

Il semble improbable que le commerce de Platon avec Diôn à Syracuse (qui se continua assez longtemps pour exercer une influence marquée et durable sur le caractère de ce dernier) et ses entrevues avec Denys aient eu lieu pendant que Denys poursuivait la guerre italienne ou le siége de Rhegium. Je crois que la date de l'entrevue doit être placée après la prise de Rhegium en 387 avant J.-C. Et l'expression de Platon (donnée dans une lettre écrite plus de trente années plus tard) au sujet de son âge, ne doit pas être prise comme excluant la supposition qu'il avait pu avoir quarante et un ou quarante-deux ans quand il vint à Syracuse.

Athénée (XI, p. 507) mentionne la visite de Platon.

l'histoire et le caractère de Denys. Diôn, ayant reçu une impression profonde de la conversation de Platon, décida Denys à l'inviter et à causer également avec lui. Platon discourut éloquemment sur la justice et la vertu, en développant sa doctrine que les méchants étaient inévitablement malheureux, — que le vrai bonheur appartenait seulement à l'homme vertueux, — et que les despotes ne pouvaient pas prétendre au mérite du courage (1). Ce maigre résumé ne nous met nullement à même de suivre l'argumentation du philosophe. Mais il est évident qu'il exposa ses vues générales sur des sujets sociaux et politiques avec autant de liberté et de dignité de langage devant Denys que devant un simple citoyen, et l'on nous dit, de plus, que les assistants furent fortement captivés par ses manières et ses paroles. Il n'en fut pas de même du despote. Après une ou deux répétitions du même discours, il devint non-seulement opposé à la doctrine, mais hostile à la personne de Platon. Suivant l'assertion de Diodore, il ordonna que le philosophe fût saisi, conduit au marché aux esclaves à Syracuse et là exposé en vente comme esclave au prix de vingt mines : ses amis se cotisèrent pour payer cette somme, et le délivrèrent ainsi. Suivant Plutarque, Platon lui-même désira partir, et fut mis par Diôn à bord d'une trirème qui se disposait à transporter dans sa patrie l'ambassadeur lacédæmonien Pollis. Mais Denys pria secrètement Pollis de le faire tuer en route, — ou du moins de le vendre comme esclave. En conséquence, on débarqua Platon à Ægina et on l'y vendit. Il fut acheté ou racheté par Annikeris de Kyrênê, et renvoyé à Athènes. Ce dernier récit est le plus probable des deux; mais il semble certain que Platon fut réellement vendu, et qu'il devint esclave pour un moment (2).

Que Denys entendit le discours de Platon avec une répugnance non moins prononcée que celle que l'empereur Napoléon était accoutumé à témoigner à l'égard des idéologues, — c'était une chose à laquelle on devait s'attendre;

(1) Plutarque, Diôn, c. 5.

(2) Plutarque, Dion, c. 5; Diodore, XV, 7; Diogène Laërce, III, 17; Cornélius Népos, Diôn, c. 2.

mais que, non content d'avoir renvoyé le philosophe, il cherchât à le tuer, à le maltraiter ou à l'avilir, une pareille conduite jette un grand jour sur les éléments vindicatifs et irritables de son caractère, et prouve combien il était peu de nature à respecter la vie de ceux qui se trouvaient sur son chemin comme adversaires politiques.

Denys s'occupa en même temps de nouvelles constructions militaires, civiles et religieuses à Syracuse (387-383 av. J.-C.). Il agrandit les fortifications de la cité en ajoutant une nouvelle ligne de mur, s'étendant le long de la falaise méridionale d'Epipolæ, depuis Euryalos jusqu'au faubourg appelé Neapolis, faubourg qui fut alors, à ce qu'il semblerait, entouré d'un mur séparé et particulier, — ou il se peut qu'il l'ait été peu d'années avant, bien que nous sachions qu'il était sans fortification et ouvert pendant l'attaque d'Imilkôn en 396 avant J.-C. (1). Il est probable qu'en même temps le fort sur l'Euryalos fut agrandi et porté au point de grandeur qu'indiquent ses restes actuels. Toute la pente d'Epipolæ se trouva ainsi bordée et protégée par des fortifications, depuis sa base à Achradina jusqu'à son sommet à Euryalos. Et Syracuse comprit alors cinq portions fortifiées séparément, — Epipolæ, Neapolis, Tychê, Achradina et Ortygia; chaque portion ayant sa propre fortification, bien que les quatre premières fussent comprises dans les mêmes murs extérieurs. Syracuse devint ainsi la cité fortifiée la plus considérable de toute la Grèce; plus considérable même qu'Athènes dans son état actuel, bien qu'elle ne fût pas aussi

(1) Diodore, XIV, 63. Ce fut en construisant ces fortifications étendues, vraisemblablement, que Denys démolit la chapelle qui avait été élevée par les Syracusains en l'honneur de Dioklès (Diodore, XIII, 635)

Serra di Falco (Antichità di Sicilia, vol. IV, p. 107) pense que Denys construisit seulement le mur septentrional au haut de la falaise d'Epipolæ, non le méridional. Ce dernier (selon lui) ne fut pas construit avant l'époque d'Hierôn II.

Je diffère de lui sur ce point. Le passage de Diodore indiqué ici est pour moi une preuve suffisante que Denys l'Ancien construisit et le mur méridional d'Epipolæ et la fortification de Neapolis. De plus la même conclusion paraît résulter des rapports relatifs à ce que firent plus tard Diôn et Timoleôn.

grande qu'Athènes l'avait été pendant la guerre du Péloponèse, quand le mur Phalérique était encore debout.

Outre ces fortifications étendues, Denys agrandit aussi les bassins et les arsenaux, de manière à loger deux cents vaisseaux de guerre. Il construisit des gymnases spacieux sur les rives du fleuve Anapos, en dehors des murs de la cité ; et, de plus, il décora Syracuse de divers temples nouveaux en l'honneur de différents dieux (1).

Ces nouveautés coûteuses ajoutèrent à la grandeur aussi bien qu'à la sécurité de Syracuse, et donnèrent au despote lui-même une imposante célébrité. Elles furent dictées par les mêmes aspirations qui avaient donné lieu à sa fastueuse députation à Olympia en 384 avant J.-C., députation dont le résultat avait été si fâcheux et si intolérable à ses sentiments. Elles étaient destinées à consoler, et sans doute elles consolèrent en partie le peuple syracusain de la perte de sa liberté. En outre, elles devaient servir de préparatifs plus complets pour la guerre contre Carthage, qu'il était alors disposé à renouveler. Il fut obligé de chercher un prétexte, vu que les Carthaginois ne lui avaient pas donné de cause légitime. Mais tout en étant une agression, c'était une agression panhellénique (2), faite pour lui gagner les sympathies de tous les Grecs, des philosophes aussi bien que de la multitude. Et comme la guerre fut commencée dans l'année qui suivit immédiatement l'insulte qu'il reçut à Olympia, nous pouvons l'attribuer en partie au désir d'accomplir des exploits tels que son nom ne fût plus exposé à un semblable opprobre dans l'avenir.

La somme de quinze cents talents, récemment enlevée au temple d'Agylla (3), mit Denys à même d'équiper une armée considérable pour la guerre projetée (383 av. J.-C.). Entrant dans des intrigues avec quelques-unes des dépen-

(1) Diodore, XV, 13.

(2) V. Platon, Epist. VII, p. 333, 336, — et quelques vers frappants adressés par le poëte Théokrite à Hierôn II, despote de Syracuse dans le siècle suivant : Théokrite, XVI, 75-85.

Denys — Ἐζήτει λαβεῖν πρόφασιν εὔλογον τοῦ πολέμου, etc.

(3) Diodore, XV, 15.

dances de Carthage en Sicile, mal disposées contre elle, il les encouragea à la révolte, et les reçut dans son alliance. Les Carthaginois envoyèrent des ambassadeurs faire des remontrances; mais ils ne purent obtenir réparation; alors de leur côté ils se préparèrent à la guerre, réunirent une armée considérable de mercenaires étrangers soudoyés sous Magôn et contractèrent une alliance avec quelques-uns des Grecs italiens hostiles à Denys. Les deux parties divisèrent leurs forces de manière à agir en partie en Sicile, en partie dans la péninsule adjacente d'Italie ; mais le fort de la guerre fut en Sicile, où Denys et Magôn commandaient tous les deux en personne. Après plusieurs combats partiels et indécis, une bataille générale s'engagea à un endroit appelé Kabala. La lutte fut meurtrière, et des deux côtés on montra une grande bravoure ; mais à la fin Denys remporta une victoire complète. Magôn lui-même et dix mille hommes de son armée furent tués; cinq mille faits prisonniers; tandis que les autres furent forcés de se retirer sur une éminence voisine, position forte, mais dépourvue d'eau. Ils se virent obligés d'envoyer des députés demander la paix, que Denys consentit à leur accorder, mais seulement à condition que tout Carthaginois serait immédiatement rappelé de toutes les cités de l'île, et qu'on l'indemniserait des frais de la guerre (1).

Les généraux carthaginois affectèrent d'accepter les conditions offertes, mais ils dirent (ce qui probablement était la vérité) qu'ils ne pouvaient s'engager à les exécuter sans l'assentiment des autorités de Carthage. Ils sollicitèrent une trêve de quelques jours, afin de pouvoir y envoyer demander des instructions. Persuadé qu'ils ne pouvaient échapper, Denys accéda à leur requête. Considérant déjà comme un fait accompli l'affranchissement de la Sicile délivrée du joug carthaginois, il se plaçait triomphalement sur un piédestal plus élevé même que celui de Gelôn. Mais cette confiance même l'empêcha d'être sur ses gardes et devint

(1) Diodore, XV, 15.

ruineuse pour lui, comme il arriva souvent dans les opérations militaires grecques. L'armée carthaginoise défaite reprit insensiblement courage. A la place de Magôn, le général qui avait été tué et que l'on enterra avec magnificence, on nomma commandant son fils, jeune homme d'une énergie et d'un talent extraordinaires, qui parvint à rassurer et à réorganiser ses troupes, au point que, quand la trêve expira, il était prêt pour une seconde bataille. Probablement les Syracusains furent pris à l'improviste sans être complétement préparés. Du moins, la fortune de Denys avait fui. Dans cette seconde action, livrée à un endroit appelé Kronion, il essuya une ruineuse et terrible défaite. Son frère Leptinès, qui commandait une aile, fut tué en combattant vaillamment; ceux qui l'entouraient furent défaits; tandis que Denys lui-même, avec ses troupes d'élite à l'autre aile, eut d'abord quelque avantage; mais, à la fin, il fut battu et repoussé. Toute l'armée s'enfuit en désordre vers le camp, poursuivie avec une ardeur impitoyable par les Carthaginois, qui, irrités de leur défaite antérieure, ne donnèrent pas de quartier et ne firent pas de prisonniers. Quatorze mille cadavres de l'armée syracusaine vaincue furent, dit-on, recueillis pour être enterrés; les autres ne furent sauvés que par la nuit et par leur camp, où ils trouvèrent un abri (1).

Telle fut la victoire signalée, — salut de l'armée, peut-être même de Carthage, — gagnée à Kronion par le jeune fils de Magôn (383 av. J.-C.). Immédiatement après elle, il se retira à Panormos. Probablement son armée avait été trop affaiblie par la première défaite pour entreprendre de nouvelles opérations offensives; de plus, lui-même n'avait pas encore de nomination régulière comme général. Les autorités carthaginoises aussi eurent la prudence de saisir ce moment favorable pour faire la paix, et envoyèrent à Denys des ambassadeurs avec de pleins pouvoirs. Mais Denys n'obtint la paix qu'au prix de concessions considé-

(1) Diodore, XV, 16, 17.

rables, en cédant à Carthage Sélinonte avec son territoire, aussi bien que la moitié de celui d'Agrigente, — tout ce qui était à l'ouest du fleuve Halikos, et, de plus, en s'engageant à payer à Carthage la somme de mille talents (1). Denys fut forcé de souscrire à ces conditions défavorables, après avoir, quelques jours seulement auparavant, sommé les Carthaginois d'évacuer toute la Sicile et de payer les frais de la guerre. Comme il semble douteux que Denys eût une somme aussi considérable à sa disposition pour la donner sur-le-champ, nous pouvons à bon droit présumer qu'il s'engagea à la liquider par payements partiels faits annuellement. Et nous trouvons ainsi la confirmation de la mémorable assertion de Platon, que Denys devint tributaire des Carthaginois (2).

Les fâcheuses lacunes de l'histoire grecque, telle qu'elle nous est transmise, sont si considérables, que nous n'entendons presque rien dire de Denys pendant treize ans après la paix de 383-382 avant J.-C. (382-369 av. J.-C.). Il semble que les Carthaginois (en 379 av. J.-C.) envoyèrent un armement dans la portion méridionale de l'Italie en vue de rétablir la ville d'Hipponium et ses habitants (3). Mais leur attention paraît avoir été détournée de cette entreprise par le retour de malheurs antérieurs, — une peste terrible et une révolte de leurs dépendances libyennes, qui menacèrent sérieusement le salut de leur cité. En outre, Denys aussi, dans l'une de ces années, entreprit quelques opérations, dont il nous arrive un faible écho, dans la même péninsule italienne (aujourd'hui Calabre ultérieure). Il projeta de construire une ligne de mur en travers de la portion la plus étroite ou isthme de la péninsule, depuis le golfe de Skyletium jusqu'à celui d'Hipponium, de manière à séparer le

(1) Diodore, XV, 17.

(2) Platon, Epistol. VII, p. 333 A. Après avoir rapporté l'avis que Dion et lui avaient donné à Denys le Jeune, il continue en disant : — Ἕτοιμον γὰρ εἶναι, τούτων γενομένων, πολὺ μᾶλλον δουλώσασθαι Καρχηδονίους τῆς ἐπὶ Γέλωνος αὐτοῖς γενομένης δουλείας, ἀλλ' οὐχ, ὥσπερ νῦν τοὐναντίον, ὁ πατὴρ αὐτοῦ φόρον ἐτάξατο φέρειν τοῖς βαρβάροις, etc.

(3) Diodore, XV, 24.

territoire de Lokri de la portion septentrionale de l'Italie, et à le mettre complétement sous son contrôle. Ostensiblement le mur était destiné à repousser les incursions des Lucaniens ; mais en réalité (nous dit-on) Denys désirait interrompre les relations entre Lokri et les autres Grecs du golfe de Tarente. On dit que ces derniers s'interposèrent du dehors, et empêchèrent l'exécution du projet; mais les difficultés naturelles ne durent pas être en elles-mêmes un médiocre obstacle, et nous ne sommes pas sûr que le mur ait été même commencé (1).

Pendant cet intervalle, des événements importants (racontés dans les chapitres précédents) étaient survenus dans la Grèce centrale (382-369 av. J.-C.). En 382 avant J.-C., les Spartiates se rendirent par fraude maîtres de Thèbes, et placèrent une garnison permanente dans la Kadmeia. En 380 avant J.-C., ils renversèrent la confédération olynthienne, et parvinrent ainsi à l'apogée de leur puissance. Mais en 379 avant J.-C., arriva la révolution à Thèbes, accomplie par la conspiration de Pélopidas, qui chassa les Lacédæmoniens de la Kadmeia. Engagés dans une lourde guerre contre Thèbes et Athènes, avec d'autres alliés, les Lacédæmoniens perdirent insensiblement du terrain, et leur puissance avait décliné avant la paix de 371 avant J.-C., qui les laissa en lutte avec Thèbes seule. Alors vint la fatale bataille de Leuktra, qui abattit complétement leur ascendant militaire. Ces incidents ont déjà été racontés en détail ailleurs. Deux ans avant la bataille de Leuktra, Denys envoya au secours des Lacédæmoniens, à Korkyra, une escadre de dix vaisseaux qui furent capturés tous par Iphikratês. Environ trois ans après la bataille, quand les Thèbains et leurs alliés pressaient Sparte dans le Péloponèse, il y envoya à deux reprises des forces militaires de Gaulois et

(1) Strabon, VI, p. 261; Pline, H. N. III, 10. Ce dernier parle de l'isthme comme étant large de 20 milles (32 kilom. et un cinquième) et dit que Denys désirait (intercisam) le couper entièrement; Strabon dit qu'il se proposait d'y établir un mur transversal (διατειχίζειν), ce qui est plus probable.

d'Ibériens pour renforcer son armée. Mais ses troupes ne restèrent pas longtemps et ne rendirent aucun service bien remarquable (1).

Dans cette année (368 av. J.-C.), on nous parle d'une nouvelle attaque dirigée par Denys contre les Carthaginois. Remarquant qu'ils avaient été récemment fort affaiblis par la peste et par la mutinerie de leurs sujets africains, il jugea l'occasion favorable pour essayer de recouvrer ce que la paix de 383 avant J.-C. l'avait obligé à abandonner. Un faux prétexte étant facilement trouvé, il envahit les possessions carthaginoises, dans l'ouest de la Sicile, avec une armée de terre considérable de trente mille fantassins et de trois mille chevaux, avec une flotte de trois cents voiles et des navires de provisions à proportion. Après avoir ravagé une grande partie du territoire ouvert des Carthaginois, il réussit à s'emparer de Sélinonte, d'Entella et d'Eryx, — et ensuite il assiégea Lilybæon. Cette ville, contiguë au cap occidental de la Sicile (2), paraît s'être élevée en remplacement de la ville voisine de Motyê (dont nous n'entendons plus guère parler depuis qu'elle fut prise par Denys, en 396 avant J.-C.), et être devenue la principale station carthaginoise. Il commença par l'assiéger activement et par l'attaquer à l'aide de machines à battre en brèche. Mais elle avait une garnison si nombreuse, et elle était si bien défendue, qu'il fut forcé de lever le siége et de se borner à un blocus. Sa flotte tint le port gardé, de manière à intercepter les provisions envoyées d'Afrique. Toutefois, peu de temps après, il reçut la nouvelle qu'il avait éclaté dans le port de Carthage un incendie qui avait détruit tous ses vaisseaux. Etant ainsi amené à croire qu'une attaque navale du côté de Carthage n'était plus à craindre, il fit cesser à sa flotte sa garde continue à la hauteur de Lilybæon, garda cent trente vaisseaux de guerre à sa portée, dans le port d'Eryx, et renvoya le reste à Syracuse. Les Carthaginois ne tardèrent

(1) Xénophon, Hellen. VI, 2, 4, 33; VII, 1, 20-28. Diodore, XV, 70.

(2) Diodore, XXII, p. 304.



pas à tirer parti de cette conduite imprudente. L'incendie dans leur port avait été fort exagéré. Il leur restait deux cents vaisseaux de guerre qui, après avoir été équipés en silence, firent voile la nuit de Carthage vers Eryx. Paraissant soudain dans le port, ils attaquèrent la flotte syracusaine complétement à l'improviste, et réussirent, sans rencontrer de résistance sérieuse, à capturer et à remorquer presque tous les vaisseaux. Après un avantage si important, la ville de Lilybæon devint ouverte aux renforts et aux provisions par mer, de sorte que Denys ne crut plus qu'il valût la peine de poursuivre le blocus. A l'approche de l'hiver, les deux parties reprirent la position qu'elles avaient occupée avant le mouvement récent (1).

Le despote n'avait ainsi rien gagné à reprendre les armes, et les dépendances siciliennes des Carthaginois n'avaient rien perdu de ce qu'elles avaient acquis par le traité de 383 avant J.-C. (368-367 av. J.-C.). Mais il reçut (vers janvier ou février de 367 av. J.-C.) la nouvelle d'une autre sorte de succès, qui ne lui causa guère moins de satisfaction qu'une victoire sur terre ou sur mer. Dans la fête Lénæenne d'Athènes, une de ses tragédies avait obtenu le premier prix. Un choriste, qui avait été employé dans la représentation, — impatient de lui porter à Syracuse le premier avis de ce succès et d'obtenir la récompense à laquelle le messager devait naturellement s'attendre, — se rendit en toute hâte d'Athènes à Corinthe, trouva un vaisseau qui partait précisément pour Syracuse, et arriva dans cette ville par une course directe avec l'avantage de vents favorables. Il fut le premier à lui communiquer la nouvelle, et sa diligence fut dignement récompensée. Denys fut excessivement joyeux de la distinction qui lui était accordée, car, bien que dans des occasions précédentes il eût obtenu le second ou le troisième rang dans les luttes athéniennes, il n'avait jamais encore été jugé digne du premier prix. Il offrit aux dieux un sacrifice pour la bonne nouvelle, puis il

(1) Diodore, XV, 73; XVI, 5.

invita ses amis à un splendide banquet, où il s'abandonna outre mesure au plaisir du festin. Mais l'excitation de la joie, jointe aux effets du vin, amena une attaque de fièvre dont il mourut au bout de peu de temps, après un règne de trente-huit ans (1).

Trente-huit années d'une carrière aussi remplie d'efforts, d'aventures et de dangers que l'avait été celle de Denys ont dû laisser une constitution suffisamment épuisée pour céder facilement à une maladie aiguë. Pendant cette longue période, il ne s'était jamais épargné. C'était un homme d'une énergie et d'une activité infatigables, de corps aussi bien que d'esprit, toujours personnellement à la tête de ses troupes en guerre, — tenant un œil vigilant et une main décisive sur toutes les affaires de son gouvernement à l'intérieur, — consacrant toutefois le temps de reste (Philippe de Macédoine ne pouvait comprendre comment il en pouvait trouver) (2) à composer des tragédies originales et à disputer des prix équitablement adjugés. Sa bravoure personnelle était remarquable, et il fut grièvement blessé deux fois en conduisant ses soldats à l'assaut. Son talent réel comme politique ambitieux, — ses moyens militaires en qualité de commandant, et le soin à longue portée avec lequel il se pourvoyait d'armes offensives, aussi bien que défensives avant d'entreprendre une guerre, — sont des traits remarquables de son caractère. Le Romain Scipion l'Africain avait coutume de distinguer Denys et Agathoklès (l'histoire du second commence cinquante ans environ après la mort du premier), tous les deux despotes de Syracuse, comme les deux Grecs du plus grand talent pour l'action qu'il connût, — hommes qui combinaient, au plus haut degré, l'audace avec la sagacité (3). Cette critique, venant d'un si bon juge, est confirmée par la biographie de l'un et de l'autre, autant

(1) Diodore, XV, 74.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 15.

(3) Polybe, XV, 35. Διὸ καὶ Πόπλιον Σκιπίωνά φασι, τὸν πρῶτον καταπολεμήσαντα Καρχηδονίους, ἐρωτηθέντα, τίνας ὑπολαμβάνει πραγματικωτάτους ἄνδρας γεγονέναι καὶ σὺν νῷ τολμηροτάτους, εἰπεῖν, τοὺς περὶ Ἀγαθοκλέα καὶ Διονύσιον τοὺς Σικελιώτας.

que nous la connaissons. On ne peut signaler aucun autre Grec qui, partant d'une position humble et sans avenir, se soit élevé à une si grande hauteur de domination à l'intérieur, ait accompli des exploits militaires si étonnants au dehors, et ait conservé sa grandeur intacte pendant tout le cours d'une longue existence. Denys se vantait de léguer à son fils un empire attaché avec des chaînes de fer (1), si puissante était son armée mercenaire, — si forte sa position dans Ortygia, — tant les Syracusains avaient complétement été dressés au joug. Il ne peut y avoir de meilleure preuve de vigueur et de talent que le succès sans exemple avec lequel Denys et Agathoklès jouèrent le jeu de despote, et jusqu'à un certain point celui de conquérant. Des deux, Denys fut le plus favorisé par la fortune. Tous deux, il est vrai, profitèrent d'un accident auxiliaire qui distinguait Syracuse des autres cités grecques : la spécialité locale d'Ortygia. Cet îlot semblait fait exprès pour recevoir une garnison comme une forteresse séparée, — à part du reste de Syracuse, aussi bien que contre elle, — commandant complétement le port, les bassins, les forces navales et l'accès par mer. Mais Denys eut en outre plusieurs interventions particulières des dieux en sa faveur, quelquefois aux moments les plus critiques. C'est ainsi que ses ennemis interprétèrent (et sans doute ses amis également) ces pestes répétées qui frappèrent les armées carthaginoises avec une force bien plus mortelle que la lance de l'hoplite syracusain. Dans quatre ou cinq occasions distinctes, pendant la vie de Denys, nous voyons cet ennemi invisible anéantir les Carthaginois, tant en Sicile qu'en Afrique, sans toucher aux Syracusains. Deux fois il arrêta la marche d'Imilkôn, en pleine carrière de victoire; une fois, après la prise de Gela et de Kamarina, — une seconde fois, quand, après sa grande victoire navale à la hauteur de Katane, il avait mené sa nombreuse armée sous les murs de Syracuse, et était réellement maître du faubourg ouvert d'Achradina. Dans ces deux

(1) Plutarque, Diôn, c. 7.

occasions, la peste changea complétement la face de la guerre; arrachant Denys à une ruine imminente, elle lui donna un salut assuré dans l'une et un triomphe illimité dans l'autre. Nous sommes obligé de reconnaître cette bonne fortune (que n'eut jamais Agathoklês), en songeant à la longue prospérité de Denys (1), et en adoptant, comme en bonne justice nous devons le faire, le panégyrique de Scipion l'Africain.

Le précédent chapitre a détaillé les moyens à l'aide desquels Denys atteignit l'objet de sa convoitise et le garda; ceux qu'employa Agathoklês, — analogues en esprit mais d'une couleur encore plus sombre dans les détails, — se verront ci-après. Que Hermokratês, — qui avait rempli avec honneur les charges les plus élevées de l'État et que les hommes avaient acquis l'habitude de suivre, — aspirât à devenir despote, ce n'était pas un phénomène extraordinaire dans la politique grecque; mais que Denys visât à gravir les mêmes degrés, cela semblait absurde ou même insensé, — pour employer la phrase d'Isokrate (2). Si donc, malgré un tel désavantage il réussit à entourer ses compatriotes, accoutumés à une constitution libre comme droit de naissance, de ces « chaînes de fer » que l'on savait bien qu'ils abhorraient, nous pouvons être sûr que son plan de conduite a dû être adroitement choisi, et suivi avec une persévérance et une audace consommées; mais nous pouvons être sûr également qu'il fut exécrable au plus haut degré. Le système de fraude à l'aide duquel le peuple devait être trompé et amené à une soumission temporaire, comme prélude au système de force qui devait servir à perpétuer cette soumission contre son consentement, — était le fonds disponible des usurpateurs grecs. Mais rarement il paraît pré-

(1) L'exemple de Denys, — sa longue carrière de succès et sa mort tranquille — est au nombre de ceux que cite Cotta dans Cicéron (De Nat. Deor. III, 33, 81, 85) pour réfuter la doctrine de Balbus quant à la providence des dieux et à leur gouvernement moral sur les affaires humaines.

(2) Isokrate, Or. V (Philipp.), s. 73. Διονύσιος... ἐπιθυμήσας μοναρχίας ἀλόγως καὶ μανικῶς, καὶ τολμήσας ἅπαντα πράττειν τὰ φέροντα πρὸς τὴν δύναμιν ταύτην, etc.

cédé de calomnies plus impudentes, ou mis en œuvre avec une plus grande mesure de violence et de spoliation que dans le cas de Denys. Il fut, il est vrai, puissamment secondé au début par le danger dont les armes carthaginoises menaçaient Syracuse. Mais son projet d'usurpation, loin de diminuer ce danger, contribua considérablement à l'augmenter, en désunissant la cité à un moment aussi critique. Denys ne fit rien dans sa première entreprise destinée à délivrer Gela et Kamarina. Il fut forcé de se retirer avec autant de honte que ces généraux précédents qu'il avait si amèrement blâmés, et apparemment avec plus de honte, — vu qu'il y a de fortes raisons pour croire qu'il entra dans une collusion perfide avec les Carthaginois. Le salut de Syracuse, à ce moment de danger, ne fut dû ni à l'énergie ni au talent de Denys, mais à l'épidémie opportune qui arrêta Imilkôn au milieu d'une carrière victorieuse et le mit hors d'état d'agir.

Denys eut non-seulement des talents pour organiser et de la hardiesse pour soutenir un despotisme plus formidable que tout ce que les Grecs contemporains connaissaient, il eut encore une prudence systématique pour le conserver intact pendant trente-huit ans. Il maintint avec soin ces deux précautions que Thucydide spécifie comme les causes de la durée de l'Athénien Hippias, dans des circonstances semblables, — l'intimidation exercée sur les citoyens et une organisation soigneuse, avec une paye libérale, parmi ses mercenaires (1). Il fut modéré dans les jouissances, et jamais aucun de ses appétits ne l'amena à commettre de violence (2). Cette modération contribua essentiellement à pro-

(1) Thucydide, VI, 55. Ἀλλὰ καὶ διὰ τὸ πρότερον ξύνηθες, τοῖς μὲν πολίταις φοβερὸν, τοῖς δὲ ἐπικούροις ἀκριβὲς, πολλῷ τῷ περίοντι τοῦ ἀσφαλοῦς ἐκράτησε (Hippias).

Sur la libéralité de Denys l'Ancien envers ses mercenaires, voir une allusion dans Platon, Epistola VII, p. 348 A.

L'extension et l'amélioration des engins dans des desseins guerriers, sous Denys, étaient mentionnées comme une sorte d'époque (Athénée, de Machinis ap. Mathematic. Veteres, éd. Paris, p. 3).

(2) Cornélius Népos, De Regibus, c. 2. « Dionysius prior, et manu fortis, et belli peritus fuit, et, id quod in

longer sa vie, puisque plus d'un despote grec périt victime des sentiments désespérés de vengeance individuelle provoqués par ses outrages. Chez Denys, tous les autres désirs s'absorbaient dans l'amour de la domination, à l'intérieur et au dehors, et dans celui de l'argent comme moyen de domination. Toutes ses forces étaient consacrées au service de cette passion dominante, ainsi que ces vastes ressources militaires qu'une habileté peu scrupuleuse servait tant à accumuler qu'à recruter. Par quels moyens était alimenté son trésor, avec les exigences considérables qui pesaient continuellement sur lui, c'est ce qu'on nous dit à peine. Nous savons cependant que les exactions qu'il exerçait contre les Syracusains étaient exorbitantes (1); qu'il n'hésitait pas à dépouiller les temples les plus saints, et qu'il laissa derrière lui une grande réputation par les tours ingénieux qu'il employa en extorquant de l'argent à ses sujets (2). Outre la garnison considérable de mercenaires étrangers par lesquels ses ordres étaient imposés, il entretenait un corps régulier d'espions, vraisemblablement des deux sexes, disséminés parmi le corps des citoyens (3). La vaste prison de Syracuse, les Carrières, fut son ouvrage. Le vague tableau général et les détails fragmentaires qui nous arrivent sous les yeux, de sa conduite à l'égard des Syracusains, ne nous présentent qu'un tyran oppressif, auteur d'extorsions, dont la volonté fit périr d'innombrables victimes, plus de dix mille, suivant le langage général de Plutarque (5). Il enrichit largement

---

tyranno non facile reperitur, minime libidinosus, non luxuriosus, non avarus, nullius rei denique cupidus, nisi singularis perpetuique imperii, ob eamque rem crudelis. Nam dum id studuit munire, nullius pepercit vitæ, quem ejus insidiatorem putaret. »

Dans le même dessein Cicéron, Tuscul. Disp. V. 20.

(1) Aristote, Polit. V, 9, 5.

(2) Pseudo-Aristote, Œconomic. II, c. 21, 42; Cicéron, De Nat. Deorum, III, 34, 83, 84; Valère Maxime, I, 1.

(3) Plutarque, Diôn, c. 28; Plutarque, De Curiositate, p. 523 A; Aristote, Politic. V, 9, 3. Il se peut que les noms de ces espions, — αἱ ποταγωγίδες καλούμεναι, — comme les appelle Aristote, ou οἱ ποταγωγεῖς, — que nous voyons dans Plutarque, — soient exacts tous les deux.

(4) Cicéron, In Verrem, V, 55, 143.

(5) Plutarque, De Fortunâ Alexand. Magni, p. 338 B. Quels étaient les crimes de Denys que Pausanias avait

ses frères plus jeunes que lui et ses auxiliaires; parmi ces derniers, un des plus marquants fut Hipparinos, qui recouvra ainsi une fortune égale à celle que ses déréglements avaient dissipée ou plus considérable (1). Mais on nous parle aussi d'actes de Denys, indiquant un caractère jaloux et cruel, même à l'égard de proches parents. Et il paraît certain qu'il ne se fiait à personne, pas même à eux (2); que, bien que sur le champ de bataille ce fût un homme parfaitement brave, cependant ses soupçons et son anxiété craintive à l'égard de tous ceux qui approchaient de sa personne étaient portés à l'excès le plus tourmentant, et s'étendaient même à ses épouses, à ses frères et à ses filles. Craignant d'admettre quelqu'un avec un rasoir près de sa figure, il se flambait, dit-on, la barbe au moyen d'un charbon ardent. On fouillait son frère et son fils pour s'assurer s'ils n'avaient pas des armes cachées sur eux, et ils étaient même forcés de changer de vêtements en présence de ses gardes, avant d'être autorisés à le voir. Un officier des gardes, nommé Marsyas, ayant rêvé qu'il assassinait Denys, fut mis à mort pour ce rêve, comme prouvant qu'il devait avoir arrêté ses pensées sur un pareil projet, étant éveillé. Et nous avons déjà mentionné que Denys fit périr la mère d'une de ses épouses, sur le soupçon qu'elle avait, par des incantations, causé la stérilité de l'autre, — aussi bien que les fils d'un

---

lus et qu'il décrit par les termes généraux Διονυσίου τὰ ἀνοσιώτατα, — et qu'il accuse Philiste d'avoir omis avec intention dans son histoire, — c'est ce que nous ne pouvons dire aujourd'hui (Pausan. I, 13, 2 : cf. Plutarque, Diôn, c. 36). Un auteur nommé Amyntianus, contemporain de Pausanias, et du nombre de ceux qu'avait lus Photius (Codex, 131), avait composé des Vies parallèles de Denys et de l'empereur Domitien.

(1) Platon, Epistol. VII, p. 332 A; Aristote, Politic. V, 5, 6.

(2) Platon, Epistol. VII, p. 332 D. Διονύσιος δὲ εἰς μίαν πόλιν ἀθροίσας πᾶσαν Σικελίαν ὑπὸ σοφίας, πιστεύων οὐδενί, μόγις ἐσώθη, etc.

Cette brève, mais significative expression de Platon atteste la méfiance excessive qui obsédait Denys, comme fait général, ce qu'expliquent les anecdotes de Cicéron, Tuscul. Disput. V, 20, 23, et De Officiis, II, 7; Plutarque, Diôn, c. 9; Diodore, XIV, 2.

Cicéron raconte l'anecdote bien connue de Damoklês et de l'épée que Denys fit suspendre au-dessus de sa tête par un crin de cheval, au milieu des plaisirs du banquet, pour expliquer combien la grandeur a peu de prix au sein de la terreur.

citoyen lokrien, nommé Aristeidès, qui avait refusé, avec des expressions indignées, de lui accorder sa fille en mariage (1).

Telles étaient les conditions d'existence : — défiance perpétuelle, danger même du côté de la parenté la plus proche, inimitié à l'égard de tout homme libre qui la lui rendait, confiance seulement dans des barbares armés ou des esclaves affranchis, — qui entouraient presque tous les despotes grecs, et dont le plus grand despote de son époque ne fut pas exempt. Bien que des philosophes affirmassent expressément qu'un pareil homme devait être misérable (2), cependant Denys lui-même, aussi bien que la grande masse des spectateurs qui l'admiraient, dut probablement croire que les nécessités de sa position étaient plus que compensées par sa grandeur effrayante et par la complète satisfaction de rêves ambitieux, bien qu'il fût sujet à une souffrance poignante quand il fut blessé à son endroit faible, et qu'il recueillît l'insulte au lieu de l'admiration, à la mémorable fête Olympique de 384 avant J.-C., décrite plus haut. Mais les Syracusains, sur lesquels il régnait, n'avaient aucune compensation pareille pour ce qu'ils souffraient de ses collecteurs de taxes, — de sa garnison de Gaulois, d'Ibériens et de Campaniens dans Ortygia, — de ses espions, de sa prison — et de ses bourreaux.

Et Syracuse ne souffrit pas seule. Le règne de Denys l'Ancien fut désolant pour la population hellénique en général, tant de Sicile que d'Italie. Syracuse devint une grande forteresse, avec une vaste puissance militaire dans les mains de son gouverneur « dont la politique (3) était d'y ramasser toute la Sicile », tandis que les autres communautés hellé-

---

(1) Plutarque, Diôn, c. 3; Plutarque, Timoleôn, c. 6.

(2) Ce sentiment, exprimé par Platon, Isokrate, Cicéron, Sénèque, Plutarque, etc, n'est nulle part exposé avec autant de force que dans le dialogue de Xénophon appelé *Hiero*, dont il forme le texte et le sujet. Quiconque lira cette description de la position d'un τύραννος grec verra qu'il est à peine possible à un homme ainsi placé d'être autre qu'un maître cruel et oppressif.

(3) V. la citation de Platon, dans une note qui précède immédiatement.

niques libres étaient dégradées, asservies et à demi dépeuplées. Sur ce sujet, les tristes témoignages déjà cités de Lysias et d'Isokrate sont appuyés par les lettres du témoin oculaire Platon. Dans l'avis qu'il donne au fils et successeur de Denys, Platon insiste expressément sur deux points : d'abord, quant aux Syracusains, il l'engage à transformer le despotisme oppressif dont il a hérité, et à adopter le gouvernement d'un roi régnant avec douceur et d'après des lois fixes ; ensuite, à rétablir et à repeupler, avec des constitutions libres, les autres communautés helléniques de Sicile qui, à son avénement, étaient devenues presque barbares et à moitié abandonnées (1).

Denys l'Ancien avait introduit en Sicile des corps considérables de mercenaires, au moyen desquels il avait fait ses conquêtes, et qu'il avait pourvus d'établissements aux dé-

---

(1) Platon, Epistol. III, p. 315 E (à Denys le Jeune). Φασὶ δ' οὐκ ὀλίγοι λέγειν σε πρός τινας τῶν παρά σε πρεσβευόντων, ὡς ἄρα σοῦ ποτε λέγοντος ἀκούσας ἐγὼ μέλλοντος τάς τε Ἑλληνίδας πόλεις ἐν Σικελίᾳ οἰκίζειν, καὶ Συρακουσίους ἐπικουφίσαι, τὴν ἀρχὴν ἀντὶ τυραννίδος εἰς βασίλειαν μεταστήσαντα, ταῦτ' ἄρα σὲ μὲν τοτε διεκώλυσα, σοῦ σφόδρα προθυμουμένου, νῦν δὲ Δίωνα διδάσκοιμι δρᾶν αὐτὰ ταῦτα, καὶ τοῖς διανοήμασι τοῖς σοῖς τὴν σὴν ἀρχὴν ἀφαιρούμεθά σε.

Ibid., p. 319 C. Μή με διάβαλλε λέγων, ὡς οὐκ εἴων σε πόλεις Ἑλληνίδας ἐῤῥούσας ὑπὸ βαρβάρων οἰκίζειν, οὐδὲ Συρακουσίους ἐπικουφίσαι... ὡς ἐγὼ μὲν ἐκέλευον, σὺ δ' οὐκ ἤθελες πράττειν αὐτά.

Encore, V. Epistol. VII, p. 331 F, 332 B, 334 D, 336 A-D, — et la brève mention faite par Photius (Codex, 93) des ouvrages historiques perdus d'Arrien, relatifs à Diôn et à Timoleòn.

Epistol. VIII, p. 357 A. (Ce que Dion avait l'intention de faire. s'il n'avait été prévenu par la mort.) — Καὶ μετὰ ταῦτα Σικελίαν ἂν τὴν ἄλλην κατῴκισα, τοὺς μὲν βαρβάρους ἣν νῦν ἔχουσιν ἀφελόμενος, ὅσοι μὴ ὑπὲρ τῆς κοινῆς ἐλευθερίας διεπολέμησαν πρὸς τὴν τυραννίδα, τοὺς δ' ἔμπροσθεν οἰκητὰς τῶν Ἑλληνικῶν τόπων εἰς τὰς ἀρχαίας καὶ πατρῴας οἰκήσεις κατοικίσας. Cf. Plutarque, Timoleôn, c. 2. Αἱ δὲ πλεῖσται πόλεις ὑπὸ βαρβάρων μιγάδων καὶ στρατιωτῶν ἀμίσθων κατείχοντο. Les βάρβαροι auxquels Platon fait allusion dans ce dernier passage ne sont pas les Carthaginois (dont on ne devait s'attendre à ce qu'aucun vînt combattre dans le dessein d'abattre le despotisme à Syracuse), mais les Campaniens et les autres mercenaires que Denys l'Ancien avait pourvus au moyen des terres des Grecs expulsés. Ces hommes devaient avoir le plus grand intérêt à soutenir le despotisme, si la conservation de leurs propriétés y était attachée. Diôn jugea prudent de se concilier cette force puissante en promettant la confirmation de leurs biens à ceux d'entre eux qui voudraient prendre parti pour la liberté.

pens des cités helléniques soumises. A Naxos, à Katane, à Leontini et à Messênê, les anciens habitants avaient été dépossédés et remplacés par d'autres, à savoir, par des mercenaires gaulois et ibériens. Des communautés transformées ainsi, avec leurs premiers habitants libres réduits à la dépendance ou exilés, non-seulement cessèrent d'être purement helléniques, mais encore devinrent beaucoup moins populeuses et florissantes. De la même manière, Denys avait supprimé et absorbé dans Syracuse et dans Lokri les communautés grecques, jadis autonomes, de Rhegium, d'Hipponium et de Kaulonia, sur le côté italien du détroit. Dans les régions intérieures de l'Italie, il s'était allié avec les barbares lucaniens qui, même sans son aide, gagnaient du terrain et serraient de près les Grecs italiens de la côte.

Si nous examinons les résultats de la guerre faite par Denys contre les Carthaginois, depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière, nous remarquerons qu'il commença par perdre Gela et Kamarina, et que la paix qui lui permit de conserver Syracuse elle-même fut amenée, non pas par des succès qu'il eût obtenus, mais par la peste qui ruina ses ennemis, pour ne pas parler de la perfide collusion avec eux, qui, comme je l'ai fait remarquer, fut probablement le prix de leur garantie accordée à sa domination. Sa guerre contre les Carthaginois, en 387 avant J.-C., fut entreprise avec beaucoup de vigueur; elle lui fit recouvrer Gela, Kamarina, Agrigente et Sélinonte, et promit le succès le plus décisif. Mais bientôt le courant de la fortune tourna de nouveau contre lui. Il essuya des défaites capitales, et dut le salut de Syracuse, une seconde fois, seulement à la terrible peste qui anéantit l'armée d'Imilkôn. Une troisième fois, en 383 avant J.-C., Denys renouvela gratuitement la guerre contre Carthage. Après un brillant succès d'abord, il fut de nouveau complétement défait, et forcé de céder à son ennemie tout le territoire à l'ouest du fleuve Halikos, outre un tribut qu'il lui paya. De sorte que l'exacte différence entre le territoire sicilien de Carthage, — tel qu'il était au commencement de son empire et à la fin de son

règne, — se réduit à ceci : c'est que, à la première époque, il allait jusqu'au fleuve Himera ; — à la seconde, il n'allait que jusqu'au fleuve Halykos. L'espace intermédiaire entre les deux comprend Agrigente, avec la plus grande partie de son territoire, qui représente donc l'étendue du sol hellénique enlevée par Denys à la domination carthaginoise.

CHAPITRE III

AFFAIRES SICILIENNES APRÈS LA MORT DE DENYS L'ANCIEN — DENYS LE JEUNE ET DIÔN

Famille laissée par Denys à sa mort. — Diôn. Ses relations avec la famille de Denys. — Caractère personnel de Diôn. — Platon, Diôn et les philosophes pythagoriciens. — Influence extraordinaire de Platon sur Diôn. — Diôn apprend à haïr le despotisme de Denys. — Il conçoit de vastes vues politiques et de réforme. — Changement dans les habitudes de Diôn; — Il met Platon en rapport avec Denys. — Diôn conserve l'estime et la confiance de Denys jusqu'à la mort de ce dernier. — Ses visites au Péloponèse. — Mort de Denys l'Ancien. — Divergences d'intérêt entre les deux lignes de famille. — Denys le Jeune succède à son père. — Son caractère. — Conduite de Diôn; il se soumet à Denys le Jeune et lui donne des avis francs et salutaires. — Diôn acquiert une grande influence et l'estime de Denys. — Philistos est rappelé d'exil. — Diôn essaye d'agir sur l'esprit de Denys pour arriver à un gouvernement politique plus libre et à une amélioration intellectuelle. — Ses pressantes exhortations produisent un effet considérable, en inspirant à Denys un vif désir de voir Platon et de converser avec lui. — Invitation envoyée à Platon tant par Diôn que par Denys. — Hésitation de Platon; — Il consent avec répugnance à venir à Syracuse. — Platon vient dans cette ville. — Déférence et admiration que Denys lui témoigne d'abord. — Crainte et haine ressenties par Philistos et les autres courtisans. — Manière peu judicieuse dont Platon se conduisit avec Denys. — Platon et Diôn exhortent vivement Denys à se réformer et à corriger les défauts enracinés dans son âme. — Platon décourage l'inclination de Denys vers le bien politique. — Si Platon eût essayé de pousser Denys à un bon usage pratique de son pouvoir, Denys lui aurait obéi à ce moment, avec l'aide de Diôn. — Difficultés qu'ils auraient rencontrées en essayant de réaliser des projets salutaires. — Intrigues de Philistos et d'autres pour indisposer Denys contre Platon et Diôn. — Relations entre Denys et Diôn. — Fondement naturel à la jalousie de Denys. — Denys perd ses inclinations à des améliorations politiques; — Il en arrive à haïr Diôn. — Diôn est banni de Syracuse et envoyé en Italie. — Denys retient Platon dans l'Akropolis, mais le traite bien, et essaye de gagner son estime. — Il renvoie Platon; — puis le rappelle. — Seconde visite de Platon à Syracuse; — Son mécontentement. — Denys refuse de rappeler Diôn. — Denys confisque les biens de Diôn. — Mortification de Platon, qui obtient avec peine la permission de partir de Syracuse. — Diôn prend la résolution de se venger de Denys, et

de rentrer à Syracuse par la force et les armes à la main. — Platon rejoint Diôn dans le Péloponèse; — Exaspération de ce dernier. — Denys donne en mariage à Timokratês sa sœur Aretê, l'épouse de Diôn. — Ressources de Diôn. — Ses auxiliaires. — Platon; l'Académie; Alkimenês; Diôn réunit ses forces à Zakynthos. — Forces médiocres de Diôn opposées à la puissance prodigieuse de Denys. Diôn est décidé à vaincre ou à périr — Circonstances défavorables à Denys. — Mécontentement à Syracuse. — Hêrakleidês exilé de Syracuse; — Il projette d'attaquer Denys en même temps que Diôn. — Faiblesse de caractère de Denys lui-même. — Ses habitudes de désordre et d'ivrognerie. — Alarme des soldats de Diôn à Zakynthos, quand on leur apprit pour la première fois qu'on les menait contre Denys. — Eclipse de lune; — Inquiétude religieuse des soldats; — Ils sont rassurés par le prophète Miltas. — Voyage heureux depuis Zakynthos jusqu'en Sicile. — Diôn débarque à Hêrakleia; — Il apprend que Denys avec une flotte considérable vient de quitter Syracuse pour se rendre en Italie. — Marche de Diôn d'Hêrakleia sur Syracuse. — Diôn franchit le fleuve Anapos, et approche des portes de Syracuse. — Erreur de Timokratês laissé comme gouverneur de Syracuse dans l'absence de Denys. — Soulèvement général des Syracusains pour accueillir et assister Diôn. — Timokratês est obligé d'évacuer la cité, laissant Ortygia et Epipolæ avec des garnisons. — Entrée de Diôn dans Achradina; — Joie des citoyens; — Il proclame la liberté. — Diôn se présente aux Pentapyla en face d'Ortygia; — Il défie la garnison de cette forteresse de sortir et de combattre; — Il est choisi général par les Syracusains, avec son frère Megaklês et plusieurs autres. — Diôn s'empare d'Epipolæ et d'Euryalos. — Il élève un mur transversal d'une mer à l'autre pour bloquer Ortygia. — Retour de Denys à Syracuse; — Il essaye de négocier avec Diôn et les Syracusains; — Il les trompe par de fallacieuses propositions. — Sortie soudaine faite par Denys pour surprendre le mur de blocus; — Il est près de réussir; — Grande bravoure, efforts et danger de Diôn; — Il finit par repousser l'attaque et par recouvrer le mur. — Ortygia est bloquée de nouveau par terre; — Efforts de Denys avec sa flotte. — Hêrakleidês arrive du Péloponèse avec une flotte pour coopérer contre Denys. — Arrivée de Philistos avec sa flotte au secours de Denys. Bataille dans le Grand Port entre la flotte de Philistos et celle des Syracusains. — Philistos est défait et tué. — La dynastie de Denys fut presque perdue avec Philistos. — Intrigue de Denys contre Diôn dans Syracuse. — Parenté de Diôn avec la dynastie de Denys. — Soupçons nourris contre lui par les Syracusains. — Ses manières hautaines. — Rivalité d'Hêrakleidês. — Ce dernier est nommé amiral. — Diôn le fait déposer, et ensuite il se met à l'œuvre pour le faire renommer. — Intrigues et calomnies fomentées contre Diôn dans Syracuse, par les artifices de Denys. — Défiance des Syracusains à l'égard de Diôn, surtout à cause de sa parenté avec la famille de Denys. — Calomnies de Sôsis. — Nouvelles propositions de Denys. — Il sort furtivement d'Ortygia pour se rendre en Italie, laissant son fils Apollokratês à la tête de la garnison. — La dissension augmente entre Diôn et Hêrakleidês. — Diôn est déposé et ses soldats sont privés de la paye qui leur est due. — On nomme de nouveaux généraux. — Diôn est forcé de se retirer de Syracuse. — Mauvaise conduite des nouveaux généraux et du peuple à l'égard de ses soldats; — Il se défend et refuse d'employer plus de forces qu'il n'en fallait pour sa défense. — Diôn arrive à Leontini; — Les Léontins prennent parti pour lui contre les Syracusains. — Arrivée de Nypsios avec un renfort pour la garnison de Denys dans Ortygia. — Avantage remporté par Hêrakleidês et par les Syracusains sur Nypsios quand il arriva à Ortygia. — Confiance extravagante dans Syra-

cuse. — Nypsios exécute une sortie d'Ortygia, s'empare du mur de blocus, et pénètre de vive force dans Neapolis et Achradina. — Danger et détresse des Syracusains. — Ils envoient à Leontini invoquer l'aide de Diôn. — Assemblée à Leontini; — Discours pathétique de Diôn. — Emotion des soldats de Diôn et des Léontins; — Leur empressement à aller au secours de Syracuse. — Répugnance d'Hêrakleidês à laisser entrer Diôn dans Syracuse; — Assaut renouvelé et danger plus grand du côté de Nypsios; — Prières unanimes envoyées actuellement pour appeler Diôn. — Entrée de Diôn dans Syracuse; — il range ses troupes sur Epipolæ; — Etat effroyable de la cité. — Diôn refoule Nypsios et ses troupes dans Ortygia; — Il éteint les flammes et sauve Syracuse. — Reconnaissance et admiration universelles de la part des Syracusains envers Diôn. — Hêrakleidês et Theodotês se mettent à sa merci et implorent son pardon. — Diôn pardonne à Hêrakleidês. — Son exposé de motifs. — Traits remarquables dans cet acte de Diôn. — Diôn rétablit le blocus d'Ortygia, et rachète les prisonniers. — Diôn nommé général des troupes de terre sur la motion d'Hêrakleidês, qui est continué dans son commandement de la flotte. — Intrigues et dissensions dangereuses excitées par Hêrakleidês contre Diôn. — Les opérations contre Denys échouent. — Tentative faite pour remplacer Diôn par Gæsylos le Spartiate; — Bonne conduite de Gæsylos. — Apollokratês livre Ortygia à Diôn. — Diôn entre dans Ortygia. — Il recouvre sa femme. — Mort rapide de son fils. — Conduite de Diôn à l'heure du triomphe. — Soupçons conçus antérieurement relativement à Diôn, à savoir qu'il visait au despotisme pour lui-même; — Confirmés par sa conduite actuelle. — Il conserve son pouvoir dictatorial, avec la forteresse et la garnison d'Ortygia; — Il n'accorde pas la liberté à Syracuse. — Diôn a l'intention de se constituer roi, avec un plan de gouvernement et de discipline semblable à celui de Lykurgue. — Erreur de Diôn quant à sa position. — Diôn ne fait rien pour réaliser quelque mesure de liberté populaire. — Opposition suscitée contre lui par Hêrakleidês; — impatience des Syracusains de voir démolir les forteresses et le monument funèbre de Denys. — Diôn fait tuer Hêrakleidês en secret. — Progrès de l'oppression de Diôn; — Haine nourrie contre lui dans Syracuse. — Inquiétude et irritation de Diôn à cause de son impopularité. — Conspiration de Kallippos contre lui; — Artifices et parjure. — Kallippos fait assassiner Diôn. — Vie, sentiments et position changée de Diôn.

Denys l'Ancien, au moment de sa mort (367 av. J.-C.), se vantait de laisser sa domination « attachée par des chaines de fer », c'est-à-dire soutenue par un corps considérable de mercenaires (1) bien exercés et bien payés, — par des fortifications imprenables dans l'îlot d'Ortygia, — par

(1) Diodore (XVI, 9) et Cornélius Népos (Dion, c. 5) parlent tous les deux de 100,000 fantassins et de 10,000 chevaux. Le premier parle de 400 vaisseaux de guerre; le second, de 500. Le chiffre de l'infanterie et celui de la cavalerie paraissent évidemment exagérés. Ces deux auteurs doivent avoir copié sur le même original; peut-être sur Ephore.

quatre cents vaisseaux de guerre, — par d'immenses magasins d'armes et de provisions militaires, — et par une intimidation établie sur les esprits des Syracusains. Ce furent réellement « des chaînes de fer » tant qu'il y eut un homme comme Denys pour les tenir dans sa main. Mais il ne laissa pas de successeur à la hauteur de cette tâche, ni, à dire vrai, une succession libre d'obstacles. Il avait des enfants de deux femmes qu'il avait épousées toutes deux en même temps, comme nous l'avons déjà mentionné. L'épouse lokrienne, Doris, lui avait donné son fils aîné, nommé Denys, et deux autres; l'épouse syracusaine, Aristomachê, fille d'Hipparinos, lui avait donné deux fils, Hipparinos et Nysæos, — et deux filles, Sophrosynê et Aretê (1). Denys le Jeune ne peut guère avoir eu moins de vingt-cinq ans à la mort de son père et homonyme. Hipparinos, le fils aîné de l'autre épouse, était beaucoup plus jeune. Aristomachê, sa mère, était restée longtemps sans avoir d'enfants, fait que Denys l'Ancien attribua à des incantations opérées par la mère de l'épouse lokrienne, et qu'il punit en la mettant à mort, la regardant comme sorcière (2).

Les enfants d'Aristomachê, bien que la plus jeune lignée des deux, tirèrent un avantage considérable de la présence et de l'appui de son frère Diôn. Hipparinos, père de Diôn

(1) Plutarque, Diôn, c. 6; Théopompe, fr. 204, éd. Didot ap. Athenæum, X, p. 435; Diodore, XVI, 6; Cornélius Népos (Dion, c. 1).

Le scholiaste de la quatrième Épître de Platon donne, relativement aux relations personnelles et aux mariages de Denys l'Ancien, des renseignements qui ne s'accordent pas complétement avec ce qui est dit dans le sixième chapitre de la Vie de Diôn de Plutarque.

(2) Plutarque, Diôn, c. 3. L'âge de Denys le Jeune n'est nulle part positivement spécifié. Mais dans l'année 356 avant J.-C. au plus tard, — il avait un fils, Apollokratês, assez âgé pour qu'on lui confiât le commandement d'Ortygia, quand il l'évacua lui-même pour la première fois (Plutarque, Diôn, c. 37). Nous ne pouvons pas supposer qu'Apollokratês eût moins de seize ans au moment où il fut revêtu de cette fonction, ayant sa mère et ses sœurs à sa charge (c. 50). Apollokratês doit donc être né au moins déjà en 372 avant J.-C., peut-être même plus tôt. Supposez que Denys le Jeune eût vingt ans quand Apollokratês naquit; il devait ainsi être dans sa vingt-cinquième année au commencement de 367 avant J.-C., quand Denys l'Ancien mourut. Les expressions de Platon, quant à la jeunesse de Denys le Jeune à ce moment, s'accordent assez bien avec un pareil âge.

et d'Aristomachê, avait été le principal fauteur de Denys l'Ancien, lors de sa primitive usurpation, afin de refaire sa propre fortune (1), ruinée par de folles dépenses. Il avait si complétement rempli son but, que son fils Diôn était actuellement au nombre des hommes les plus riches de Syracuse (2); il possédait des biens estimés à plus de cent talents (environ 575,000 fr.). Diôn était en outre gendre de Denys l'Ancien, qui avait donné sa fille Sophrosynê en mariage à son fils (né d'une autre femme), Denys le Jeune, et sa fille Aretê, d'abord, à son frère Thearidês, — puis, à la mort de Thearidês, à Diôn. Comme frère d'Aristomachê, Diôn était ainsi beau-frère de Denys l'Ancien, et oncle tant d'Aretê, sa propre épouse, que de Sophrosynê, l'épouse de Denys le Jeune; comme époux d'Aretê, il était gendre de Denys l'Ancien, et beau-frère (aussi bien qu'oncle) de l'épouse du Jeune. Des mariages entre proches parents (en excluant toute union semblable entre frère et sœur utérins) étaient ordinaires dans les coutumes grecques. Nous ne pouvons douter que le despote ne comptât la bonne intelligence, que vraisemblablement de pareils liens produiraient entre les membres de ses deux familles et Diôn, au nombre des « chaînes de fer » qui attachaient sa domination.

Abstraction faite de sa fortune et d'une haute position, le caractère personnel de Diôn était en lui-même remarquable et distingué. Il avait un naturel énergique, une grande bravoure et des capacités intellectuelles très-considérables. Bien qu'il fût naturellement hautain et dédaigneux à l'égard des individus, cependant, quant à la communauté politique, son ambition n'était pas purement personnelle et égoïste, comme celle de Denys l'Ancien. Animé d'un vif amour de pouvoir, il était en même temps pénétré de ce sentiment de gouvernement réglé et de soumission de la volonté individuelle à des lois fixes, qui flottait dans l'atmosphère de la conversation et de la littérature

(1) Aristote, Politic. V, 5, 6.
(2) Platon, Epistol. VII, p. 347 A. Cf. l'offre de Diôn d'entretenir cinquante trirèmes à ses frais (Plutarque, Diôn, c. 6).

grecques, et tenait une place si élevée dans la morale grecque. Il était en outre capable d'agir avec enthousiasme, et de braver tous les dangers, en vue de faire réussir ses propres convictions.

Né vers l'année 408 avant J.-C. (1), Diôn avait vingt et un ans en 387 avant J.-C., quand Denys l'Ancien, après avoir démantelé Rhegium et soumis Krotôn, arriva à l'apogée de sa puissance, comme maître des Grecs siciliens et italiens. Haut placé dans la faveur de son beau-frère Denys, Diôn, sans doute, prit part aux guerres qui avaient servi à acquérir cette vaste domination, aussi bien qu'à la vie de jouissances et de luxe qui dominait en général parmi les Grecs opulents en Sicile et en Italie, et qui parut à l'Athénien Platon aussi surprenante que repoussante (2). Ce grand philosophe visita l'Italie et la Sicile vers 387 avant J.-C., comme je l'ai déjà mentionné. Il était lié et en relations avec l'école de philosophes appelés pythagoriciens, reste de cette confrérie pythagoricienne qui avait jadis exercé une influence politique si puissante sur les cités de ces régions, — et qui jouissait encore d'une réputation considérable, même après une chute politique complète, grâce au talent et au rang des membres individuels, combinés avec des habitudes d'étude solitaire, de mysticisme et d'attachement mutuel. Diôn aussi, jeune homme d'un esprit ouvert et d'ardentes aspirations, fut naturellement mis en communication avec ces pythagoriciens par les opérations de Denys l'Ancien en Italie (3). Par eux, il entra en relations avec Platon, dont la société fit époque dans sa vie.

---

(1) Diôn avait cinquante-cinq ans quand il mourut, la quatrième année après son départ du Péloponèse (Cornélius Népos, Dion, c. 10).

Sa mort arriva vraisemblablement vers 354 avant J.-C. Il devait ainsi être né vers 408 avant J. C.

(2) Platon, Epistol. VII, p. 326 D. Ἐλθόντα δὲ με ὁ ταύτῃ λεγόμενος αὖ βίος εὐδαίμων, Ἰταλιωτικῶν τε καὶ Συρακουσίων τραπεζῶν πλήρης, οὐδαμῇ οὐδαμῶς ἤρεσκε, δίς τε τῆς ἡμέρας ἐμπιμπλάμενον ζῆν καὶ μηδέποτε κοιμώμενον μόνον νύκτωρ, etc.

(3) Cicéron, De Finibus, V, 20; De Republ. I, 10. Jamblique (Vit. Pythagoræ, c. 199) appelle Diôn membre de la confrérie pythagoricienne, ce dont on peut douter; mais son assertion que Diôn obtint pour Platon, bien que seulement au moyen d'un prix considérable (100 mines), la possession d'un

La tournnre mystique d'imagination, la brièveté sentencieuse et les recherches mathématiques des pythagoriciens produisirent sans doute un effet imposant snr Diôn, précisément comme Lysis, membre de cette confrérie, avait acquis l'attachement d'Epaminondas, à Thèbes, et inflné sur ses sentiments. Mais le ponvoir qu'avait Platon d'agir sur les esprits des jeunes gens était beauconp plus pénétrant et plus irrésistible. Il possédait une expérience pratiqne considérable, une connaissance parfaite des sujets politiques et sociaux et un charme d'éloquence auxquels les pythagoriciens étaient étrangers. L'effet stimulant de la conversation sokratique, aussi bien que l'atmosphère démocratique dans laquelle Platon avait été élevé, avait développé toute l'aptitude communicative de son esprit; et quelque grande que paraisse cette aptitude dans ce qui nous reste de ses dialogues, il y a lieu de croire qu'elle était beaucoup plus grande dans sa conversation, plns grande peut-être en 387 avant J.-C., quand il était encore essentiellement le Platon sokratique, — qu'elle ne le devint plus tard, après qu'il se fut pénétré dans une certaine mesure du mysticisme de ces pythagoriciens (1). Élevé, comme Diôn l'avait été, à la cour de Denys, — accoutumé à ne voir autour de lui que servile déférence et jouissances voluptueuses, — non habitué à un langage libre ni à une large discnssion philosophique, — il trouva dans Platon un homme nouveau qui lui était présenté et un nouveau monde qni s'onvrait devant lui.

La conception d'une libre communauté, — avec des droits et des devoirs corrélatifs appartenant à chaque citoyen, déterminés par des lois et protégés ou imposés par un pou-

---

livre composé par le pythagoricien Philolaos, cette assertion, dis-je, ne semble pas improbable. Les anciens pythagoriciens n'écrivaient rien. Philolaos (vraisemblablement contemporain de Sokratès ou à peu près) fut le premier pythagoricien qui ait laissé un mémoire écrit. Que ce livre ne pût être obtenu que par l'intervention d'un Syracusain influent, — et même par lui seulement pour un prix considérable, — c'est ce qni est aisé à croire.

V. la Dissertation instructive de Gruppe, Ueber die Fragmente der Archytas und der aelteren Pythagoreer, p. 24, 26, 48, etc.

(1) V. un remarquable passage de Platon, Epist. VII, p. 328 F.

voir émanant de l'entité collective appelée la cité, — était au premier plan de la morale grecque ordinaire, — régnait spontanément dans les cœurs de toute multitude grecque réunie à une fête, — et avait été inspirée en partie à Diôn, bien que non pas par son expérience personnelle, toutefois par des maîtres, des sophistes et des poëtes. Cette conception essentielle et fondamentale pour les philosophes, aussi bien que pour le vulgaire, était non-seulement exposée par Platon avec une puissance supérieure de langage, mais encore portée à une perfection idéale par des améliorations et des perfectionnements. Avant tout, elle reposait sur une règle rigoureuse, même abstème et ascétique, quant au plaisir individuel, et sur une éducation soigneuse tant de l'esprit que du corps, qui donnait à chaque homme les qualités nécessaires pour accomplir ses devoirs comme citoyen, sujet que Platon (comme nous le voyons par ses dialogues) n'exposait pas simplement avec la force directe d'une prédication continue, mais qu'il touchait avec l'effet excitant et piquant, et qu'il renforçait au moyen des abondantes explications pratiques, du dialogue sokratique.

Si, dans le cas actuel, le stimulant était donné par le maître avec une puissance consommée, la prédisposition du disciple lui permit de produire tout son effet. Diôn devint un autre homme, tant au point de vue des sentiments publics que de la conduite individuelle. Il se rappela que, vingt années auparavant, Syracuse, sa patrie, avait été aussi libre qu'Athènes. Il apprit à abhorrer l'iniquité du despotisme qui avait renversé la liberté de sa ville natale, et avait aussi subséquemment foulé aux pieds les libertés de tant d'autres Grecs en Italie et en Sicile. On lui fit remarquer que la Sicile avait été rendue à demi barbare par les mercenaires étrangers importés comme instruments du despote. Il eut l'idée ou le rêve sublime de redresser ces injustices et ces maux accumulés. Son désir fut d'abord de purifier Syracuse de la souillure de l'esclavage, et de la revêtir de nouveau de l'éclat et de la dignité de la liberté, non toutefois dans la pensée de rétablir le gouvernement populaire tel qu'il avait existé avant l'usurpation, mais

d'établir un gouvernement constitutionnel amélioré, créé par lui-même, avec des lois qui non-seulement assureraient les droits individuels, mais feraient l'éducation des citoyens en leur prêchant la morale (1). La fonction qu'il rêvait pour lui-même, et que suggérait la conversation de Platon, n'était pas celle d'un despote comme Denys, mais celle d'un législateur despotique comme Lykurgue (2), profitant d'une toute-puissance momentanée que les citoyens reconnaissants lui auraient conférée dans un état de confusion publique, pour créer un bon système qui, une fois mis en mouvement, se maintiendrait en vigueur en façonnant les esprits des citoyens à son excellence intrinsèque. Quand il aurait ainsi délivré et réformé Syracuse, Diôn se promettait d'employer les forces syracusaines, non pas à anéantir, mais à recréer d'autres communautés helléniques libres d'une extrémité à l'autre de l'île, en en chassant tous les barbares, — tant les mercenaires introduits que les Carthaginois.

Tels étaient les espérances et les projets qui prenaient naissance dans l'esprit du jeune Diôn, à mesure qu'il écoutait Platon, espérances grosses de résultats futurs auxquels ils ne songeaient ni l'un ni l'autre, — et non indignes d'être comparées à ces aspirations enthousiastes que les jeunes rois spartiates Agis et Kleomenês puisèrent, un siècle après, en partie dans le commerce du philosophe Sphæros (3). Jamais auparavant Platon n'avait rencontré de disciple qui

(1) Platon, Epistol. VII, p. 335 F. Δίωνα γὰρ ἐγὼ σαφῶς οἶδα, ὡς οἷόν τε περὶ ἀνθρώπων ἄνθρωπον διισχυρίζεσθαι, ὅτι τὴν ἀρχὴν εἰ κατέσχεν, ὡς οὐκ ἄν ποτε ἐπ' ἄλλο γε σχῆμα τῆς ἀρχῆς ἐτράπετο, ἢ ἐπὶ τό — Συρακούσας μὲν πρῶτον, τὴν πατρίδα τὴν ἑαυτοῦ, ἐπεὶ τὴν δουλείαν αὐτῆς ἀπήλλαξε καὶ φαιδρύνας ἐλευθερίῳ ἐν σχήματι κατέστησε, τὸ μετὰ τοῦτ' ἂν πάσῃ μηχάνῃ ἐκόσμησε νόμοις τοῖς προσήκουσί τε καὶ ἀρίστοις τοὺς πολίτας· τότε ἐφεξῆς τούτοις προυθυμεῖτ' ἂν πρᾶξαι, πᾶσαν Σικελίαν κατοικίζειν καὶ ἐλευθέραν ἀπὸ τῶν βαρβάρων ποιεῖν, τοὺς μὲν ἐκβάλλων, τοὺς δὲ χειρούμενους ῥᾷον Ἱέρωνος, etc.

Cf. le commencement de la même épître, p. 324 A.

(2) Platon, Epistol. IV, p. 320 F (adressée à Diôn). ...Ὡς οὖν ὑπὸ πάντων ὁρώμενους παρασκευάζου τόν τε Λυκοῦργον ἐκεῖνον ἀρχαῖον ἀποδείξων, καὶ τὸν Κῦρον καὶ εἴ τις ἄλλος πώποτε ἔδοξεν ἤθει καὶ πολιτείᾳ διενεγκεῖν, etc.

(3) Plutarque, Kleomenês, c. 2-11.

saisit ses leçons si vite, qui les méditât si profondément, ou qui les prît à cœur avec tant de passion (1). Enflammé de cette ardeur nouvellement communiquée pour la philosophie, comme guide et directrice suprême d'une vertueuse conduite, Diôn modifia ses habitudes de vie; il changea la splendeur et le luxe d'un riche Sicilien pour l'existence simple et l'application régulière qui convenaient à un sectateur de l'Académie. Il persista dans cette voie sans hésiter, pendant tout le temps qu'il résida à la cour de Denys, malgré l'impopularité qu'il s'attira parmi ses compagnons immédiats. Son enthousiasme le conduisit même à croire que le despote lui-même, incapable de résister à ce langage persuasif qui l'avait converti, pourrait être amené doucement à employer sa force et sa puissance à de salutaires idées de réforme. En conséquence, Diôn, appelant Platon à Syracuse, lui procura une entrevue avec Denys. L'issue malheureuse de cette démarche a été racontée dans le chapitre précédent. Au lieu d'acquérir un nouveau converti, le philosophe fut assez heureux pour sauver sa personne et se retirer de l'antre de ce lion, où l'avait attiré l'imprudent enthousiasme de son jeune ami.

La dureté avec laquelle Denys traita Platon fut pour Diôn un avertissement pénible, bien que salutaire. Sans sacrifier ni ses propres convictions, ni la régularité philosophique de vie qu'il avait cru convenable d'adopter, — il vit que la patience était absolument nécessaire, et il se conduisit de manière à conserver entières la faveur et la confiance de Denys. Cette politique lui fut probablement recommandée par Platon lui-même, en vue d'un meilleur avenir. Mais

---

(1) Platon, Epistol. VII, p. 327 A. Δίων μὲν γὰρ δὴ μάλ' εὐμαθὴς ὢν πρός τε τἄλλα, καὶ πρὸς τοὺς τότε ὑπ' ἐμοῦ λεγομένους λόγους, οὕτως ὀξέως ὑπήκουσε καὶ σφόδρα, ὡς οὐδεὶς πώποτε ὧν ἐγὼ προσέτυχον νέων, καὶ τὸν ἐπίλοιπον βίον ζῆν ἠθέλησε διαφερόντως τῶν πολλῶν Ἰταλιωτῶν καὶ Σικελιωτῶν, ἀρετὴν περὶ πλείονος ἡδονῆς τῆς τε ἄλλης τρυφῆς ποιούμενος· ὅθεν ἐπαχθέστερον τοῖς περὶ τὰ τυραννικὰ νόμιμα ζῶσιν ἐβίω, μέχρι τοῦ θανάτου τοῦ περὶ Διονύσιον γενομένου.

Plutarque, Diôn, c. 4. Ὡς πρῶτον ἐγεύσατο λόγου καὶ φιλοσοφίας ἡγεμονικῆς πρὸς ἀρετήν, ἀνεφλέχθη τὴν ψυχήν, etc.

elle dut être fortement conseillée par les pythagoriciens de l'Italie méridionale, parmi lesquels était Archytas, distingué non-seulement comme mathématicien et ami de Platon, mais encore comme principal magistrat politique de Tarente. Pour ces hommes, qui habitaient à la portée (1), sinon sous la domination, de ce formidable despote syracusain, c'était un avantage inexprimable d'avoir un ami comme Diôn auprès de lui, possédant sa confiance, et leur servant de bouclier contre son déplaisir ou son intervention. Diôn surmonta sa nature inflexible, au point de se conduire envers Denys avec habileté et prudence. Il fut employé par le despote dans d'autres affaires importantes, aussi bien que dans des ambassades à Carthage, qu'il remplit bien, surtout en se faisant un grand honneur par son éloquence, et aussi dans l'exécution de divers ordres cruels, que son humanité mitigea secrètement (2). Après la mort de Thearidês, Denys donna à Diôn en mariage la veuve Aretê (sa fille) et continua jusqu'à la fin à le traiter avec faveur, acceptant de lui une liberté de censure qu'il ne tolérait de la part d'aucun autre conseiller.

Pendant les nombreuses années qui s'écoulèrent avant que le despote mourût, nous ne pouvons douter que Diôn n'ait trouvé des occasions de visiter le Péloponèse et Athènes pour les grandes fêtes ou autres buts. Il dut entretenir ainsi son amitié et ses relations philosophiques avec Platon. Étant ministre et parent, et peut-être successeur présomptif du plus puissant prince de la Grèce, il dut jouir partout d'une grande importance, rehaussée par sa philosophie et son éloquence. Les Spartiates, à cette époque, alliés de Denys, conférèrent à Diôn le rare honneur d'un vote de

(1) V. l'histoire dans Jamblique (Vit. Pythagoreæ, c. 189) d'une compagnie de troupes syracusaines sous Eurymenês, frère de Diôn, envoyées pour dresser une embuscade à quelques pythagoriciens entre Tarente et Métaponte. L'histoire n'a pas l'air vrai; mais l'état de circonstances qu'elle suppose jette du jour sur les rapports qui existaient entre Denys et les cités dans le golfe de Tarente.

(2) Plutarque, Diôn, c. 5, 6; Cornélius Népos, Dion, c. 1, 2.

droit de cité (1), et il reçut des témoignages de respect d'autres cités également. Ces honneurs contribuèrent à augmenter sa réputation à Syracuse, tandis que les visites à Athènes et aux cités de la Grèce centrale lui firent connaître à la fois un grand nombre d'hommes politiques et de philosophes.

Enfin, arriva la mort de Denys l'Ancien, occasionnée par une attaque inattendue de fièvre, après une maladie de quelques jours. Il n'avait pas fait de déclaration spéciale au sujet de sa succession (367 av. J.-C.). En conséquence, aussitôt que les médecins eurent prononcé qu'il était dans un danger imminent, une rivalité s'éleva entre ses deux familles : d'un côté, il y avait Denys le Jeune, fils de Denys l'Ancien et de l'épouse lokrienne Doris, et de l'autre côté, sa femme Aristomachê et son frère Diôn, représentant ses enfants Hipparinos et Nysæos, alors fort jeunes. Diôn, désirant obtenir pour ces deux jeunes gens soit une part dans le futur pouvoir, soit quelque autre disposition avantageuse, sollicita la permission de s'approcher du lit du malade. Mais les médecins refusèrent d'accéder à sa demande sans en instruire Denys le Jeune, qui, déterminé à s'y opposer, fit administrer à son père une potion soporifique, dont les effets furent tels que ce dernier ne se réveilla jamais de

(1) Plutarque, Diôn, c. 17, 49. Relativement à la rareté du vote du droit de cité spartiate, V. un remarquable passage d'Hérodote, IX, 33-35.

Plutarque dit que les Spartiates conférèrent par un vote leur droit de cité à Diôn pendant son exil, tandis qu'il était dans le Péloponèse après l'année 367 avant J.-C., en inimitié avec Denys le Jeune, alors despote de Syracuse, que (selon Plutarque) les Spartiates s'exposèrent à offenser, afin de pouvoir témoigner leur extrême admiration pour Diôn.

Je ne puis m'empêcher de croire que Plutarque est dans l'erreur quant à l'époque de ce don. Dans l'année 367 avant J.-C. et après, les Spartiates étaient dans un grand accablement, en jouant la partie perdue contre Thèbes. Il n'est guère concevable qu'ils fussent assez imprudents pour s'aliéner un allié important en vue d'honorer gratuitement un exilé qu'il haïssait et qu'il avait banni. Tandis que si nous supposons que le vote fut rendu pendant que Denys l'Ancien vivait, il dut passer pour un hommage adressé à lui aussi bien qu'à Diôn, et dut être un acte de prudence politique ainsi que de sincère respect. Plutarque parle comme s'il supposait que Diôn n'avait jamais été dans le Péloponèse avant le temps de son exil, ce qui, à mon sens, est extrêmement improbable.

manière à être en état de voir qui que ce fût (1). L'entrevue avec Diôn ayant échoué ainsi, et le père mourant sans donner aucun ordre, Denys le Jeune succéda en qualité de fils aîné, sans opposition. Il fut présenté à ce qu'on appelait une assemblée du peuple syracusain (2), et il prononça quelques phrases conciliantes, priant les Syracusains de lui continuer cette bonne volonté qu'ils avaient pendant si longtemps témoignée à son père. Naturellement, l'acquiescement et les acclamations ne firent pas défaut au nouveau maître des troupes, des trésors, des magasins et des fortifications d'Ortygia, « ces chaînes de fer » qui, comme on le savait, dispensaient de la nécessité d'un bon vouloir populaire réel.

Denys II (ou le Jeune), âgé alors d'environ vingt-cinq ans, était un jeune homme d'une capacité naturelle considérable et de mouvements vifs et animés (3), mais vain et faible de caractère, adonné à des caprices passagers, et plein d'un vif désir d'obtenir des louanges sans être capable d'efforts résolus ni persévérants pour en mériter (367 av. J.-C.). Jusqu'alors, il n'était nullement habitué à des affaires sérieuses d'aucune sorte. Il n'avait pas vu le service militaire, et n'avait pas été mêlé à la discussion de mesures politiques, ayant été soigneusement éloigné de l'un et de l'autre par l'extrême jalousie de son père. Sa vie s'était passée dans le palais ou akropolis d'Ortygia, au milieu de toutes les jouissances et de tout le luxe appartenant à une position princière, diversifiés au moyen du travail du charpentier et de l'art du tourneur auxquels il se livrait en amateur. Toutefois, les goûts du père introduisirent parmi les hôtes du palais un certain nombre de poëtes, de déclamateurs, de musiciens, etc., de sorte que le jeune Denys avait contracté pour la littérature poétique une inclination qui ouvrit son

(1) Cornélius Népos, Dion, c. 2; Plutarque, Diôn, c. 6.

(2) Diodore, XV, 74.

(3) Platon, Epistol. VII, p. 338 E. Ὁ δὲ οὔτε ἄλλως ἐστὶν ἀφυὴς πρὸς τὴν τοῦ μανθάνειν δύναμιν, φιλότιμος δὲ θαυμαστῶς, etc. Cf. p. 330 A, p. 328 B, et Epist. III, p. 316 C; p. 317 E.

Plutarque, Diôn, c. 7-9.

esprit aux sentiments généreux et aux idées larges de la perfection, plus que toute autre partie de son expérience très-bornée. Quant à la philosophie, aux conversations instructives, à l'exercice de la raison, il y était étranger (1). Mais la faiblesse et l'indécision mêmes de son caractère le rendaient susceptible d'être influencé, peut-être amélioré, par une volonté et une action fortes exercées sur lui de ce côté, au moins aussi bien que de tout autre.

Tel était le novice qui monta soudainement à la place du despote le plus énergique et le plus puissant du monde grec. Diôn, — qui était d'un âge mûr, dont les services et l'expérience étaient connus, et qui avait joui de toute la confiance de Denys l'Ancien, — aurait probablement pu susciter à Denys le Jeune des obstacles considérables. Mais il ne tenta rien de pareil. Il reconnut et appuya le jeune prince avec une sincérité cordiale, et renonça complétement à ses vues, quelles qu'elles fussent, en faveur des enfants d'Aristomachê, vues qui l'avaient engagé à solliciter la dernière entrevue avec le malade. Tout en s'appliquant à fortifier et à faciliter la marche du gouvernement, il essaya de gagner de l'influence et de l'ascendant sur l'esprit du jeune Denys. A la première réunion du conseil qui fut tenue après l'événement, Diôn se fit remarquer non moins par l'ardeur de son adhésion que par la dignité de son langage et par la sagesse de ses avis. Les autres conseillers, — accoutumés, sous le despote absolu qui venait de disparaître de la scène, à la simple fonction d'écouter ses ordres, d'y applaudir et d'y obéir, — s'épuisaient en phrases et en compliments, attentifs à saisir le ton du jeune prince avant d'oser exprimer une opinion décidée. Mais Diôn, au langage libre duquel Denys l'Ancien lui-même s'était soumis en partie, dédaigna tous ces petits moyens, commença immédiatement une revue complète de la situation actuelle, et suggéra les mesures positives bonnes à adopter. Nous ne

(1) Platon, Epistol. VII, p. 332 E. Ἐπειδὴ τὰ παρὰ τοῦ πατρὸς αὐτῷ ξυνεβεβήκει οὕτως ἀνομιλήτῳ μὲν παιδείας, ἀνομιλήτῳ δὲ συνουσιῶν τῶν προσηκουσῶν γεγονέναι, etc.

pouvons douter que, dans la transmission d'une autorité qui avait tant reposé sur l'esprit individuel du possesseur précédent, il n'y ait eu bien des précautions à prendre, surtout par rapport aux troupes mercenaires tant à Syracuse que dans les dépendances extérieures. Diôn exposa toutes ces nécessités du moment, en ajoutant des avis convenables. Mais de toutes les difficultés la plus grande était la guerre avec Carthage qui durait encore; et l'on prévoyait que vraisemblablement les Carthaginois la pousseraient avec plus de vigueur, en comptant sur le droit mal assuré et sur l'administration inexpérimentée du nouveau prince. Cette difficulté, Diôn s'en chargea. Si le conseil jugeait sage de faire la paix, il s'engagea à aller à Carthage et à la négocier, tâche dont il avait été chargé plus d'une fois sous Denys l'Ancien. Si, d'autre part, on se décidait à poursuivre la guerre, il conseilla d'équiper sans retard des forces imposantes, promettant de fournir, de ses grands biens, une somme suffisante pour armer cinquante trirèmes (1).

Non-seulement la sagesse supérieure et les vues inspiratrices de Diôn firent une impression profonde sur Denys, mais encore son offre généreuse d'appui pécuniaire aussi bien que personnel le remplit de reconnaissance (2). Selon toute probabilité, Diôn fit réellement suivre son offre d'effet; car, pour un homme de son caractère, l'argent avait peu de prix, si ce n'est comme moyen d'étendre son influence et d'acquérir de la réputation. La guerre avec Carthage semble avoir duré au moins toute l'année suivante (3) et s'être ter-

(1) Plutarque, Diôn, c. 6.

(2) Plutarque, Diôn, ch. 7. Ὁ μὲν οὖν Διονύσιος ὑπερφυῶς τὴν μεγαλοψυχίαν ἐθαύμασε καὶ τὴν προθυμίαν ἠγάπησε.

(3) Denys II était engagé dans une guerre à l'époque où Platon le visita pour la première fois à Syracuse, dans l'année qui suivit immédiatement son avénement (Platon, Epistol. III, p. 317 A). Nous pouvons raisonnablement présumer que cette guerre était la guerre avec Carthage. Cf. Diodore (XVI, 5), qui mentionne que Denys le Jeune fit également la guerre contre les Lucaniens pendant quelque temps, d'une manière languissante, et qu'il fonda deux cités sur la côte d'Apulia, dans l'Adriatique. Je regarde comme probable que ces deux fondations dont il vient d'être question furent des actes de Denys I, et non de Denys II. Il n'est pas vraisemblable qu'elles aient été entreprises par un jeune prince d'un caractère peu actif, dès son avénement même.

minée peu de temps après. Mais elle ne prit jamais ces proportions dangereuses que le conseil avait considérées comme probables. Toutefois, comme simple éventualité, elle était suffisante pour inspirer de l'alarme à Denys, combinée avec les autres exigences de sa nouvelle situation. D'abord il avait la pénible conscience de son inexpérience ; inquiet au sujet de dangers qu'il voyait alors pour la première fois, non-seulement il était ouvert aux avis, mais il demandait des inspirations dont il était reconnaissant à toute personne à laquelle il pouvait se fier. Diôn, identifié avec la famille de Denys par d'anciennes relations aussi bien que par un mariage, — honoré, plus que personne autre, de la confiance du vieux despote, et entouré de cette dignité accessoire qu'une rigueur ascétique de vie donne ordinairement avec excès, — présentait tous les titres à la confiance du fils. Et quand Denys vit que de ses conseillers non-seulement c'était lui qui la méritait le plus, mais encore que c'était le plus sincère et le plus hardi, il consentit volontiers aux mesures qu'il conseilla et céda aux mouvements qu'il inspira.

Telle était l'atmosphère politique de Syracuse pendant la période qui suivit immédiatement le nouvel avénement (367 av. J.-C.), tandis que l'on était en train de célébrer les splendides obsèques en l'honneur de Denys décédé, jointes à une colonne funèbre, si élaborée qu'elle illustra son constructeur Timæos, — et rappelées par des monuments d'architecture, trop grandioses pour être durables (1), immé-

(1) Tacite, Histor. II, 49. « Othoni sepulcrum instructum est, modicum et mansurum. »

Un personnage nommé Timæos fut immortalisé comme constructeur de la colonne funèbre : V. Athénée, V, p. 206. Goeller (Timæi Fragm. 95) et M. Didot (Timæi Fr.) ont rapporté tous les deux ce passage à Timée l'historien, et ont supposé qu'il avait trait à la description donnée par Timée de la colonne funèbre. Mais le passage d'Athénée me semble indiquer Timée comme *ayant construit*, non comme *ayant décrit* cette fameuse πυρά.

C'est lui qui est désigné, probablement, dans le passage de Cicéron (De Naturâ Deor. III, 35) : (Dionysius) « in suo lectulo mortuus *in Tympanidis rogum illatus est*, eamque potestatem quam ipse per scelus erat nactus, quasi justam et legitimam hereditatis loco filio tradidit. » Ce semble du moins la meilleure manière d'expliquer un passage qui embarrasse les éditeurs : V. la note de Davis.

diatement en dehors d'Ortygia, près des Portes Royales qui conduisaient à cette citadelle. Parmi les mesures populaires, naturelles au commencement d'un nouveau règne, l'historien Philistos fut rappelé d'exil (1). Il avait été l'un des premiers et des plus dévoués partisans de Denys l'Ancien, qui, cependant, avait fini par le bannir, et ne lui avait jamais pardonné ensuite. Son rappel semblait actuellement promettre un nouvel et important auxiliaire à Denys le Jeune, qu'il présentait aussi comme adoucissant les procédés rigoureux de son père. Sous ce rapport, cette mesure s'accordait avec les vues de Diôn, bien que Philistos devînt plus tard son grand adversaire.

Diôn était alors à la fois le premier ministre et le conseiller de confiance du jeune Denys. Il soutint la marche du gouvernement avec une énergie entière, et eut une importance politique plus considérable que Denys lui-même. Mais le succès, sous ce rapport, n'était pas le but auquel tendaient ses efforts. Il ne désirait ni servir un despote ni devenir despote lui-même. Le moment était favorable pour reprendre ce projet qu'il avait puisé jadis dans le commerce de Platon et qui, malgré le dénigrement méprisant de son premier maître, s'était toujours depuis attaché à lui comme le rêve de son cœur et de sa vie. Faire de Syracuse une cité libre, sous un gouvernement, non de bon plaisir, mais de bonnes lois, avec lui-même comme législateur en substance, sinon de nom, affranchir et rétablir les cités helléniques de Sicile devenues à demi barbares, — et chasser les Cartha-

(1) Plutarque (De Exilio, p. 637) et Cornélius Népos (Dion, c. 3) disent que Philistos fut rappelé sur les conseils des ennemis de Diôn, pour servir de contre-poids et de correctif à l'ascendant de ce dernier sur Denys le Jeune. Bien que Philistos ait réellement joué ce rôle plus tard, je doute que tel ait été le motif qui le fit rappeler. Il semble être revenu avant les obsèques de Denys l'Ancien, c'est-à-dire de très-bonne heure après le commencement du nouveau règne. Philistos avait décrit, dans son histoire, ces obsèques d'une manière si élaborée et si abondante, que ce passage de son ouvrage excita l'attention spéciale des anciens critiques (V. Philisti Frag. 42, éd. Didot; Plutarque, Pélopidas, c. 34). J'ose croire que cela prouve qu'il fut *présent* aux obsèques, qui durent naturellement faire sur lui une très-grande impression, puisqu'elles furent au nombre des premières choses qu'il vit après son long exil.

ginois, — tels furent les plans auxquels il se consacra alors de nouveau avec un enthousiasme infatigable. Mais il ne songea pas pour les accomplir à d'autres moyens qu'au consentement et à l'initiative de Denys lui-même. L'homme qui avait été assez confiant pour songer à agir sur l'âme de fer du père n'était pas de nature à désespérer de façonner de nouveau le métal plus malléable dont était composé le fils. En conséquence, tout en rendant à Denys les meilleurs services comme ministre, il reprit également le rôle de Platon, et essaya de le persuader de réformer et lui-même et son gouvernement. Il s'efforça de réveiller en lui un goût pour une conduite privée meilleure et plus noble que celle qui régnait parmi les compagnons de plaisir dont il était entouré. Il insista avec enthousiasme sur la conversation de Platon, pleine de science et d'excitation pour les âmes; et il en lisait tout haut ou en répétait des spécimens (1), élevant l'auditeur non-seulement à une sphère intellectuelle plus haute, mais encore à la pleine majesté d'esprit nécessaire pour gouverner les autres avec honneur et avantage. Il signala la gloire sans pareille que Denys acquerrait aux yeux de la Grèce, s'il consentait à employer son immense puissance, non comme un despote agissant sur les craintes de sujets, mais comme un roi recommandant la tempérance et la justice, par son exemple paternel aussi bien que par de bonnes lois. Il essaya de démontrer que Denys, quand il aurait délivré Syracuse et se serait placé comme un roi au pouvoir limité et responsable au milieu de citoyens reconnaissants, aurait contre les barbares une force beaucoup plus réelle qu'à présent (2).

Telles furent les nouvelles convictions que Diôn s'efforça de faire entrer dans l'esprit du jeune Denys, comme une foi et un sentiment vivants. Pénétré comme il l'était de l'idée platonique, — que rien ne pourrait être fait pour l'amélio-

---

(1) Plutarque, Diôn, c. 11. Ταῦτα πολλάκις τοῦ Δίωνος παραινοῦντος, καὶ τῶν λόγων τῶν Πλάτωνος ἔστιν οὕστινας ὑποσπείροντος, etc.

(2) Plutarque, Diôn, c. 10, 11; Platon, Epist. VII, p. 327 C.

ration et le bonheur de l'humanité (1), tant que la philosophie et le pouvoir de gouverner ne seraient pas réunis dans les mêmes mains, mais que ce but serait atteint si cette condition était remplie, — il crut voir devant lui une chance de réaliser cette réunion, dans le cas du plus grand de tous les potentats helléniques. Il voyait déjà dans son imagination son pays natal et ses concitoyens rendus libres et vertueux, ennoblis et conduits au bonheur, sans meurtre ni persécution (2), simplement par l'emploi intelligent, et fait en vue du bien, d'un pouvoir déjà organisé. Si un hasard avait jeté le despotisme entre les mains de Diôn lui-même, à cette époque de sa vie, le monde grec aurait probablement vu l'essai d'une expérience aussi mémorable et aussi généreuse que tout événement consigné dans son histoire ; quel en eût été le résultat, c'est ce que nous ne saurions dire. Mais ce fut assez pour enflammer son âme dans sa partie la plus intime, de ne se voir séparé de l'expérience que par la nécessité de persuader un jeune homme susceptible d'impressions sur lequel il avait beaucoup d'influence ; et quant à lui, il se contenta entièrement, dans une si noble entreprise, de la position plus humble de ministre nominal, bien qu'il en fût le créateur et le chef (3). Son talent de persuasion, fortifié comme il l'était par une grande véhémence aussi bien que par sa position imposante et par sa capacité pratique, produisit réellement un grand effet sur Denys. Ce jeune homme parut animé d'un vif désir de s'améliorer et d'acquérir les qualités nécessaires pour faire des pouvoirs du gouvernement un usage conforme à l'idéal que lui représentait Diôn. Il donna une preuve de la sincérité de son sentiment en exprimant le vif désir de voir Platon et de

(1) Platon, Epist. VII, p. 328 A; p. 335 E.; Platon, Repub. VI, p. 499, C, D.

(2) Platon, Epist. VII, p. 327 E... Ὃ δὴ καὶ νῦν εἰ διαπράξαιτο ἐν Διονυσίῳ ὡς ἐπεχείρησε, μεγάλας ἐλπίδας εἶχεν, ἄνευ σφαγῶν καὶ θανάτων καὶ τῶν νῦν γεγονότων κακῶν, βίον ἂν εὐδαίμονα καὶ ἀληθινὸν ἐν πάσῃ τῇ χώρᾳ κατασκευάσαι.

(3) Platon, Epist. VII, p. 333 B. Ταὐτὸν πρὸς Δίωνα Συρακόσιοι τότε ἔπαθον, ὅπερ καὶ Διονύσιος, ὅτε αὐτὸν ἐπεχείρει παιδεύσας καὶ θρέψας βασιλέα τῆς ἀρχῆς ἄξιον, οὕτω κοινωνεῖν αὐτῷ τοῦ βίου παντός.

converser avec lui, et il lui envoya plusieurs messages personnels pour le prier avec chaleur de venir à Syracuse (1).

C'était précisément la première démarche que Diôn s'était appliqué à provoquer. Il connaissait bien, par son expérience personnelle, la magie merveilleuse de la conversation de Platon quand il parlait aux jeunes gens. En amenant Platon à Syracuse, et en faisant entendre son éloquent langage à Denys disposé à l'avance, il croyait réaliser en quelque sorte l'union de la philosophie et du pouvoir. Conséquemment, il envoya à Athènes, en même temps que l'invitation de Denys, les prières les plus pressantes et les plus expresses de sa part. Il représenta le prix immense à gagner, — c'est-à-dire rien moins que le moyen de diriger l'action d'un pouvoir organisé, s'étendant sur tous les Grecs d'Italie et de Sicile, — pourvu seulement que l'esprit de Denys pût être complétement gagné. C'était (disait-il) déjà à moitié fait; non-seulement Denys lui-même, mais encore ses jeunes demi-frères de l'autre ligne, avaient conçu les aspirations intellectuelles les plus vives, et il leur tardait de boire à la source pure de la vraie philosophie. Tout présageait un succès complet, tel qu'ils deviendraient des prosélytes sincères et actifs, si Platon voulait seulement venir sans tarder, — avant que des influences hostiles eussent eu le temps de les corrompre, — et consacrer à cette tâche son talent incomparable de pénétrer les jeunes esprits. Dans le fait, ces influences hostiles étaient à l'œuvre, et très-activement; si elles l'emportaient, non-seulement elles ruineraient le projet de Diôn, mais même elles pourraient provoquer son expulsion ou menacer sa vie. Platon, en déclinant l'invitation, pourrait-il laisser son champion et son apôtre dévoué livrer une si grande bataille, seul et sans secours? Qu'est-ce que Platon pourrait plus tard se dire à lui-même, si en refusant

(1) Platon, Epist. VII, p. 327 E; Plutarque, Diôn, c. 11. Ἔσχεν ἔρως τὸν Διονύσιον ὀξὺς καὶ περιμανὴς τῶν τε λόγων καὶ τῆς συνουσίας τοῦ Πλάτωνος. Εὐθὺς οὖν Ἀθήναζε πολλὰ μὲν ἐφοίτα γράμματα παρὰ τοῦ Διονυσίου, πολλαὶ δ' ἐπισκήψεις τοῦ Δίωνος, ἄλλαι δ' ἐξ Ἰταλίας παρὰ τῶν Πυθαγορικῶν, etc.

de venir, non-seulement il laissait échapper la plus grande victoire en perspective qui se fût jamais présentée à la philosophie, mais encore s'il permettait la corruption de Denys et la ruine de Diôn (1)?

Ces appels, expressifs et touchants en eux-mêmes, arrivèrent à Athènes, renforcés par des sollicitations, à peine moins pressantes, d'Archytas de Tarente et des autres philosophes pythagoriciens du Sud de l'Italie, pour le bien-être personnel desquels, sans parler des intérêts de la philosophie, le caractère du futur gouvernement syracusain était d'une importance capitale. Platon fut profondément agité et fort embarrassé. Il avait alors soixante et un ans. Il jouissait de la plus haute estime, dans le bosquet d'Akadèmos près d'Athènes, au milieu d'auditeurs venus de toutes les parties de la Grèce et remplis d'admiration pour lui. La démocratie athénienne, si elle ne lui accordait pas d'influence sur les affaires publiques, ne l'inquiétait pas ni n'amoindrissait sa gloire intellectuelle. Le voyage à Syracuse proposé l'enlevait à cette position enviable pour le jeter dans une nouvelle carrière de hasard et de spéculation, brillante, il est vrai, et flatteuse au delà de tout ce que la philosophie avait jamais abordé, si elle réussissait, mais pleine de honte et même de danger pour tous les intéressés, si elle échouait. Platon avait déjà vu Denys l'Ancien entouré de ses murs et de ses mercenaires dans Ortygia, et il avait appris par une expérience cruelle combien il était dangereux d'exposer la philosophie à un auditeur intraitable, dont le déplaisir se traduisait si promptement en acte. Le spectacle de despotes contemporains plus près d'Athènes, tels qu'Euphrôn de Sikyôn et Alexandre de Pheræ, n'était nullement rassurant; et il ne pouvait raisonnablement jouer sa personne et sa réputation sur la chance que Denys le Jeune pourrait être une glorieuse exception à la règle générale. Pour vaincre ces scrupules, il avait à la vérité l'invitation positive et respectueuse de Denys lui-même, qui toutefois

(1) Platon, Epist. VII, p. 328.

aurait été considérée comme un caprice passager, bien que vif, de la part du jeune prince, si elle n'avait été appuyée par les fortes assurances d'un homme mûr et d'un ami estimé tel que Diôn. C'est à ces assurances, et à la honte qu'il encourrait en laissant Diôn livrer la bataille et courir le danger seul, que Platon sacrifia ses motifs d'hésitation. Il alla à Syracuse, moins avec l'espoir de réussir dans la conversion projetée de Denys, que par la crainte de s'entendre lui et sa philosophie taxés d'impuissance avouée, — comme bonne seulement pour les discussions de l'école, reculant devant toute application pratique, trahissant les intérêts de ses amis pythagoriciens, et abandonnant honteusement ce champion dévoué qui lui avait à moitié ouvert la porte pour qu'il fût admis d'une manière triomphale (1).

Tel est l'exposé que le philosophe fait de l'état de son esprit en allant à Syracuse. En même temps il donne à entendre que ses motifs furent très-différemment interprétés par d'autres (2). Et comme le récit que nous possédons fut écrit quinze ans après l'événement, — alors que Diôn avait péri, que l'entreprise syracusaine n'avait réalisé rien de ce qu'on avait espéré, et que Platon n'y songeait qu'avec la douleur et l'amertume les plus grandes (3), qui ont dû empoisonner les trois ou quatre dernières années de sa vie, — nous pouvons à bon droit soupçonner qu'il transporte à 367 avant J.-C. les sentiments de 352 avant J.-C.; et qu'à la première époque il vint à Syracuse, non-seulement parce qu'il eut honte de refuser, mais encore parce qu'il fut réellement flatté de quelques espérances de succès.

---

(1) Platon, Epist. VII, p. 328. Ταύτῃ μὲν τῇ διανοίᾳ καὶ τόλμῃ ἀπῆρα οἴκοθεν, οὐχ ᾗ τινὲς ἐδόξαζον, ἀλλ' αἰσχυνόμενος μὲν ἐμαυτὸν τὸ μέγιστον, μὴ δόξαιμί ποτε ἐμαυτῷ παντάπασι λόγος μόνον ἀτεχνῶς εἶναί τις, ἔργου δὲ οὐδενὸς ἄν ποτε ἑκὼν ἀνθάψασθαι, κινδυνεύσειν δὲ προδοῦναι πρῶτον μὲν τὴν Δίωνος ξενίαν ἐν κινδύνοις ὄντως γεγονότος οὐ σμικροῖς· εἴτ' οὖν πάθοι τι, εἴτ' ἐκπεσὼν ὑπὸ Διονυσίου καὶ τῶν ἄλλων ἐχθρῶν ἔλθοι παρ' ἡμᾶς φεύγων, καὶ ἀνέροιτο, εἰπὼν, etc.

(2) Cela est contenu dans les mots οὐχ ᾗ τινὲς ἐδόξαζον, — cités plus haut.

(3) Platon, Epist. VII, p. 350 E. Ταῦτα εἶπον μεμισηκὼς τὴν περὶ Σικελίαν πλάνην καὶ ἀτυχίαν, etc.

Xenokratês semble avoir accompagné Platon en Sicile (Diogène Laërce, IV, 2, 1).

Quelque découragé qu'il puisse avoir été auparavant, il ne pouvait guère manquer de concevoir des espérances d'après la chaleur de sa première réception. Une des voitures royales le trouva à son débarquement et le transporta à sa demeure. Denys offrit un sacrifice d'actions de grâces aux dieux pour son heureuse arrivée. Les banquets à l'akropolis se distinguèrent par leur simplicité et leur sobriété. Jamais on n'avait vu Denys si doux en répondant aux solliciteurs ou en faisant les affaires publiques. Il commença immédiatement à prendre des leçons de géométrie de Platon. Naturellement tous ceux qui l'entouraient furent pris d'un goût soudain pour la géométrie (1); de sorte que les planchers furent tous couverts de sable, sur lequel on ne vit tracés que des triangles et d'autres figures, avec des démonstrateurs, et un cercle attentif à leur exposition. Ceux qui avaient habité l'akropolis sous le règne du dernier despote trouvèrent ce changement assez surprenant. Mais leur surprise se changea en alarme quand, à un sacrifice périodique qui fut précisément offert alors, Denys lui-même arrêta le héraut qui prononçait la prière adressée habituellement aux dieux : — « Puisse le despotisme rester longtemps inébranlable ! » — « Arrête ! (dit Denys au héraut) n'attire pas sur nous une pareille malédiction (2) ! » Pour Philistos et pour les anciens hommes politiques, ces mots ne présageaient rien moins qu'une révolution funeste à la dynastie, et la ruine du pouvoir syracusain. Un seul sophiste athénien (s'écriaient-ils) sans autres forces que sa langue et sa réputation avait accompli la conquête de Syracuse ; tentative dans laquelle des milliers de ses compatriotes avaient péri misérablement un demi-siècle auparavant (3). Ils éprouvèrent un dégoût

(1) Plutarque, De Adulator. et Amici Discrimine, p. 52 C.

(2) Plutarque, Diôn, c. 13. Οὐ παύσῃ καταρώμενος ἡμῖν.

(3) Plutarque, Diôn, c. 14. Ἔνιοι δὲ προσεποιοῦντο δυσχεραίνειν, εἰ πρότερον μὲν Ἀθηναῖοι ναυτικαῖς καὶ πεζικαῖς δυνάμεσι δεῦρο πλεύσαντες ἀπώλοντο καὶ διεφθάρησαν πρότερον ἢ λαβεῖν Συρακούσας, νυνὶ δὲ δι' ἑνὸς σοφιστοῦ καταλύουσι τὴν Διονυσίου τυραννίδα.

Platon est ici représenté comme *sophiste*, dans le langage de ceux qui ne l'aimaient pas. Platon, la grande autorité qui est toujours citée quand on dénigre les personnages appelés *sophistes*, a autant de titres qu'eux à ce

inexprimable à voir Denys abdiquer en faveur de Platon, et négliger le soin de ses forces immenses et de sa vaste domination pour s'occuper de problèmes géométriques et de discussions sur le *summum bonum*.

Pendant un moment, Platon sembla être despote de Syracuse ; de sorte que les nobles objets pour lesquels Diôn avait fait tant d'efforts étaient en apparence à sa portée, totalement ou en partie. Et autant que nous en pouvons juger, ils auraient été à un haut degré à sa portée, si cette situation, si intéressante et grosse de conséquences pour le peuple de Sicile, eût été convenablement mise à profit. Avec tout le respect dû au plus grand philosophe de l'antiquité, nous sommes forcé d'avouer que, d'après ce qu'il expose lui-même, non-seulement il ne sut pas tirer parti de la situation, mais qu'il contribua même à la gâter par une rigueur hors de saison. Admirer la philosophie dans ses maîtres distingués est une chose ; l'apprendre et se l'approprier en est une autre, plus rare et plus difficile, qui demande un travail assidu et des qualités peu communes ; tandis que ce que Platon appelle « la vie philosophique (1), » ou prédominance pratique d'une intelligence bien exercée et de desseins moraux bien choisis, combinée avec le minimum de désir personnel, —.est un troisième degré, plus élevé et plus rare encore. Or Denys n'avait atteint que le premier degré. Il avait conçu pour Platon une admiration ardente et profonde. Il avait puisé ce sentiment dans les exhortations de Diôn, et nous verrons par sa conduite subséquente que c'était réellement un sentiment à la fois sincère et durable. Mais il admirait Platon sans avoir ni l'inclination ni le talent de

nom, et il esl appelé égalemenl ainsi par des commentateurs hostiles. J'ai attiré particulièrement l'attenlion sur ce fait dans le chapitre quatrième du douzième volume, où j'ai tâché de prouver qu'il n'y avait ni école, ni secte, ni corps de personnes distinguées par une uniformité de doclrine el de pratique, el portant le nom distinctif de *sophistes*, et que ce nom étail commun à lous les hommes lettrés ou maîtres, quand on parlail d'eux dans un esprit malveillant.

(1) Platon, Epist. VII, p. 330 B. Ἐγὼ δὲ πάντα ὑπέμενον. τὴν πρώτην διάνοιαν φυλάττων ἥπερ ἀφικόμην, εἴπως εἰς ἐπιθυμίαν ἔλθοι τῆς φιλοσόφου ζωῆς (Denys) — ὁ δ' ἐνίκησεν ἀντιτείνων.

s'élever plus haut et d'acquérir ce que Platon appelait philosophie. Or c'était une bonne fortune inattendue et extrêmement honorable pour l'enthousiasme persévérant de Diôn, que Denys eût été amené au point d'admirer Platon, d'invoquer sa présence et de l'installer comme une sorte de pouvoir spirituel à côté du pouvoir temporel. C'était beaucoup plus qu'on n'aurait pu espérer; mais demander davantage et insister pour que Denys allât à l'école et suivît un cours complet de régénération intellectuelle, — c'était un but qu'il n'était guère possible d'atteindre et qui devenait positivement dangereux en cas d'échec. Par malheur, c'est précisément cette erreur que Platon, et Diôn par déférence pour Platon, semblent avoir commise. Au lieu de profiter de l'ardeur actuelle de Denys pour le pousser immédiatement à prendre des mesures politiques actives, avantageuses au peuple de Syracuse et de Sicile, avec toute la force d'une autorité qui à ce moment aurait été irrésistible, — au lieu de l'encourager contre les craintes ou les difficultés mal fondées de l'exécution, en lui montrant qu'on lui faisait entièrement honneur de tout le bien qu'il accomplissait, méditait ou adoptait réellement, — Platon ajourna tout cela comme choses pour lesquelles son royal élève n'était pas encore mûr. Lui et Diôn commencèrent à agir avec Denys comme un confesseur traite son pénitent; à sonder l'homme intérieur (1), — à lui exposer son indignité, — à lui montrer que sa vie, son éducation, ses compagnons avaient tous été vicieux, — à lui recommander le repentir et l'amendement sur ces points, avant qu'il pût recevoir l'absolution et l'au-

(1) Platon, Epist. VII, p. 332 E. Ἃ δὴ καὶ Διονυσίῳ συνεβουλεύομεν ἐγὼ καὶ Δίων, ἐπειδὴ τὰ παρὰ τοῦ πατρὸς αὐτῷ ξυνεβεβήκει, οὕτως ἀνομιλήτῳ μὲν παιδείας, ἀνομιλήτῳ δὲ συνουσιῶν τῶν προσηκουσῶν γεγονέναι, πρῶτον ἐπὶ ταῦτα ὁρμήσαντα φίλους ἄλλους αὑτῷ τῶν οἰκείων ἅμα καὶ ἡλικιωτῶν καὶ συμφώνους πρὸς ἀρετὴν κτήσασθαι, μάλιστα δὲ αὐτὸν αὑτῷ, τούτου γὰρ αὐτὸν θαυμαστῶς ἐνδεᾶ γεγονέναι· λέγοντες οὐκ ἐναργῶς οὕτως — οὐ γὰρ ἦν ἀσφαλὲς — ὡς οὕτω μὲν πᾶς ἀνὴρ αὑτόν τε καὶ ἐκείνους ὧν ἂν ἡγεμὼν γένηται σώσει, μὴ ταύτῃ δὲ τραπόμενος τἀναντία πάντα ἀποτελεῖ· πορευθεὶς δὲ ὡς λέγομεν, καὶ ἑαυτὸν ἔμφρονα καὶ σώφρονα ποιησάμενος, εἰ τὰς ἐξηρημωμένας Σικελίας πόλεις κατοικίσειε νόμοις τε ξυνδήσειε καὶ πολιτείαις, etc.

Cf. aussi p. 331 F.

torisation d'entrer dans la vie politique active, — à lui dire qu'il devait se réformer et devenir un homme raisonnable et tempérant, avant d'être propre à entreprendre sérieusement la tâche de gouverner les autres.

Tel fut le langage que Platon et Diôn tinrent à Denys. Ils savaient bien dans le fait qu'ils marchaient sur un terrain difficile, — que tout en irritant un cheval fougueux dans sa partie sensible, ils n'avaient rien qui les garantît de ses ruades (1). En conséquence, ils eurent recours à une foule de circonlocutions et d'expressions équivoques, de manière à adoucir l'offense faite. Mais l'effet n'en fut pas moins produit, et Denys se dégoûta de ses velléités de bien politique. Non-seulement Platon refusa d'entamer des recommandations politiques qui lui étaient propres, mais il découragea, au lieu de les fortifier, les bonnes résolutions positives que Diôn avait déjà réussi à inculquer. Denys annonça de son propre mouvement, en présence de Platon, son désir et son intention de transformer son despotisme à Syracuse en une royauté limitée, et de rétablir les cités de Sicile qui avaient perdu le caractère hellénique. C'étaient les deux grands points auxquels Diôn s'était appliqué si généreusement à l'amener, et pour la réalisation desquels il avait expressément invoqué le concours de Platon. Cependant que dit ce dernier quand il entend cette importante déclaration? Au lieu d'accorder des éloges et des encouragements, il fait à Denys cette sèche remarque : — « Fais ton éducation, depuis le commencement jusqu'à la fin, et alors tu accompliras tout cela ; autrement ne songe pas à l'entreprendre (2). » Denys se plaignit plus tard, et avec toute ap-

---

(1) Horace, Satires, II, 1, 17.
« Haud mihi deero
Cum res ipsa feret. Nisi dextro tempore Flacci
Verba per attentam non ibunt Cæsaris aurem :
Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus. »

(2) Platon, Epist. III, 315 E. Φάσι δὲ οὐκ ὀλίγοι λέγειν σε πρός τινας τῶν παρά σε πρεσβευόντων, ὡς ἄρα σοῦ ποτὲ λέγοντος ἀκούσας ἐγὼ μέλλοντος τάς τε Ἑλληνίδας πόλεις ἐν Σικελίᾳ οἰκίζειν, καὶ Συρακουσίους ἐπικουφίσαι, τὴν ἀρχὴν ἀντὶ τυραννίδος εἰς βασίλειαν μεταστήσαντα, ταῦτ' ἄρα σὲ μὲν τότε, ὡς σὺ φῄς, διεκώλυσα — νῦν δὲ Δίωνα διδάσκοιμι δρᾷν

parence de raison (quand Diôn était en exil, menaçant Syracuse d'une attaque, et accompagné des sympathies favorables de Platon), que le grand philosophe l'eût réellement détourné (lui Denys) d'effectuer ces améliorations capitales qu'il encourageait maintenant Diôn à accomplir au moyen d'une invasion armée. Platon fut plus tard très-sensible à ce reproche, mais même sa justification prouve qu'il n'était pas en général immérité.

Plutarque fait observer que Platon avait une noble conscience de la dignité philosophique en dédaignant de respecter les personnes, et en refusant aux défauts de Denys une mesure plus grande d'indulgence que celle qu'il aurait accordée à un disciple ordinaire de l'Académie (1). Si nous lui faisons honneur d'un sentiment honorable en lui-même, ce ne peut être qu'aux dépens de sa capacité pour traiter la vie pratique, en admettant (pour citer une phrase remarquable de l'un de ses dialogues) que « il essayait de traiter les hommes individuellement sans connaître ces règles de l'art ou de la pratique qui ont trait aux affaires humaines (2). » Denys n'était pas un élève ordinaire, et Platon ne pouvait pas raisonnablement espérer la même docilité absolue de la part d'un prince dont tant d'influences hostiles se disputaient l'oreille. Platon et Denys n'étaient pas non plus les seules personnes intéressées. Il y avait de plus, en premier

---

αὐτά, καὶ τοῖς διανοήμασι τοῖς σοῖς τὴν σὴν ἀρχὴν ἀφαιρούμεθά σε...

Ibid., p. 319 B. Εἶπες δὲ καὶ μάλ' ἀπλάστως γελῶν, εἰ μέμνημαι, ὡς παιδευθέντα μὲ ἐκέλευες ποιεῖν πάντα ταῦτα, ἢ μὴ ποιεῖν. Ἔφην ἐγὼ Κάλλιστα μνημονεῦσαί σε.

Cornélius Népos (Dion, c. 3) fait à Platon l'honneur, qui appartient entièrement à Diôn, d'avoir inspiré ces idées à Denys.

(1) Plutarque, De Adulator. et Amici Discrimine, p. 52 E. Nous pouvons toutefois opposer à cela son passage de l'un des autres traités de Plutarque (Philosophand. cum Principibus, p. 779 *ad finem*, dans lequel il fait observer que Platon, venant en Sicile avec l'espoir de convertir ses doctrines politiques en lois, grâce à l'action de Denys, trouva ce dernier déjà gâté par le pouvoir, hors d'état d'être guéri, et sourd aux conseils.

(2) Platon, Phædon, c. 88, p. 89 D. Οὐκοῦν αἰσχρόν; Καὶ δῆλον, ὅτι ἄνευ τέχνης τῆς περὶ τἀνθρώπεια ὁ τοιοῦτος χρῆσθαι ἐπιχειρεῖ τοῖς ἀνθρώποις;

Il explique les causes et le développement des dispositions misanthropiques, l'un des passages les plus frappants de ses dialogues.

lieu, Diôn, dont toute la position était en jeu, — ensuite, et ce qui est plus important encore, la délivrance du peuple de Syracuse et de Sicile. C'était pour lui et en sa faveur que Diôn avait travaillé avec tant de zèle, qu'il avait disposé Denys à exécuter promptement les deux meilleures résolutions que comportât la situation, résolutions non-seulement grosses d'avantages pour le peuple, mais encore qui assuraient la position de Diôn, — puisque, si Denys avait une fois adopté cette marche politique, Diôn lui eût été essentiel comme auxiliaire et homme d'exécution.

Dans le fait, il n'est nullement certain que de pareils plans auraient pu être réalisés heureusement, même avec toute sincérité de la part de Denys et l'énergie de Diôn, en outre. Pour tous les gouvernements, faire le mal est facile, — opérer un changement salutaire est difficile, et cela était particulièrement vrai d'un despote grec. Ces grandes forces mercenaires et ces autres instruments qui avaient été de fer pour le gouvernement oppressif de Denys l'Ancien se seraient trouvés difficiles à manier, peut-être même auraient-ils fait obstacle, si son fils eût essayé de les employer dans des vues plus libérales. Mais cependant l'expérience aurait été essayée avec une belle chance de succès, — si seulement Platon, pendant son autorité spirituelle éphémère à Syracuse, eût mesuré avec plus de soin l'influence pratique qu'un philosophe pouvait raisonnablement se flatter d'exercer sur Denys. C'est avec un regret sincère que je fais sur lui ces remarques, mais je me trompe beaucoup s'il ne les entendit pas plus tard dans un langage plus poignant de la bouche de Diôn exilé, sur lequel principalement retombèrent les conséquences de son erreur.

Bientôt l'atmosphère à Syracuse se chargea de nuages. Le parti conservateur, — à savoir les amis de l'ancien despotisme, avec le vieux Philistos à leur tête, — joua son jeu beaucoup mieux que celui des réformateurs ne fut joué par Platon, ou par Diôn depuis l'arrivée du philosophe. Philistos vit que Diôn, comme l'homme des mouvements patriotiques ardents et de l'exécution énergique, était l'ennemi réel qu'il fallait atteindre. Il ne négligea aucun effort pour

calomnier Diôn et pour indisposer Denys contre lui. Des murmures et de faux rapports venus de mille côtés différents assiégèrent l'oreille du prince et l'alarmèrent par l'idée que Diôn usurpait pour lui-même l'autorité réelle dans Syracuse, en vue de la transmettre définitivement aux enfants d'Aristomachê, et de régner en leur nom. Platon avait été amené (disait-on) comme agent de la conspiration, afin qu'il entraînât Denys dans d'oiseuses spéculations, énervât sa vigueur active et finît par le mettre de côté ; de cette façon, toute l'action politique sérieuse tomberait entre les mains de Diôn (1). Ces intrigues hostiles ne furent pas un secret pour Platon lui-même, qui, même peu de temps après son arrivée, commença à voir la preuve de leur activité funeste. Il essaya sérieusement de les combattre (2), mais, par malheur, le langage qu'il tint lui-même à Denys fut exactement celui qui pouvait leur assurer la meilleure chance de succès. Quand Denys raconta à Philistos ou à d'autres courtisans comment Platon et Diôn l'avaient humilié à ses propres yeux, et lui avaient dit qu'il n'était pas digne de gouverner jusqu'à ce qu'il eût été complétement purifié, — on dut l'engager à regarder ce langage comme dicté par la présomption et à le ressentir comme une insulte et lui certifier qu'il ne pouvait résulter que d'un dessein de le déposséder de son autorité, en faveur de Diôn, ou peut-être des enfants d'Aristomachê, avec Diôn comme régent.

On ne doit pas oublier qu'il existait un fondement réel à une jalousie de la part de Denys, à l'égard de Diôn, qui non-seulement lui était supérieur en âge, en dignité et en talent, mais encore était hautain dans ses rapports et rigide

(1) Plutarque, Diôn, c. 14; Platon, Epist. VII, p. 333 C. Ὁ δὲ (Denys) τοῖς διαβάλλουσι (ἐπίστευε) καὶ λέγουσιν ὡς ἐπιβουλεύων τῇ τυραννίδι Δίων πράττοι πάντα ὅσα ἔπραττεν ἐν τῷ τότε χρόνῳ, ἵνα ὁ μὲν (Denys) παιδείᾳ δὴ τὸν νοῦν κηληθεὶς ἀμελοῖ τῆς ἀρχῆς ἐπιτρέψας ἐκείνῳ, ὁ δὲ (Diôn) σφετερίσαιτο, καὶ Διονύσιον ἐκβάλοι ἐκ τῆς ἀρχῆς δόλῳ.

(2) Platon, Epist. VII, p. 329 C. Ἐλθὼν δὲ, οὐ γὰρ δεῖ μηκύνειν, εὗρον στάσεως τὰ περὶ Διονύσιον μεστὰ ξύμπαντα καὶ διαβολῶν πρὸς τὴν τυραννίδα Δίωνος πέρι · ἤμυνον μὲν οὖν καθ' ὅσον ἠδυνάμην, σμικρὰ δ' οἷός τε ἦ, etc.

dans ses habitudes, tandis que Denys avait du goût pour les plaisirs de la table et autres jouissances. D'abord, ce qui empêcha cette jalousie d'éclater, — ce fut en partie la conscience qu'avait Denys qu'un appui lui était nécessaire, — en partie ce qui semble avoir été un grand empire sur lui-même, de la part de Diôn, et un grand soin à s'assurer des dispositions et de la bonne volonté réelles de Denys. Même dès le commencement, les ennemis de Diôn durent sans doute ne pas ménager les calomnies, afin de lui aliéner Denys; et, ce qui surprend, c'est seulement comment, malgré de pareilles intrigues et des causes naturelles de jalousie, Diôn ait pu pénétrer l'esprit de Denys de ses aspirations politiques, et conserver son influence amicale sur ce prince jusqu'à l'arrivée de Platon. Après cet événement, les causes naturelles d'antipathie tendirent à se manifester de plus en plus fortement, tandis que les circonstances propres à les contrecarrer disparurent toutes.

Il se passa ainsi trois mois importants pendant lesquels s'évanouirent, pour ne jamais reparaître, ces précieuses inclinations publiques, que Platon trouva inculquées par Diôn dans le cœur de Denys, et qu'il aurait pu exciter en leur donnant la vie et l'action, — afin de rendre libéral le gouvernement de Syracuse et de rétablir les autres cités grecques libres. A la place de ces inclinations, Denys ressentit une antipathie de plus en plus vindicative contre ce parent et cet ami qui les avait fait naître. Les accusations portées contre Diôn, de conspiration et de desseins dangereux, mises en circulation par Philistos et sa cabale, devinrent plus audacieuses que jamais. Enfin, le quatrième mois, Denys résolut de se débarrasser de lui.

La conduite de Diôn étant surveillée, on découvrit une lettre qu'il avait écrite aux commandants carthaginois en Sicile (avec lesquels la guerre durait encore, bien que vraisemblablement assez peu activement), les invitant, s'ils envoyaient à Syracuse quelque proposition de paix, à l'envoyer par son intermédiaire, vu qu'il prendrait soin qu'elle fût convenablement discutée. J'ai déjà dit que, même sous le règne de Denys l'Ancien, Diôn avait été la personne à

laquelle les négociations avec Carthage étaient habituellement confiées. Une pareille lettre de lui, autant que nous pouvons le reconnaître, d'après ce qui est dit en général, n'impliquait rien qui ressemblât à un projet de trahison. Mais Denys, après avoir pris conseil de Philistos, résolut de s'en servir comme d'un prétexte définitif. Appelant Diôn dans l'akropolis, sous prétexte de chercher à arranger leurs différends naissants, — et commençant par entamer une conversation amicale, — il le conduisit, sans éveiller ses soupçons, jusqu'au port adjacent où se trouvait amarré, tout près du rivage, un bateau avec les rameurs à bord, prêt à partir. Denys produisit alors la lettre interceptée qu'il passa à Diôn, en l'accusant en face de trahison. Ce dernier protesta contre cette imputation, et chercha avec empressement à répondre. Mais Denys l'empêcha de continuer, insista pour qu'il montât sur le bateau, et ordonna aux rameurs de l'emmener immédiatement en Italie (1).

Cette brusque et ignominieuse expulsion d'un si grand personnage que Diôn jeta autant de consternation parmi ses nombreux amis, qu'elle causa de joie à Philistos et aux partisans du despotisme (367-366 av. J.-C.). Tout achèvement des projets libéraux conçus par Diôn était actuellement hors de question, non moins à cause de l'incapacité de Denys pour les exécuter seul, que de son peu de disposition à faire une pareille tentative. Aristomachê, la sœur de Diôn, et Aretê, son épouse (cette dernière demi-sœur de Denys lui-même), exhalèrent leur douleur et leur indignation, tandis que les associés politiques de Diôn, et Platon plus que les autres, tremblèrent pour leur sûreté personnelle. Parmi les soldats

(1) L'histoire se trouve dans Plutarque (Diôn, c. 14), qui s'en réfère à Timée comme à son autorité. Elle est confirmée en général par Platon, Epist. VII, p. 329 D. Μηνὶ δὴ σχεδὸν ἴσως τετάρτῳ Δίωνα Διονύσιος, αἰτιώμενος ἐπιβουλεύειν τῇ τυραννίδι, σμικρὸν εἰς πλοῖον ἐμβιβάσας, ἐξέβαλεν ἀτίμως.

Diodore (XVI, 6) dit que Denys chercha à mettre Diôn à mort, et que celui-ci n'échappa que par la fuite. Mais la version de Platon et de Plutarque est préférable.

Justin (XXI, 1, 2) donne un récit, différent de tous, du règne et des actes de Denys le Jeune. Je ne puis m'imaginer quelle autorité il suivait. Il ne nomme même pas Diôn.

mercenaires, le nom de Platon était particulièrement odieux. Bien des personnes poussaient Denys à le tuer, et des rumeurs mèmes, annonçant qu'il avait été tué comme auteur de tout le désordre, prirent de la consistance (1). Mais le despote, après avoir renvoyé la personne qu'il haïssait et craignait le plus, n'était pas disposé à faire de mal à personne autre. Tout en calmant les inquiétudes d'Aretê, en lui affirmant que le départ de son mari ne devait pas être considéré comme un exil, mais seulement comme une séparation momentanée, qui devait donner du temps pour affaiblir l'animosité régnante, — il ordonnait en même temps d'équiper deux trirèmes, afin d'envoyer à Diôn ses esclaves et ses objets précieux, ainsi que tout ce qui était nécessaire à sa dignité personnelle et à son bien-être. A l'égard de Platon, — qui naturellement était très-agité et ne songeait qu'aux moyens les plus prompts d'échapper à une situation aussi dangereuse, — ses manifestations furent encore plus remarquables. Il calma les appréhensions du philosophe, — le pria de rester, d'une manière douce à la vérité, mais qui n'admettait pas de refus, — et il l'emmena aussitôt dans sa propre résidence, l'Akropolis, sous prétexte de lui faire honneur. Il n'y avait pas moyen de s'échapper de là, et Platon y resta pendant quelque temps. Denys le traita bien; il communiqua avec lui librement et intimement, et déclara partout qu'ils étaient dans les meilleurs termes d'amitié. Ce qui est encore plus curieux, — il montra le plus grand désir d'obtenir l'estime et l'approbation du sage, et d'occuper dans son esprit une place plus haute que celle qui était accordée à Diôn, tout en reculant devant la philosophie, c'est-à-dire devant le traitement ou l'éducation platonique, dans la pensée que c'était un projet destiné à le tromper et à le paralyser, sous les auspices de Diôn (2). C'est un récit étrange, fait par Platon lui-même; mais il ressemble au portrait réel d'un prince vain et faible, admirant le philo-

(1) Platon, Ep. III, p. 315 F; Ep. VII, p. 329 D; p. 340 A. Plut. Diôn, c. 15.

(2) Platon, Epist. VII, p. 329, 330.

sophe, — lui faisant pour ainsi dire des coquetteries — et désireux de captiver son approbation, jusqu'au point où il peut le faire sans se soumettre à la véritable discipline platonique.

Pendant cette longue et ennuyeuse détention, qui probablement fit sentir à Platon les avantages comparatifs de la liberté athénienne, il obtint de Denys une faveur pratique. Il le détermina à établir des relations d'amitié et d'hospitalité avec Archytas et les Tarentins, ce qui fut pour ces derniers un accroissement réel de sécurité et de commodité (1). Mais quant au point qu'il mit le plus d'ardeur à obtenir, il échoua. Denys résista à toutes ses instances pour le rappel de Diôn. Se voyant enfin engagé dans une guerre (était-ce la guerre avec Carthage, mentionnée précédemment, ou quelque autre, c'est ce que nous ignorons), il consentit à laisser partir Platon, promettant de le faire revenir aussitôt qu'il aurait retrouvé la paix et du loisir, et s'engageant à rappeler Diôn en même temps : promesse sur laquelle Platon, de son côté, consentit à revenir. Après un certain intervalle, la paix fut rétablie, et Denys invita Platon de nouveau, — sans toutefois rappeler Diôn, — qu'il pria d'attendre encore une autre année. Mais Platon, invoquant les termes de la convention, refusa d'aller sans Diôn. Pour lui personnellement, malgré la célébrité que son influence connue sur Denys contribuait à lui donner, le voyage n'était guère séduisant ; car il avait fait une expérience suffisante de Syracuse et de son despotisme. Et il ne voulut pas même écouter la prière de Diôn, qui, en partie dans la pensée de favoriser son rétablissement futur, l'exhortait vivement à y aller. Denys assiégea Platon de sollicitations pour qu'il vînt (2), lui promettant que tout ce qu'il pourrait demander en faveur de Diôn serait accordé, et mettant une seconde fois en mouvement Archytas et les Tarentins pour le décider. Ceux-ci, par l'entremise de leur compagnon et ami Archedêmos, qui vint à Athènes dans une trirème syracu-

(1) Platon, Epist. VII, p. 338 C.

(2) Platon, Epist. III, p. 317 B. C.

saine, certifièrent à Platon que Denys était actuellement plein d'ardeur pour l'étude de la philosophie, et qu'il y avait fait même des progrès considérables. Leurs instantes prières, jointes à celles de Diôn, finirent par déterminer Platon à se rendre à Syracuse. Il fut reçu, comme auparavant, avec des marques signalées d'honneur. Il jouit du privilège, qui n'était accordé à personne autre, d'approcher le despote sans être fouillé, et il fut accueilli d'une manière affectueuse par les parentes de Diôn. Toutefois, cette visite, prolongée beaucoup plus qu'il ne le désirait lui-même, ne fut pour lui qu'une seconde et brillante captivité, comme compagnon de Denys dans l'Akropolis à Ortygia (1).

Denys le philosophe eut une foule de flatteurs, — comme en avait eu avant lui son père, Denys le poëte, — et il fut même enhardi à se proclamer fils d'Apollon (2). Il est possible que l'effort impuissant que fit un si grand potentat pour embrasser la philosophie ait contribué à rehausser la réputation des philosophes dans le monde contemporain. Autrement, les prétentions philosophiques de Denys n'auraient mérité aucune attention, bien qu'il semble qu'il ait été réellement un homme de quelque talent littéraire (3), qui conserva jusqu'à la fin une admiration sincère pour Platon, et qui dans sa jalousie conçut de l'humeur de ne pouvoir déterminer ce philosophe à l'admirer *lui-même*. Mais la seconde visite que ce dernier lui rendit à Syracuse, — bien différente de la première, — ne présenta aucune chance d'avantage pour le peuple syracusain, et elle ne mérite d'être mentionnée que parce qu'elle influa sur la destinée de Diôn. Ici, par malheur, Platon ne put rien faire, bien que son zèle en faveur de son ami fût infatigable. Denys viola toutes ses promesses de bon traitement, devint plus vindicatif dans sa haine; il vit avec impatience le respect

(1) Platon, Epist. VII, p. 338-346; Plutarque, Diôn, c. 19. Æschinês, compagnon de Sokratês avec Platon, passa, dit-on, un long temps à Syracuse auprès de Denys, jusqu'à l'expulsion de ce despote (Diogène Laërce, II, 63).

(2) Plutarque, De Fortunâ Alex. Magni, p. 338 B. Δωρίδος ἐκ μητρὸς Φοίβου κοινώμασι βλάστων.

(3) V. un passage de Platon, Epist. II, p. 314 E.

dont jouissait Diôn, même comme exilé, et redouta la vengeance qu'il pourrait être un jour en état de tirer.

Quand il avait été chassé de Syracuse, Diôn était allé dans le Péloponèse et à Athènes, où il avait continué pendant quelque temps à recevoir régulièrement les revenus de ses biens. Mais à la fin, même pendant que Platon résidait à Syracuse, Denys jugea bon de retenir une moitié des propriétés, sous prétexte de la réserver pour le fils de Diôn. Bientôt il prit des mesures encore plus violentes, jeta complétement le masque, vendit la totalité des biens du proscrit, et s'appropria ou distribua entre ses amis les revenus considérables, qui n'étaient pas au-dessous de cent talents (1). Platon, qui eut la mortification d'apprendre cette nouvelle pendant qu'il était dans le palais de Denys, fut rempli de chagrin et de mécontentement. Il implora la permission de partir. Bien que l'esprit de Denys eût été entièrement indisposé contre lui par les insinuations multipliées des calomniateurs (2), ce ne fut pas sans difficulté et d'ennuyeuses sollicitations qu'il obtint cette permission, surtout grâce aux véhémentes remontrances d'Archytas et de ses compagnons, qui représentèrent au despote qu'ils l'avaient amené à Syracuse, et qu'ils étaient responsables de son heureux retour. Dans le fait, les mercenaires de Denys étaient si mal disposés pour Platon, qu'il fallut de très-grandes précautions pour l'emmener en sûreté (3).

Ce fut dans le printemps de 360 avant J.-C. que le philosophe paraît être revenu au Péloponèse de ce voyage, qui était sa seconde visite à Denys le Jeune, et sa troisième à Syracuse. A la fête Olympique de cette année, il rencontra Diôn, auquel il raconta les actes récents de Denys (4).

(1) Platon, Epist. III, p. 318 A; VII, p. 346, 347. Plutarque, Diôn, c. 15, 16.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 15, — sur l'autorité d'Aristoxène.

(3) Platon, Epist. VII, p. 350 A. B.

(4) Platon, Epist. VII, p. 350 C. Le retour de Platon et sa première entrevue avec Diôn excitèrent, dit-on, une sensation considérable parmi les spectateurs à la fête (Diogène Laërce, III, 25).

La fête Olympique à laquelle il est fait allusion ici doit être (j'imagine) celle de 360 avant J.-C., la même aussi dans Epist. II, p. 310 D.

Irrité de savoir ses biens saisis et désespérant d'obtenir la permission de retourner à Syracuse, Diôn songea alors à imposer son rétablissement à la pointe de l'épée (360-357 av. J.-C.). Mais Denys lui fit encore une autre insulte, qui ajouta à la querelle une exaspération plus violente. Aretê, épouse de Diôn et demi-sœur de Denys, avait toujours continué d'habiter Syracuse depuis l'exil de son mari. Elle formait entre eux deux un lien dont Denys ne put plus supporter la durée, dans sa haine actuelle à l'égard de Diôn. En conséquence, il prit sur lui de la déclarer divorcée et de la remarier, malgré sa répugnance prononcée, avec un de ses amis, nommé Timokratês (1). A cette injure il en ajouta une autre cruelle, en corrompant et en abrutissant avec intention le fils aîné de Dion, jeune homme qui venait d'atteindre la puberté.

Blessé ainsi dans tous les points les plus sensibles, Diôn conçut avec une résolution passionnée le dessein de se venger de Denys, et d'affranchir Syracuse du despotisme pour lui rendre la liberté (360 av. J.-C.). Pendant la plus grande partie de son exil, il avait résidé à Athènes, dans la maison de son ami Kallippos, jouissant de la société de Speusippos et des autres philosophes de l'Académie, et de l'enseignement de Platon lui-même, à son retour de Syracuse. Ayant de l'argent en abondance, et rigide quant à ses besoins personnels, il était en état de se livrer largement à son esprit libéral à l'égard de maintes personnes, et entre autres à l'égard de Platon, qu'il aida dans la dépense d'une représentation chorique à Athènes (2). Diôn visita aussi Sparte et diverses autres cités, jouissant d'une haute réputation et faisant lui-même honneur partout, fait que n'ignorait pas

(1) Plutarque, Diôn, c. 21; Cornélius Népos, Dion, c. 4.

(2) Plutarque, Diôn, c. 17. Athénée, XI, p. 508. Platon paraît avoir reçu, quand il était à Athènes, un secours pécuniaire que Denys lui envoya de Syracuse, pour des dépenses du même genre, aussi bien que pour fournir une dot à certaines nièces pauvres. Diôn et Denys l'avaient aidé tous deux (Platon, Epist. XIII, p. 361).

Un auteur, nommé Onêtor, affirmait que Denys avait donné à Platon la somme prodigieuse de quatre-vingts talents, histoire évidemment exagérée (Diogène Laërce, III, 9).

Denys et qui ne faisait qu'aggraver son mécontentement. Cependant Diôn conserva longtemps l'espoir que ce mécontentement se calmerait, et qu'il lui serait permis de retourner à Syracuse dans des termes d'amitié. Et il ne nourrit aucun dessein hostile avant que les derniers actes relatifs à ses biens et à son épouse eussent à la fois enlevé tout espoir et éveillé le sentiment de la vengeance (1). Il se mit donc à dresser un plan pour attaquer Denys et affranchir Syracuse par les armes, en invoquant l'appui de Platon, qui donna son approbation, non toutefois sans de tristes réserves. Il dit à son ami qu'il avait actuellement soixante-dix ans, — que, bien qu'il admît les justes griefs de Diôn et la mauvaise conduite de Denys, un conflit armé répugnait néanmoins à ses sentiments et qu'il ne pouvait en rien augurer d'heureux, — qu'il avait travaillé longtemps en vain à réconcilier les deux parents exaspérés, et qu'il ne pouvait rien faire actuellement pour une fin opposée (2).

Mais bien que Platon se montrât tiède, ses amis et ses disciples de l'Académie sympathisèrent sincèrement avec Diôn. Speusippos, en particulier, l'ami intime et le parent de Platon, qui l'avait accompagné à Syracuse, avait communiqué beaucoup avec la population de la cité, et fit des rapports encourageants de sa disposition à aider Diôn, même s'il venait avec des forces peu considérables pour attaquer Denys. Kallippos, avec Eudèmos (l'ami d'Aristote), Timonidès et Miltas, — tous trois membres de la société de l'Académie, et le dernier prophète en outre, — lui prêta de l'aide et s'embarqua dans son entreprise. Il y avait un corps nombreux d'exilés de Syracuse qui n'étaient pas moins de mille en tout. Diôn se mit en relation avec la plu-

(1) Platon, Epist. VII, p. 350 F.

(2) Platon, Epist. VII, p. 350. Tel est le récit que fait Platon *après* la mort de Diôn, quand les affaires avaient pris une tournure désastreuse, au sujet de la mesure de son intervention dans l'entreprise. Mais Denys supposait qu'il avait été plus décidé dans l'appui qu'il prêtait à l'expédition, et une lettre de Platon adressée à Denys lui-même, après la victoire de ce dernier à Syracuse, semble appuyer cette supposition.

Cf. Epist. III, p. 315 E; IV, p. 320 A.

part d'entre eux et leur demanda leur concours. En même temps, il soudoya des soldats mercenaires par petites troupes, en tenant ses mesures aussi secrètes qu'il put (1). Alkimenês, l'un des principaux Achæens du Péloponèse, embrassa la cause avec chaleur (probablement par sympathie pour la colonie achæenne de Krotôn, alors sous la dépendance de Denys), et il y ajouta beaucoup de dignité par son nom et sa présence. On réunit une quantité considérable d'armes de réserve de tout genre, afin d'en fournir à de nouveaux partisans non armés en arrivant en Sicile. Diôn se trouva avec tous ces secours dans l'île de Zakynthos, un peu après le solstice d'été de 357 avant J.-C.; il y comptait huit cents soldats d'expérience et de bravoure éprouvées, qui avaient reçu l'ordre de s'y rendre sans bruit et en petites troupes, sans savoir où ils allaient. On prépara une petite escadre de cinq bâtiments marchands seulement, dont deux étaient des navires à trente rames, avec des vivres en quantité suffisante pour le passage direct par mer de Zakynthos à Syracuse, vu que le passage ordinaire, par Korkyra et le long du golfe de Tarente, était impraticable, en face de la puissance maritime de Denys (2).

Telles étaient les forces méprisables avec lesquelles Diôn osait attaquer le plus grand de tous les potentats grecs dans sa forteresse et dans son île (357 av. J.-C.). A ce moment, Denys avait régné en despote à Syracuse, entre dix et onze ans. Tout inférieur qu'il fût personnellement à son père, il ne semble pas que la puissance syracusaine eût encore considérablement décliné entre ses mains. Nous savons peu de chose quant aux faits politiques de son règne; mais Philistos, plein d'expérience, son conseiller et son officier principal, paraît avoir maintenu la partie la plus considérable des grandes ressources léguées par Denys l'Ancien. Aussi la différence de force entre l'agresseur et la personne attaquée était-elle complétement excessive. Dans le fait,

(1) Plutarque, Diôn, c. 22. Eudêmos fut tué plus tard dans un des combats à Syracuse (Aristote ap. Ciceron. Tusculanæ, Disp. I, 25, 53).

(2) Plutarque, Diôn, c. 23-25.

pour Diôn personnellement, cette inégalité était une chose indifférente. Pour un homme d'un caractère aussi ardent, si grands étaient l'héroïsme et la sublimité de l'entreprise, — qui combinait la délivrance de son pays qu'il arracherait au joug d'un tyran avec la vengeance d'injures grossières faites à lui-même, — qu'il se contentait de pouvoir débarquer en Sicile avec n'importe quelles forces, considérant comme assez glorieux de périr pour une pareille cause (1). Tel est le langage expressif de Diôn, que nous transmet Aristote, qui (étant à ce moment au nombre des disciples de Platon) peut probablement l'avoir entendu de ses propres oreilles. Quant à des spectateurs impartiaux tels que Démosthène, ils considéraient la tentative comme désespérée (2).

Mais les hommes intelligents de l'Académie qui accompagnaient Diôn n'auraient pas sacrifié leur vie en vue d'un glorieux martyre, et ni eux ni lui n'ignoraient qu'il existait des circonstances, non frappantes pour l'œil du spectateur ordinaire, qui diminuaient considérablement la grande sécurité apparente de Denys.

D'abord, il y avait le mécontentement prononcé et presque unanime du peuple de Syracuse. Bien que toute manifestation publique lui fût interdite, il avait été fortement agité par le projet primitif que Diôn avait formé, d'accorder la liberté à la cité, — par les inclinations de Denys lui-même vers la même fin, malheureusement si vite éteintes, — par le langage hypocrite de Denys, par la haute position de l'épouse et de la sœur de Diôn, et par la seconde visite de Platon, circonstances qui toutes favorisaient l'espérance que Diôn pourrait être amicalement rappelé. Enfin, cette chance disparut quand ses biens furent confisqués et que son épouse fut donnée à un autre mari. Mais comme son caractère énergique était très-connu, les Syracusains espéraient actuel-

(1) Aristote, Politic. V, 8, 17.

(2) V. Oratio adversus Leptinem, s. 179, p. 506; discours prononcé environ deux années plus tard, peu de temps après la victoire de Diôn. Cf. Diodore, XVI, 9; Plutarque, Timoleôn, c. 2.

lement avec confiance, et désiraient ardemment son retour par la force, afin qu'il les aidât à renverser un despote qui était à la fois son ennemi et le leur. Speusippos, qui avait accompagné Platon à Syracuse, et qui s'y était beaucoup mêlé au peuple, rapporta des témoignages décisifs de la désaffection de ce dernier à l'égard de Denys, et de son désir ardent d'être secouru par les mains de Diôn. Il suffirait (disaient les Syracusains) que même il vînt seul; ils afflueraient autour de lui et l'armeraient immédiatement d'une force assez grande (1).

Il y eut sans doute beaucoup d'autres messages de teneur semblable envoyés dans le Péloponèse; et un certain exilé syracusain, Hêrakleidês, fut par lui-même une force considérable. Bien qu'ami de Diôn (2), il avait continué d'être, dans un poste élevé, au service de Denys jusqu'à la seconde visite de Platon. A cette époque, il fut disgracié et obligé de sauver ses jours par la fuite, à cause d'une mutinerie parmi les troupes mercenaires, ou plutôt des soldats vétérans parmi elles, dont Denys avait réduit la solde. Les hommes soumis à cette réduction se levèrent en armes et demandèrent la continuation de l'ancienne solde; et quand Denys ferma les portes de l'akropolis, en refusant d'écouter leurs réclamations, ils entonnèrent le furieux pæan ou cri de guerre barbare, et se précipitèrent pour escalader les murs (3). Terribles furent les voix de ces Gaulois, de ces Ibériens et de ces Campaniens pour les oreilles de Platon, qui se savait l'objet de leur haine et qui se trouvait alors dans le jardin de l'akropolis. Mais Denys, non moins terrifié que Platon, apaisa la mutinerie en accordant tout ce qui était demandé, et même plus. Le blâme de cette mésaventure fut jeté sur Hêrakleidês, à l'égard duquel Denys se conduisit avec un mélange d'injustice et de perfidie, — selon

(1) Plutarque, Diôn, c. 22. Speusippos, d'Athènes, correspondait et avec Diôn et avec Denys à Syracuse; du moins il y avait entre eux une correspondance, lue comme véritable par Diogène Laërce (IV, 1, 2, 5).

(2) Platon, Epist. III, p. 318 C.

(3) Platon, Epist. VII, p. 348 B. Οἱ δ' ἐφέροντο εὐθὺς πρὸς τὰ τείχη, παιῶνά τινα ἀναβοήσαντες βάρβαρον καὶ πολεμικόν· οὗ δὴ περιδεὴς Διονύσιος γενόμενος, etc.

le jugement de Platon et de tous ceux qui l'entouraient (1). Comme exilé, Hêrakleidês apporta alors à Diôn la nouvelle que Denys ne pouvait pas même compter sur les troupes mercenaires qu'il traitait avec une parcimonie d'autant plus révoltante qu'elles la comparaient avec la munificence de son père (2). L'officier banni était impatient de concourir à renverser le despotisme à Syracuse. Mais il attendit pour équiper une escadre de trirèmes, et ne fut pas prêt aussi vite que Diôn, peut-être avec intention, vu que la jalousie entre ces deux personnages ne tarda pas à éclater (3).

Le caractère et les habitudes de Denys étaient pour lui une seconde source de faiblesse. L'énergie supérieure du père, loin d'être utile au fils, avait été combinée avec une jalousie qui le tenait avec intention dans l'abaissement et entravait son développement. Il avait toujours été d'un esprit faible et mesquin, dépourvu de courage ou de prévoyance, et impropre à une position telle que celle que son père avait acquise et conservée. Son incapacité personnelle était reconnue par tous, et elle se serait probablement manifestée d'une manière plus visible, s'il n'eût trouvé un ministre aussi habile et aussi dévoué à la dynastie que Philistos. Mais, outre cette incapacité notoire, il avait récemment contracté des habitudes qui inspiraient du mépris à tout le monde autour de lui. Il était perpétuellement ivre et plongé dans la débauche. Renverser un pareil chef, bien qu'il fût entouré de soldats, de murailles et de vaisseaux armés, ne paraissait pas à Diôn et à ses amis de confiance une entreprise impraticable (4).

Néanmoins ces causes de faiblesse n'étaient connues que des observateurs de son entourage, tandis que les grandes forces militaires de Syracuse frappaient les yeux de tout le monde. Quand on apprit pour la première fois aux soldats

(1) Platon, Epist. III, p. 318; VII, p. 348, 349.

(2) Platon, Epist. VII, p. 348 A... Ἐπεχείρησεν ὀλιγομισθοτέρους ποιεῖν παρὰ τὰ τοῦ πατρὸς ἔθη, etc.

(3) Plut. Diôn, c. 32; Diod. XVI, 6-16.

(4) Aristote, Politic. V, 8, 14; Plutarque, Diôn, c. 7. Il a dû probablement prendre ces habitudes depuis le second départ de Platon, qui ne les mentionne pas dans ses lettres.

réunis par Diôn à Zakynthos qu'ils étaient destinés à traverser la mer pour aller donner droit contre Syracuse, ils reculèrent devant la proposition comme devant un acte de folie. Ils se plaignirent de leurs chefs pour ne pas leur avoir dit à l'avance ce qu'ils projetaient ; précisément comme les dix mille Grecs de l'armée de Cyrus, en arrivant à Tarsos, se plaignirent de Klearchos, qui ne leur avait pas fait connaître qu'ils marchaient contre le Grand Roi. Il fallut toute l'éloquence de Diôn, avec son âge avancé (1), sa noble présence et la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'il avait en sa possession, pour éloigner leurs appréhensions. Ce qui prouve combien ces appréhensions étaient répandues, c'est que, sur mille exilés syracusains, il n'y en eut que vingt-cinq ou trente qui osèrent se joindre à lui (2).

Après avoir offert un sacrifice magnifique à Apollon, et un ample banquet aux soldats dans le stade à Zakynthos, Diôn donna l'ordre de l'embarquement pour le lendemain matin (357 av. J.-C.). Cette nuit même il y eut une éclipse de lune. Nous avons déjà vu quelles désastreuses conséquences amena la venue de ce même phénomène cinquante-six années auparavant, quand Nikias était sur le point d'emmener la flotte athénienne défaite hors du port de Syracuse (3). Au milieu des craintes actuelles de la troupe de Diôn, l'éclipse aurait bien pu l'engager à renoncer à l'entreprise, et il en eût été probablement ainsi sous un général tel que Nikias. Mais Diôn avait étudié l'astronomie, et ce qui n'avait pas moins d'importance, Miltas, le prophète de l'expédition, outre son don de prophétie, avait reçu des leçons dans l'Académie également. Quand les soldats effrayés demandèrent quelle résolution nouvelle devait être adoptée par suite d'un signe si grave envoyé par les dieux, Miltas se leva et leur certifia qu'ils s'étaient trompés sur le sens de ce signe, qui leur promettait une heureuse fortune et la victoire. Par l'éclipse de lune, les dieux donnaient à entendre

(1) Plutarque, Diôn, c. 23. Ἀνὴρ παρηκμακὼς ἤδη, etc.

(2) Plut. Diôn, c. 22 ; Diod. XVI, 10.

(3) Thucyd. VII, 50. Voir tome X, ch. 5 de cette Histoire.

que quelque chose de très-brillant était sur le point de s'obscurcir : or il n'y avait rien en Grèce d'aussi brillant que le despotisme de Denys à Syracuse; c'était Denys qui était près de souffrir une éclipse qui serait amenée par la victoire de Diôn (1). Rassurés par ces paroles consolantes, les soldats s'embarquèrent. Ils eurent tout lieu d'abord de croire que la faveur des dieux veillait sur eux; car une brise étésienne, douce et constante, les porta à travers la Méditerranée sans accident ni souffrance, en douze jours, de Zakynthos au cap Pachynos, l'extrémité sud-est de la Sicile et le point le plus rapproché de Syracuse. Le pilote Protos, qui avait dirigé la course assez exactement pour toucher le cap, recommanda avec instance un débarquement immédiat, sans qu'on allât plus loin le long de la côte sud-ouest de l'île; vu que le temps orageux commençait, qui pourrait empêcher la flotte de rester près du rivage. Mais Diôn eut peur de débarquer si près des forces principales de l'ennemi. Conséquemment l'escadre continua sa marche en avant; mais elle fut rejetée par un vent violent de la Sicile vers la côte d'Afrique, en échappant de bien près à un naufrage. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de dangers qu'elle revint en Sicile, après cinq jours; et elle toucha l'île à Hêrakleia Minoa à l'ouest d'Agrigente, dans le pays soumis à Carthage. Le gouverneur carthaginois de Minoa, Synalos (peut-être un Grec au service de Carthage), connaissait personnellement Diôn, qu'il reçut avec toute la bienveillance possible, bien qu'il ne sût pas à l'avance son arrivée et qu'il s'opposât d'abord à son débarquement par ignorance.

Ce fut ainsi que Diôn, après dix années d'exil, se trouva une fois de plus sur le sol sicilien (357 av. J.-C.). Les prédictions favorables de Miltas s'étaient complétement réalisées. Mais ce prophète lui-même aurait pu difficilement être préparé aux étonnantes nouvelles qu'on apprit alors, et qui assuraient le succès de l'expédition. Denys avait récemment fait voile de Syracuse pour l'Italie, avec une flotte de quatre-

(1) Plutarque, Diôn, c. 24.

vingts trirèmes (1). Nous ne pouvons reconnaître ce qui l'engagea à commettre une faute si capitale; car Philistos était déjà avec une flotte dans le golfe de Tarente, à l'affût, pour intercepter Diôn, supposant que la flotte d'invasion ferait naturellement voile le long de la côte d'Italie jusqu'à Syracuse, suivant l'usage presque universel à cette époque (2). Philistos ne commit pas la même faute qu'avait faite Nikias par rapport à Gylippos (3), — celle de mépriser Diôn à cause de l'exiguïté de ses forces. Il veilla dans les eaux ordinaires, et ne fut désappointé que parce que Diôn, osant tenter une course hardie et directe contre l'usage, fut grandement favorisé par le vent et le temps. Mais tandis que Philistos surveillait la côte d'Italie, il était naturel que Denys lui-même restât de garde à Syracuse avec le gros de ses forces. Le despote connaissait parfaitement le mécontentement qui régnait dans la ville, et les espérances que faisait naître le projet de Diôn, qui en général était bien connu, bien que personne ne pût dire comment ni à quel moment on pouvait attendre le libérateur. Plus soupçonneux alors que jamais, il avait fait rechercher de nouveau les armes dans la cité et enlever toutes celles qu'il avait pu trouver (4). Nous pouvons être sûrs aussi que son régiment d'espions habituels était sur le qui-vive plus que jamais, et qu'une rigueur inaccoutumée était l'ordre du jour. Cependant, à ce moment critique, il jugea convenable de quitter Syracuse avec une portion très-considérable de ses forces, en laissant le commandement à Timokratès, mari de la dernière femme de Diôn; et c'est dans ce même moment critique que Diôn arriva à Minoa.

Rien ne put surpasser la joie des soldats de Diôn quand ils apprirent le départ de Denys, qui laissait Syracuse ouverte et facile à aborder. Impatients de profiter de l'instant favorable, ils demandèrent à leur chef à y marcher sans délai, repoussant même cette mesure de repos qu'il recommandait

(1) Plutarque, Diôn, c. 26; Diodore, XVI, 10, 11.
(2) Plutarque, Diôn, c. 25.
(3) Thucyd. VI, 104.
(4) Diodore, XVI, 10.

après les fatigues du voyage. En conséquence, Diôn, après un court rafraîchissement fourni par Synalos, — chez qui il déposa ses armes de réserve, qui devaient lui être transmises quand il les demanderait, — poussa sa marche vers Syracuse. En entrant dans le territoire agrigentin, il fut rejoint par deux cents cavaliers près d'Eknomon (1). Un peu plus loin, quand il traversa Gela et Kamarina, un grand nombre d'habitants de ces villes, en même temps que quelques Sikanes et Sikels voisins, grossirent sa troupe. En dernier lieu, quand il approcha de la frontière syracusaine, la population rurale, dans une proportion considérable, vint également à lui, bien que sans armes, ce qui portait à environ cinq mille hommes les renforts qui le rejoignirent (2). Après avoir armé ses volontaires du mieux qu'il put, Diôn continua sa marche jusqu'à Akræ, où il fit une courte halte du soir. De là, recevant de bonnes nouvelles de Syracuse, il recommença sa marche pendant la seconde moitié de la nuit, la précipitant jusqu'au passage du fleuve Anapos, qu'il eut l'heureuse chance d'occuper sans opposition avant l'aurore.

Diôn n'était plus alors qu'à un mille et quart (= 2 kilom.) des murs de Syracuse. Le soleil levant découvrit son armée aux regards de la population syracusaine, qui sans doute le guettait avec impatience. On le vit offrir un sacrifice au fleuve Anapos, et adresser une prière solennelle au dieu Hêlios, qui se montrait précisément alors au dessus de l'horizon. Il portait la couronne qu'avaient habituellement ceux qui faisaient un sacrifice; tandis que ses soldats, animés par l'encouragement confiant des prophètes, avaient pris également des couronnes (3). Fiers et remplis d'enthousiasme,

(1) Plutarque, Diôn, c. 26, 27; Diodore, XVI, 9.

(2) Plutarque (Diôn, c. 27) porte le nombre de ceux qui se joignirent à lui à environ cinq mille hommes, ce qui est très-croyable. Diodore donne le chiffre exagéré de vingt mille hommes (XVI, 9).

(3) Plutarque, Diôn, c. 27. Ces détails pittoresques au sujet de la marche de Diôn sont d'autant plus dignes d'attention, que Plutarque avait sous les yeux la narration de Timonidès, compagnon de Diôn et actuellement engagé dans l'expédition. Timonidês écrivit à Speusippos, à Athènes, un récit de ce

ils passèrent l'Anapos (vraisemblablement au pont qui faisait partie de la voie Hélorine), s'avancèrent au pas de course à travers la plaine basse qui séparait la falaise méridionale d'Epipolæ du Grand Port, et approchèrent des portes du quartier de Syracuse appelé Neapolis, — les portes Téménitides, près de la chapelle d'Apollon Temenitês (1). Diôn était à leur tète, revêtu d'une armure resplendissante, ayant auprès de lui une garde du corps composée de cent de ses Péloponésiens. Son frère Megaklès était d'un côté de lui, son ami l'Athénien Kallippos de l'autre ; tous trois, et une proportion considérable des soldats également, ayant la tète encore ornée de leurs couronnes du sacrifice, comme s'ils marchaient dans une joyeuse procession de fète, avec la victoire déjà assurée (2).

Jusqu'alors Diôn n'avait pas rencontré la moindre résistance. Timokratês (laissé à Syracuse avec l'immense armée mercenaire comme représentant Denys), tout en expédiant un exprès pour instruire ce prince, garda son empire suprême sur les deux positions militaires ou cornes de la cité : l'île d'Ortygia à une extrémité, et Epipolæ avec Euryalos à l'autre. Il a déjà été dit qu'Epipolæ était une pente triangulaire, avec des murs bordant la falaise septentrionale et la méridionale, et formant un angle sur le sommet occidental, où se trouvait la forteresse d'Euryalos. Entre

---

qui s'était passé, sans doute pour en instruire Platon et leurs amis de l'Académie (Plutarque, Diôn, c. 31-35).

Diogène Laërce mentionne aussi une personne nommée *Simonidês*, qui écrivit à Speusippos, τας ἱστορίας ἐν αἷς κατατετάχει τας πράξεις Διωνος τε καὶ Βιωνος (IV, 1, 5). Il se peut que *Simonidês* soit une erreur de nom pour *Timonidês*.

Arrien, l'auteur de l'Anabasis d'Alexandre. avait composé des récits des exploits et de Diôn et de Timoleôn. Par malheur ils n'ont pas été conservés; dans le fait, Photius lui-même semble ne les avoir jamais vus (Photius, Codex, 92).

(1) Plutarque, Diôn, c. 29. Ἐπεὶ δ' εἰσῆλθεν ὁ Δίων κατὰ τὰς Μενιτίδας πύλας, etc.

La plupart des meilleurs critiques s'accordent à croire que la leçon devrait être τὰς Τεμενιτίδας πύλας. La statue et le terrain sacré d'Apollon Temenitês étaient le trait le plus remarquable dans cette portion de Syracuse, et devaient naturellement être choisis pour donner un nom aux portes. On ne peut assigner de sens à la locution Μενιτίδας.

(2) Plutarque, Diôn, c. 27, 28, 29. Diodore (XVI, 10) mentionne aussi le fait frappant des couronnes portées par cette armée qui approchait.

Ortygia et Epipolæ s'étendaient les quartiers populeux de Syracuse, où résidait la grande masse des citoyens. Comme la désaffection des Syracusains était bien connue, Timokratês jugea dangereux de sortir de la cité et d'aller à la rencontre de Diôn sur la route, par crainte d'une révolte à l'intérieur. Mais peut-être aurait-il occupé le pont important de l'Anapos, si un rapport ne lui était parvenu lui apprenant que Diôn dirigeait son attaque d'abord contre Leontini. Un grand nombre de mercenaires campaniens sous le commandement de Timokratês, qui avaient des biens à Leontini, quittèrent immédiatement Epipolæ pour s'y rendre et les défendre (1). Cette rumeur — fausse, et peut-être répandue avec intention par les envahisseurs, — non-seulement éloigna une grande partie de la garnison en l'entraînant ailleurs, mais encore égara Timokratês ; si bien que Diôn put faire sa marche de nuit, arriver à l'Anapos, et le trouver inoccupé.

Il fut trop tard pour Timokratês de résister, quand le soleil levant eut une fois montré l'armée de Diôn franchissant l'Anapos. L'effet produit sur les Syracusains dans les quartiers populeux fut électrique. Ils se levèrent comme un seul homme pour accueillir leur libérateur et renverser la dynastie qui avait pesé sur leurs têtes pendant quarante-huit ans. Ceux des mercenaires de Denys qui étaient dans ces portions centrales de la cité furent forcés de chercher un asile dans Epipolæ, tandis que sa police et ses espions furent poursuivis et saisis pour subir tout ce qu'une vengeance populaire a de terrible (2). Loin de pouvoir s'avancer contre Diôn, Timokratês ne put pas même contenir l'insurrection intérieure. Il fut tellement intimidé par les rapports de sa police terrifiée et par l'explosion violente et unanime de colère parmi un peuple que chaque partisan de Denys s'était accoutumé à considérer comme un troupeau d'esclaves désarmés, — qu'il ne se crut pas en sûreté même dans Epipolæ. Mais il ne put trouver le moyen de se rendre à

(1) Plutarque, Diôn, c. 27.

(2) Plutarque, De Curios. p. 523 A.

Ortygia, vu que la cité intermédiaire était au pouvoir de ses ennemis, tandis que Diôn et ses troupes traversaient la plaine basse entre Epipolæ et le Grand Port. Il ne lui restait donc qu'à évacuer Syracuse complétement et à s'enfuir d'Epipolæ soit par le côté septentrional soit par l'occidental. Pour justifier cette fuite précipitée, il sema les rapports les plus effrayants relativement à l'armée de Diôn, et contribua à paralyser encore plus les partisans découragés de Denys (1).

Déjà Diôn était arrivé à la porte Téménitide, où les principaux citoyens, couverts de leurs plus beaux vêtements, et la multitude, poussant des acclamations bruyantes et joyeuses, étaient assemblés pour le recevoir. S'arrêtant à la porte, il ordonna à son trompette de sonner, et il demanda du silence, ensuite il déclara formellement que lui et son frère Megaklês étaient venus dans le dessein de renverser le despotisme de Denys, et de donner la liberté tant aux Syracusains qu'aux autres Grecs siciliens. Les acclamations redoublèrent à mesure que lui et ses soldats pénétrèrent dans la cité, d'abord par Neapolis, ensuite par la pente qui menait à Achradina, dont la rue principale (large, continue et droite, ce qui était rare dans une ville grecque) (2), était décorée comme en un jour de fête, avec des victimes prêtes à être sacrifiées aux dieux, des tables, et des bols de vin tout préparés pour des réjouissances. A mesure que Diôn avançait à la tête de ses soldats par un chemin formé au milieu de cette foule, de chaque côté de la haie on lui jetait des couronnes comme à un vainqueur olympique, et on lui adressait des prières de reconnaissance comme s'il eût été un dieu (3). Chaque maison était le théâtre d'une joie bruyante, à laquelle prenaient également part hommes et

(1) Plutarque, Diôn, c. 28; Diodore, XVI, 10.

(2) Cicéron, in Verr. IV, 53. « Altera autem est urbs Syracusis, cui nomen Acradina est : in quâ forum maximum, pulcherrimæ porticus, ornatissimum prytaneum, amplissima est curia, templumque egregium Jovis Olympii : cæteræque urbis partes, unâ totâ viâ perpetuâ, multisque transversis divisæ, privatis ædificiis continentur. »

(3) Plutarque, Diôn, c. 29; Diodore, XVI, 11. Cf. les manifestations des habitants de Skionê à l'égard de Brasidas (Thucyd. IV, 121).

femmes, citoyens et esclaves ; explosion de sentiments longtemps comprimés et délivrés de l'ancien despotisme avec sa police inquisitoriale et sa garnison.

Ce n'était pas encore le moment pour Diôn de céder à ces mouvements agréables mais passifs. Après avoir donné du courage à ses soldats aussi bien qu'aux citoyens par sa procession triomphale dans Achradina, il descendit sur le terrain uni en face d'Ortygia. Cette forteresse était encore occupée par la garnison de Denys, qu'il défia ainsi de s'avancer et de combattre. Mais la fuite de Timokratês l'avait laissée sans ordres, tandis que la démonstration imposante et le soulèvement unanime du peuple d'Achradina, — qu'elle avait dû voir en partie de ses murailles, et apprendre en partie d'espions et de partisans fugitifs, — la frappaient de découragement et de terreur ; de sorte qu'elle n'était pas en disposition de quitter l'abri de ses fortifications. Sa répugnance à combattre fut saluée comme un aveu d'infériorité par les citoyens insurgés, auxquels Diôn parla alors comme à une assemblée d'hommes libres. Tout près, en face de l'akropolis avec ses Pentapyla ou cinq portes, se trouvait un cadran solaire haut et magnifique, élevé par Denys l'Ancien. Montant sur le sommet de cet édifice, et ayant les fortifications du despote d'un côté et Achradina libre de l'autre, Diôn adressa (1) aux Syracusains qui l'entouraient une

(1) Plutarque, Diôn, c. 29 ; Diodore, XVI, 10, 11. La description que fait Plutarque de la position de ce cadran solaire est distincte, et la harangue que Diôn prononça, pendant qu'il était monté sur l'édifice, est un fait frappant : Ἦν δ' ὑπὸ τὴν ἀκρόπολιν καὶ τὰ πεντάπυλα, Διονυσίου κατασκευασάντος, ἡλιοτρόπιον καταφανὲς καὶ ὑψηλόν. Ἐπὶ τούτῳ προσβὰς ἐδημηγόρησε, καὶ παρώρμησε τοὺς πολίτας ἀντέχεσθαι τῆς ἐλευθερίας.

Le cadran solaire était ainsi *sous* l'akropolis, c'est-à dire dans le terrain bas, immédiatement contigu à Ortygia, près de l'endroit où Denys l'Ancien est dit avoir placé ses vastes portiques et son marché (Diodore, XIV, 7), et où Denys le Jeune érigea le monument funèbre en l'honneur de son père (XV, 74). Afin d'arriver au cadran solaire, Diôn a dû descendre de la hauteur d'Achradina. Or, Plutarque mentionne que Diôn *monta* par Achradina (ἀνῄει διὰ τῆς Ἀχραδινῆς). Il est évident qu'il a dû redescendre d'Achradina, bien que Plutarque ne le mentionne pas spécialement. Et s'il amena ses hommes tout près des murs de la garnison de l'ennemi, ce ne peut guère avoir été pour une autre raison que pour celle que j'ai assignée dans le texte.

Plutarque indique les localités sépa-

harangue animée, dans laquelle il les exhorta à faire d'énergiques efforts pour défendre leurs libertés et leurs droits nouvellement acquis, et les inviva à choisir des généraux pour les commander, afin d'accomplir l'expulsion totale de la garnison de Denys. Les Syracusains, avec des acclamations unanimes, nommèrent Diôn et son frère Megaklês généraux avec de pleins pouvoirs. Mais les deux frères demandèrent instamment que des collègues fussent élus avec eux. En conséquence, vingt autres personnes furent choisies en plus, dix d'entre elles étant de cette petite troupe d'exilés syracusains qui avait rejoint à Zakynthos.

Telle fut l'entrée de Diôn à Syracuse, trois jours (1) après son débarquement en Sicile; et tel fut le premier acte public de la liberté syracusaine renouvelée; le premier après ce vote fatal qui, quarante-huit années auparavant, avait élu Denys l'Ancien général avec de pleins pouvoirs, et placé dans ses mains l'épée de l'État, sans prévoir les conséquences. Dans celles de Diôn cette épée fut employée avec vigueur contre l'ennemi commun. Il attaqua immédiatement Epipolæ; et la consternation de la garnison qu'y avait laissée le fugitif Timokratês fut telle qu'elle lui permit de s'en rendre maître ainsi que de la forteresse d'Euryalos, qu'un peu de courage et de dévouement aurait pu longtemps défendre. Cette acquisition, faite soudainement dans le courant du succès d'un côté et du découragement de l'autre, fut d'une suprême importance et contribua beaucoup à déterminer la fin de la lutte. Non-seulement elle réduisit les partisans de Denys aux murailles d'Ortygia, mais encore

---

rées avec une clarté passable, mais il ne donne pas une description claire de oute la marche. Ainsi, il dit que Diôn, « désirant haranguer le penple lui-même, *monta* par Achradina : (Βουλόμενος δὲ καὶ δι' ἑαυτοῦ προσαγορεῦσαι τοὺς ἀνθρώπους, ἀνῄει διὰ τῆς Ἀχραδινῆς), tandis que l'endroit d'où Diôn harangua le peuple était *sous* l'akropolis d'Ortygia.

Diodore est encore moins clair au sujet des localités, et il ne dit rien du cadran solaire ni de l'endroit exact d'où parla Diôn, bien qu'il mentionne la marche de celui-ci à travers Achradina.

Il semble probable que ce quo Plutarque appelle τὰ πεντάπυλα est la même chose qne ce que Diodore (XV, 74) indique dans les mots ταῖς βασιλικαῖς καλουμέναις πύλαις.

(1) Cornélius Népos, Dion, c. 5.

elle permit à Diôn de mettre en liberté beaucoup de prisonniers d'État (1), qui devinrent des partisans ardents de la révolution. Poursuivant son succès, il ne perdit pas de temps à prendre des mesures contre Ortygia. Pour la fermer complétement du côté de la terre, il commença à élever un mur de blocus, allant du Grand Port à une extrémité, jusqu'à la mer sur le côté oriental du port Lakkios, à l'autre (2). En même temps il pourvut les citoyens d'armes le mieux qu'il put, en envoyant chercher les armes de réserve qu'il avait déposées chez Synalos à Minoa. Il ne paraît pas que la garnison d'Ortygia fît de sortie pour l'empêcher, de sorte qu'en sept jours, non-seulement il avait reçu les armes de Synalos, mais encore il avait achevé grossièrement tout le mur transversal de blocus ou la plus grande partie (3).

A la fin de ces sept jours, mais non pas avant (un accident l'ayant empêché de recevoir l'exprès qui lui avait été envoyé), Denys revint à Ortygia avec sa flotte (4). Dans le fait sa position était changée fatalement. L'îlot était la seule portion de la cité qu'il possédât, et il était encore fermé du côté de la terre par un mur de blocus presque achevé. Tout le reste de la cité était occupé par des ennemis mortels au lieu de l'être par des sujets. Leontini également, et probablement beaucoup de ses autres dépendances hors de Syracuse, avaient profité de l'occasion pour se révolter (5). Même avec la flotte considérable qu'il avait ramenée avec lui, Denys ne se jugea pas assez fort pour affronter ses ennemis en rase campagne, mais il eut recours à un stratagème. Il essaya d'abord d'entamer une intrigue secrète avec

(1) Plutarque, Diôn, c. 29.

(2) Plutarque, Diôn, c. 29; Diodore, XV, 12. Plutarque dit : Τὴν δὲ ἀκρόπολιν ἀπετείχισε. — Diodore spécifie davantage : Τῶν δὲ Συρακουσίων κατεσκευακότων ἐκ θαλάσσης εἰς θάλασσαν διατειχίσματα, etc. Ce sont des mots importants en ce qu'ils indiquent la ligne et les deux extrémités du mur transversal de blocus construit par Diôn.

(3) Plutarque, Diôn, c. 29.

(4) Ce retour de Denys, sept jours après l'arrivée de Diôn, est spécifié et par Plutarque et par Diodore (Plutarque, Diôn, c. 26-29; Diodore, XVI, 11.

(5) Diodore, XVI, 16.

Diôn, qui, toutefois, refusa de recevoir des propositions séparées, et le pria de les adresser publiquement aux bourgeois, citoyens de Syracuse. En conséquence, il envoya des ambassadeurs chargés d'offrir aux Syracusains ce qui aujourd'hui serait appelé une constitution. Il ne demandait qu'une taxation et un service militaire modérés, soumis à leur propre vote d'acquiescement. Mais les Syracusains se rirent de cette offre avec mépris, et Diôn fit en leur nom la réponse péremptoire, — qu'aucune proposition de Denys ne pourrait être reçue, qui ne serait pas une entière abdication, ajoutant en son nom, que lui-même, à cause de la parenté, procurerait à Denys, s'il abdiquait, et la sécurité et les autres concessions raisonnables. Denys affecta d'accepter ces propositions, et il demanda qu'on lui envoyât des députés à Ortygia pour régler les détails. Diôn et les Syracusains saisirent son offre avec empressement, sans mettre un instant sa sincérité en doute. Quelques-uns des Syracusains les plus éminents, approuvés par Diôn, furent envoyés à Denys comme ambassadeurs. On crut en général avec confiance que la retraite du despote était actuellement assurée; et les soldats et les citoyens employés contre lui, pleins de joie et se félicitant mutuellement, finirent par négliger de garder le mur transversal de blocus; beaucoup d'entre eux se retirèrent même dans leurs maisons de la cité.

C'était ce que Denys attendait. S'arrangeant pour prolonger la discussion, de manière à retenir les députés dans Ortygia toute la nuit, il ordonna à l'aurore une sortie soudaine de tous ses soldats, qu'il avait stimulés préalablement tant par du vin que par d'immenses promesses en cas de victoire (1). La sortie fut faite à propos et réussit d'abord complétement. Une moitié des soldats de Diôn était campée pour garder le mur transversal (l'autre moitié ayant ses quartiers dans Achradina), avec une troupe de citoyens syracusains. Mais ils étaient si peu préparés à se voir atta-

(1) Plutarque Diôn, c. 30. Ἐμπλήσας ἀκράτου. Il est rare que nous trouvions ce procédé employé avec des soldats dans l'antiquité. Diodore, XVI, 11, 12. Τὸ μέγεθος τῶν ἐπαγγελιῶν.

quer que les assaillants, se précipitant au dehors avec des cris et au pas de course, emportèrent le mur à la première attaque, tuèrent les sentinelles et se mirent à démolir le mur (qui était probablement une construction grossière et faite à la hâte), aussi bien qu'à charger les troupes du côté extérieur de ce mur. Les Syracusains, surpris et terrifiés, s'enfuirent en faisant peu ou point de résistance. Leur fuite mit partiellement en désordre les soldats plus fermes de Diôn, qui résistèrent bravement, mais sans avoir eu le temps de se mettre en ordre de bataille. Jamais Diôn ne se distingua plus, tant comme officier que comme soldat. Il fit les plus grands efforts pour former les troupes et pour les placer en rangs, ce qui était essentiel pour le combat efficace de l'hoplite grec. Mais on n'entendait pas ses ordres au milieu des cris ou on les négligeait dans la confusion : ses troupes perdirent courage, les assaillants gagnèrent du terrain, et la journée semblait évidemment tourner contre lui. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre ressource, il se mit à la tête de ses soldats les meilleurs et les plus dévoués, et se jeta, bien qu'il fût alors un peu âgé, au plus épais de la mêlée. La lutte fut d'autant plus violente qu'elle se livra dans un espace étroit, entre le nouveau mur de blocus d'un côté et le mur extérieur de Neapolis de l'autre. L'armure et la personne de Diôn étant faciles à reconnaître, il était distingué par ses ennemis aussi bien que par ses amis, et la bataille autour de lui fut au nombre des plus opiniâtres qu'on rencontre dans l'histoire grecque (1). Les traits pleuvaient et sur son bouclier et sur son casque, tandis que son bouclier était aussi percé par plusieurs lances, dont son corps ne fut garanti que par sa cuirasse. A la fin, il fut blessé au bras droit ou à la main droite, renversé à terre et dans un danger immi-

(1) Diodore, XVI, 12. Ὁ δὲ Δίων ἀνελπίστως παρεσπονδημένος, μετὰ τῶν ἀρίστων στρατιωτῶν ἀπήντα τοῖς πολεμίοις · καὶ συνάψας μάχην, πολὺν ἐποίει φόνον ἐν σταδίῳ. Ὀλίγῳ δὲ διαστήματι, τῆς διατειχίου ἔσω μάχης οὔσης, συνέδραμε πλῆθος στρατιωτῶν εἰς στένον τόπον.

Le texte ici n'est pas tout à fait clair (V. une note de Wesseling), mais nous recueillons du passage un renseignement au sujet de la topographie de Syracuse.

nent d'être fait prisonnier. Mais cette hardiesse de sa part stimula tellement le courage de ses propres troupes qu'elles le délivrèrent et redoublèrent en même temps d'efforts contre l'ennemi. Après avoir nommé Timonidès commandant à sa place, Diôn avec sa main blessée monta à cheval, se rendit à Achradina, et amena au combat la portion de ses troupes qui y était en garnison. Ces hommes, frais et bons soldats, rétablirent la bataille. Les Syracusains revinrent combattre, tous unirent leurs efforts dans un conflit acharné, et les soldats de Denys finirent par être refoulés dans les murs d'Ortygia. Les pertes furent sérieuses des deux côtés; celles de Denys se montèrent à huit cents hommes, qu'il fit tous recueillir sur le champ de bataille (en vertu d'une trêve qui lui fut accordée sur sa requête par Diôn) et ensevelir avec de magnifiques obsèques, comme moyen de se populariser auprès des survivants (1).

Si nous songeons combien l'issue de cette bataille avait été douteuse, il semblera évident que, si Timokratês s'était maintenu dans Epipolæ, de manière à permettre à Denys de rester maître de ce point aussi bien que d'Ortygia, le succès de toute l'entreprise de Diôn dans Syracuse aurait été sérieusement compromis.

Grande fut la joie causée dans Syracuse par cette victoire. Le peuple syracusain témoigna sa gratitude aux soldats de Diôn en votant une couronne d'or de la valeur de cent mines, tandis que ces soldats, charmés de la vaillance de leur général, lui votèrent une couronne d'or. Diôn se mit immédiatement à rétablir le mur transversal endommagé, qu'il répara, acheva et fit fortement garder à l'avenir (2). Denys n'essaya plus de s'y opposer par une attaque armée. Mais comme il était encore supérieur sur mer, il transporta des hommes à travers le port pour ravager le pays et se procurer des provisions, et envoya des vaisseaux pour en amener également par mer. Sa supériorité sur mer fut bien-

(1) Plutarque, Diôn, c. 30; Diodore, XVI, 12, 13.

(2) Diodore, XVI, 13.

tôt diminuée par l'arrivée d'Hèrakleidès du Péloponèse (1), avec vingt trirèmes, trois navires plus petits et quinze cents soldats. Les Syracusains, commençant alors à se montrer activement à bord, réunirent des forces navales assez considérables. Tous les bassins et tous les quais étaient concentrés dans Ortygia et autour de l'îlot, sous la main de Denys, qui était maître des forces navales appartenant à la cité. Mais il semblerait que les équipages de quelques-uns des vaisseaux (qui étaient pour la plupart syracusains indigènes (2), avec un mélange d'Athéniens, animés sans doute de sentiments démocratiques) ont dû abandonner le despote pour le peuple, en emmenant leurs vaisseaux, puisque nous trouvons bientôt les Syracusains avec une flotte de soixante trirèmes (3), qu'ils n'auraient guère pu acquérir autrement.

Denys fut peu de temps après renforcé par Philistos, qui amena à Ortygia non-seulement sa flotte du golfe de Tarente, mais encore un régiment considérable de cavalerie. Avec ce régiment et quelques autres troupes en outre, Philistos entreprit une expédition contre la ville de Leontini révoltée. Mais, bien qu'il eût pénétré de nuit dans la ville, il fut bientôt chassé par les défenseurs, que secondèrent des renforts de Syracuse (4).

Toutefois, pour maintenir Ortygia approvisionnée, il était encore plus indispensable pour Philistos de conserver sa supériorité sur mer contre la puissance navale croissante des Syracusains, actuellement commandée par Hèrakleidès (5).

(1) Diodore, XVI, 16. Plutarque dit qu'Hèrakleidès n'amena que onze trirèmes. Mais le chiffre des forces qu'avance Diodore (et reproduit dans mon texte) paraît plus probable. Il est difficile d'expliquer autrement le nombre de vaisseaux dont on voit bientôt les Syracusains en possession. De plus cela explique plus facilement la grande importance que gagne Hèrakleidès, en tant qu'opposé à Diôn.

(2) Plutarque, Diôn, c. 35. Au sujet des marins athéniens dans Ortygia, V. un remarquable passage de Platon, Epist. VII, p. 350 A. Quand Platon était à Syracuse, en danger du côté des mercenaires, les marins athéniens qui y étaient employés l'avertirent en qualité de compatriote.

(3) Diodore, XVI, 16.

(4) Diodore, XVI, 16.

(5) V. un fragment du quarantième Livre des Philippica de Théopompe (Theop. fragm. 312, éd. Didot), qui semble se rapporter à ce moment.

Après plusieurs engagements partiels, il se livra enfin entre les deux amiraux une bataille finale, désespérée et décisive. Les deux flottes étaient fortes de soixante trirèmes. D'abord il parut probable que la victoire resterait à Philistos, brave et hardi. Mais bientôt la fortune de la journée tourna contre lui. Son vaisseau fut poussé à la côte, et lui-même, avec la plus grande partie de sa flotte, accablé par l'ennemi. Pour échapper à la captivité, il se frappa d'un poignard. Toutefois, la blessure ne fut pas mortelle, de sorte qu'il tomba vivant, ayant alors soixante-dix-huit ans environ, entre les mains de ses ennemis, — qui lui enlevèrent tous ses vêtements, l'insultèrent avec brutalité et finirent par lui couper la tête, après quoi ils traînèrent son cadavre par la jambe dans les rues de Syracuse (1). Quelque révoltant que soit ce traitement, nous devons nous rappeler qu'il était moins horrible que celui que Denys l'Ancien avait infligé au général rhégien Phytôn.

Les dernières espérances de la dynastie de Denys périrent avec Philistos, le plus capable et le plus fidèle de ses serviteurs. Il avait été acteur dans sa première journée d'usurpation, — son dix-huit brumaire; sa mort, survenue à propos, quoique misérable, lui épargna la peine de partager son dernier jour d'exil, — sa Sainte-Hélène.

Même avant la précédente victoire de Diôn, Denys avait perdu toute chance de triompher des Syracusains par la force. Mais il avait actuellement encore plus perdu par la victoire d'Hèrakleidès, à savoir sa supériorité sur mer et conséquemment son pouvoir même de se maintenir d'une manière permanente dans Ortygia. Le triomphe de Diôn semblait assuré, et son ennemi humilié et réduit à rien. Mais, bien que désarmé ainsi, Denys était encore formidable par les moyens qu'il avait de fomenter des intrigues et des dissensions dans Syracuse. Son ancienne antipathie contre Diôn devint plus violente que jamais. Obligé de renoncer à l'empire lui-même et décidé cependant à ruiner à tout prix

(1) Diodore, XVI, 16; Plutarque, Diôn, c. 35.

Diôn en même temps que lui, — il mit en jeu un tissu de basses manœuvres, en profitant des craintes et des jalousies des Syracusains, de la rivalité d'Hèrakleidês, des défauts de Diôn, et de ce qui était plus important que tout cela, — de la parenté de Diôn avec la dynastie dionysienne.

Diôn avait déployé un courage dévoué, et il avait mérité la reconnaissance signalée des Syracusains. Mais il avait été élevé dans le despotisme, dont son père avait été l'un des principaux fondateurs ; il était attaché par tous les liens de parenté à Denys, avec lequel sa sœur, son ancienne femme et ses enfants habitaient encore dans l'Akropolis. Les circonstances donc étaient de nature à suggérer aux Syracusains la crainte, qui n'était nullement déraisonnable, que Diôn n'eût fait quelque marché secret avec l'Akropolis et que les éminents services qu'il venait de rendre ne lui servissent seulement de marchepied pour établir un nouveau despotisme à son profit. Ces soupçons furent fort appuyés par les faiblesses de Diôn, qui combinait avec un caractère mâle et magnanime des manières si hautaines qu'elles se faisaient péniblement sentir même à ses propres compagnons. Les lettres écrites de Syracuse, par des amis, à Platon ou à d'autres, à Athènes (peut-être celles de Timonidês à Speusippos), peu après la victoire, contenaient beaucoup de plaintes relativement à la manière d'être repoussante de Diôn, défaut que le philosophe exhortait son ami à amender (1). Tous ceux qu'offensait l'arrogance de Diôn furent confirmés dans leur soupçon de ses desseins despotiques et amenés à chercher un protecteur dans son rival Hèrakleidês. Ce dernier, — jadis général au service de Denys, dont la colère l'avait menacé de la mort, à laquelle il n'avait échappé que par la fuite, — n'avait pas pu ou n'avait pas voulu coopérer avec Diôn quand celui-ci partit de Zakynthos ; mais il avait amené depuis au secours des Syracusains

(1) Platon, Epist. IV, p. 321 B. ... Ἐνθυμοῦ δὲ καὶ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἐνδεεστέρως τοῦ προσήκοντος θεραπευτικὸς εἶναι · μὴ οὖν λανθανέτω σε ὅτι διὰ τοῦ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις καὶ τὸ πράττειν ἐστίν, ἡ δ' αὐθάδεια ἐρημίᾳ ξύνοικος.

des forces considérables, comprenant plusieurs vaisseaux armés. Bien qu'il n'eût pas été présent lors de la première entrée dans Syracuse et qu'il ne fût arrivé que quand Ortygia était déjà bloquée. Hèrakleidès était regardé comme l'égal de Diôn en talents et en capacité militaire; tandis que sous le rapport de desseins ultérieurs, il avait le prodigieux avantage d'être libre de relations avec le despotisme et de ne pas inspirer de défiance. De plus, ses manières étaient non-seulement populaires, mais, selon Plutarque (1), plus que populaires, — il était doux, insidieux et se servait habilement du langage de l'accusation, pour ruiner des rivaux et s'élever lui-même.

Comme la lutte devait bientôt avoir pour théâtre la mer plutôt que la terre, l'équipement d'une flotte devenait indispensable, de sorte qu'Hèrakleidès, qui avait amené le plus grand nombre de trirèmes, gagna naturellement de l'importance. Peu après son arrivée, l'assemblée syracusaine rendit un vote à l'effet de le nommer amiral. Mais Diôn, qui semble n'avoir connu ce vote que quand il avait été rendu, protesta contre lui comme portant atteinte aux pleins pouvoirs que les Syracusains lui avaient conférés à lui-même par leur vote précédent. Conséquemment, le peuple, bien qu'à contre-cœur, annula son vote et déposa Hèrakleidès. Après avoir doucement reproché à Hèrakleidès de susciter la discorde à un moment où l'ennemi commun était encore dangereux, Diôn convoqua une autre assemblée, où il proposa de lui-même la nomination d'Hèrakleidès comme amiral, avec une garde égale à la sienne (2). Le droit de nommer, qu'il se

---

(1) Plutarque, Diôn, c. 32.

(2) Plutarque, Diôn, c. 33. Il semblerait que cet Hêrakleidês est la personne à laquelle il est fait allusion dans le quarantième Livre des Philippica de Théopompe (Theop. Fr. 212, éd Didot):

Προστάται δὲ τῆς πόλεως ἦσαν τῶν μὲν Συρακουσίων Ἀθῆνις καὶ Ἡρακλείδης, τῶν δὲ μισθοφόρων Ἀρχέλαος ὁ Δυμαῖος.

Probablement aussi Athênis est la même personne nommée Athanis ou Athanas par Diodore et par Plutarque (Diodore, XV, 94; Plutarque, Timoleôn, c. 23-37). Il écrivit une histoire des affaires syracusaines pendant la période de Diôn et de Timoleôn, commençant en 362 avant J.-C. et faisant suite à l'histoire de Philiste. V Historicorum Græc. Frag. éd. Didot, vol. II, p. 81.

donnait ainsi, déplut aux Syracusains, humilia Hêrakleidês et exaspéra ses partisans aussi bien que la flotte qu'il commandait. Cette nomination lui donna du pouvoir, — tout en l'excitant à en faire usage pour ruiner Diôn, qui se trouva ainsi doublement exposé à une méfiance véritable de la part de quelques-uns et à des calomnies calculées de la part d'autres.

Il est nécessaire de comprendre cette situation, afin d'apprécier les moyens qu'y trouva Denys pour diriger des intrigues personnelles contre Diôn. Bien que la grande majorité des Syracusains fût hostile à Denys, cependant il y avait parmi eux beaucoup d'individus liés avec ceux qui servaient sous lui dans Ortygia et susceptibles d'être mis en mouvement pour favoriser ses vues. Peu après la défaite complète de sa sortie, il sollicita la paix de nouveau, et Diôn fit la réponse péremptoire qu'on ne pouvait conclure la paix que si Denys abdiquait et se retirait. Ensuite Denys envoya d'Ortygia des hérauts avec des lettres adressées à Diôn par ses parentes. Toutes ces lettres étaient remplies de plaintes au sujet de la misère qu'enduraient ces pauvres femmes; on le priait en même temps de se relâcher de son hostilité. Pour détourner tout soupçon, Diôn fit ouvrir et lire publiquement les lettres devant l'assemblée syracusaine; mais leur teneur était telle qu'un soupçon, exprimé ou non, s'éleva inévitablement quant à l'effet sur les sympathies de Diôn. Il y avait une lettre portant pour suscription les mots : « Hipparinos (fils de Diôn) à son père. » D'abord bien des personnes présentes refusèrent de prendre connaissance d'un communication si rigoureusement privée; mais Diôn insista, et la lettre fut lue en public. Il se trouva qu'elle venait non du jeune Hipparinos, mais de Denys lui-même, et qu'elle était insidieusement écrite dans le dessein de décréditer Diôn aux yeux des Syracusains. Elle commençait par lui rappeler le long temps pendant lequel il avait servi le despotisme; elle le conjurait de ne pas ensevelir ce grand pouvoir, aussi bien que ses propres parents, dans une ruine commune, à cause d'un peuple qui se tournerait contre lui et causerait sa ruine aussitôt qu'il lui aurait donné la liberté;

elle offrait, de la part de Denys lui-même, une retraite immédiate, pourvu que Diôn consentît à prendre sa place; mais elle menaçait, si Diôn refusait, ses parentes et son fils des tortures les plus cruelles (1).

Cette lettre, bien tournée comme composition servant ses desseins, rencontra de la part de Diôn un refus et une protestation indignés. Sans doute son refus dut être accueilli avec des applaudissements par l'assemblée; mais la lettre n'en fit pas moins pénétrer dans les esprits le poison qu'elle était destinée à instiller. Plutarque ne montre pas (2) (à mon avis) une grande connaissance de la nature humaine, quand il se plaint que les Syracusains, à la lecture de cette lettre, laissent des soupçons contre Diôn pénétrer dans leur cœur, au lieu d'admirer sa magnanime résistance à des appels aussi touchants. Ce fut précisément la magnanimité exigée par la situation, qui les rendit méfiants. Qui pouvait les assurer que ce sentiment, au degré nécessaire, se trouverait dans le cœur de Diôn? Ou qui pouvait prédire, dans cette pénible lutte de sentiments, celui qui déterminerait sa conduite? La position de Diôn s'opposait à ce qu'il pût obtenir une confiance entière. De plus, ses ennemis, non contents d'envenimer les causes réelles de méfiance, fabriquèrent de grossiers mensonges contre lui aussi bien que contre les mercenaires sous ses ordres. Un Syracusain, nommé Sôsis, frère d'un des gardes de Denys lui-même, prononça dans l'assemblée syracusaine un violent discours, où il avertit ses compatriotes de se tenir en garde contre Diôn, s'ils ne voulaient pas se trouver avoir sur le dos un despote sévère et sobre au lieu d'un autre qui était toujours ivre. Le lendemain Sôsis parut dans l'assemblée avec une blessure à la tête que lui avaient faite, disait-il, quelques-uns des soldats de Diôn pour le venger de son discours. Beaucoup de personnes présentes, ajoutant foi à cette histoire, épousèrent sa cause avec chaleur; tandis que Diôn eut beaucoup de peine à repousser cette allégation, et à obtenir du temps pour en rechercher la

(1) Plutarque, Diôn, c. 31.

(2) Plutarque, Diôn, c. 32.

vérité. Une enquête fit découvrir que la blessure était une coupure superficielle faite par Sôsis lui-même avec un rasoir, et que tout le conte était une infâme calomnie qu'il avait propagée pour un salaire (1). Dans cet exemple particulier, il se trouva qu'il fut praticable de convaincre le délinquant d'un mensonge éhonté. Mais il y eut un grand nombre d'autres attaques et de pervertissements moins tangibles, produits par les mêmes intérêts hostiles et tendant à la même fin. Chaque jour vit s'envenimer davantage les soupçons et les sentiments malveillants des Syracusains à l'égard de Diôn et de ses soldats.

La victoire navale remportée par Hèrakleidès et par la flotte syracusaine sur Philistos, en augmentant et l'ardeur des Syracusains et la gloire de l'amiral, diminua encore plus l'influence de Diôn. L'opinion gagnait du terrain que même sans lui et sans ses soldats les Syracusains pouvaient se défendre eux-mêmes et se rendre maîtres d'Ortygia. Ce fut alors que Denys vaincu envoya de là à Diôn une nouvelle ambassade, offrant de lui livrer la place avec sa garnison, son magasin d'armes, et son trésor équivalant à cinq mois de paye entière, — à condition qu'il lui serait permis de se retirer en Italie, et de jouir des revenus d'une portion considérable et productive (appelée Gyarta) du territoire syracusain. Diôn refusa de nouveau de répondre, en le priant de s'adresser au public syracusain, qu'il engagea à accepter les conditions (2). Dans l'état actuel de méfiance à l'égard de Diôn, on interpréta cet avis comme cachant une collusion projetée entre lui et Denys. Hèrakleidès promit que, si la guerre était poursuivie, il tiendrait Ortygia bloquée jusqu'à ce qu'elle se rendît à discrétion avec tous ceux qu'elle renfermait comme prisonniers. Mais, en dépit de sa promesse, Denys parvint à tromper sa vigilance et à faire voile pour Lokri en Italie, avec beaucoup de compagnons et de richesses, laissant Ortygia sous le commandement de son fils aîné Apollokratès.

---

(1) Plutarque, Diôn, c. 34.

(2) Plutarque, Diôn, c. 37; Diodore, XVI, 17.

Bien que le blocus fût immédiatement repris et rendu plus rigoureux qu'auparavant, cependant cette évasion du despote jeta sur Hèrakleidès un discrédit considérable 356 av. J.-C.). Probablement les partisans de Diôn ne lui épargnèrent pas les reproches. Pour se refaire une popularité, Hèrakleidès épousa avec chaleur la proposition d'un citoyen nommé Hippo, en vue d'un nouveau partage de la propriété foncière; proposition qui, si l'on considère le changement radical opéré par la dynastie dionysienne dans cette propriété, a dû être recommandée, on peut le croire, d'après des raisons spécieuses de justice vengeresse, aussi bien que d'après la nécessité de pourvoir les citoyens pauvres. Diôn s'opposa énergiquement à la proposition, mais la pluralité des voix l'emporta sur lui. On adopta également d'autres suggestions, encore plus contraires à ses vues, et même positivement dirigées contre lui. En dernier lieu, Hèrakleidès, s'étendant sur son insupportable arrogance, décida le peuple à décréter que de nouveaux généraux seraient nommés, et que la paye due aux soldats de Diôn, qui formait à ce moment un arriéré considérable, ne serait pas liquidée au moyen des fonds du trésor public (1).

Ce fut vers le milieu de l'été que Diôn se vit ainsi enlever son commandement, environ neuf mois après son arrivée à Syracuse (2). On nomma vingt-cinq nouveaux généraux, dans le nombre desquels était Hèrakleidès.

La mesure, scandaleusement ingrate et injuste, qui privait les soldats de la paye qui leur était due fut dictée par pure antipathie contre Diôn; car elle ne semble pas avoir été appliquée à ceux des soldats qui étaient venus avec Hèrakleidès : en outre, les nouveaux généraux envoyèrent aux soldats de Diôn des messages secrets, pour les inviter à abandonner leur chef et à se joindre aux Syracusains, dans lequel cas on leur promettait le droit de cité (3). Si les soldats avaient consenti, il est évident qu'on devait assigner

(1) Plut., Diôn, c. 37; Diod., XVI, 17.

(2) Plutarque, Diôn, 38. Θέρους μεσοῦντος, etc.

(3) Plutarque, Diôn, c. 38.

pour les satisfaire soit la solde due, soit quelque équivalent. Mais tous jusqu'au dernier méprisèrent l'invitation et restèrent attachés à Diôn avec une fidélité inébranlable. Le dessein d'Hèrakleidès était de le chasser seul. Toutefois il fut déjoué par la disposition des soldats qui, indignés de l'ingratitude perfide des Syracusains, poussèrent Diôn à tirer d'eux une légitime vengeance et demandèrent seulement à être menés à l'assaut. Repoussant l'emploi de la force, Diôn calma leur excitation, et se mit à leur tête pour les conduire hors de la cité, non sans adresser des remontrances aux généraux et au peuple de Syracuse au sujet de leur conduite, imprudente aussi bien que méchante, pendant que l'ennemi était encore maître d'Ortygia. Néanmoins, les nouveaux généraux, choisis comme les ennemis les plus violents de Diôn, non-seulement firent la sourde oreille à son appel, mais excitèrent les antipathies du peuple, et le poussèrent à attaquer les soldats pendant qu'ils sortaient de Syracuse. Leur attaque, bien que répétée plusieurs fois, fut vigoureusement repoussée par les soldats, — troupes excellentes, au nombre de 3,000, tandis que Diôn, désireux seulement d'assurer leur salut et d'éviter l'effusion de sang des deux côtés, se borna strictement à la défensive. Il interdit toute poursuite, et rendit les prisonniers sans rançon aussi bien que les corps des hommes tués pour qu'on les enterrât (1).

C'est dans cet état que Diôn arriva à Leontini, où il trouva la sympathie la plus chaleureuse à son égard, avec un dégoût plein d'indignation pour la conduite des Syracusains. Alliés avec Syracuse nouvellement affranchie contre la dynastie dionysienne, non-seulement les Léontins admirent les soldats de Diôn à leur droit de cité, mais ils envoyèrent à Syracuse une ambassade pour demander instamment que justice leur fût rendue. Les Syracusains, de leur côté, dépêchèrent, à Leontini, des députés pour accuser Diôn devant une assemblée de tous les alliés convoqués dans

(1) Plutarque, Diôn, c. 39; Diodore, XVI, 17.

cette ville. Quels étaient ces alliés, c'est ce que nos informations incomplètes ne nous permettent pas de dire. Leur sentence fut favorable à Diôn et contraire aux Syracusains, qui néanmoins résistèrent obstinément, refusant toute justice ou réparation (1), et se croyant capables de réduire Ortygia sans l'aide de Diôn, — vu que les provisions y étaient épuisées et que la garnison souffrait déjà de la famine. Désespérant d'avoir du renfort, Apollokratês avait déjà résolu d'envoyer des députés et de proposer une capitulation, quand Nypsios, officier napolitain, dépêché de Lokri par Denys, eut l'heureuse chance d'arriver à Ortygia à la tête d'une flotte de renfort, convoyant de nombreux transports avec un fonds abondant de provisions. On ne parla plus alors de se rendre. La garnison d'Ortygia se trouva renforcée de 10,000 hommes de troupes mercenaires des meilleures, et bien approvisionnée pour quelque temps (2).

Les amiraux syracusains, soit négligence soit mauvaise fortune, n'avaient pu empêcher l'entrée de Nypsios. Mais ils l'attaquèrent soudainement tandis que ses vaisseaux étaient dans le port et que les équipages, se croyant à l'abri d'un ennemi, échangeaient des saluts ou aidaient à débarquer les provisions. Cette attaque fut faite à propos et heureuse. Plusieurs des trirèmes de Nypsios furent ruinées, — d'autres remorquées comme prises, tandis que la victoire, gagnée par Hèrakleidès sans Diôn, provoqua une joie extravagante dans Syracuse entière. Dans la conviction qu'Ortygia ne pourrait plus tenir, les citoyens, les soldats et même les généraux s'abandonnèrent à une orgie et à une ivresse folles, qui se prolongèrent jusque dans la nuit suivante. Nypsios, officier habile, guettait cette occasion, et il fit une vigoureuse sortie de nuit. Ses troupes, sortant en bon ordre, plantèrent leurs échelles d'escalade, gravirent le mur de blocus et tuèrent les sentinelles endormies ou ivres, sans rencontrer de résistance. Maître de cet important ouvrage, Nypsios employa une

(1) Plutarque, Diôn, c. 40.

(2) Plutarque, Diôn, c. 41; Diodore, XVI, 18, 19.

partie de ses hommes à l'abattre, tandis qu'il faisait avancer le reste contre la cité. A l'aurore, les Syracusains effrayés se virent attaquer avec vigueur même dans leur propre forteresse, au moment où ni généraux ni citoyens n'étaient prêts à résister. Les troupes de Nypsios pénétrèrent d'abord de vive force dans Neapolis, qui était le plus rapprochée du mur d'Ortygia; ensuite dans Tycha, l'autre faubourg fortifié. Les soldats les franchirent en vainqueurs, triomphant de tous les partis détachés de Syracusains qui purent leur être opposés. Les rues devinrent un théâtre de carnage, — les maisons, de pillage; en effet, comme Denys avait alors abandonné l'idée de régner de nouveau à Syracuse d'une manière permanente, ses troupes ne songèrent guère à autre chose qu'à rassasier le désir de vengeance de leur maître et leur propre rapacité. Les soldats de Nypsios dépouillèrent les habitations particulières de la ville, et enlevèrent non-seulement les richesses, mais encore les femmes et les enfants, qu'ils transportèrent comme butin dans Ortygia. Enfin (à ce qu'il paraît) ils entrèrent aussi dans Achradina, la partie la plus considérable et la plus populeuse de Syracuse. Là se continua pendant tout le jour, et dans de plus grandes proportions encore, la même scène de pillage, de destruction et de carnage; avec juste assez de résistance pour piquer la furie des vainqueurs, sans arrêter leurs progrès.

Il devint bientôt évident pour Hêrakleidês et pour ses collègues, aussi bien que pour la masse des citoyens, qu'il n'y avait d'autre chance de salut que d'invoquer l'aide de Diôn et de ses soldats à Leontini. Cependant un appel à un homme qu'ils avaient non-seulement haï et craint, mais ignominieusement maltraité, était quelque chose de si intolérable, que pendant longtemps personne ne voulut ouvrir la bouche pour proposer ce qui était dans la pensée de tout le monde. A la fin, quelques-uns des alliés présents, moins intéressés dans les partis politiques de la ville, osèrent émettre la proposition, qui courut de bouche en bouche, et fut adoptée sous la pression d'émotions mêlées et contraires. En conséquence, deux officiers des alliés et cinq cavaliers

syracusains partirent en toute hâte pour Leontini, afin d'implorer la présence instantanée de Diôn. Arrivant à cette ville vers le soir, ils rencontrèrent Diôn lui-même dès qu'ils mirent pied à terre, et lui dépeignirent les scènes misérables qui se passaient en ce moment à Syracuse. Leurs larmes et leur détresse attirèrent autour d'eux une foule d'auditeurs, Léontins et Péloponésiens; et bientôt on convoqua une assemblée générale, devant laquelle Diôn les engagea à faire leur récit. Ils décrivirent, du ton d'hommes dont tout était en jeu, les souffrances actuelles de la cité et la ruine totale qui la menaçait; réclamant l'oubli de leurs torts passés, qui n'étaient déjà expiés que trop cruellement.

Leur discours, qui toucha profondément l'auditoire, fut écouté en silence. Chacun attendait que Diôn commençât, et décidât du sort de Syracuse. Il se leva pour parler; mais pendant un certain temps les larmes l'empêchèrent de s'exprimer, tandis que ses soldats autour de lui l'animaient par leur sympathie encourageante. A la fin il retrouva la voix pour dire : « Je vous ai réunis, Péloponésiens et alliés, afin de délibérer sur ce que vous avez à faire. Pour moi, délibérer serait une honte tandis que Syracuse est entre les mains du destructeur. Si je ne puis sauver mon pays, j'irai m'ensevelir sous ses ruines en flammes. Quant à vous, si, malgré ce qui s'est passé, vous voulez encore nous assister, nous, Syracusains égarés et malheureux, nous vous devrons de continuer encore d'être une cité. Mais si, par un sentiment dédaigneux de l'injustice que vous avez endurée, vous nous abandonnez à notre sort, je vous remercie en ce moment de toute votre ancienne valeur et de tout votre attachement pour moi, et je prie les dieux de vous en récompenser. Souvenez-vous de Diôn, comme d'un homme qui n'abandonna ni vous quand vous étiez maltraités, ni ses concitoyens quand ils furent dans le malheur. »

Ces paroles, si pleines de pathétique et de dignité, allèrent droit aux cœurs des auditeurs, leur causèrent une émotion passionnée, et leur inspirèrent un vif désir de le suivre. Des cris universels l'invitèrent à se mettre à leur tête sur-le-champ et à marcher sur Syracuse; tandis que les en-

voyés présents se jetèrent à son cou en appelant des bénédictions tant sur lui que sur les soldats. Aussitôt que l'émotion se fut calmée, Diôn ordonna que chaque homme prît immédiatement son repas du soir et revînt en armes sans tarder, préparé pour une marche de nuit vers Syracuse.

Vers l'aurore, Diôn et sa troupe furent à quelques milles du mur septentrional d'Epipolæ. Là, des messagers de Syracuse le rencontrèrent, l'engageant à ralentir sa marche et à s'avancer avec précaution. Hèrakleidès et les autres généraux avaient envoyé un message lui interdisant d'approcher davantage et lui signifiant que les portes lui seraient fermées; cependant, en même temps, il arriva des contre-messages de maints éminents citoyens qui le suppliaient de persévérer et lui promettaient et accès et appui. Nypsios, après avoir permis à ses troupes de piller et de détruire dans Syracuse pendant tout le jour précédent, avait jugé prudent de les faire rentrer dans Ortygia pendant la nuit. Sa retraite releva le courage d'Hèrakleidès et de ses collègues, qui, s'imaginant que l'attaque était terminée actuellement, se repentirent de l'invitation qu'ils avaient permis d'envoyer à Diôn. C'est sous cette impression qu'ils lui expédièrent le second message d'exclusion et qu'ils firent garder la porte du mur septentrional pour appuyer leur menace. Mais les événements du lendemain matin ne tardèrent pas à les désabuser. Nypsios renouvela son attaque avec une férocité plus grande qu'auparavant, acheva la démolition du mur de blocus devant Ortygia, et lâcha ses soldats d'une main impitoyable dans toutes les rues de Syracuse. Il y eut en ce jour moins de pillage, mais plus de massacres en masse. Hommes, femmes et enfants périrent indistinctement, et ces barbares ne songèrent qu'à faire de Syracuse un monceau de ruines et de cadavres. Afin d'accélérer l'opération et de prévenir l'arrivée de Diôn, à laquelle ils s'attendaient bien, — ils mirent le feu à la ville en différents endroits avec des torches et des flèches incendiaires. Les infortunés habitants ne savaient où fuir pour échapper aux flammes dans l'intérieur de leurs maisons, ou à l'épée au dehors. Les

rues étaient jonchées de cadavres, tandis que le feu gagnait du terrain perpétuellement et menaçait de se répandre sur la plus grande partie de la cité. Dans ces terribles circonstances, ni Hèrakleidès, blessé lui-même, ni les autres généraux, ne purent s'opposer plus longtemps à l'admission de Diôn, vers lequel on envoya même le frère et l'oncle d'Hèrakleidès, avec d'instantes prières d'accélérer sa marche, vu que le moindre délai occasionnerait la ruine de Syracuse (1).

Diôn était à environ sept milles (11 kilom. 1/4) des portes quand ces derniers cris de détresse parvinrent jusqu'à lui. Lançant immédiatement en avant au pas de course ses soldats, dont l'ardeur ne le cédait pas à la sienne, il arriva promptement aux portes appelées Hexapyla, pratiquées dans le mur septentrional d'Epipolæ. Une fois qu'il eut franchi ces portes, il s'arrêta dans un espace intérieur appelé l'Hekatompedon (2). Il envoya immédiatement en avant ses troupes armées à la légère pour arrêter l'ennemi destructeur, tandis qu'il retint ses hoplites jusqu'à ce qu'il pût les former en colonnes séparées sous des capitaines capables, ainsi que les citoyens qui se pressaient autour de lui avec des démonstrations de respect et de reconnaissance. Il les distribua de manière à les faire entrer dans la partie intérieure de Syracuse et attaquer les troupes de Nypsios sur plusieurs points à la fois (3). Comme il était actuellement en dedans de la fortification extérieure formée par le mur d'Epipolæ, il avait devant lui la cité intérieure tripartite, — Tycha, Neapolis, Achradina. Chacune de ces parties avait sa fortification séparée; entre Tycha et Neapolis se trouvait un espace non fortifié, mais chacune d'elles touchait à Achradina, dont le mur occidental formait leur mur oriental. Il est probable que ces fortifications intérieures avaient été

(1) Plutarque, Diôn, c. 45.

(2) Diodore, XVI, 20. Διανύσας ὀξέως τὴν εἰς Συρακούσας ὁδὸν, ἧκε πρὸς τὰ Ἑξάπυλα, etc. Plutarque, Diôn, c. 45. Εἰσέβαλε διὰ τῶν πυλῶν εἰς τὴν Ἑκατόμπεδον λεγομένην, etc.

(3) Plutarque, Diôn, c. 45. Ὀρθίους λόχους ποιῶν καὶ διαιρῶν τὰς ἡγεμονίας, ὅπως ὁμοῦ πολλαχόθεν ἅμα προσφέροιτο φοβερώτερον.



partiellement négligées depuis la construction des murs extérieurs le long d'Epipolæ, qui les comprenaient toutes dans leur enceinte, et formaient la principale défense contre un ennemi étranger. De plus, les soldats de Nypsios, qui avaient été maîtres des trois villes et qui y rôdaient en destructeurs depuis plusieurs heures, avaient sans doute brisé les portes et affaibli les défenses d'autres manières. La scène était effroyable, et les routes encombrées partout par la flamme et la fumée, par des maisons qui s'écroulaient, par des décombres, et par les masses de cadavres étendus alentour. Ce fut au milieu de ces horreurs que se trouvèrent Diôn et ses soldats, — tandis qu'ils pénétraient par différentes divisions à la fois dans Neapolis, dans Tycha et dans Achradina.

Sa tâche aurait probablement été difficile si Nypsios avait été en état de surveiller les troupes qu'il commandait, en elles-mêmes bonnes et braves. Mais ces troupes avaient été pendant quelques heures dispersées dans les rues, occupées à rassasier leurs passions licencieuses et meurtrières, et à détruire une ville que Denys n'espérait plus alors conserver. Rappelant autant de soldats qu'il put de ce brutal désordre, Nypsios les rangea le long de la fortification intérieure, occupant les entrées et les points exposés par où Diôn cherchait à pénétrer dans la cité (1). Ainsi la bataille ne fut pas continue; mais elle se livra entre partis détachés à des ouvertures séparées, souvent très-étroites, et sur un terrain quelquefois difficile à surmonter, au milieu de l'incendie qui flamboyait partout alentour (2). Désorganisées par le pillage, les troupes de Nypsios ne purent opposer une longue

---

(1) Plutarque, Diôn, c. 46. Παρατεταγμένων παρὰ τὸ τείχισμα χαλεπὴν ἔχον καὶ δυσεκβίαστον τὴν πρόσοδον.

Pour une personne qui, après avoir pénétré dans l'intérieur du mur d'Epipolæ, se tenait sur la pente et regardait en bas vers l'est, on pouvait dire que le mur extérieur de Tycha, d'Achradina et de Neapolis formait un seul τείχισμα; non pas, il est vrai, dans une seule et même ligne ou direction, cependant continu depuis le bord septentrional jusqu'au bord méridional d'Epipolæ.

(2) Plutarque, Diôn, c. 46. Ὡς δὲ προσέμιξαν τοῖς πολεμίοις, ἐν χερσὶ μὲν ὀλίγων πρὸς ὀλίγους ἐγένετο μάχη, διὰ τὴν στενότητα καὶ τὴν ἀνωμαλίαν τοῦ τόπου, etc.

résistance à la marche en avant de Diôn, avec des soldats pleins d'ardeur et avec les Syracusains autour de lui stimulés par le désespoir. Nypsios fut accablé, forcé d'abandonner sa ligne de défense et de se retirer avec ses troupes dans Ortygia, où le plus grand nombre de ses hommes arrivèrent en sûreté. Diôn et ses troupes victorieuses, après être entrés de vive force dans la cité, ne tentèrent pas de les poursuivre. La première et la plus pressante nécessité était d'éteindre les flammes; mais on trouva dispersés dans les rues et les maisons un nombre assez considérable des soldats de Nypsios que l'on tua tandis qu'ils emportaient au moment même du butin sur leurs épaules. Toutefois, longtemps après que la ville eut été purgée d'ennemis, tous les bras y furent employés à arrêter l'incendie, tâche dans laquelle ils eurent de la peine à réussir, même par des efforts incessants pendant le jour et toute la nuit suivante (1).

Au matin Syracuse était une autre cité. La trace désolante de la flamme et de la soldatesque hostile l'avait défigurée. Cependant un nouveau courage animait les cœurs de ses citoyens, qui sentaient qu'ils avaient échappé à quelque chose de bien pire, et qui, par-dessus tout, étaient pénétrés d'un esprit politique renouvelé, et d'un sentiment de repentir et de gratitude à l'égard de Diôn. Tous ces généraux qui avaient été choisis à la dernière élection à cause de la forte opposition qu'ils lui faisaient s'enfuirent sur-le-champ, à l'exception d'Hèrakleidès et de Theodotès. Ces deux hommes étaient ses ennemis les plus violents et les plus dangereux; cependant il paraît qu'ils connaissaient son caractère mieux que leurs collègues, et conséquemment ils n'hésitèrent pas à se mettre à sa merci. Ils se rendirent, avouèrent leur faute et implorèrent son pardon. Sa magnanimité (dirent-ils) recevrait un nouveau lustre s'il s'élevait aujourd'hui au-dessus de son juste ressentiment contre des rivaux égarés qui se tenaient devant lui humiliés et honteux de leur opposition antérieure, et le suppliaient d'en agir avec eux mieux qu'ils ne l'avaient fait à son égard.

(1) Plutarque, Diôn, c. 45, 46; Diodore, XVI, 20.

Si Diôn avait fait voter sur leur requête, elle eût été repoussée par une majorité considérable. Ses soldats, récemment privés de leur paye, étaient encore pleins d'indignation contre les auteurs d'une pareille injustice. Ses amis, lui rappelant les attaques amères et peu scrupuleuses que lui et eux avaient éprouvées de la part d'Hèrakleidès, l'exhortaient à purger la cité d'un homme qui abusait des formes populaires pour des desseins à peine moins funestes que le despotisme lui-même. En ce moment la vie d'Herakleidès tenait à un fil. Sans prononcer d'opinion arrêtée, Diôn n'avait qu'à garder un silence équivoque, et à laisser le sentiment populaire se manifester dans un verdict invoqué par un parti, attendu même par le parti opposé. Aussi tout le monde n'en fut-il que plus étonné quand il prit sur lui la responsabilité de pardonner à Hèrakleidès, ajoutant, en manière d'explication et de satisfaction (1) pour ses amis désappointés :

« D'autres généraux ont fait la plus grande partie de leur éducation en vue des armes et de la guerre. Ma longue éducation dans l'Académie a été consacrée à m'aider à vaincre la colère, l'envie et toutes les jalousies funestes. Pour prouver que j'ai profité de ces leçons, il ne suffit pas que je fasse mon devoir à l'égard de mes amis et des gens honnêtes. La véritable preuve est si, après avoir été outragé, je me montre doux et clément à l'égard de l'auteur de l'outrage. Mon désir est de me montrer supérieur à Hèrakleidès plutôt en bonté et en justice qu'en pouvoir et en intelligence. Les succès à la guerre, même si on les obtient seul, sont en partie dus à la fortune. Si Hèrakleidès a été traître et méchant par envie, ce n'est pas à Diôn à déshonorer une vie vertueuse pour obéir à un sentiment de colère. Et la méchanceté humaine, quelque grande qu'elle soit souvent, n'est pas toujours poussée à un tel excès de brutalité obstinée qu'elle ne puisse être amendée par un traitement doux et clément, dû à des bienfaiteurs persévérants (2). »

(1) Plutarque, Diôn, c. 47. Ὁ δὲ Δίων παραμυθούμενος αὐτους ἔλεγεν, etc.

(2) Plutarque, Dion, c. 47.

Nous pouvons raisonnablement accepter ces paroles comme se rapprochant du discours véritable de Diôn, rapporté par son compagnon Timonidès, et passant ainsi dans la biographie de Plutarque. Elles donnent un intérêt particulier, comme exposé de motifs, à l'acte qu'elles accompagnent. La sincérité de l'exposé n'admet pas de doute ; car tous les motifs ordinaires du cas conseillaient une conduite opposée, et si Diôn avait été de la même manière aux pieds de son rival, sa vie assurément n'aurait pas été épargnée. Il se fit gloire (avec un sentiment à peu près semblable à celui de Kallikratidas (1), quand il délivra les prisonniers faits à Methymna) de réaliser par un acte remarquable la morale élevée qu'il avait puisée dans l'Académie, d'autant plus que le cas offrait toute tentation pour s'en écarter. Se persuadant qu'il pourrait, par un illustre exemple, faire rougir des cruautés mutuelles si fréquentes dans la guerre des partis en Grèce et les adoucir, et regardant l'amnistie à l'égard d'Hèrakleidès comme une suite convenable au mouvement généreux qui l'avait entraîné à marcher de Leontini à Syracuse, — il se glorifiait probablement de l'une et de l'autre plus que de la victoire elle-même. Nous aurons bientôt le regret de découvrir que ses prévisions furent totalement désappointées. Et nous pouvons être sûrs qu'au moment le jugement rendu sur sa conduite envers Hèrakleidès fut très-différent de celui qu'elle reçoit aujourd'hui. Aux yeux de ses amis et de ses soldats, l'imprudence de l'acte dut en faire oublier la générosité. Parmi ses ennemis, il dut exciter de la surprise, — peut-être de l'admiration, — cependant peu d'entre eux durent être ramenés ou changés en amis. Dans le cœur d'Hèrakleidès lui-même, le fait seul de devoir la vie à Diôn dut être une nouvelle et intolérable humiliation que l'Erynnis dans son cœur dut l'exciter à venger. Diôn dut être averti par la critique de ses amis aussi bien que par l'instinct de ses soldats, qu'en cédant à un sentiment magnanime, il négligeait les conséquences raisonnables, et que Hèrakleidès,

(1) V. tome XI, ch. 4 de cette Histoire.

restant à Syracuse, serait seulement plus dangereux tant pour lui que pour eux, qu'il ne l'avait été auparavant. Sans prendre sa vie, Diôn aurait pu exiger de lui qu'il se retirât de Syracuse, sentence qui, eu égard à la coutume du temps, aurait été regardée comme de la générosité.

Diôn eut ensuite à réparer le mur de blocus construit en face d'Ortygia, et détruit en partie dans la dernière sortie de Nypsios. On donna l'ordre à tous les citoyens syracusains de couper un pieu et de le déposer près de l'endroit; puis, la nuit suivante, les soldats plantèrent une palissade de manière à rétablir les parties brisées de la ligne. Une protection étant assurée ainsi à la cité contre Nypsios et sa garnison, Diôn se mit en devoir d'ensevelir les nombreux morts qui avaient été tués dans la sortie, et de racheter les captifs, au nombre d'au moins deux mille, qui avaient été emmenés dans Ortygia (1). On n'oublia pas un trophée avec un sacrifice offert aux dieux en remerciement de la victoire (2).

On tint alors une assemblée publique pour élire de nouveaux généraux à la place de ceux qui avaient fui. Là Hèrakleidès lui-même fit une motion à l'effet que Diôn fût choisi général avec de pleins pouvoirs tant sur terre que sur mer. La motion fut reçue avec une grande faveur par les principaux citoyens; mais les hommes plus pauvres étaient attachés à Hèrakleidès, en particulier les marins, qui préféraient servir sous ses ordres, et demandèrent à grands cris qu'il fût nommé amiral, avec Diôn comme général des troupes de terre. Forcé d'acquiescer à cette nomination, Diôn se contenta de demander avec instance et d'obtenir que la résolution qui avait été adoptée précédemment pour un nouveau partage des terres et des maisons fût annulée (3).

La position des affaires à Syracuse était à ce moment grosse de maux et de querelles. Sur terre, Diôn jouissait d'une autorité dictatoriale; sur mer, Hèrakleidès, son ennemi autant que jamais, était amiral, en vertu d'une nomination séparée et indépendante. L'autorité illimitée de Diôn

(1) Plutarque, Diôn, c. 48.
(2) Diodore, XVI, 20.
(3) Plutarque, Diôn, c. 48.

— exercée par un homme d'un esprit volontaire, bien que magnanime, et de manières extrêmement repoussantes, — devait nécessairement devenir odieuse après que les sentiments qu'avait fait naître la récente délivrance se seraient dissipés ; et l'opposition d'Hêrakleidês trouvait ainsi d'abondantes occasions pour s'exercer, souvent sur de justes motifs. Dans le fait, cet officier était peu disposé à attendre de légitimes prétextes. Comme il conduisait la flotte syracusaine à Messênê afin de continuer la guerre contre Denys à Lokri, non-seulement il essaya de faire soulever les marins en armes contre Diôn, en l'accusant de desseins despotiques, mais même il entama une négociation secrète avec l'ennemi commun Denys, par l'intermédiaire du Spartiate Pharax, qui commandait les troupes de l'ancien despote. Ses intrigues étant découvertes, une violente opposition s'éleva contre lui de la part des principaux citoyens syracusains. Il semblerait (autant que nous pouvons le reconnaître d'après les chétifs renseignements donnés par Plutarque) que les opérations militaires échouèrent, et que l'armement fut forcé de retourner à Syracuse. Là on vit bientôt se renouveler la querelle, — les marins étant apparemment du côté d'Hêrakleidês, les principaux citoyens de celui de Diôn, — et elle fut poussée si loin que la cité souffrit non-seulement de troubles, mais encore d'une irrégularité dans l'approvisionnement (1). Parmi les mortifications de Diôn, la moindre ne fut pas celle que lui causèrent ses amis et ses soldats, en lui rappelant leurs avertissements et leurs prédictions quand il avait consenti à épargner Hêrakleidês. Dans l'intervalle, Denys avait envoyé en Sicile un corps de troupes sous Pharax, qui était campé à Neapolis dans le territoire agrigentin. De quel plan d'opérations ce mouvement fait-il partie, c'est ce que nous ne pouvons établir; car Plutarque ne nous dit rien, si ce n'est ce qui se rapporte immédiatement à la querelle entre Diôn et Hêrakleidês. Les forces de Syracuse furent conduites pour attaquer Pharax;

(1) Plutarque, Diôn, c. 48. Καὶ δι' αὐτὴν ἀπορία καὶ σπάνις ἐν ταῖς Συρακούσαις, etc.

la flotte sous Hèrakleidès, les troupes de terre sous Diôn. Ce dernier, bien qu'il jugeât imprudent de combattre, fut forcé de hasarder une bataille par les insinuations d'Hèrakleidès et les cris des marins, qui l'accusaient de traîner avec intention la guerre en longueur dans le dessein de prolonger sa propre dictature. En conséquence Diôn attaqua Pharax, mais il fut repoussé. Cependant cet échec n'était pas une défaite sérieuse, de sorte qu'il se préparait à renouveler l'attaque quand on lui apprit qu'Hèrakleidès, avec la flotte, était parti et retournait le plus vite possible à Syracuse, dans l'intention de s'emparer de la cité et d'en exclure Diôn et ses troupes. Un mouvement rapide et décisif pouvait seul déjouer ce plan. Quittant le camp immédiatement avec ses meilleurs cavaliers, Diôn retourna à cheval à Syracuse avec toute la célérité possible, parcourant une distance de sept cents stades (environ 132 kilom.) dans un temps très-court, et prévenant l'arrivée d'Hèrakleidès (1).

Ainsi désappointé et découvert, Hèrakleidès trouva l'occasion de diriger une autre manœuvre contre Diôn, par le moyen d'un Spartiate nommé Gæsylos, qui avait été envoyé par les Spartiates, informés des dissensions régnant à Syracuse, afin qu'il s'offrît (comme Gylippos) pour le commandement. Hèrakleidès profita avec empressement de l'arrivée de cet officier, en pressant les Syracusains d'accepter un Spartiate pour commandant en chef. Mais Diôn répondit qu'il y avait une quantité de Syracusains indigènes en état de commander; en outre, que si un Spartiate était nécessaire, il l'était lui-même, en vertu d'une faveur publique. Gæsylos, s'étant assuré de l'état des affaires, eut la vertu et la prudence non-seulement de renoncer à ses prétentions, mais encore de faire tous ses efforts pour réconcilier Diôn et Hèrakleidès. Sentant que les torts avaient été du côté de ce dernier, Gæsylos le força à s'engager par les serments les plus sacrés à se conduire mieux à l'avenir. Il donna sa propre garantie pour l'observation du pacte; mais afin que

(1) Plutarque, Diôn, c. 49.

cette observation fût mieux assurée, on licencia la plus grande partie de la flotte syracusaine (le principal instrument d'Hêrakleidês), et on ne laissa que ce qui suffirait pour tenir Ortygia en état de blocus (1).

La prise de cet îlot et de cette forteresse, surveillés actuellement plus rigoureusement que jamais, approchait. Qu'était devenu Pharax, ou pourquoi ne vint-il pas, après la défaite de Diôn, pour harceler les Syracusains et secourir Ortygia, c'est ce que nous ignorons. Mais il n'arrivait aucun secours : les provisions devenaient rares ; et la garnison finit par être si mécontente, qu'Apollokratês, fils de Denys, ne put tenir plus longtemps. En conséquence, il conclut une capitulation avec Diôn ; il lui remit Ortygia avec son fort, ses armes, ses magasins et tout ce qu'elle renfermait, — à l'exception de ce qu'il pourrait emporter dans cinq trirèmes. A bord de ces vaisseaux, il mit sa mère, ses sœurs, ses amis immédiats et ses biens les plus précieux, laissant tout le reste derrière lui pour Diôn et les Syracusains, qui accoururent en foule sur le rivage afin de le voir partir. Ce fut pour eux un moment d'une joie vive et de félicitations mutuelles, — qui promettait de commencer une nouvelle ère de liberté (2).

En entrant dans Ortygia, Diôn vit, pour la première fois après une séparation d'environ douze ans, sa sœur Aristomachê, son épouse Aretê et sa famille. Ce fut une entrevue pleine de l'émotion la plus vive et de larmes de joie pour tous. Aretê, qu'on avait contre son consentement donnée comme épouse à Timokratês, redoutait d'abord Diôn. Mais il la reçut et l'embrassa avec une affection non affaiblie (3). Il l'emmena elle et son fils hors de l'akropolis dionysienne, où ils avaient vécu depuis son absence, pour les conduire dans sa propre maison, ayant lui-même résolu de ne pas résider dans l'akropolis, mais de la laisser comme fort ou édifice public appartenant à Syracuse. Toutefois, ce renouvellement de son bonheur domestique fut peu de temps

(1) Plutarque, Diôn, c. 50.
(2) Plutarque, Diôn, c. 50.
(3) Plutarque, Diôn, c. 51.

après empoisonné par la mort de son fils, qui, ayant puisé dans la société de Denys des habitudes d'ivrognerie et de débauche, tomba du toit de la maison, dans un paroxysme d'ivresse ou de frénésie, et périt (1).

Diôn était à ce moment au faîte de la puissance aussi bien que de la gloire. Avec des moyens disproportionnés, il avait accompli l'expulsion du plus grand despote de la Grèce, même d'une forteresse imprenable. Il avait lutté contre les dangers et les difficultés avec une résolution remarquable et déployé une magnanimité presque chevaleresque. S'il avait « rendu l'âme (2) » au moment de son entrée triomphale dans Ortygia, l'Académie aurait été honorée par un disciple de premier ordre et d'un mérite intact. Mais cette coupe de la prospérité, qui empoisonna tant d'autres Grecs éminents, eut alors pour effet fatal d'exagérer toutes les plus mauvaises qualités de Diôn et d'étouffer toutes les meilleures.

Plutarque, il est vrai, dit à l'éloge de Diôn, et nous pouvons parfaitement le croire, qu'il conserva, sans y apporter aucun changement, la simplicité de sa table, de son costume et de ses habitudes d'existence, — maintenant qu'il était devenu maître de Syracuse et un objet d'admiration pour toute la Grèce. Sous ce rapport, Platon et l'Académie avaient raison d'être fiers de leur élève (3). Mais les erreurs publiques, que nous avons à raconter actuellement, n'en furent pas moins funestes à ses compatriotes aussi bien qu'à lui-même.

Dès le premier moment que, de retour du Péloponèse, il était entré dans Syracuse, Diôn avait été soupçonné et accusé de viser à l'expulsion de Denys, uniquement en vue de prendre le despotisme pour lui-même. Ses manières hau-

(1) Cornélius Népos, Dion, c. 5.

(2) Juvénal, Satire X, 381.

« Quid illo cive (Marius) tulisset
Imperium in terris, quid Roma beatius unquam,
Si circumducto captivorum agmine, et omni
Bellorum pompâ, animam exhalasset opimam,
Cum de Teutonico vellet descendere curru ? »

(3) Plutarque, Diôn, c. 52.

taines et repoussantes, soulevant partout contre lui des antipathies personnelles, étaient citées comme confirmant l'accusation. Même aux moments où Diôn travaillait au bonheur véritable des Syracusains, ce soupçon avait toujours plus ou moins traversé sa route, le privant d'une reconnaissance bien méritée, et en même temps décréditant ses adversaires et le peuple de Syracuse, comme coupables d'une basse jalousie à l'égard d'un bienfaiteur.

Le temps était venu où Diôn était obligé d'agir de manière ou à confirmer ou à démentir ces augures défavorables. Par malheur ses paroles et ses actions les confirmèrent de la façon la plus forte. La manière d'être extérieure, orgueilleuse et repoussante, qu'on avait toujours connue en lui, fut plutôt aggravée qu'adoucie. Il se fit gloire de montrer plus clairement que jamais qu'il méprisait tout ce qui ressemblait à la recherche de la popularité (1).

Si les paroles et les manières de Diôn étaient ainsi significatives, ce qu'il fit et ce qu'il laissa sans l'accomplir le furent plus encore. De ce grand bienfait de la liberté, qu'il avait si hautement promis aux Syracusains et qu'il avait ordonné à son héraut de proclamer dès qu'il entra dans leurs murs, il n'accorda absolument rien. Il garda son pouvoir dictatorial entier et ses forces militaires certainement sans réduction, sinon réellement augmentées ; en effet, comme Apollokratês n'emmena pas avec lui les soldats d'Ortygia, nous pouvons présumer à bon droit qu'il en resta du moins une partie qui embrassa le service de Diôn. Il conserva l'akropolis et les fortifications d'Ortygia précisément dans l'état où elles étaient, seulement remplies de troupes qui lui obéissaient au lieu d'obéir à Denys. Sa victoire se fit sentir par d'abondants présents faits à ses amis et à ses soldats (2) ; mais pour le peuple de Syracuse, elle ne produisit rien de plus qu'un changement de maître.

---

(1) Plutarque, Diôn, c. 52. Τοῦ μέντοι περὶ τὰς ὁμιλίας ὄγκου καὶ τοῦ πρὸς τὸν δῆμον ἀτενοῦς ἐφιλονείκει μηδὲν ὑφελεῖν μηδὲ χαλάσαι, καίτοι τῶν πραγμάτων αὐτῷ χάριτος ἐνδεῶν ὄντων, καὶ Πλάτωνος ἐπιτιμῶντος, etc.

(2) Plutarque, Diôn, c. 52.

Dans le fait, le plan de Diôn n'était pas d'établir un despotisme permanent. Il avait l'intention de se faire roi, mais d'accorder aux Syracusains ce qui dans les temps modernes serait appelé une constitution. Ayant reçu de Platon et de l'Académie, aussi bien que de ses convictions et de ses goûts, de l'aversion pour une démocratie pure, il avait résolu d'introduire une forme lacédæmonienne de gouvernement mixte, combinant un roi, une aristocratie et le peuple, avec certaines conditions et limitations. Tel est le caractère général des recommandations que Platon adressa tant à lui qu'aux Syracusains après sa mort; toutefois le philosophe semble songer, en même temps qu'au projet politique, à une réforme de mœurs et de coutumes, analogue à celle de Lykurgue. Pour aider à former et à réaliser son plan, Diôn avait envoyé à Corinthe demander des conseillers et des auxiliaires; Corinthe, en effet, convenait à ses vues, non-seulement comme métropole de Syracuse, mais encore comme cité complétement oligarchique (1).

Que ces intentions de la part de Diôn fussent sincères, il n'y a pas lieu d'en douter. Elles avaient été conçues primitivement sans aucune vue d'acquérir la première place pour lui-même, pendant la vie de Denys l'Ancien, et elles étaient en substance les mêmes que celles qu'il avait engagé Denys le Jeune à réaliser, immédiatement après la mort du père. Ce sont les mêmes que celles qu'il avait eu l'intention de favoriser en appelant Platon, — avec quel succès, c'est ce qui a déjà été raconté. Mais Diôn commit l'erreur fatale de ne pas remarquer que l'état des choses, tant pour lui-même que pour Syracuse, avait totalement changé pendant l'intervalle qui s'écoula entre 367 et 354 avant J.-C. Si à la première époque, alors que la dynastie dionysienne était à l'apogée de la puissance, et Syracuse complétement abattue, Denys le Jeune eût pu être persuadé de fondre spontanément et sans lutte ni contrainte son despotisme dans un système plus libéral, même dicté par lui, — il est certain qu'une

(1) Plutarque, Diôn, c. 53; Platon, Epist. VII, p. 334, 336; VIII, p. 356.

pareille concession libre, bien que modérée, aurait d'abord provoqué une reconnaissance sans bornes et aurait eu une chance (quoique cela soit plus douteux) de donner une satisfaction de longue durée. Mais la situation était totalement différente en 354 avant J.-C., quand Diôn, après l'expulsion d'Apollokratês, était devenu maître dans Ortygia; son erreur fut de vouloir continuer à appliquer les anciens plans quand non-seulement ils avaient cessé d'être convenables, mais encore quand ils étaient devenus funestes. Diôn n'était pas dans la position d'un despote établi, qui consent à renoncer, pour le bien public, à des pouvoirs que chacun sait qu'il peut garder s'il le veut; et d'ailleurs les Syracusains n'étaient plus passifs, abattus et dénués d'espoir. Ils avaient reçu une promesse solennelle de liberté, de Diôn lui-même, qui les avait par là poussés à agir avec ardeur; ils avaient armé Diôn de pouvoirs délégués, dans la pensée spéciale qu'il renverserait Denys. Que dans ces circonstances Diôn, — au lieu de résigner le pouvoir qui lui avait été confié, se fît roi, — même roi limité, — et déterminât la mesure de liberté qu'il consentirait à octroyer aux Syracusains qui l'avaient nommé, — c'était là un procédé que ces derniers ne pouvaient s'empêcher de ressentir comme une usurpation flagrante, et que lui ne pouvait espérer soutenir que par la force.

Toutefois, la conduite réelle de Diôn fut pire même que cela. Il ne donna aucune preuve visible qu'il réaliserait même cette fraction de liberté populaire qui était entrée dans son plan primitif. Quelles promesses exactes fit-il, c'est ce que nous ignorons. Mais il conserva son pouvoir, ses forces militaires et les fortifications despotiques, sans en rien retrancher provisoirement. Et qui pourrait dire combien de temps il avait l'intention de les conserver? Qu'il eût réellement dans l'esprit les desseins dont Platon (1) lui fait honneur, c'est ce que je crois vrai. Mais il ne prit aucune mesure pratique pour les réaliser. Il avait résolu de les ac-

(1) Platon, Epist. VII, p. 335 F, p. 351 A; Epist. VIII, p. 357 A.

complir, non en persuadant les Syracusains, mais en employant son propre pouvoir. Telle fut l'excuse qu'il se donna probablement à lui-même, et qui le poussa sur cette pente inclinée au bas de laquelle il n'y eut plus ensuite de chance de salut.

Il n'était pas vraisemblable que la conduite de Diôn passerait sans protestation. Cette protestation fut faite avec le plus de bruit par Hèrakleidès, qui, tant que Diôn avait agi au service réel de Syracuse, s'était opposé à lui d'une manière coupable et perfide, et qui à ce moment se trouvait encore en opposition avec Diôn, quand l'opposition était devenue le côté du patriotisme aussi bien que du danger. Invité par Diôn à assister au conseil, il refusa en disant qu'il n'était actuellement rien de plus qu'un simple citoyen, et qu'il assisterait à l'assemblée publique avec les autres; avis indirect qui impliquait, d'une manière aussi claire que raisonnable, que Diôn aussi devait déposer son pouvoir, maintenant que l'ennemi était renversé (1). La reddition d'Ortygia avait produit une grande émotion parmi les Syracusains. Ils étaient impatients de démolir la dangereuse forteresse élevée dans cet îlot par Denys l'Ancien; en outre, ils avaient à la fois espéré et compté voir détruire ce magnifique monument funèbre que son fils avait bâti en son honneur, et l'urne avec ses cendres jetée dehors. Or de ces mesures, la première était d'une nécessité pressante et incontestable, et Diôn aurait dû l'accomplir sans un moment de délai; la seconde était une satisfaction à donner à une antipathie populaire naturelle à ce moment, et qui aurait servi à prouver que l'ancien despotisme était condamné. Cependant Diôn n'exécuta ni l'une ni l'autre. Ce fut Hèrakleidès qui le critiqua, proposa la démolition de la Bastille dionysienne, et eut ainsi la gloire d'attacher son nom à la mesure accomplie avec ardeur par Timoleôn onze ans plus tard, quand il se trouva maître de Syracuse. Non-seulement Diôn ne donna pas l'idée de renverser cette dangereuse forte-

(1) Plutarque, Diôn, c. 53.



resse, mais quand Hèrakleidès en fit la proposition, il s'y opposa et empêcha qu'elle ne fût adoptée (1). Nous verrons le même antre servir pour des despotes successifs, — antre que Diôn conserva pour eux aussi bien que pour lui-même, et que le libérateur réel, Timoleôn, fit seul disparaître.

Hèrakleidès obtint une popularité extraordinaire parmi les Syracusains par sa conduite courageuse et patriotique ; mais Diôn vit clairement qu'il ne pourrait pas, d'une manière compatible avec ses propres desseins, permettre plus longtemps cette opposition si ouverte. Beaucoup de ses adhérents, considérant Hèrakleidès comme un homme qui n'aurait pas dû être épargné dans l'occasion précédente, étaient disposés à le mettre à mort à tout moment; ils n'étaient retenus que par une défense spéciale de Diôn, qu'il crut alors à propos de lever. En conséquence, au su de Diôn, ils pénétrèrent dans la maison d'Hèrakleidès et le tuèrent (2).

Ce noir méfait anéantit tout ce qui restait d'espoir d'obtenir la liberté syracusaine des mains de Diôn, et le marqua comme le véritable successeur du despotisme dionysien. Ce fut en vain qu'il assista aux obsèques d'Hèrakleidès avec toutes ses forces militaires, s'excusant auprès du peuple de son crime bien notoire, en alléguant que Syracuse ne pourrait jamais vivre en paix tant que deux rivaux pareils seraient tous deux dans la vie politique active. Dans les circonstances du cas, la remarque était une injurieuse dérision, bien qu'elle eût pu être avancée avec convenance comme raison pour renvoyer Hèrakleidès au moment où on l'avait épargné auparavant. Diôn avait actuellement conféré à son rival le triste honneur de mourir comme martyr de la liberté syracusaine; et sous ce jour, il fut amèrement regretté par le peuple. Personne, après ce meurtre, ne put se croire en sûreté. Après avoir une fois employé les soldats

(1) Plutarque, Diôn, c. 53. Ἔπειτα κατηγόρει τοῦ Δίωνος ὅτι τὴν ἄκραν οὐ κατέσκαψε, καὶ τῷ δήμῳ τὸν Διονυσίου τάφον ὡρμημένῳ λῦσαι καὶ τὸν νεκρὸν ἐκβαλεῖν οὐκ ἐπέτρεψε, etc. Cf. Plutarque, Timoleôn, c. 22.

(2) Plutarque, Diôn, c. 53; Cornélius Népos, Dion, c. 6.

comme exécuteurs de ses antipathies politiques, Diôn en vint à se prêter de plus en plus à leurs exigences. Il leur donna une solde et leur fit des largesses d'un montant considérable, d'abord aux dépens de ses adversaires de la cité, ensuite aux dépens de ses amis, jusqu'à ce qu'enfin le mécontentement devînt universel. Dans le corps général des citoyens, Diôn finit par être odieux comme un tyran, et d'autant plus odieux qu'il s'était présenté comme un libérateur, tandis que les soldats étaient en grande partie mal disposés à son égard (1).

Les espions et la police de la dynastie dionysienne n'ayant pas encore été rétablis, il y avait une ample liberté au moins de langage et de critique ; de sorte que Diôn ne tarda pas à avoir des indications complètes sur le sentiment qu'on nourrissait à son égard. Il devint inquiet et irrité de ce changement dans le sentiment public, furieux contre le peuple, et cependant honteux en même temps de lui-même (2). Le meurtre d'Hêrakleidês pesa lourdement sur son âme. Le même homme qu'il avait épargné auparavant quand il était dans son tort, il l'avait tué maintenant qu'il était dans son droit. Les maximes de l'Académie, qui lui avaient donné une si grande satisfaction personnelle dans le premier acte, ne purent guère manquer d'occasionner un mal proportionné de remords dans le second. Diôn n'était pas un véritable ambitieux; il n'était pas prêt pour cet appareil infini de précaution méfiante, indispensable à un despote grec. Quand on lui dit que sa vie était en danger, il répondit qu'il aimerait mieux périr tout de suite sous les coups du premier assassin venu, plutôt que de vivre dans une défiance perpétuelle à l'égard d'amis aussi bien que d'ennemis (3).

Un homme de cette nature, trop bon pour être despote,

(1) Cornélius Népos, c. 7.

(2) Cornélius Népos, Dion, c. 7. « Insuetus male audiendi », etc.

(3) Plutarque, Diôn, c. 56. Ἀλλ' ὁ μὲν Δίων, ἐπὶ τοῖς κατὰ τον Ἡρακλείδην ἀχθόμενος, καὶ τὸν φόνον ἐκεῖνον, ὥς τινα τοῦ βίου καὶ τῶν πράξεων αὐτοῦ κηλῖδα προκειμένην, δυσχεραίνων ἀεὶ καὶ βαρυνόμενος εἶπεν, ὅτι πολλάκις ἤδη θνήσκειν ἕτοιμός ἐστι καὶ παρέχειν τῷ βουλομένῳ σφάττειν αὐτὸν, εἰ ζῆν δεήσει μὴ μόνον τοὺς ἐχθροὺς ἀλλὰ καὶ τοὺς φίλους φυλαττόμενον.

Cf. Plutarque, Apophthegm. p. 176 F.

et cependant impropre au rôle de chef populaire, ne pouvait rester longtemps dans la position précaire que Diôn occupait. Son ami intime, l'Athénien Kallippos, voyant que celui qui pourrait le faire périr deviendrait populaire auprès des Syracusains ainsi qu'auprès d'une grande partie des soldats, forma une conspiration en conséquence. Il avait une haute place dans la confiance de Diôn ; il avait été son compagnon pendant son exil à Athènes, il l'avait accompagné jusqu'en Sicile et était entré dans Syracuse à ses côtés. Mais Platon, soucieux de l'honneur de l'Académie, a soin de nous apprendre que cette amitié funeste naquit non pas d'une participation à sa philosophie, mais de relations communes d'hospitalité, et en particulier d'une initiation commune aux mystères d'Eleusis (1). Plein de bravoure et d'ardeur dans le combat, Kallippos jouissait auprès des soldats d'un grand crédit. Il était convenablement placé pour les pratiquer, et par un stratagème artificieux, il s'assura même la connivence de Diôn à son insu. Ayant appris que des complots se tramaient contre sa vie, Diôn en parla à Kallippos, qui s'offrit pour se charger du rôle d'espion et pour découvrir aussi bien que pour trahir les conspirateurs en feignant de s'associer à leurs projets. Grâce à cette confiance, Kallippos eut toute liberté pour mener ses intrigues sans obstacle, vu que Diôn méprisait les nombreux avertissements qui lui parvenaient (2). Entre autres bruits que faisait naître la nouvelle position de Diôn et que Kallippos faisait soigneusement circuler, — il était dit qu'il était sur le point de rappeler Apollokratês, fils de Denys, pour en faire son associé au despotisme et son successeur — en rem-

---

(1) Platon, Epist. VII, p. 333 F; cf. Plutarque, Diôn, c. 17, 28, 54.

Athénée, au contraire, dit que Kallippos était un disciple de Platon et un camarade d'école de Diôn (Athénée, XI, p. 508). L'assertion de Platon ne va guère jusqu'à détruire la supposition que Kallippos ait pu fréquenter son école et y recevoir une instruction pendant un temps plus ou moins long. Mais elle réfute l'idée que l'amitié de Diôn et de Kallippos ait eu pour source ces goûts philosophiques communs à tous les deux, ce qu'Athénée semble avoir eu l'intention d'avancer.

(2) Plutarque, Diôn, c. 54; Cornélius Népos, Dion, c. 8.

placement de son jeune fils qui avait péri récemment. Par ces rumeurs et d'autres semblables, Diôn finit par être de plus en plus décrédité, tandis que Kallippos organisait secrètement un cercle plus étendu d'adhérents. Toutefois son complot n'échappa point à la pénétration d'Aristomachê et d'Aretê, qui, après avoir adressé à Diôn des avertissements inutiles, prirent enfin sur elles de questionner Kallippos lui-même. Ce dernier non-seulement nia l'accusation, mais même il confirma sa dénégation, à leur prière, par un des serments les plus solennels et les plus terribles que reconnût la religion grecque, en allant dans le bois sacré de Dêmêtêr et de Persephonê, en touchant la robe de pourpre des déesses, et en prenant à la main une torche allumée (1).

Une enquête étant ainsi éludée, arriva bientôt le jour des Koreia, — fête de ces deux mêmes déesses, au nom et en présence desquelles Kallippos s'était parjuré. C'était le jour qu'il avait fixé pour l'exécution. Les points forts de défense dans Syracuse furent confiés à l'avance à ses principaux adhérents, tandis que son frère Philostratês (2) tenait une trirème garnie d'hommes dans le port prête pour la fuite dans le cas où le plan échouerait. Tandis que Diôn, qui ne prenait point part à la fête, restait au logis, Kallippos fit entourer sa maison par des soldats de confiance, et ensuite il y envoya une compagnie choisie de Zakynthiens, sans armes, comme s'ils avaient à parler à Diôn pour une affaire. Ces hommes, jeunes et d'une force musculaire remarquable, étant admis dans la maison, écartèrent ou intimidèrent les esclaves, dont aucun ne manifesta ni zèle ni attachement. Ensuite ils pénétrèrent jusqu'à l'appartement de Diôn et essayèrent de le renverser et de l'étrangler. Toutefois, il résista avec tant d'énergie, qu'ils reconnurent qu'il était impossible de le tuer sans armes, et ils ne savaient com-

(1) Plutarque, Diôn, c. 56.

(2) Platon fait allusion aux deux frères dont Diôn fit ses amis à Athènes, et qui finirent par le tuer, mais sans mentionner le nom d'aucun d'eux (Platon, Epist. VII, p. 333 F). Le troisième Athénien —dont il oppose avec force la fidélité à la fausseté de ces deux hommes — semble être lui-même, — Platon. Cf. pp. 333 et 334.

ment s'en procurer, n'osant pas ouvrir les portes dans la crainte que du secours ne fût introduit contre eux. A la fin, l'un d'eux descendit à une porte dérobée et obtint d'un Syracusain du dehors, nommé Lykôn, une courte épée, de l'espèce laconienne et d'une fabrication particulière. C'est avec cette arme qu'ils donnèrent la mort à Diôn (1). Ensuite ils saisirent Aristomachê et Aretê, la sœur et l'épouse de leur victime. Ces femmes infortunées furent jetées en prison, où on les détint longtemps, et où la dernière accoucha d'un fils posthume.

Ainsi périt Diôn, après avoir vécu seulement une année environ depuis qu'il avait chassé de Syracuse la dynastie dionysienne, — mais année trop longue pour sa renommée. Nonobstant les événements de ces derniers mois, il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût un homme essentiellement différent de la classe des despotes grecs, homme non d'aspirations purement personnelles, ni ne désirant seulement qu'une foule de sujets soumis et une armée victorieuse, — mais concevant de vastes plans d'intérêt public qui se rattachaient à ses vues ambitieuses comme étant du même ordre. Il désirait perpétuer son nom comme fondateur d'une politique reproduisant quelque chose des traits généraux de Sparte, politique qui, tout en ne choquant pas les instincts helléniques, irait plus loin que les institutions politiques ne tendent généralement à le faire, de manière à refondre les sentiments et les habitudes des citoyens d'après des principes conformes à ceux de philosophes tels que Platon. Élevé comme Diôn l'avait été dès son enfance à la cour de Denys l'Ancien, non habitué à cette légalité établie, à ce libre langage et à cette habitude de droit de cité actif, d'où découlait une portion considérable de la vertu hellénique, — il est étonnant qu'il ait acquis un sentiment si profond du bien général et une générosité d'âme si réelle, — et non qu'il ait manqué d'acquérir ces qualités à un plus haut degré. L'influence de Platon pendant sa jeunesse laissa son

(1) Plutarque, Diôn, c. 57; Cornélius Népos, Dion, c. 9; Diodore, XVI,31.

empreinte sur son caractère mûri; mais cette influence (comme Platon lui-même nous le dit) trouva dans l'élève une prédisposition rare. Cependant Diôn n'avait aucune expérience du jeu d'un gouvernement libre et populaire. L'atmosphère dans laquelle s'était passée sa jeunesse était celle d'un despotisme énergique, tandis que l'aspiration qu'il puisa dans le commerce de Platon était de restreindre et de régulariser ce despotisme, et d'administrer au peuple une certaine dose de liberté politique, tout en se réservant la tâche de fixer la mesure qui lui était bonne et le pouvoir de l'empêcher d'en acquérir davantage.

Nous avons déjà raconté comment ce projet, — produit naturel de l'esprit de Diôn, auquel étaient appropriés ses goûts et ses capacités, — fut violemment mis de côté par les sentiments hostiles de Denys le Jeune. La position de Diôn fut alors complétement changée. Il devint un banni, un homme maltraité, animé d'une antipathie méprisante contre Denys, et impatient de soustraire Syracuse à son despotisme. Il y avait là de nouveaux motifs qui en apparence rentraient dans l'ancien projet. Mais les conditions du problème étaient devenues totalement différentes. Diôn ne pouvait renverser Denys « sans s'associer le peuple syracusain » (pour employer la phrase d'Hérodote (1) relative à l'Athénien Kleisthenês) — sans lui promettre une liberté complète, comme encouragement à sa coopération sincère, — sans lui donner des armes et sans réveiller en lui les mouvements entraînants du droit de cité grec, tous d'autant plus violents qu'ils avaient été longtemps comprimés (2). C'est avec ces nouveaux alliés qu'il ne sut comment se conduire. Il n'avait aucune expérience d'un esprit populaire libre et jaloux : il n'avait aucune pratique de l'art de persuader; ses manières étaient hautaines et déplaisantes. De plus, sa parenté avec la famille dionysienne l'exposait à l'antipathie de deux côtés différents. C'est ainsi que le duc d'Orléans (Égalité), à la

(1) Hérodote, V. 66. Ἑσσούμενος δ' ὁ Κλεισθένης τὸν δῆμον προσεταιρίζεται.

(2) Cicéron, De Officiis, II, 7. « Acriores morsus intermissæ libertatis quam retentæ. »

fin de 1792, dans la première Révolution française, était haï tant par les royalistes, parce que, bien qu'allié à la dynastie régnante, il avait activement pris parti contre elle, que par les démocrates sincères, qui le soupçonnaient d'avoir le dessein de se mettre à la place du roi. Pour Diôn, une pareille coalition d'antipathies était un sérieux obstacle, et elle présentait une forte base sur laquelle ses rivaux pouvaient s'appuyer, en particulier le moins scrupuleux de tous, Hèrakleidès. Le mauvais traitement qu'il eut à subir tant de la part des Syracusains que de celle d'Hèrakleidès, pendant le temps que les officiers de Denys restaient encore maîtres d'Ortygia, a déjà été raconté. Toutefois Diôn agit, sinon toujours avec prudence, du moins avec une énergie si généreuse contre l'ennemi commun, qu'il renversa son rival et conserva son ascendant entier, jusqu'à la reddition d'Ortygia.

Cette reddition porta son pouvoir au plus haut point. Ce fut le moment critique et décisif de sa vie. Il eut alors une magnifique occasion de mériter la renommée et la reconnaissance. Il aurait pu attacher son nom à un acte aussi sublime et aussi frappant qu'aucun autre de l'histoire grecque, acte que, dans un instant de malheur, il laissa à Timoleôn à accomplir plus tard, — la démolition de la forteresse dionysienne, et l'érection de cours de justice sur son emplacement. Il aurait pu se mettre en avant pour organiser, après la discussion et avec le consentement du peuple, un gouvernement libre et bon qui, bien qu'il eût pu être plus ou moins exempt de défauts, l'aurait au moins satisfait et aurait épargné à Syracuse ces dix années de souffrances qu'elle eut à subir jusqu'à ce que Timoleôn en vint à faire de la possibilité un fait. Diôn aurait pu accomplir tout ce que fit Timoleôn, — et il aurait pu l'achever plus facilement, vu qu'il avait moins d'embarras et du côté des autres villes et du côté des Carthaginois. Par malheur il se crut assez fort pour reprendre son premier projet. Malgré l'ardeur, allumée en partie par lui-même, qui régnait parmi les Syracusains, — malgré la répugnance, qui s'était déjà manifestée sur le simple soupçon de ses desseins despotiques, — il se crut

capable de traiter les Syracusains comme un troupeau docile et passif; de leur départir juste autant de liberté qu'il le jugeait à propos et d'exiger d'eux qu'ils s'en contentassent; bien plus, ce qui est pis encore, de différer de leur donner aucune liberté, sur le motif ou le prétexte d'une consultation approfondie avec des conseillers de son choix.

Par cette déplorable erreur, funeste et à Syracuse et à lui-même, Diôn fit de son gouvernement un gouvernement de pure force. Il se mit dans une voie où il fut fatalement condamné à aller de mal en pis, sans pouvoir revenir sur ses pas. Il avait déjà fait d'Hèrakleidès un martyr, et il aurait été forcé d'en faire encore d'autres, si sa vie se fût prolongée. Il est heureux pour sa réputation que sa carrière ait été arrêtée si tôt, avant qu'il se fût gâté assez pour perdre cette sympathie et cette estime avec lesquelles le philosophe Platon déplore encore sa mort, et calme son désappointement, en jetant le blâme de la chute de Diôn sur tout le monde, excepté sur Diôn lui-même.



CHAPITRE IV

AFFAIRES SICILIENNES JUSQU'A LA FIN DE L'EXPÉDITION DE TIMOLEÔN. 353-336 AVANT J.-C.

Position et espérances de Kallippos après l'assassinat de Diôn. — Il reste maître de Syracuse plus d'une année. — Son mauvais gouvernement. Retour d'Hipparinos, fils de Denys, à Syracuse. — Expulsion de Kallippos. — Misérable condition de Syracuse et de la Sicile telle que la décrit Platon. — La recommandation de Platon est inutile. — L'état de Syracuse empire. — Denys rentre à Ortygia, en chassant Hipparinos. — Habitude d'ivrognerie des princes dionysiens. — Lokri. — Dépendance et résidence de Denys le Jeune. Maux causés aux Grecs italiotes par les Lucaniens et les Brutiens de l'intérieur. — Denys à Lokri. — Son impopularité et son gouvernement violent. — Cruelles représailles exercées par les Lokriens sur ses parentes. — Détresse des Syracusains. — Nouveau danger du côté de Carthage. — Ils invoquent l'aide d'Hiketas. — De concert avec Hiketas, ils envoient demander du secours à Corinthe. — Alliance secrète d'Hiketas avec les Carthaginois. — Il s'applique à faire échouer la demande adressée à Corinthe. — La demande des Syracusains est favorablement accueillie par les Corinthiens. — Vote rendu à l'effet de leur accorder du secours. — Difficulté de trouver un chef corinthien. — La plupart des principaux citoyens refusent. — Timoleôn est proposé et choisi. — Vie et caractère antérieurs de Timoleôn. — Sa conduite à l'égard de son frère Timophanês, auquel il sauve la vie dans une bataille. — Timophanês se fait despote et exerce une lourde oppression. — Timoleôn, avec deux compagnons, le met à mort. — Effets salutaires de cet acte pour Corinthe. — Sentiments à l'égard de Timoleôn. — Amer reproche fait à Timoleôn par sa mère. — Grand chagrin de Timoleôn. Il s'enferme et se retire de la vie publique. — Jugements différents chez les anciens et chez les modernes sur l'acte de Timoleôn. — Commentaires de Plutarque. — Timoleôn est nommé commandant de l'expédition syracusaine. — Il accepte le commandement. — Conseil de Telekleidês. — Préparatifs faits par Timoleôn. — Ses chétives ressources. — Il engage quelques-uns des mercenaires phokiens. — L'expédition ne promet rien de bon. — Second message d'Hiketas, qui se retire de l'alliance corinthienne et demande qu'on n'envoie pas de troupes en Sicile. — Timoleôn part pour la Sicile avec une petite escadre. — Présages favorables et réponse d'oracles donnés par les dieux. — Timoleôn arrive à Rhegium. — Une flotte carthaginoise, d'une force supérieure, l'empêche d'arriver en Sicile. — Message insidieux d'Hiketas. — Stratagème de Timoleôn pour passer en Sicile, en collusion avec les Rhégiens. — Assemblée publique

à Rheginm. — Timoleôn y assiste ainsi que les Carthaginois. — Longs discours pendant lesquels Timoleôn se retire à la dérobée, et s'arrange pour faire passer sa flotte en Sicile. — Timoleôn à Tauromenium en Sicile. — Formidable force des ennemis. — Despotes de Sicile. — Découragement à Syracuse. — Succès de Timoleôn à Adranum. — Il surprend et défait les troupes d'Hiketas, supérieures en nombre. — Amélioration de la position et des alliances de Timoleôn ; — Il s'avance jusqu'aux murs de Syracuse. — Position de Denys dans Ortygia. — Il se décide à livrer cette forteresse à Timoleôn, en stipulant un transport et un abri sûrs à Corinthe. — Timoleôn envoie des troupes pour occuper Ortygia, en recevant Denys dans son camp. — Timoleôn envoie à Corinthe la nouvelle de son succès, avec Denys lui-même dans une trirème. — Grand effet produit à Corinthe. — Confiance des citoyens. — Renfort envoyé à Timoleôn. — Spectacle à Corinthe de Denys déchu ; — impression faite sur les Grecs ; — nombreux visiteurs pour le voir. Conversation avec Aristoxenos. — Immense avantage que Timoleôn tire de la possession d'Ortygia. — Nombreuses provisions qu'il y trouve. — Une armée carthaginoise considérable sous Magôn arrive pour aider à attaquer Ortygia. Elle est défaite par Neôn pendant l'absence de Magôn et d'Hiketas. Neôn acquiert Achradina et la rattache à Ortygia par une ligne de murs. — Retour de Magôn et d'Hiketas dans Syracuse. — Difficulté plus grande de leurs opérations, depuis la victoire de Neôn. — Retour de Timoleôn à Syracuse. — Marche et arrivée heureuse du renfort corinthien. — Messênê se déclare en faveur de Timoleôn. — Il établit son camp près de Syracuse. — Magôn se défie d'Hiketas et de sa position à Syracuse. — Il retire soudain son armée et sa flotte, abandonnant la ville complétement. — Timoleôn s'empare d'Epipolæ et de toute la cité de Syracuse. — Hiketas est obligé de se sauver à Leontini. — Faible défense faite par les troupes d'Hiketas. — Grand effet produit par la nouvelle que Timoleôn était maître de Syracuse. — Admiration extraordinaire éprouvée pour Timoleôn ; — surtout à cause de la faveur particulière que lui témoignaient les dieux. — Timoleôn leur attribue tous ses succès. — Tentations qui s'offrent à Timoleôn à l'heure du succès. — Possibilité aisée de se faire despote de Syracuse. — Timoleôn invite les Syracusains à démolir la forteresse dionysienne d'Ortygia. — Il élève des cours de justice sur l'emplacement. — Condition désolée de Syracuse et d'autres cités en Sicile. Rappel des exilés. Demande adressée à Corinthe par Timoleôn et par les Syracusains. — Commissaires envoyés de Corinthe à Syracuse. — Ils remettent en vigueur la démocratie et les lois données par Dioklês ; mais avec divers changements et additions. — Pauvreté à Syracuse. — Nécessité d'appeler de nouveaux colons. — Corps considérables de nouveaux colons réunis à Corinthe pour la Sicile. — Affluence de nouveaux colons en Sicile de tous les côtés. — Soulagement apporté à la pauvreté de Syracuse. — Succès remportés par Timoleôn sur Hiketas, Leptinês et autres despotes de Sicile. — Hiketas invite les Carthaginois à envahir l'île de nouveau. — Les Carthaginois débarquent en Sicile avec une armée immense, comprenant des troupes indigènes dans une grande proportion. — Timoleôn s'avance de Syracuse contre les Carthaginois. — Mutinerie d'une partie de ses mercenaires sous Thrasios. — Timoleôn s'avance dans la province carthaginoise. — Présage au sujet du persil. — Il rencontre l'armée carthaginoise pendant qu'elle passait le Krimêsos, les chars de guerre en tête. — Timoleôn ordonne à sa cavalerie de charger. — Bataille acharnée entre l'infanterie de Timoleôn et les fantassins carthaginois indigènes. — Terrible orage. — Victoire complète de Timoleôn. — Pertes sérieuses des Carthaginois dans la bataille, en particulier de leurs troupes in-

digènes. Immense butin recueilli par les soldats de Timoleôn. — Découragement et terreur dans l'armée défaite aussi bien qu'à Carthage elle-même. — Grand accroissement de gloire pour Timoleôn. — Faveur que les dieux lui montrent dans la bataille. — Timoleôn retourne à Syracuse. — Il congédie Thrasios et les mercenaires qui l'avaient abandonné. — Il les renvoie de Sicile. — Leur sort. — Succès remportés par Timoleôn sur Hiketas et Mamerkos. — Victoire gagnée par Timoleôn sur Hiketas, au fleuve Damurias. — Timoleôn attaque Hiketas à Leontini. — La place et Hiketas en personne sont livrés à Timoleôn par la garnison. Hiketas et sa famille sont mis à mort. — Timoleôn remporte une victoire sur Mamerkos. — Il conclut la paix avec les Carthaginois. — Timoleôn bat et fait prisonniers Mamerkos et Hippôn. — Mamerkos est condamné par l'assemblée publique syracusaine. — Timoleôn renverse tous les despotes de Sicile. — Il dépose son pouvoir à Syracuse. — Reconnaissance des Syracusains à son égard. — Récompense qu'ils lui accordent. — Grande influence de Timoleôn, même après qu'il eut déposé son pouvoir. — Immigration de nouveaux colons grecs en Sicile, à Gela, à Agrigente, à Kamarina, etc. — Valeur et importance de l'ascendant moral dont jouit Timoleôn, en réglant ces nouveaux établissements. — Nombreuses difficultés qu'il dut être appelé à arranger. — Résidence de Timoleôn à Syracuse. — Chapelle consacrée à la déesse Automatin. — Arrivée de Timoleôn aveugle dans l'assemblée publique de Syracuse, au milieu de questions donnant lieu à une discussion grave et critique. — Manière dont Timoleôn supportait la contradiction dans l'assemblée publique. — Soin empressé qu'il prend d'assurer la liberté de parole contre lui-même. — Modération et esprit public inaltérables de Timoleôn. — Idéal de Xénophon : — empire sur des hommes libres disposés à le reconnaître. — Qualités positives aussi bien que négatives de Timoleôn. — Liberté et bien-être répandus dans toute la Sicile pendant vingt-quatre ans, jusqu'au despotisme d'Agathoklês. — Mort et obsèques de Timoleôn. — Proclamation à ses funérailles. — Monument en son honneur. — Contraste entre Diôn et Timoleôn.

L'assassinat de Diôn, raconté dans le chapitre précédent, paraît avoir été médité et exécuté habilement pour servir les desseins de son auteur, l'Athénien Kallippos. Succédant à la fois au commandement des soldats, auprès desquels il avait été auparavant très-populaire, — et à la domination dans Ortygia, — il fut en réalité maître à Syracuse (353 av. J.-C.). Nous lisons dans Cornélius Népos qu'après l'assassinat de Diôn il y eut une douleur publique profonde et une forte réaction en sa faveur, attestées par de magnifiques obsèques auxquelles assista la masse de la population (1). Mais cette assertion est difficile à croire, non-seulement parce que Kallippos garda longtemps le pouvoir sans être

(1) Cornélius Népos, Dion, c. 10.

inquiété, mais encore parce qu'il jeta en prison les parentes de Diôn, — sa sœur Aristomachê et son épouse Aretê, alors enceinte, vengeant par cet acte de méchanceté le faux serment qu'il avait tout récemment été forcé de faire, afin d'endormir leurs soupçons (1). Aretê accoucha d'un fils en prison. Il semblerait que ces femmes infortunées furent détenues pendant tout le temps, plus d'une année, que Kallippos resta maître. Quand il fut déposé, on les relâcha; alors un Syracusain nommé Hiketas, ami de Diôn décédé, affecta de les prendre sous sa protection. Après une courte période de bons traitements, il les mit à bord d'un navire en partance pour le Péloponèse, mais il les fit tuer en route et jeter leurs corps à la mer. On dit qu'il fut poussé à cette conduite cruelle par les ennemis de Diôn; et l'acte ne prouve que trop clairement combien ces ennemis étaient implacables (2).

Comment Kallippos se maintint-il dans Syracuse, — par quel appui, par quelles violences ou par quelles promesses, — et contre quelles difficultés eut-il à lutter, — c'est ce qu'il ne nous est pas donné de savoir. Il semble avoir d'abord promis de rendre la liberté, et l'on nous dit même qu'il adressa une lettre publique à sa patrie, la cité d'Athènes (3), dans laquelle il réclamait sans doute les honneurs du tyrannicide, se représentant comme le libérateur de Syracuse. Comment cette lettre fut-elle accueillie par l'assemblée athénienne, c'est ce qu'on ne nous apprend pas. Mais quant à Platon et aux habitués de l'Académie, la nouvelle de la mort de Diôn leur causa le plus profond chagrin, comme on peut le lire encore dans les lettres du philosophe.

Kallippos se maintint pendant une année dans la plénitude de l'éclat et de la domination. Le mécontentement avait grandi alors; et les amis de Diôn, — ou peut-être les ennemis de Kallippos prenant ce nom, — se montrèrent en force dans Syracuse. Toutefois, Kallippos les défit et les

(1) Plutarque, Diôn, c. 56, 57.
(2) Plutarque, Diôn, c. 58.
(3) Plutarque, Diôn, c. 58.

force à se réfugier à Leontini (1), ville dont nous trouvons bientôt Hiketas despote. Encouragé probablement par ce succès, Kallippos commit une foule d'énormités, et se rendit si odieux (2), que la famille dionysienne expulsée commença à concevoir l'espérance de recouvrer sa domination. Il avait quitté Syracuse pour faire une expédition contre Katane; Hipparinos profita de cette absence et effectua son entrée dans Syracuse, à la tête de forces suffisantes, combinées avec le mécontentement populaire, pour l'exclure de la cité. Kallippos revint à la hâte, mais il fut défait par Hipparinos, et forcé de se contenter de l'échange peu avantageux de Katane à la place de Syracuse (3).

Hipparinos et Nysæos étaient les deux fils de Denys l'Ancien et d'Aristomachê, et conséquemment ils étaient neveux de Diôn. Bien que Hipparinos devînt probablement maître d'Ortygia, la portion la plus forte de Syracuse, cependant il semblerait que dans les autres portions de la ville il y avait des partis opposants qui contestaient son gouvernement : d'abord les partisans de Denys le Jeune et de sa famille, — ensuite la masse qui désirait se débarrasser des deux familles et établir une constitution populaire libre. Tel est l'état des faits que nous recueillons des lettres de Platon (4). Mais nous sommes trop dépourvus de documents pour établir quelque chose de distinct relativement à la condition de Syracuse ou de la Sicile entre 353 et 354 avant J.-C., — depuis la mort de Diôn jusqu'à l'invitation envoyée à Corinthe, qui détermina la mission de Timoleôn. On nous assure qu'en général ce fut une période de conflits, de désordres et de souffrances intolérables, que même les temples et les tombes étaient négligés (5); que le peuple était foulé

(1) Plutarque, Diôn, c. 58; Diodore, XVI, 31-36.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 11; Plutarque, Comp. de Timoleôn et de Paul Emile, c. 2.

(3) Cela semble résulter de Plutarque, Diôn, c. 58, comparé avec Diodore, XVI, 36.

(4) Platon, Ep. VIII, p. 353, 355, 356.

(5) Platon, Epist. VIII, 356 B. Ἐλθὼν δὲ πατρίδα καὶ ἱερῶν ἀθεραπευσίαν καὶ τάφους, etc.

partout par des despotes et des mercenaires étrangers ; que les despotes étaient fréquemment renversés par la violence ou par la trahison, toutefois pour être remplacés par d'autres aussi mauvais ou pires ; que la multiplication de soldats étrangers, rarement payés régulièrement, répandait partout le pillage et la violence (1). Le philosophe Platon, — dans une lettre écrite (vraisemblablement après l'expulsion de Kallippos) environ une année ou plus après la mort de Diôn, et adressée aux parents et aux amis survivants du dernier, — trace un tableau lamentable de l'état et de Syracuse et de la Sicile. Il va jusqu'à dire que, dans le trouble et la désolation qui régnaient, il était probable qu'on verrait la race et la langue hellénique disparaître de l'île, et faire place aux Carthaginois ou aux Osques (2). Il adjure les partis en lutte à Syracuse de détourner cette issue misérable en en venant à un compromis et en établissant un gouvernement modéré et populaire, — cependant, avec quelques droits réservés aux familles régnantes, parmi lesquelles il désire voir une association fraternelle établie, tripartite dans son caractère ; — comprenant Denys le Jeune (alors à Lokri), — Hipparinos, fils de Denys l'Ancien, — et le fils de Diôn. Sur l'absolue nécessité d'un pareil compromis et d'un pareil accord, pour préserver et peuple et despotes d'une ruine commune, Platon donne les conseils les plus pathétiques. Il recommande une triple royauté coordonnée, passant par transmission héréditaire dans les familles des trois personnes qui viennent d'être nommées, et comprenant la présidence des cérémonies religieuses avec une ample mesure de dignité et de respect, mais avec très-peu de pouvoir politique actif. Donnant le conseil d'invoquer des arbitres impartiaux, respectés de tous pour régler les termes du com-

---

(1) Plutarque, Timoleôn, c. I.

(2) Platon, Epist. VIII, p. 353 F..... Διολέσθαι δ' ὑπὸ τοῦ κύκλου τούτου καὶ τὸ τυραννικὸν ἅπαν καὶ τὸ δημοτικὸν γένος, ἥξει δὲ, ἐάν περ τῶν εἰκότων γίγνηταί τι καὶ ἀπευκτῶν, σχεδὸν εἰς ἐρημίαν τῆς Ἑλληνικῆς φωνῆς Σικελία πᾶσα, Φοινίκων ἢ Ὀπικῶν μεταβαλοῦσα εἰς τινα δυναστεῖαν καὶ κράτος. Τούτων δὴ χρὴ πάσῃ προθυμίᾳ πάντας τοὺς Ἕλληνας τέμνειν φάρμακον.

promis, il implore ardemment chacun des combattants d'acquiescer pacifiquement à leur décision (1).

Platon, qui avait sous les yeux la double ligne des rois spartiates, les seuls rois héréditaires en Grèce, ne jugeait pas du tout impraticable l'existence de trois familles de rois coordonnées; et dans le fait elle ne l'était pas, si l'on considère la petite étendue de pouvoir politique qui leur était accordée. Mais au milieu des passions furieuses qui se donnaient carrière alors, et de la masse de maux qui avaient été faits et soufferts de tous les côtés, il n'était pas probable qu'un arbitre pacifique, quelle que fût sa position ou son caractère, trouvât à se faire écouter, ou fût en état d'opérer un accommodement salutaire pareil à celui qu'avait effectué le Mantineien Dèmônax à Kyrênê, — entre les Kyrénæens mécontents et la dynastie des princes Battiades (2). La recommandation de Platon passa inaperçue. Il mourut en 348-347 avant J.-C., sans voir mitiger en rien ces malheurs de la Sicile qui attristèrent les derniers jours de sa longue vie. Au contraire, l'état de Syracuse ne fit qu'empirer. Denys le Jeune parvint à opérer son retour, en chassant d'Ortygia Hipparinos et Nysæos, et en s'y établissant de nouveau comme maître. Comme il avait une longue série d'anciennes humiliations à venger, son gouvernement eut ce caractère oppressif que l'ancien proverbe reconnaissait comme appartenant aux rois rétablis après un exil (3).

De tous ces princes qui descendaient de Denys l'Ancien, pas un n'hérita de la sobriété et de la tempérance qui avaient tant contribué à son succès. Tous eurent, dit-on, des habitudes d'ivrognerie et de débauche (4), — Denys le Jeune et son fils Apollokratês, aussi bien qu'Hipparinos et Nysæos. Hipparinos fut assassiné dans un moment où il était ivre, de sorte que Nysæos devint le représentant de

(1) Platon, Epist. VIII, p. 356.

(2) Hérodote, IV, 161.

(3) Plutarque, Timoleôn, c. 1.
..... Regnabit sanguine multo
Ad regnum quisquis venit ab exilio.

(4) Aristote et Théopompe, ap. Athenæum, X, p. 435, 436; Theopomp. Frag. 146, 204, 213, éd. Didot.



cette famille, jusqu'à ce qu'il fût chassé d'Ortygia par le retour de Denys le Jeune.

Ce prince, depuis sa première expulsion de Syracuse, avait résidé surtout à Lokri en Italie, ville natale de sa mère Doris. Nous avons déjà dit que Denys l'Ancien avait augmenté et choyé Lokri par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, comme une appartenance de sa propre domination à Syracuse. Il avait ajouté à son territoire toute la péninsule la plus septentrionale de l'Italie (comprise en deçà d'une ligne tirée du golfe de Terina à celui de Skylletion), appartenant jadis à Rhegium, à Kaulonia et à Hipponium. Mais, bien que le pouvoir de Lokri fût ainsi augmenté, cette ville avait cessé d'être libre, étant convertie en une dépendance de la famille dionysienne (1). Comme telle, elle devint la résidence du second Denys, quand il ne put plus se maintenir dans Syracuse. Nous avons peu de détails sur ce qu'il accomplit, bien qu'on nous dise qu'il fit renaître une portion de la cité démantelée de Rhegium sous le nom de Phœbia (2). Cette ville de Rhegium reparaît elle-même peu après comme communauté sous son propre nom, et fut probablement rétablie à la chute complète du second Denys.

Le temps qui s'écoula entre 356 et 346 avant J.-C. fut une époque de grandes calamités et de vives souffrances pour tous les Grecs italiens, causées par l'accroissement de la puissance des Lucaniens et des Brutiens de l'intérieur. Ces Brutiens, qui occupaient la Calabre la plus méridionale, étaient une fraction détachée du corps général des Lucaniens qui s'était affranchie ; elle avait consisté surtout en serfs ruraux indigènes des communautés des montagnes, qui secouèrent le joug de leurs maîtres lucaniens et formèrent un agrégat indépendant par eux-mêmes. Ces hommes, surtout dans l'effort énergique qui signala leur ancienne indépendance, furent des ennemis formidables pour les Grecs de la côte, depuis Tarente jusqu'au détroit de

(1) Aristote, Politic. V, 6, 7. (2) Strabon, VI, p. 258.

Sicile, et redoutables même pour les Spartiates et les Epirotes, appelés par les Grecs comme auxiliaires.

Il paraît que le second Denys, quand il se retira à Lokri la première fois qu'il eut perdu son pouvoir à Syracuse, ne tarda pas à s'apercevoir que son gouvernement était mal vu et sa personne impopulaire. Il se maintint, vraisemblablement dès le commencement, au moyen de deux citadelles distinctes dans la ville, avec une armée permanente sous le commandement du Spartiate Pharax, homme de désordres et de violence (1). La conduite de Denys devint à la fin si odieuse, qu'il n'y eut qu'une force extrême qui pût contenir le ressentiment des citoyens. Nous lisons qu'il était dans l'habitude d'exercer l'outrage le plus licencieux à l'égard des jeunes filles nubiles de bonne famille dans Lokri. La haine soulevée ainsi contre lui fut réprimée par ses forces supérieures, — non pas, nous pouvons en être sûrs, sans de nombreuses cruautés commises contre des personnes individuellement qui se tenaient sur la défensive, — jusqu'au moment où lui et son fils Apollokratês effectuèrent leur second retour à Ortygia. Pour assurer une acquisition aussi importante, Denys diminua ses forces militaires à Lokri, où en même temps il laissa son épouse, ses deux filles et son jeune fils. Mais, après son départ, les Lokriens se mirent en insurrection, accablèrent la garnison réduite et firent prisonniers ces membres infortunés de sa famille. C'est sur leurs têtes innocentes que tombèrent toutes les terreurs des représailles provoquées par les énormités du despote. Ce fut en vain que et Denys lui-même et les Tarentins (2) demandèrent avec prière la permission de

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 11. Comp. de Timoleôn et de Paul Emile, c. 2; Théopompe ap. Athenæ. XII, p. 536; Plutarque, Reip. Gerend. Præcept. p. 821 D. Au sujet des deux citadelles de Lokri, V. Tite-Live, XXIX, 6.

Il se peut probablement que ce fût une flotte destinée à piller au service de Denys le Jeune, qui, comme le mentionne Tite-Live, ravageait la côte du Latium, en coopérant avec les Gaulois contre des portions du territoire romain (Tite-Live, VII, 25, 26).

(2) Il semblerait que les relations d'amitié ou de dépendance amicale existaient encore entre Denys le Jeune et les Tarentins. On voyait, dans le prytaneion ou palais du gouvernement de Tarente, un magnifique lustre ayant

racheter les captifs au prix de la rançon la plus élevée. Ce fut en vain que la ville de Lokri fut assiégée et son territoire désolé. Les Lokriens ne purent ni être détournés par les présents ni empêchés par des menaces de rassasier une fureur de vengeance poussée à ses dernières limites. Après des cruautés et des brutalités multipliées, la femme et la famille de Denys furent enfin étranglées, ce qui leur épargna de nouvelles souffrances (1). C'est par cette tragédie révoltante que se terminèrent les funestes relations maritales commencées entre Denys l'Ancien et l'oligarchie de Lokri.

Par la manière dont Denys exerça son pouvoir dans cette ville, nous pouvons juger comment il dut se conduire à Syracuse. Les Syracusains endurèrent plus de maux que jamais, sans savoir où chercher du secours. Hiketas le Syracusain (jadis l'ami de Diôn, finalement le meurtrier de la veuve et de la sœur de ce dernier) s'était établi alors comme despote à Leontini. C'est vers lui qu'ils se tournèrent comme vers un auxiliaire, espérant obtenir ainsi des forces suffisantes pour expulser Denys. Hiketas accepta volontiers la proposition, se promettant bien de recueillir pour lui-même la récompense de cette expulsion quand elle serait accomplie. De plus, un nuage formidable grossissait en ce moment du côté de Carthage. Quelles causes avaient rendu cet État inactif pendant les quelques dernières années, tandis que la Sicile était si faible et si désunie, — c'est ce que nous ne savons pas; mais Carthage était devenue actuellement agressive une fois de plus; elle étendait ses alliances parmi les despotes de l'île, et lançait une armée et une flotte considérables, de manière à menacer l'indépendance et de la Sicile et de l'Italie méridionale (2). L'apparition de ce nouvel ennemi réduisit les Syracusains au désespoir, et ne leur laissa pas d'autre espérance de salut que l'aide de Corinthe. Ils envoyèrent à cette cité un appel pathétique et pressant, et lui exposèrent et leurs souffrances actuelles et le péril

trois cent soixante-cinq becs, présent de Denys (Euphorion, ap. Athenæ. XV, p. 700).

(1) Strabon, VI, p. 250, 260; Athénée, XII, p. 541.

(2) Diodore, XVI, 67.

qui approchait du dehors. Et en effet le péril était tel que, même aux yeux d'un observateur calme, il pouvait bien sembler que la triste prophétie de Platon était sur le point de recevoir son accomplissement, — à savoir que l'hellénisme aussi bien que la liberté allait disparaître de l'île.

Hiketas s'associa à la demande de secours adressée à Corinthe, mais il le fit contre son gré. Il avait décidé que, pour son dessein, il valait mieux se joindre aux Carthaginois, avec lesquels il avait déjà ouvert des négociations, — et employer leurs forces d'abord à chasser Denys, ensuite à gouverner Syracuse par lui-même. Mais c'étaient des projets à ne pas divulguer; en conséquence, Hiketas affecta de concourir à la supplication pressante envoyée à Corinthe par les Syracusains, tout en ayant l'intention dès le début de la faire échouer (1). Dans le fait, il espérait que les Corinthiens refuseraient eux-mêmes d'accéder à la demande, car l'entreprise qu'on leur proposait était pleine de difficulté; ils n'avaient ni injure à venger, ni profit à attendre; tandis que la force de sympathie, sans doute considérable pour une colonie souffrante, serait probablement neutralisée par l'état de trouble et d'abaissement dans lequel toute la Grèce centrale était alors en train de tomber rapidement, par suite des pas ambitieux de Philippe de Macédoine.

Les envoyés syracusains arrivèrent à Corinthe à un moment favorable. Mais il est triste d'appeler l'attention sur la diminution générale de la puissance grecque, en tant que comparée avec le temps où (soixante-dix années auparavant) leurs ancêtres y avaient envoyé solliciter des secours contre l'armement d'Athènes qui les assiégeait, temps où Athènes, Sparte et Syracuse elle-même étaient toutes dans une vigueur exubérante aussi bien qu'elles jouissaient d'une liberté encore entière. Toutefois il se trouva que, dans cette conjoncture, les Corinthiens avaient les mains et les esprits assez libres, de sorte que la voix d'une affliction véritable,

(1) Plutarque, Timoléon, c. 2.



venant de la plus estimée de toutes leurs colonies, fut écoutée avec faveur et sympathie. On rendit un décret, à l'unanimité et de bon cœur, à l'effet d'accorder l'aide demandée (1).

Il s'agit ensuite de choisir un chef. Mais on eut de la peine à en trouver un. L'entreprise était peu tentante, elle ne présentait que des dangers et des difficultés en grand nombre aussi bien que certains. Les discordes sans espoir de Syracuse, pendant les années passées, étaient bien connues de tous les politiques ou des généraux principaux de Corinthe. Les archontes proposèrent successivement les noms de tous ou de la plupart d'entre eux ; mais tous refusèrent d'un commun accord. A la fin, tandis que les archontes ne savaient sur qui fixer leur choix, une voix inconnue dans la foule prononça le nom de Timoleôn, fils de Timodêmos. L'auteur de la motion sembla poussé par une inspiration divine (2), tant le choix était inattendu et tant il se trouva être excellent au plus haut degré. Timoleôn fut nommé, — sans difficulté et sans beaucoup d'intention de lui faire honneur, — à un poste que refusaient tous les autres personnages principaux.

Il y a ici à mentionner quelques points de la vie antérieure de cet homme remarquable. Il appartenait à une illustre famille de Corinthe, et à ce moment il était d'un âge mûr, — il avait peut-être cinquante ans. Il se faisait remarquer non moins par son courage que par la douceur de son caractère. Peu mû par la vanité personnelle ou par l'ambition, il avait un patriotisme plein de dévouement et une haine sans réserve à l'égard des despotes aussi bien que des traîtres (3). Le gouvernement de Corinthe était oligarchique, et il l'avait toujours été ; mais c'était une oligarchie régulière, constitutionnelle, tandis que l'antipathie

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 3.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 3. Ἀλλὰ θεοῦ τινος, ὡς ἔοικεν, εἰς νοῦν ἐμβαλόντος τῷ ἀνθρώπῳ, etc.

(3) Plutarque, Timoleôn, c. 3... Φιλόπατρις δὲ καὶ πρᾶος διαφερόντως, ὅσα μὴ σφόδρα μισοτύραννος εἶναι καὶ μισοπόνηρος.

corinthienne contre les despotes était d'ancienne date (1), — et n'était guère moins forte que celle de la démocratique Athènes. Comme soldat dans les rangs des hoplites corinthiens, la bravoure de Timoleôn, et sa soumission à la discipline, étaient également remarquables.

Ces points de son caractère ressortent d'une manière d'autant plus frappante par le contraste avec son frère aîné Timophanês, qui possédait les mérites militaires de la bravoure et de l'esprit énergique d'entreprise, mais qui y joignait une ambition sans principes, et une poursuite peu scrupuleuse d'un avancement égoïste aux dépens des autres. Toutefois les qualités militaires de Timophanês lui gagnèrent tant de popularité qu'il était placé haut comme officier au service corinthien. Timoleôn, animé d'un attachement fraternel illimité, essayait non-seulement de cacher ses défauts aussi bien que de faire valoir ses mérites, mais encore il affronta les plus grands dangers afin de lui sauver la vie. Dans une bataille contre les Argiens et les Kleonæens, Timophanês commandait la cavalerie, quand son cheval, étant blessé, le jeta à terre tout près de l'ennemi. Les autres cavaliers s'enfuirent, abandonnant leur commandant à une perte qui semblait certaine; mais Timoleôn, qui servait parmi les hoplites, s'élança seul hors des rangs le plus rapidement possible, et couvrit Timophanês de son bouclier, au moment même où l'ennemi était sur le point de le percer. Il lui tint tête seul, en parant les lances et les traits qui l'accablaient, et il réussit à protéger son frère tombé jusqu'à l'arrivée d'un secours, bien qu'aux dépens de plusieurs blessures qu'il reçut lui-même (2).

Cet acte de généreux dévouement excita une grande admiration à l'égard de Timoleôn. Mais il assura aussi de la sympathie à Timophanês, qui la méritait moins. Les Corinthiens avaient récemment couru le grand danger de voir leur cité tomber entre les mains de leurs alliés athéniens,

(1) Hérodote, V. 92.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 4. On ne peut déterminer à quelle époque se livra cette bataille.

qui avaient formé le plan de s'en emparer, mais qui furent désappointés par un avis donné à Corinthe en temps opportun (1). Armer le peuple étant regardé comme dangereux pour l'oligarchie actuelle (2), on jugea à propos d'équiper une force armée permanente de quatre cents soldats mercenaires payés, et de les établir comme garnison à demeure dans la citadelle forte et élevée. On confia à Timophanès le commandement de cette garnison, ainsi que celui du fort. On n'aurait pas pu faire un plus mauvais choix. Le nouveau commandant, — secondé non-seulement par son régiment et par sa forte position, mais encore par quelques partisans violents qu'il prit à sa solde et qu'il arma, parmi les citoyens pauvres, — ne tarda pas à se présenter comme despote, et à prendre tout le gouvernement entre ses mains. Il arrêta beaucoup d'entre les principaux citoyens, probablement tous les membres des conseils oligarchiques qui résistaient à ses ordres, et les mit à mort, même sans forme de procès (3). C'est alors, quand il était trop tard, que les Corinthiens se repentirent du vote mal entendu qui avait suscité parmi eux un nouveau Periandros. Mais Timoleôn ressentit des crimes de son frère une honte et une douleur extrêmes. Il monta d'abord à l'akropolis (4) pour lui faire des remontrances, et il le conjura avec instance, par les motifs les plus sacrés publics aussi bien que privés, de renoncer à ses désastreux projets. Timophanès repoussa cet appel avec mépris. Timoleôn eut alors à choisir entre son frère et son pays. Il retourna à l'akropolis, accompagné d'Æschylos, frère de l'épouse de Timophanès, — du pro-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 4. Ἐπεὶ δ' οἱ Κορίνθιοι, δεδιότες μὴ πάθοιεν οἷα καὶ πρότερον ὑπὸ τῶν συμμάχων ἀποβαλόντες τὴν πόλιν, etc.

Les Corinthiens faisaient la guerre à Thèbes, conjointement avec Athènes et Sparte, lorsque (en 366 avant J.-C.) les Athéniens formèrent leur plan de s'emparer de la cité. Les Corinthiens, l'ayant appris à temps, prirent des mesures pour le faire échouer. V. Xénophon, Hellenica, VII, 4, 4-5.

(2) Aristote, Politic. V, 5, 9.

(3) Plutarque, Timoleôn, c. 4. Συχνοὺς ἀνελὼν ἀκρίτους τῶν πρώτων πολιτῶν, ἀνέδειξεν αὐτὸς ἑαυτὸν τύραννον.

Diodore (XVI, 65) s'accorde avec lui quant au fait principal, — mais il diffère dans plusieurs détails.

(4) Plutarque, Timoleôn, c. 4. Αὖθις ἀνέβη πρὸς τὸν ἀδελφόν, etc.

phète Orthagoras, son ami intime, — peut-être aussi d'un autre ami nommé Telekleidès. Admis en présence de Timophanês, ils renouvelèrent leurs prières et leurs supplications, le priant même à ce moment de renoncer à ses procédés tyranniques. Mais tous leurs arguments furent sans effet. Timophanês commença par les couvrir de ridicule et de mépris; bientôt il devint exaspéré, et ne voulut pas en entendre davantage. Voyant que les paroles était inutiles, ils tirèrent alors leurs épées et le mirent à mort. Timoleôn ne prêta pas la main à ce meurtre, mais il se tint à quelque distance, se cachant le visage et répandant un flot de larmes (1).

Avec la vie de Timophanês s'évanouit le despotisme qui avait déjà commencé à faire sentir à Corinthe son influence accablante. La force mercenaire fut ou congédiée ou placée en mains sûres; l'akropolis redevint partie d'une cité libre; la constitution corinthienne fut remise en vigueur comme auparavant. De quelle manière ce changement fut-il accompli, ou dans quelle mesure fut-il accompagné de violence, c'est ce qu'on nous laisse ignorer; car Plutarque ne nous dit guère que ce qui concerne personnellement Timoleôn. Toutefois, on nous dit que les démonstrations de joie parmi les citoyens, à la mort de Timophanês et au rétablissement de la constitution, furent véhémentes et universelles. Ce courant de sentiment eut tant de force qu'il entraîna avec lui, en apparence, même ceux qui regrettaient réellement le

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 4; Cornélius Népos, Timol. c. 1; Plutarque, Reip. Gerend. Præcept. p. 808 A. Que Telekleidês fût présent et prît part au meurtre, — bien que Plutarque ne nomme directement qu'Æschylos et Orthagoras, — c'est ce qui me semble impliqué dans une allusion indirecte qui vient ensuite (c. 7); où Telekleidès dit à Timoleôn après sa nomination au commandement de l'expédition sicilienne : Ἂν νῦν καλῶς ἀγωνίσῃς, τύραννον ἀνῃρηκέναι δόξομεν, ἂν δὲ φαύλως, ἀδελφόν.

La présence du prophète semble indiquer qu'ils venaient de faire un sacrifice, afin de s'assurer de la volonté des dieux relativement à ce qu'ils étaient sur le point de faire.

Népos dit que Timoleôn n'était pas réellement présent au moment de la mort de son frère, mais qu'il se tenait en dehors de la pièce pour empêcher les serviteurs d'arriver.

Diodore (XVI, 65) dit que Timoleôn tua son frère dans la place du marché. Mais le récit de Plutarque paraît préférable.

despotisme évanoui. Craignant de dire leur opinion réelle au sujet de l'acte, ces hommes se bornèrent à exhaler d'autant plus abondamment leur haine contre l'auteur. Bien qu'il fût bon que Timophanès fût tué (disaient-ils), cependant, qu'il le fût par son frère et par son beau-frère, c'était un acte qui souillait les deux acteurs d'un crime et d'une abomination inexpiables. Toutefois, la majorité du public corinthien, ainsi que les citoyens les plus distingués, considéra la chose d'une manière tout opposée. Elle exprima l'admiration la plus chaleureuse, aussi bien pour l'auteur que pour l'acte. Elle vanta la combinaison de vive affection de famille avec la magnanimité et le patriotisme pleins de dévouement, chacun à sa vraie place et dans une juste balance, qui marquaient la conduite de Timoleôn. Il avait déployé son affection fraternelle en affrontant les plus grands périls dans la bataille afin de sauver la vie de Timophanès. Mais quand ce frère, au lieu de rester citoyen inoffensif, devint le pire ennemi de Corinthe, Timoleôn avait alors obéi à l'appel impératif du patriotisme, au mépris de son bien-être et de son intérêt, non moins que de sa tendresse fraternelle (1).

Tel fut le verdict décidé que prononça la majorité, — majorité aussi bien sous le rapport de l'importance que du nombre, — relativement à la conduite de Timoleôn. Toutefois le concert général d'éloges ne suffit pas pour étouffer, ni même pour compenser le langage de reproche — en lui-même d'autant plus poignant, qui émanait de la minorité. Dans cette minorité se trouvait une personne dont la voix seule fit sur lui une profonde impression, — c'était sa mère Demaristê, mère aussi de Timophanès, la victime. Le meurtre de son fils non-seulement remplit Demaristê du chagrin maternel le plus amer, mais il lui inspira l'horreur et l'exécration les plus grandes pour ses auteurs. Elle appela des malédictions sur la tête de Timoleôn, refusa même de le revoir, et lui interdit toute visite, malgré les plus instantes supplications.

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 5.

Il ne manquait plus rien pour rendre Timoleôn complétement misérable, au milieu de la reconnaissance presque universelle de Corinthe. Quant à sa vive tendresse fraternelle pour Timophanès, sa conduite antérieure ne laisse aucun doute. Il dut triompher de cette tendresse afin d'accompagner ses amis tyrannicides à l'akropolis, et sans doute elle revint avec une extrême amertune dans son âme après que le meurtre eut été accompli. Mais lorsqu'à cette source intérieure de chagrin s'ajouta la vue de personnes qui fuyaient son contact comme celui d'un fratricide, en même temps que l'aiguillon de l'Erynnis maternelle, — sa douleur alla même jusqu'au délire. La vie lui fut odieuse ; il refusa pendant quelque temps toute nourriture et résolut de se laisser mourir de faim. Il n'y eut que la sollicitude pressante d'amis qui l'empêcha d'exécuter son projet. Mais aucune parole de consolation ne put lui donner l'ardeur nécessaire pour remplir les devoirs de la vie publique. Il fuit la cité et les lieux fréquentés par les hommes ; il s'ensevelit dans la solitude, au milieu de ses champs, à la campagne, et s'abstint de voir personne ou de parler à qui que ce fût. Pendant plusieurs années, il se cacha ainsi, comme un criminel qui s'est condamné lui-même, et même lorsque le temps eut un peu apaisé l'intensité de sa douleur, il évita encore toute position éminente, n'accomplissant rien de plus que ses devoirs indispensables comme citoyen. Un intervalle de vingt ans (1) s'était alors écoulé depuis la mort de Timophanès jusqu'à l'arrivée de la demande de secours que firent les Syracusains. Pendant tout ce temps, Timoleôn, malgré la sympathie et le bon vouloir de concitoyens qui l'admiraient, n'avait jamais voulu accepter aucun commandement ni aucun emploi important. A la fin, la *vox Dei* se fait entendre, à l'improviste, au milieu de la foule ; elle dissipe le cruel cauchemar qui avait si longtemps pesé sur son âme, et le rend à une activité salutaire et honorable.

Il n'y a pas lieu de douter que la conduite de Timoleôn et

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 7.

d'Æschylos en tuant Timophanès n'ait été au plus haut degré tutélaire pour Corinthe. Le despote avait déjà teint ses mains du sang de ses compatriotes, et il aurait été condamné, par une nécessité fatale, à aller de mal en pis, en multipliant le nombre de ses victimes, s'il eût voulu conserver son pouvoir. Dire que le meurtre n'aurait pas dû être commis par de proches parents équivaut à dire qu'il n'aurait pas dû être commis du tout ; car il n'y avait que des parents qui auraient pu obtenir cet accès facile qui leur permît de l'effectuer. Et même ce ne fut pas sans le plus grand danger pour eux-mêmes que Timoleôn et Æschylos purent le tenter. Selon toute probabilité, la mort de Timophanès devait être vengée sur-le-champ, et l'on ne nous dit pas comment ils échappèrent à cette vengeance de la part des soldats qui étaient tout près. Nous avons déjà dit que le sentiment des contemporains à l'égard de Timoleôn se partagea entre l'admiration pour le patriote héroïque et l'horreur pour le fratricide, toutefois avec une large prépondérance du côté de l'admiration, surtout dans les esprits les plus élevés et les meilleurs. Dans les temps modernes, la prépondérance serait en sens opposé. Le sentiment du devoir à l'égard de la famille couvre une partie plus considérable du champ de la morale, en tant que comparé avec les obligations à l'égard de la patrie, qu'il ne faisait dans l'antiquité, tandis qu'on ne connaît plus aujourd'hui cette antipathie intense contre un despote qui s'élève au-dessus des lois et les outre-passe, antipathie qui le regarde comme le pire des criminels — et qui occupait le premier plan de la vertu ancienne. L'usurpation de l'autorité suprême est regardée en général parmi le public européen comme un crime ; seulement, là où elle déplace un roi établi déjà en possession de l'autorité, là où il n'y a pas de roi, l'usurpateur heureux rencontre plutôt la sympathie que le blâme, et peu de lecteurs eussent été mécontents de Timoleôn même s'il eût secondé la tentative de son frère. Mais, aux yeux de Timoleôn et de son époque, la neutralité même paraissait une sorte de trahison à l'égard de son pays, quand il n'y avait que lui qui pût le délivrer du despote. Ce sentiment est compris d'une manière frappante dans les commen-

taires de Plutarque, qui admire le tyrannicide fraternel comme un acte de patriotisme sublime et se plaint seulement que les émotions intérieures de Timoleôn ne fussent pas au niveau de la sublimité de l'acte; que la grande souffrance d'esprit qu'il endura dans la suite témoignât d'une faiblesse indigne de caractère : selon lui, la conviction d'un devoir patriotique impératif, ayant été une fois adoptée résolûment, aurait dû l'armer contre des scrupules, et le préserver de cette honte et de ce repentir éprouvés après coup, qui enlevaient à cet acte héroïque la moitié de sa gloire. L'opposition, entre Plutarque et le point de vue européen moderne, est marquée ici, bien que je ne regarde pas ses critiques comme justifiées. Il n'y a pas de raison pour présumer que Timoleôn ait jamais éprouvé de la honte et du repentir pour avoir tué son frère. Placé dans la pénible condition d'un homme agité par des sentiments en conflit et obéissant à celui qui, à ses yeux, entraînait l'obligation la plus sacrée, il souffrit nécessairement de la violation de l'autre. Probablement, la pensée qu'il avait sauvé lui-même la vie à Timophanês uniquement pour que ce dernier détruisît les libertés de son pays contribua essentiellement à sa résolution définitive, résolution dans laquelle Æschylos, autre proche parent, prit une part même plus grande que lui.

Ce fut dans cet état d'esprit que Timoleôn fut appelé à prendre le commandement des auxiliaires destinés à Syracuse. Aussitôt que le vote eut été rendu, Telekleidês lui adressa quelques mots, en l'exhortant avec force à déployer toute son énergie et à montrer tout ce qu'il valait, — avec ce point remarquable pour finir : — « Si tu en sors actuellement avec succès et gloire, nous passerons pour avoir tué un despote; si tu échoues, nous serons regardés comme des fratricides (1). »

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 7. Diodore (XVI, 65) présente cette antithèse frappante comme si elle était imposée à Timoleôn par le sénat, quand il lui conféra le nouveau commandement. Selon lui, la demande de Syracuse arriva à Corinthe peu après la mort de Timophanês, et tandis que le jugement de Timoleôn était encore pendant. Il dit que le sénat nomma Timoleôn au commandement, afin d'échapper à la nécessité de prononcer

Il se mit immédiatement à préparer des navires et des soldats. Mais les Corinthiens, bien qu'ils eussent résolu l'expédition, n'étaient prêts ni à voter de subside considérable, ni à servir en grand nombre comme volontaires. Les moyens de Timoleôn étaient limités au point qu'il ne put équiper plus de sept trirèmes, auxquelles les Korkyræens, excités par une sympathie commune pour Syracuse, comme jadis à l'époque du despote Hippokratès (1), en ajoutèrent deux, et les Leukadiens une. Il ne put non plus réunir plus de mille soldats, renforcés plus tard dans le voyage jusqu'à douze cents. Quelques-uns des principaux Corinthiens, — et de ce nombre Eukleidês, Telemachos et Neôn, — l'accompagnèrent. Mais les soldats semblent avoir été surtout des mercenaires mêlés, dont quelques-uns avaient servi sous les Phokiens dans la Guerre Sacrée (terminée récemment), et avaient encouru tant de haine pour avoir pris part à la spoliation du temple de Delphes qu'ils étaient contents de chercher du service à l'étranger n'importe où (2).

Dans le fait, il fallait quelque enthousiasme pour décider des volontaires à s'associer à une entreprise dont les formidables difficultés et les récompenses douteuses étaient manifestes dès le commencement. Mais même avant que les préparatifs fussent complétés, il arriva une nouvelle qui semblait la rendre presque désespérée. Hiketas envoya un second message, où il rétractait tout ce qu'il avait dit dans le premier et demandait qu'aucune expédition ne fût envoyée de Corinthe. N'ayant pas reçu à temps le secours corinthien (disait-il), il avait été forcé de faire alliance avec les Carthaginois, qui ne permettraient à aucun soldat corinthien de mettre le pied en Sicile. Cette communication, qui exaspéra

---

une sentence d'une manière ou d'une autre.

Je suis le récit de Plutarque, comme préférable, en reconnaissant un long intervalle entre la mort de Timophanês et la demande de Syracuse, intervalle de grande souffrance d'esprit pour Timoleôn.

(1) Hérodote, VII, 155.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 8, 11, 12, 30; Diodore, XVI, 66; Plutarque, Sacr. Num. Vind. p. 552. Dans le traité aristotélicien, Rhetorica ad Alexandrum, s. 9, il est dit que Timoleon avait *neuf* vaisseaux.

extrêmement les Corinthiens contre Hiketas, leur fit souhaiter plus ardemment de le renverser. Cependant leur zèle pour un service actif, loin de croître, fut probablement même diminué par l'aggravation d'obstacles révélés ainsi. Même si Timoleôn arrivait en Sicile, il trouverait des ennemis innombrables, sans un seul ami d'importance; car sans Hiketas, le peuple syracusain était presque dénué de secours. Mais il semblait actuellement impossible que Timoleôn, avec sa petite armée, pût jamais toucher le rivage sicilien, en face d'une flotte carthaginoise nombreuse et active (1).

Tandis que les circonstances humaines paraissaient hostiles ainsi, les dieux présentaient à Timoleôn les signes et les présages les plus favorables. Non-seulement il reçut à Delphes une réponse encourageante, mais au moment même où il était dans le temple, un bandeau, avec des couronnes et des symboles de victoire entrelacés, tomba d'une des statues sur sa tête. Les prêtresses de Persephonê apprirent en rêve de la déesse qu'elle était sur le point de partir avec Timoleôn pour la Sicile, son île favorite. Conséquemment, il fit équiper une nouvelle trirème spéciale, consacrée aux deux déesses (Dêmêtêr et Persephonê), qui devaient l'accompagner. Et quand, après avoir quitté Korkyra, l'escadre traversait la mer, pendant la nuit, pour gagner la côte italienne, on vit cette trirème sacrée illuminée par un éclat de lumière venu du ciel, tandis qu'une torche enflammée sur le haut du navire, semblable à celle que l'on portait habituellement dans les mystères d'Eleusis, accompagna le navire et guida le pilote jusqu'au lieu convenable pour débarquer à Metapontum. Ces manifestations de la présence et de l'encouragement divins, certifiés et commentés convenablement par les prophètes, firent concevoir une espérance universelle à l'armement pendant tout le voyage (2).

Toutefois, ces espérances furent tristement rabattues quand, après avoir dédaigné un avertissement formel d'un vaisseau de guerre carthaginois, ils longèrent en la descen-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 7.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 8; Diodore, XVI, 66.

dant la côte de l'Italie et arrivèrent enfin à Rhegium. Cette cité, qui avait été auparavant rendue en partie à la vie sous le nom de Phœbia, par Denys le Jeune, paraît actuellement comme rétablie sous son ancien nom et avec toute son autonomie d'autrefois, depuis le renversement du gouvernement de ce prince à Lokri et dans l'Italie en général. Vingt trirèmes carthaginoises, le double des forces de Timoleôn, se trouvaient à Rhegium, attendant son arrivée, — avec des députés d'Hiketas à bord. Ces députés vinrent avec ce qu'ils prétendaient être une bonne nouvelle : « Hiketas avait récemment gagné une victoire capitale sur Denys, qu'il avait expulsé de la plus grande partie de Syracuse, et qu'il tenait maintenant bloqué dans Ortygia, ayant l'espoir de le réduire bientôt à la famine, avec l'aide d'une flotte carthaginoise. L'ennemi commun étant ainsi au bout de ses ressources, la guerre ne pouvait pas être prolongée. Hiketas comptait donc que Timoleôn renverrait à Corinthe sa flotte et ses troupes, actuellement devenues superflues. Si Timoleôn le faisait, lui (Hiketas) serait charmé de le voir personnellement à Syracuse et le consulterait volontiers dans le nouvel établissement de cette malheureuse cité. Mais il ne pouvait admettre l'armement corinthien dans l'île; de plus, l'eût-il voulu, les Carthaginois le défendaient péremptoirement et étaient prêts, en cas de besoin, à le repousser avec leurs forces navales, supérieures dans le détroit en ce moment (1). »

Le jeu que jouait Hiketas avec les Carthaginois fut alors pleinement révélé, à la vive indignation de l'armement. Au lieu d'être son ami, ou même neutre, il n'était rien moins qu'un ennemi déclaré, qui ne délivrait Syracuse de Denys que pour la partager entre lui-même et les Carthaginois. Cependant, bien que l'armement fût plein d'ardeur, il était impossible de franchir le détroit en face d'une flotte ennemie double en force. En conséquence, Timoleôn eut recours à un stratagème auquel concoururent les chefs et le peuple

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 9; Diodore, XVI, 68.

de Rhegium, qui sympathisaient ardemment avec les projets de l'émancipation sicilienne. Dans une entrevue avec les députés d'Hiketas, aussi bien qu'avec les commandants carthaginois, il affecta d'accepter les conditions prescrites par Hiketas, admettant tout de suite qu'il était inutile d'y résister. Mais en même temps il leur rappela qu'on lui avait confié le commandement de l'armement pour des desseins en Sicile, — et qu'il serait un homme déshonoré s'il le ramenait actuellement sans toucher l'île, si ce n'est sous la pression de quelque nécessité non-seulement réelle, mais démontrable à tous et attestée par des témoins irrécusables. Il les pria donc de paraître, en même temps que lui, devant l'assemblée publique de Rhegium, cité neutre et amie commune des deux parties. Ils répéteraient alors publiquement la communication qu'ils lui avaient déjà faite, et ils prendraient l'engagement formel que les Syracusains seraient bien traités, dès l'expulsion de Denys. Cette manière d'agir ferait du peuple de Rhegium un témoin sur les deux points. Il attesterait en sa faveur, quand il en viendrait à se défendre à Corinthe, qu'il n'était revenu sur ses pas que devant une nécessité invincible, et qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir en vue de garantir Syracuse ; il attesterait également en faveur des Syracusains, dans le cas où la garantie donnée actuellement serait éludée plus tard (1).

Ni les députés d'Hiketas, ni les commandants carthaginois n'avaient de motif pour refuser ce qui leur semblait être une cérémonie insignifiante. Conséquemment, les uns et les autres assistèrent, avec Timoleôn, à l'assemblée publique de Rhegium, convoquée dans les formes. On ferma les portes de la cité (coutume usitée pendant le temps d'une assemblée publique) ; les vaisseaux de guerre carthaginois étaient comme d'habitude tout près, mais non pas en état de se mettre immédiatement en mouvement, et peut-être beaucoup des équipages étaient-ils sur le rivage, puisque toute chance d'hostilité paraissait être évanouie. Ce qui

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 10.

avait été déjà communiqué à Timoleôn, de la part d'Hiketas et des Carthaginois, fut répété alors dans une déclaration formelle devant l'assemblée, les députés d'Hiketas s'étendant probablement plus en détail sur l'affaire avec certaines fleurs de langage que leur inspira leur vanité. Timoleôn était là comme auditeur attentif; mais, avant qu'il pût se lever pour répondre, divers orateurs rhégiens s'avancèrent avec des commentaires ou des questions qui rappelèrent les députés. Il se passa insensiblement un long temps, pendant lequel Timoleôn essaya souvent de trouver l'occasion de parler, mais fut toujours en apparence forcé de laisser parler quelques Rhégiens importuns. Toutefois, pendant tout ce temps, ses trirèmes dans le port n'étaient pas oisives. Une par une, avec aussi peu de bruit que possible, elles quittaient leur mouillage et s'avançaient à la rame en pleine mer, en dirigeant leur course vers la Sicile. Bien que la flotte carthaginoise vît cette manœuvre, elle ne savait pas ce qu'elle signifiait, ni elle n'avait d'ordre pour l'empêcher. A la fin, les autres trirèmes grecques furent toutes à flot et en marche, celle de Timoleôn restant seule dans le port. Avis lui étant donné secrètement pendant qu'il siégeait dans l'assemblée, il se glissa hors de la foule, ses amis dissimulant sa retraite, — et il s'embarqua immédiatement. On ne s'aperçut pas d'abord de son absence; en effet, le débat continuait comme s'il était encore présent, et les orateurs rhégiens le prolongeaient avec intention. A la fin, il fut impossible de cacher la vérité plus longtemps. Les députés et les Carthaginois reconnurent que l'assemblée et le débat n'étaient que de purs stratagèmes et que leur ennemi réel avait disparu. Mais ils le reconnurent trop tard. Timoleôn avec ses trirèmes était déjà en route pour Tauromenium, en Sicile, où ils arrivèrent tous sains et saufs et sans obstacle. Dupés et humiliés, ses ennemis quittèrent l'assemblée dans une violente colère contre les Rhégiens, qui leur rappelèrent que des Carthaginois devraient être les derniers à se plaindre d'une supercherie chez les autres (1).

(1) Plutarque. Timoleôn, c. 10, 11

Le stratagème habilement combiné, à l'aide duquel Timoleôn avait surmonté une difficulté, selon toute apparence insurmontable, augmenta à la fois sa réputation et l'ardeur de ses soldats. Ils étaient actuellement en sûreté en Sicile, à Tauromenium, établissement récent près de l'emplacement de l'ancienne Naxos, et ils recevaient un accueil plein de cordialité d'Andromachos, le principal citoyen de l'endroit, — dont l'influence était exercée avec tant de douceur, et donnait une satisfaction si complète qu'elle dura pendant et après la réforme de Timoleôn, quand les citoyens auraient certainement pu s'en délivrer s'ils l'avaient voulu. Andromachos, qui s'était empressé d'inviter Timoleôn à venir, se prépara alors à coopérer avec lui, et fit une réponse courageuse aux menaces que les Carthaginois lui envoyèrent de Rhegium, après qu'ils eurent poursuivi en vain l'escadre corinthienne jusqu'à Tauromenium.

Mais Andromachos et Tauromenium n'étaient que de chétifs auxiliaires, comparés avec les ennemis contre lesquels Timoleôn avait à lutter, ennemis actuellement plus formidables que jamais. Car Hiketas, irrité du stratagème mis en œuvre à Rhegium, et craignant l'interruption du blocus qu'il continuait contre Ortygia, demanda une escadre additionnelle de vaisseaux de guerre carthaginois pour Syracuse, ville dont le port fut bientôt complétement entouré (1). Une considérable armée de terre carthaginoise agissait également sous Hannon, dans les régions occidentales de l'île, avec un grand succès contre les Campaniens d'Entella et autres (2). Les villes siciliennes avaient leurs despotes indigènes, Mamerkos à Katane, — Leptinès à Apollonia (3). — Nikodèmos à Kentoripa, — Apolloniadès à Agyrion (4), — desquels Timoleôn ne pouvait espérer de secours, si ce n'est qu'autant qu'ils pourraient éprouver une crainte prédominante des Carthaginois. Et les Syracusains, même quand ils apprirent son arrivée à Tauromenium,

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 11.
(2) Diodore, XVI, 67.
(3) Plutarque, Timoleôn, c. 13-24; Diodore, XVI, 72.
(4) Diodore, XVI, 82.

osèrent à peine concevoir l'espérance d'un secours sérieux de la part d'une si petite poignée d'hommes, contre le formidable déploiement de forces d'Hiketas et des Carthaginois sous leurs murs. De plus, quelle garantie avaient-ils que Timoleôn se montrerait meilleur que Diôn, Kallippos et autres avant lui? Après de séduisantes promesses d'affranchissement, s'ils réussissaient, ils oubliaient les paroles qui leur avaient servi à gagner les cœurs des hommes, et ne songeaient qu'à s'approprier le sceptre du despote précédent, peut-être même en aggravant tout ce qu'il y avait de mauvais dans son gouvernement ? Telle était la réflexion que faisait plus d'un citoyen malheureux de Syracuse, au milieu de ce désespoir et de cette défaillance de cœur qui faisaient que le nom d'un libérateur armé sonnait à leurs oreilles seulement comme celui d'un nouveau trompeur et d'un nouveau fléau (1).

C'était par des actes seuls que Timoleôn pouvait réfuter ces soupçons si bien fondés. Mais d'abord, personne ne crut en lui, et il ne put échapper aux effets funestes de cette méfiance que ses prédécesseurs avaient inspirée en tous lieux. Les messagers qu'il envoya partout furent si froidement reçus, qu'il regarda comme vraisemblable qu'il ne trouverait pas d'alliés au delà des murs de Tauromenium.

A la fin, il lui arriva une invitation de grande importance, — de la ville d'Adranum, à environ quarante milles (= 64 kilom. 1/2) de Tauromenium, dans l'intérieur de l'île, ville sikel indigène, vraisemblablement hellénisée en partie, de dimensions peu considérables, mais vénérée comme consacrée au dieu Adranos, dont le culte était répandu dans toute la Sicile. Comme les Adranites étaient divisés politiquement, dans le même temps qu'un des deux partis envoya l'invitation à Timoleôn, l'autre expédia un semblable message à Hiketas. Soit à Syracuse, soit à Leontini, Hiketas était plus près d'Adranum que Timoleôn à Tauromenium, et il ne perdit pas de temps en s'y rendant

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 11.

avec cinq mille hommes de troupes, pour occuper une place si importante. Il y arriva le soir, ne trouva pas d'ennemi, et établit son camp en dehors des murs, se croyant déjà maître de la ville. Timoleôn, avec sa troupe inférieure en nombre, savait bien qu'il n'avait de chance de succès qu'en essayant une surprise. En conséquence, quand il partit de Tauromenium il n'avança pas beaucoup le premier jour, afin qu'il n'arrivât à Adranum aucune nouvelle de son approche; mais le lendemain matin il marcha le plus rapidement possible, en prenant les sentiers les plus courts et les plus raboteux. En arrivant à trois milles (= 4 kilom. 800 mèt.) d'Adranum, il apprit que les troupes de Syracuse, qui venaient de terminer leur marche, s'étaient campées près de la ville, sans savoir qu'un ennemi quelconque fût à peu de distance. Ses officiers désiraient laisser rafraîchir les hommes après leur marche très-fatigante, avant de se risquer à attaquer une armée quatre fois supérieure en nombre. Mais Timoleôn protesta vivement contre un pareil délai, et les supplia de le suivre immédiatement contre l'ennemi, comme la seule chance de le trouver non préparé. Pour les encourager, il prit aussitôt son bouclier et marcha à leur tête, le portant à son bras (le bouclier du général était habituellement porté pour lui par une ordonnance) malgré la fatigue de la marche, qu'il avait lui-même faite à pied aussi bien qu'eux. Les soldats obéirent, et l'effort fut couronné d'un succès complet. Les troupes d'Hiketas, non armées et en train de souper, furent si complétement prises à l'improviste, que malgré leur nombre supérieur elles s'enfuirent sans faire à peine de résistance. La rapidité de leur fuite fit que trois cents hommes seulement furent tués. Mais on fit six cents prisonniers, et tout le camp, y compris ses dépendances, fut pris, sans qu'on eût perdu à peine un homme. Hiketas s'enfuit avec le reste à Syracuse (1).

Cette victoire, — si rapidement et si habilement gagnée,

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 12; Diodore, XVI, 68. Diodore et Plutarque s'accordent sur les chiffres tant des hommes tués que des prisonniers du côté d'Hiketas.

— et l'acquisition d'Adranum qui la suivit, — produisirent la sensation la plus vive d'une extrémité à l'autre de la Sicile. Elle compta même pour plus d'une victoire : les dieux se déclaraient en faveur de Timoleôn. Les habitants de la ville sainte, ouvrant leurs portes et l'abordant avec un respect mêlé de crainte, racontèrent les manifestations visibles du dieu Adranos en sa faveur. Au moment où la bataille commençait, ils avaient vu les portes de leur temple s'ouvrir spontanément et le dieu brandir sa lance avec une transpiration abondante sur le visage (1). De pareils faits, — vérifiés et attestés dans un endroit d'une sainteté particulière et mis en circulation de là dans toutes les communautés voisines, — ne contribuèrent guère moins que la victoire à augmenter la gloire de Timoleôn. Il reçut des offres d'alliance de Tyndaris et de plusieurs autres villes, aussi bien que de Mamerkos, despote de Katane, un des princes les plus belliqueux et les plus puissants de l'île (2). Les renforts qu'il acquit de cette manière furent si nombreux, et son récent succès agrandit tellement sa confiance, qu'il osa alors s'avancer même jusque sous les murs de Syracuse et défier Hiketas, qui ne jugea pas prudent de risquer un second engagement avec le vainqueur d'Adranum (3).

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 12.

(2) Pluturque, Timoleôn, c. 13; Diodore, XVI, 69.

(3) Diodore, XVI, 68, 69. Que Timoleon se soit mis en marche pour Syracuse, c'est ce qu'affirme Diodore, bien que Plutarque ne le dise pas. Je suis Diodore jusque-là, parce que cela rend les opérations subséqueutes par rapport à Denys plus claires et plus intelligibles.

Mais Diodore ajoute deux autres choses, qui ne peuvent être exactes. Il affirme que Timoleôn poursuivit Hiketas au pas de course (δρομαῖος), immédiatement à partir du champ de bataille d'Adranum jusqu'à Syracuse, et qu'alors il se rendit maître de la partie de Syracuse appelée Epipolæ.

Or, ce fut avec quelque difficulté que Timoleon put conduire ses soldats même jusqu'au champ de bataille d'Adranum, sans quelque repos préalable, tant était longue et fatigante la marche qu'ils avaient faite depuis Tauromenium. Il est donc impossible qu'ils puissent avoir été ou disposés à poursuivre (à un pas accéléré) Hiketas immédiatement depuis le champ de bataille d'Adranum jusqu'à Syracuse, ou capables de le faire.

Ensuite, on verra par les opérations subséquontes que Timoleôn n'acquit, en cette occasion, aucune autre portion de Syracuse que l'îlot d'Ortygia, qui lui fut livré par Denys. Il n'entra dans Epipolæ que plus tard.

Hiketas était encore maître de toute Syracuse, — à l'exception d'Ortygia, contre laquelle il avait construit des lignes de blocus, conjointement avec la flotte carthaginoise qui occupait le port. Timoleôn n'était pas en état d'attaquer la place, et il aurait été obligé de se retirer promptement, vu que ses ennemis ne voulaient pas sortir. Mais on vit bientôt que les manifestations des Deux déesses et du dieu Adranos n'étaient ni stériles ni trompeuses. Une faveur réelle vint alors le trouver, faveur que ni l'habileté ni la valeur n'auraient pu lui procurer. Denys, bloqué dans Ortygia avec un fonds chétif de provisions, vit du haut de ses murs approcher l'armée de Timoleôn, et il apprit la victoire d'Adranum. Il avait déjà commencé à désespérer de sa propre position d'Ortygia (1) où, dans le fait, il aurait peut-être pu tenir par un effort hardi et une patience ferme, mais sans aucune chance raisonnable de redevenir maître de Syracuse, chance que Timoleôn et l'intervention corinthienne enlevaient plus décidément que jamais. Non-seulement Denys n'avait pas le caractère énergique et l'ascendant personnel de son père, qui aurait pu tenir tête à de pareilles difficultés, — mais il était indolent, avait des habitudes d'ivrognerie, ne trouvait pas de goût à un sceptre que l'on ne pouvait conserver que par de rudes combats, et n'était pas assez opiniâtre pour résister jusqu'à la fin, uniquement comme cause de guerre (2). Dans ces dispositions, l'arrivée de Timoleôn lui suggéra à la fois l'idée, et lui fournit le moyen de faire servir son abdication à l'acquisition d'un asile sûr et d'une existence confortable à l'avenir; car pour un despote grec, avec l'odieux que ses rigueurs passées avaient accumulé sur sa tête, la renonciation au pouvoir n'était guère jamais possible, d'une manière compatible avec sa sécurité personnelle (3). Mais Denys avait

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 13. Ἀπειρηκὼς ἤδη ταῖς ἐλπίσι καὶ μικρὸν ἀπολιπὼν ἐκπολιορκεῖσθαι, etc.

(2) Tacite, Hist. III, 70. Relativement aux derniers jours de l'empereur Vitellius : « Ipse, neque jubendi neque vetandi potens, non jam Imperator, sed tantum belli causa est. »

(3) Voir, entre autres explications de ce fait, la remarque frappante de Solôn (Plutarque, Solon, c. 14).

l'assurance qu'il pouvait compter sur la garantie de Timoleôn et des Corinthiens pour trouver asile et protection à Corinthe, avec autant de richesses qu'il pourrait en emporter avec lui, vu qu'il avait le moyen d'acheter cette garantie par la reddition d'Ortygia, — trésor d'une inestimable valeur. En conséquence, il résolut de proposer une capitulation, et il envoya à Timoleôn des députés dans ce dessein.

Les arrangements offrirent peu de difficulté. Denys stipula seulement un passage sûr avec ses biens mobiliers jusqu'à Corinthe et une résidence tranquille dans cette cité; il offrait en échange la reddition à discrétion d'Ortygia avec tout ce qu'elle renfermait, garnison, armes et magasins. La convention fut conclue immédiatement, et trois officiers corinthiens, — Telemachos, Eukleidês et Neôn, — y furent envoyés avec quatre cents hommes pour prendre possession de la place. Leur entrée s'accomplit heureusement, bien qu'ils fussent obligés d'éluder le blocus en y pénétrant furtivement à plusieurs fois et en petites compagnies. Leur abandonnant la possession d'Ortygia, ainsi que le commandemeut de sa garnison, Denys passa, avec quelque argent et un petit nombre de compagnons, dans le camp de Timoleôn, qui l'emmena, en quittant en même temps le voisinage de Syracuse (1).

Imaginez la position et les sentiments de Denys, prisonnier dans le camp de Timoleôn, traversant cette île sur laquelle son père aussi bien que lui-même avait régné tout-puissant, et se sachant l'objet ou de la haine ou du mépris de tout le monde, — si ce n'est que l'immense bienfait dont on lui était redevable, par la reddition d'Ortygia, lui valait de l'indulgence et des ménagements ! Il était sans doute impatient de partir immédiatement pour Corinthe, tandis que Timoleôn n'était pas moins désireux de l'y envoyer;

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 13; Diodore, XVI, 70. Diodore me paraît mal dater ces faits, en plaçant la capitulation de Denys et la reddition d'Ortygia à Timoleôn, *après* la prise de l'autre portion de Syracuse par Timoleôn. Je suis la chronologie de Plutarque, qui place la capitulation d'Ortygia la première.

comme la preuve vivante du triomphe obtenu (1). Bien qu'il ne se fût pas encore écoulé cinquante jours depuis le débarquement de Timoleôn en Sicile, il pouvait déjà annoncer une victoire décisive, une grande confédération groupée autour de lui, et la possession de l'inexpugnable position d'Ortygia, avec une garnison égale en nombre à sa propre armée, les dépêches étant accompagnées de la présence de ce despote même, qui portait le terrible nom de Denys, et contre qui l'expédition avait été principalement dirigée. Timoleôn envoya à Corinthe une trirème spéciale (2) pour transporter Denys et communiquer ces importantes nouvelles, en même temps que la convention qui garantissait au roi détrôné une résidence tranquille dans cette cité.

L'impression que produisit à Corinthe l'arrivée de cette trirème et de ses passagers fut puissante au delà de toute comparaison. L'admiration et l'étonnement furent universels : car l'expédition de Timoleôn était partie comme une aventure désespérée, dans laquelle à peine un des principaux Corinthiens avait été disposé à s'embarquer, et personne n'avait imaginé la possibilité d'un succès aussi rapide et aussi complet. Mais la perspective de victoires en Sicile, au service du général heureux, était actuellement la passion géné-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 16.

(2) Théopompe disait que Denys était allé de Sicile à Corinthe dans un navire marchand (νηὶ στρογγύλῃ). Timée contredisait cette assertion, vraisemblablement avec sa rudesse habituelle, et affirmait que Denys avait été envoyé dans un vaisseau de guerre (νηὶ μακρᾷ). V. Timée, Fragm. 133; Théopompe, Fragm. 216, éd. Didot.

Diodore (XVI, 70) copie Théopompe.

Polybe (XII, 4 a) blâme Timée de ce qu'il chicane sur de petites inexactitudes semblables, comme si la différence entre les deux ne valait pas la peine d'être mentionnée. Il se peut que le langage de Timée ait mérité un blâme comme peu poli, mais le fait me paraît avoir parfaitement mérité d'être rectifié. Envoyer Denys dans une trirème, c'était le traiter comme prisonnier d'une manière respectueuse, promesse que Timoleôn sans doute avait faite, et qu'il devait être disposé à tenir pour des raisons personnelles, si l'on songe qu'il avait un grand intérêt à faire de l'entrée de Denys comme captif dans Syracuse un spectacle saisissant. De plus, la trirème devait arriver à Corinthe plus vite qu'un navire marchand.

Que Denys allât dans un bâtiment de commerce, c'était une preuve de plus de sa fortune déchue, et ce semble avoir été la raison pour laquelle l'adopta Théopompe, — par suite de la passion, dominante parmi tant d'auteurs grecs, d'exagérer les contrastes.

rale des citoyens. On vota et on équipa immédiatement un renfort de deux mille hoplites et de deux cent chevaux (1).

Si le triomphe excita l'étonnement et la joie, la personne de Denys lui-même ne fit pas un appel moins puissant à d'autres sentiments. Un despote déchu était un spectacle refusé à des yeux grecs; quiconque aspirait au despotisme risquait son tout, en renonçant à ses chances de rentrer dans une condition privée. Par un remarquable concours de circonstances, l'exception à cette règle se présentait précisément au moment où il était le moins vraisemblable qu'elle s'offrirait, dans le cas du despotisme le plus formidable et le plus odieux qui eût jamais pesé sur le monde grec. Pendant près d'un demi-siècle avant l'expédition de Diôn contre Syracuse, chacun avait été accoutumé à prononcer le nom de Denys avec un mélange de crainte et de haine, — le sentiment de l'abattement devant une force irrésistible. Nous avons déjà raconté combien Diôn lui-même eut de difficulté à triompher de cette impression dans l'esprit de ses propres soldats. Bien que dissipée par le succès de Diôn, l'alarme antérieure reprit, quand Denys recouvra sa possession d'Ortygia, et quand les Syracusains adressèrent à Corinthe un appel pathétique pour obtenir du secours contre lui. Et voilà que, soudain, le représentant de cette grandeur évanouie, qui porte lui-même le nom redouté de Denys, entre dans Corinthe en vertu d'une convention, ne demandant que l'humble domicile et la simple sécurité d'un citoyen ordinaire (2). L'esprit grec sentait vivement ces contrastes, qui entraient largement dans les idées de chacun sur les affaires humaines, et étaient reproduites sous mille formes par les écrivains et les orateurs. L'affluence des visiteurs, — qui vinrent en foule pour contempler Denys et lui parler, non-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 13, 14, 15.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 14; Diodore, XVI, 70. Les remarques de Tacite sur les dernières heures de l'empereur Vitellius ont leur application au sentiment grec en cette occasion (Hist. III, 68) : — « Nec quisquam adeo rerum humanarum immemor, quem non commoveret illa facies; Romanum principem, et generis humani paulo ante dominum, relicta fortunæ suæ sede, exire de imperio. *Nihil tale viderant, nihil audierant,* » etc.

seulement de Corinthe, mais des autres cités de la Grèce, — fut immense; quelques-uns furent poussés par la simple curiosité, d'autres par la compassion, un petit nombre même par un sentiment de dérision insultante. Les anecdotes que l'on raconte semblent destinées à donner une impression dégradante de cette dernière période de sa carrière. Mais même les devoirs ordinaires de la vie, — l'acquisition d'onguents et de condiments au cabaret (1), — la subtilité de critique montrée relativement à des robes et à des meubles (2) paraissaient dégradants quand ils étaient accomplis par l'ex-despote de Syracuse. Il n'était pas probable que son habitude de boire largement, contractée déjà, se corrigeât dans ces jours de mortification; cependant en général sa conduite semble avoir eu plus de dignité qu'on n'aurait pu s'y attendre. Ses goûts littéraires, manifestés pendant le temps de ses relations avec Platon, sont impliqués même dans les anecdotes destinées à le ravaler. C'est ainsi, dit-on, qu'il ouvrit une école pour enseigner à lire à des enfants, et qu'il apprit aux chanteurs publics l'art de chanter ou de réciter de la poésie (3). Son nom servit à des écrivains subséquents, tant grecs que romains, — comme ceux de Crésus, de Polykratès et de Xerxès servent à Hérodote, — d'exemple pour faire une moralité sur l'instabilité des événements humains. Cependant les anecdotes que l'on rapporte sur son compte peuvent rarement être vérifiées, et nous ne pouvons pas non plus distinguer les faits réels de ces mythes appropriés et

---

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 14; Théopomp. Fragm. 217, éd. Didot; Justin, XXI, 5.

(2) Timée, ap. Polybium, XII, 24.

(3) Plutarque, Timol. c. 14; Cicéron, Tuscul. Disp. III, 12, 7. Sa remarque, que Denys ouvrit l'école par désir d'avoir encore le plaisir d'exercer l'autorité, ne peut guère être regardée comme ayant l'intention d'être sérieuse.

Nous ne pouvons supposer que Denys, dans son exil à Corinthe, souffrît du manque d'un revenu confortable; car il est mentionné que tous ses effets mobiliers (ἐπισκευή) furent achetés par son homonyme Denys, l'heureux despote de l'Hêrakleia du Pont; et ce mobilier était si magnifique, que son acquisition compta au nombre des marques particulières d'ornement et de dignité pour la dynastie herakléotique. — V. les Fragments de l'historien Memnon d'Hérakleia, ch. IV, p. 10, éd. Orell. ap. Photium, cod. 224.

frappants auxquels une situation si féconde devait nécessairement donner lieu.

Parmi ceux qui le visitèrent à Corinthe fut Aristoxenos de Tarente ; car les chefs tarentins, présentés d'abord par Platon, avaient entretenu leur correspondance avec Denys même après sa première expulsion de Syracuse à Lokri, et avaient essayé vainement de sauver son épouse et ses filles infortunées de la fureur vengeresse des Lokriens. Pendant les jours glorieux de Denys, son ambassadeur Polyarchos avait été envoyé en mission à Tarente, où il eut une conversation avec le principal magistrat, Archytas. Cette conversation, Aristoxenos l'a consignée dans un écrit ; probablement d'après le témoignage personnel d'Archytas, dont il composa une biographie. Polyarchos insista sur la richesse, le pouvoir et les plaisirs des sens, comme étant les seuls objets qui fussent dignes qu'on vécût pour eux ; déclarant que ceux qui les possédaient en grande quantité étaient les seuls êtres qui méritassent d'être admirés. Au point le plus élevé était le roi de Perse, que Polyarchos vantait comme de tous les mortels le plus digne d'envie et d'admiration. « Après le roi de Perse (dit-il), bien qu'après un très-grand intervalle, vient notre despote de Syracuse (1). » Qu'était devenu Polyarchos, c'est ce que nous ignorons ; mais Aristoxenos vécut pour voir ce Denys envié dans la phase changée de son existence à Corinthe, et probablement pour être témoin de la ruine des rois de Perse aussi. Quand on lui demandait quelle avait été la cause de son mécontentement contre Platon, Denys répondait, dans un langage bien différent de celui de son ancien ambassadeur Polyarchos, qu'au milieu des mille maux qui entouraient un despote, aucun n'était si funeste que la répugnance de ses prétendus amis à lui dire la vérité. Ces faux amis avaient empoisonné les bons senti-

(1) Aristoxène, Fragm. 15, éd. Didot, ap. Athenæum, p. 545. Δεύτερον δὲ, φησὶ, τὸν ἡμέτερον τύραννον θείη τις ἂν, καίπερ πολὺ λειπόμενον.

On voit que le mot τύραννος était employé même par ceux qui n'y attachaient pas un sens hostile, — appliqué à son maître par un ambassadeur plein d'admiration pour lui.

ments entre lui et Platon (1). Cette anecdote a plus l'air d'être véritable que d'autres que nous lisons plus spirituelles et plus piquantes. Le philosophe cynique Diogène traitait Denys avec un mépris hautain parce qu'il se résignait à vivre dans une condition privée après avoir joui d'un ascendant si dominant. Tel était plus ou moins le sentiment de tout visiteur qui le voyait; mais ce qui est à déplorer, c'est qu'il n'ait pas été dans une condition privée dès le commencement. Il était par nature peu propre à suivre, même avec avantage pour lui-même, le sentier périlleux et épineux d'un despote grec.

Les vaisseaux chargés des renforts décrétés par les Corinthiens, bien qu'équipés sans délai et parvenus à Thurii, en Italie, ne purent avancer plus loin à cause de l'escadre carthaginoise postée au détroit, et ils furent condamnés à attendre une occasion favorable (2). Mais le plus grand de tous les renforts pour Timoleôn fut l'acquisition d'Ortygia. Elle contenait non-seulement une garnison de deux mille soldats, — qui passèrent (probablement à leur grande satisfaction) de la cause perdue de Denys sous la bannière victorieuse de Timoleôn, — mais encore toute espèce de provisions militaires. Il y avait des chevaux, des engins de siége, des béliers, des armes de trait de toute sorte, et en outre, des boucliers et des lances s'élevant au chiffre étonnant de 70,000, — si le renseignement de Plutarque est exact (3). Après avoir renvoyé Denys, Timoleôn organisa un service de petites embarcations de Katane destinées à transporter des provisions par mer à Ortygia, en esquivant l'escadre de garde carthaginoise. Il trouva moyen de le faire avec un succès passable (4), en profitant des vents ou du mauvais temps, quand les vaisseaux de guerre ne pouvaient barrer

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 15. Aristoxène apprit de Denys à Corinthe la remarquable anecdote au sujet du fidèle attachement des deux amis pythagoriciens, Damon et Phintias. L'incident avait fait une forte impression sur Denys, qui aimait à le raconter (πολλάκις ἡμῖν διηγεῖτο; Aristoxen. Fragm. 9, éd. Didot, apud Jamblichum, Vit. Pythag. s. 233).

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 16.

(3) Plutarque, Timoleôn, c. 13.

(4) Plutarque, Timoleôn, c. 18.

l'entrée du petit port. Dans l'intervalle il retourna lui-même à Adranum, poste commode pour surveiller et Leontini et Syracuse. Là deux assassins, gagnés par Hiketas, furent sur le point de le faire périr, pendant qu'il offrait un sacrifice à une fête; et ils n'en furent empêchés que par un incident si remarquable, que tout le monde reconnut l'intervention visible des dieux pour le protéger (1).

Cependant Hiketas, étant décidé à se rendre maître d'Ortygia, invoqua le secours de toutes les forces carthaginoises sous Magôn. Le grand port de Syracuse fut bientôt occupé par une flotte écrasante de 150 vaisseaux de guerre carthaginois, tandis qu'une armée de terre, qui montait, dit-on, à 60,000 hommes, vint aussi pour rejoindre Hiketas, et fut logée par lui dans les murs de Syracuse. Jamais auparavant aucune troupe carthaginoise n'avait mis le pied dans ces murs. C'est alors que sembla évanouie la liberté syracusaine, peut-être même l'hellénisme syracusain. Ortygia elle-même, malgré la bravoure de la garnison sous le Corinthien Neôn, ne sembla plus tenable, contre les attaques répétées et les machines à battre en brèche, combinées avec un blocus rigoureux destiné à empêcher les provisions d'arriver par mer. Toutefois, bien que la garnison souffrît, quelque petite embarcation avec des provisions venant de Katane parvenait à se glisser dans la place; fait qui engagea Hiketas et Magôn à former le plan d'attaquer cette ville, se croyant assez forts pour y réussir avec une partie de leurs forces, sans discontinuer le siége d'Ortygia. En conséquence, ils sortirent du port et partirent de la cité de Syracuse, avec la meilleure partie de leur armement, pour attaquer Katane, laissant Ortygia encore bloquée. Mais les commandants qui restèrent, surveillèrent avec tant de négligence, que Neôn vit bientôt, du haut des murs d'Ortygia, l'occasion de les attaquer avec avantage. Faisant une sortie soudaine et vigoureuse, il tomba à l'improviste sur l'armée de blocus, la mit en déroute sur tous les points en lui infligeant des pertes sérieuses, et poussa

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 16.

sa poursuite si vivement, qu'il s'empara d'Achradina, en chassant l'ennemi de cette importante section de la cité. Les provisions et l'argent, qu'on y acquit à un moment critique, donnèrent un grand prix à cette victoire. Mais ce qui en fit le principal mérite ce fut la possession d'Achradina, que Neôn fit immédiatement unir à Ortygia par une nouvelle ligne de fortifications, reliant ainsi ces deux points (1). Ortygia avait été auparavant (comme je l'ai déjà fait remarquer) complétement distincte d'Achradina. Il est probable que la population d'Achradina, heureuse d'être délivrée des Carthaginois, prêta une aide empressée à Neôn tant pour défendre ses murs que pour construire les nouvelles lignes qui devaient les rattacher à Ortygia; travail pour lequel les nombreuses tombes intermédiaires fournissaient des matériaux.

Ce vaillant exploit de Neôn changea d'une manière durable la position des combattants à Syracuse. Un cavalier partit à l'instant pour porter la mauvaise nouvelle à Hiketas et à Magôn près de Katane. Ils revinrent tous deux sur-le-champ, mais ils ne revinrent que pour occuper la moitié de la cité, — Tycha, Neapolis et Epipolæ. Il devenait extrêmement difficile de poursuivre un siége ou un blocus heureux d'Ortygia et d'Achradina réunies; en outre, Neôn avait alors obtenu d'abondantes provisions pour le moment.

Cependant Timoleôn approchait aussi, renforcé par la nouvelle division corinthienne, qui, après avoir été retenue d'abord à Thurii et souffrant du délai, s'était rendue à Rhegium par l'intérieur des terres, en traversant le territoire brutien. Elle fut assez heureuse pour trouver le détroit non

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 18. ... Ὁ δὲ Κορίνθιος Νέων, κατιδὼν ἀπὸ τῆς ἄκρας τοὺς ὑπολελειμμένους τῶν πολεμίων ἀργῶς καὶ ἀμελῶς φυλάττοντας, ἐξαίφνης ἐνέπεσε διεσπαρμένοις αὐτοῖς· καὶ τοὺς μὲν ἀνελὼν, τοὺς δὲ τρεψάμενος, ἐκράτησε καὶ κάτεσχε τὴν λεγομένην Ἀχραδινὴν, ὃ κράτιστον ἐδόκει καὶ ἀθραυστότατον ὑπάρχειν τῆς Συρακοσίων μέρος πόλεως, τρόπον τινα συγκειμένης, καὶ συνηρμοσμένης ἐκ πλειόνων πόλεων. Εὐπορήσας δὲ καὶ σίτου καὶ χρημάτων οὐκ ἀφῆκε τὸν τόπον, οὐδ' ἀνεχώρησε πάλιν ἐπὶ τὴν ἄκραν, ἀλλὰ φραξάμενος τὸν περίβολον τῆς Ἀχραδινῆς καὶ συνάψας τοῖς ἐρύμασι πρὸς τὴν ἀκρόπολιν διεφύλαττε.

gardé ; car l'amiral carthaginois Hannôn, — ayant vu leurs vaisseaux désarmés à Thurii, et ne prévoyant pas leur marche par terre, — était d'abord retourné avec son escadre au détroit de Messine ; puis, espérant effrayer par un stratagème la garnison d'Ortygia et l'amener à se rendre, il avait fait voile vers le port de Syracuse avec ses trirèmes décorées comme après une victoire. Ses marins, des couronnes sur la tête, crièrent, en entrant dans le port et en passant sous les murs d'Ortygia, que l'escadre corinthienne avait été capturée tout entière au moment où elle approchait du détroit, et montrèrent comme preuves de la victoire certains boucliers grecs suspendus à bord. Par cette ruse grossière, Hannôn produisit probablement une crainte sérieuse dans la garnison d'Ortygia. Mais s'il se donna cette satisfaction temporaire, il la paya en laissant le détroit non gardé, et en permettant à la division corinthienne de passer sans obstacle d'Italie en Sicile. En arrivant à Rhegium, ces Corinthiens trouvèrent non-seulement le détroit libre, mais encore un calme complet et soudain, qui succédait à plusieurs jours de temps orageux. S'embarquant immédiatement dans les bacs et les bateaux pêcheurs qu'ils purent trouver, et faisant nager à côté des embarcations leurs chevaux qu'ils tenaient par la bride, ils atteignirent la côte de Sicile sans pertes ni difficulté (1).

C'est ainsi que les dieux montrèrent encore leur faveur à l'égard de Timoleôn par une combinaison extraordinaire de circonstances, et en frappant l'ennemi d'aveuglement. Le courant du succès l'accompagna tellement que l'importante ville de Messênê se déclara au nombre de ses alliés, et admit les nouveaux soldats corinthiens immédiatement à leur débarquement. Sans s'arrêter longtemps, ils se mirent en marche pour rejoindre Timoleôn, qui se crut assez fort, bien que même avec ce renfort il ne pût avoir sous ses ordres que quatre mille hommes, pour s'avancer jusque dans le voisinage de Syracuse, et pour y affronter l'armée infiniment supé-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 19.

rieure de ses ennemis (1). Il paraît avoir campé près de l'Olympieion et près du pont du fleuve Anapos.

Bien que Timoleôn fût sûr de la coopération de Neôn et de la garnison corinthienne d'Ortygia et d'Achradina, cependant il était séparé d'eux par les forces considérables d'Hiketas et de Magôn, qui occupaient Epipolæ, Neapolis et Tycha, en même temps que le terrain bas entre Epipolæ et le Grand-Port, tandis que la nombreuse flotte carthaginoise remplissait le Port lui-même. D'après un calcul raisonnable, Timoleôn semblait avoir peu de chance de succès. Mais déjà il s'était élevé dans l'esprit de Magôn un soupçon qui semait les germes de la désunion entre lui et Hiketas. L'alliance entre Grecs et Carthaginois n'était naturelle pour aucune des deux parties, et elle était exposée à être traversée, à chaque revers, par une défiance mutuelle, produite par l'antipathie dont chaque partie se sentait animée et qu'elle savait exister dans l'autre. Le malheureux projet de marcher sur Katane, aussi bien que la victoire capitale que Neôn gagna par suite de cette absence, fit croire à Magôn qu'Hiketas le trahissait. Il fut confirmé dans ses craintes quand il vit en face de lui l'armée de Timoleôn postée sur le fleuve Anapos, — et quand il sentit qu'il était dans une cité grecque en général mal disposée pour lui, tandis que Neôn était sur ses derrières dans Ortygia et Achradina. Dans ces circonstances, Magôn crut que le salut de ses Carthaginois dépendait tout entier de la coopération zélée et fidèle d'Hiketas, auquel il avait cessé actuellement de se fier. Et sa défiance, une fois suggérée, fut aggravée par les communications amicales qu'il vit s'établir entre les soldats de Timoleôn et ceux d'Hiketas. Ces soldats, tous Grecs et mercenaires, combattant pour un pays qui n'était pas le leur, se rencontraient sur le champ de bataille comme des ennemis, — mais se fréquentaient d'une manière pacifique et amicale, pendant les intervalles, dans leurs camps respectifs. Les uns et les autres étaient occupés alors, sans s'inquiéter mu-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 20.

tuellement, à prendre des anguilles dans le terrain humide et marécageux situé entre Epipolæ et l'Anapos. Échangeant librement leurs remarques, ils admiraient la magnificence et la grandeur de Syracuse ainsi que le grand avantage de sa situation maritime, — quand un des soldats de Timoleôn fit observer à ceux d'Hiketas : — « Et cette magnifique ville, vous autres Grecs, vous vous efforcez de la rendre barbare en établissant ces coupe-jarret carthaginois plus près de nous qu'ils ne le sont actuellement, bien que notre premier soin dût être de les tenir éloignés de la Grèce autant que possible. Supposez-vous réellement qu'ils ont amené cette armée de l'Atlantique et des Colonnes d'Hèraklès, uniquement dans l'intérêt d'Hiketas et de son gouvernement? Mais si Hiketas appréciait les choses comme un véritable maître, il ne renverrait pas ainsi ses frères et n'introduirait pas un ennemi de son pays; il s'assurerait un empire honorable, en arrivant à s'entendre avec les Corinthiens et Timoleôn. » Tel fut le colloque que les soldats de Timoleôn et ceux d'Hiketas eurent ensemble, et qui ne tarda pas à être rapporté aux Carthaginois. Après avoir fait, à ce qu'il paraît, une forte impression sur ceux auxquels il était adressé, il justifia les craintes de Magôn, qui fut amené à croire qu'il ne pouvait plus se fier à ses alliés siciliens. Sans un moment de retard, il embarqua toutes ses troupes ; et en dépit des remontrances les plus vives d'Hiketas, il fit voile pour l'Afrique (1).

Le lendemain, quand Timoleôn s'avança pour l'attaque, il fut surpris de trouver l'armée et la flotte carthaginoises parties. Ses soldats, en croyant à peine leurs yeux, couvrirent de ridicule et de mépris la lâcheté de Magôn. Toutefois Hiketas résolut encore de défendre Syracuse avec ses propres troupes, malgré le coup cruel que lui porta la désertion de Magôn. Cette désertion avait laissé ouverts et le Port et le terrain bas près du Port ; de sorte que Timoleôn put se mettre en communication directe avec sa garnison

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 20.

d'Ortygia et d'Achradina, et dresser des plans pour une triple attaque simultanée. Il se chargea lui-même d'attaquer le front méridional d'Epipolæ vers le fleuve Anapos, où la cité était la plus forte ; le Corinthien Isias eut pour instructions de donner un assaut vigoureux à Achradina sur le côté oriental, tandis que Deinarchos et Demaretos, les généraux qui avaient amené le récent renfort de Corinthe, reçurent l'ordre d'attaquer le mur septentrional d'Epipolæ, ou l'Hexapylon (1) ; on les envoya probablement d'Ortygia, par mer, pour qu'ils débarquassent à Trogilos. Hiketas, qui occupait l'agrégat composé d'Epipolæ, de Tycha et de Neapolis, fut attaqué de trois côtés à la fois. Il avait une position très-défendable, qu'un bon commandant, avec des troupes braves et fidèles, aurait pu conserver contre des forces plus nombreuses que celles de Timoleôn. Cependant, malgré de pareils avantages, on ne résista réellement pas ; on ne l'essaya même point. Non-seulement Timoleôn prit la place, mais il s'en empara sans perdre un seul homme, tué ou blessé. Hiketas et ses partisans s'enfuirent à Leontini (2).

La désertion de Magôn explique naturellement beaucoup de découragement parmi les soldats d'Hiketas. Mais quand nous lisons la facilité étonnante avec laquelle la ville fut prise, il est évident qu'il a dû y avoir quelque chose de plus que du découragement. Les soldats de la défense furent réellement peu disposés à se servir de leurs armes pour repousser Timoleôn et maintenir la domination d'Hiketas dans Syracuse. Quand nous lisons ce sentiment si puissamment manifesté, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître

---

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 21. Le récit que fait Plutarque de l'attaque de Timoleôn est très-intelligible. Il affirme que le côté d'Epipolæ faisant face au sud ou vers le fleuve Anapos était le plus fort.

Saverio Cavallari (zur Topographie von Syrakus, p. 22) confirme cette assertion, en faisant remarquer que le côté septentrional d'Epipolæ, vers Trogilos, est le plus faible et le plus facile à aborder ou à attaquer.

Nous voyons ainsi qu'Epipolæ fut la *dernière* partie de Syracuse dont Timoleôn se rendit maître, — non la *première*, comme le dit Diodore (XVI, 69).

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 21.

que la répugnance de ces hommes à servir dans ce qu'ils regardaient comme une cause carthaginoise, jeta dans les mains de Timoleôn une victoire aisée, et que la retraite méfiante de Magôn ne fut ni aussi absurde ni aussi lâche que Plutarque le dit (1).

Toutefois, le public grec, qui ne rechercha pas minutieusement les événements préliminaires, apprit cette prise aisée comme un fait, et l'apprit avec un enthousiasme sans bornes. De Sicile et d'Italie, la nouvelle passa rapidement à Corinthe et dans les autres parties de la Grèce. Partout le sentiment fut le même, étonnement et admiration, à cause non-seulement de la grandeur de la conquête, mais encore de la facilité et de la promptitude avec lesquelles elle avait été faite. L'arrivée du captif Denys à Corinthe avait été en elle-même un événement qui avait produit la plus grande impression. Mais à ce moment les Corinthiens apprenaient la disparition de l'immense armée carthaginoise et la prise totale de Syracuse, sans la perte d'un seul homme; et cela encore avant même d'être sûrs si leur second renfort, qu'ils savaient avoir été bloqué à Thurii, avait pu toucher le rivage sicilien.

Ces nouveautés extraordinaires excitèrent même en Grèce, et beaucoup plus encore dans la Sicile elle-même, un sentiment à l'égard de Timoleôn tel qu'aucun Grec peut-être n'en avait jamais encore provoqué de pareil. Sa bravoure, l'habileté de ses plans, la rapidité de ses mouvements étaient, il est vrai, admirées comme elles le méritaient. Mais sous ce rapport, d'autres l'avaient égalé auparavant; et nous pouvons faire remarquer que même le Corinthien Neôn, en prenant Achradina, avait rivalisé avec son supérieur en tout ce que ce dernier avait accompli. Mais ce qui dans Timoleôn était sans pareil, ce en quoi personne ne l'ap prochait et qui imprimait un caractère particulier à toutes ses qualités méritoires, — c'était sa bonne fortune surhu-

(1) Plutarque, Timoleôn, c, 20, 21. Diodore implique aussi le même verdict (XVI, 69), quoique son récit soit bref aussi bien qu'obscur.

maine, ou, — ce qui aux yeux de la plupart des Grecs était la même chose en d'autres termes, — la faveur illimitée dont les dieux avaient entouré et sa personne et son entreprise. Bien que comblé d'éloges comme un homme brave et capable, Timoleôn était salué plus affectueusement encore comme un homme digne d'envie (1). « Jamais on n'avait vu les dieux manifester ainsi leurs dispositions de bonté à l'égard d'un mortel (2). » Le résultat que Telekleidês avait déclaré être indécis au moment où l'on nommait Timoleôn, se trouvait actuellement déterminé d'une manière triomphante. Après la prise de Syracuse, nous pouvons être sûrs que personne ne dénonça jamais Timoleôn comme fratricide; — chacun le vanta comme un tyrannicide. Les grands exploits d'autres hommes éminents, tels qu'Agésilas et Epaminondas, avaient coûté des fatigues, de cruels combats, des blessures et la mort à ceux qui les avaient accomplis, et tout cela contribuait à diminuer d'autant pour le spectateur sa complète satisfaction d'esprit. Comme un discours ou un poëme qui sent l'huile, ils ne portaient que trop clairement les marques d'un travail et d'une fatigue préliminaires. Mais Timoleôn, à l'instar des dieux immortels qui, descendant pour combattre dans la plaine de Troie, accomplissaient de magnifiques faits d'armes, — Timoleôn, dis-je, triomphait de ce qui semblait être des obstacles insurmontables, sans aucun effort : pour cela, il n'avait qu'à se montrer. Il offrait aux yeux un magnifique résultat, obtenu avec toute cette

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 21. Τὸ μὲν ἁλῶναι τὴν πόλιν (Syracuse) κατ' ἄκρας καὶ γενέσθαι ταχέως ὑποχείριον ἐκπεσόντων τῶν πολεμίων, δίκαιον ἀναθεῖναι τῇ τῶν μαχομένων ἀνδραγαθίᾳ καὶ τῇ δεινότητι τοῦ στρατηγοῦ · τὸ δὲ μὴ ἀποθανεῖν τινα μηδὲ τρωθῆναι τῶν Κορινθίων, ἴδιον ἔργον αὐτῆς ἡ Τιμολέοντος ἐπεδείξατο τύχη, καθάπερ διαμιλλωμένη πρὸς τὴν ἀρετὴν τοῦ ἀνδρός, ἵνα τῶν ἐπαινουμένων αὐτοῦ τὰ μακαριζόμενα μᾶλλον οἱ πυνθανόμενοι θαυμάζωσιν.

(2) Homère, Odyss. III, 219 (Nestor parlant à Telemachos) :

Εἰ γάρ σ' ὡς ἔθελοι φιλέειν γλαυκῶπις [Ἀθήνη,
Ὡς τοτ' Ὀδυσσῆος περικήδετο κυδα- [λίμοιο
Δήμῳ ἔνι Τρώων, ὅθι πάσχομεν ἄλ- [γε' Ἀχαῖοι —
Οὐ γάρ πω ἴδον ὧδε θεοὺς ἀναφανδὰ [φιλεῦντας,
Ὡς κείνῳ ἀναφανδὰ παρίστατο Παλλὰς [Ἀθήνη.

apparente facilité qui appartient comme un privilége aux inspirations d'un génie de premier ordre (1). Un pareil spectacle de mérite et de bonne fortune combinée, — achèvement glorieux avec une facilité pleine de grâce, — était chose nouvelle pour le monde grec.

De tout ce qu'il avait fait, Timoleôn se faisait peu honneur à lui-même. Dans la dépêche qui annonçait aux Corinthiens son *veni, vidi, vici*, aussi bien que dans ses discours à Syracuse, il en attribuait toute la gloire à la fortune ou aux dieux, qu'il remerciait d'avoir inscrit son nom comme exécuteur nominal de leur décret relatif à la délivrance de la Sicile (2). Nous ne devons pas douter qu'il ne fût fortement convaincu qu'il était un instrument favori de la volonté divine, et qu'il ne fût même plus étonné que d'autres de la manière dont les portes fermées s'ouvraient devant lui. Mais même ne l'eût-il pas cru, il y avait une grande prudence à donner aux faits cette couleur, non-seulement parce qu'il amortissait par là les attaques de l'envie, mais parce que, sous prétexte de modestie, il s'élevait réellement plus haut. Il acquit pour lui plus d'empire sur les esprits en vue de ce qu'il ferait un jour, comme favori des dieux, qu'il n'en aurait jamais possédé comme simple mortel doué d'éminentes qualités. Et bien que ce qu'il avait fait fût prodigieux, il restait encore beaucoup à faire; il restait à combattre de nouvelles difficultés, non pas du même genre, et qui cependant ne le cédaient guère aux premières en grandeur.

Ce ne furent pas seulement de nouvelles difficultés, mais encore de nouvelles tentations que Timoleôn eut à combattre. Alors commença pour lui ce moment d'épreuve, fatal à tant de Grecs éminents avant lui. Il devait bientôt montrer s'il pouvait boire, sans s'enivrer ni se pervertir, la coupe du succès qui lui était servie avec tant d'abondance qu'elle débordait. Il était actuellement maître de Syracuse,

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 36. Μετὰ τοῦ καλοῦ πολὺ τὸ ῥᾳδίως ἔχουσα (ἡ Τιμολέοντος στρατηγία) φαίνεται, τοῖς εὖ καὶ δικαίως λογιζομένοις, οὐ τύχης ἔργον, ἀλλ' ἀρετῆς εὐτυχούσης.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 36; Cornélius Népos, Timoleôn, c. 4; Plutarque, De Sui Laude, p. 542 E.

bien plus, maître d'elle avec les fortifications d'Ortygia encore debout, — avec tous les sombres moyens de compression despotique, matériels et moraux, qui restaient encore dans sa main. Sous le rapport de l'admiration personnelle et du prestige du succès, il était bien au-dessus de Diôn, et encore plus au-dessus de Denys l'Ancien dans la première partie de sa carrière. S'ériger en despote à Syracuse, en ensevelissant dans l'oubli tout ce qu'il avait dit ou promis auparavant, était une démarche naturelle et faisable, non pas, à vrai dire, sans péril ni difficulté, mais entraînant avec elle des chances de succès égales à celles des autres despotismes naissants, et plus que suffisante pour tenter un homme politique grec éminent d'une moralité moyenne. Probablement bien des gens en Sicile s'attendaient réellement à ce qu'il profitât de sa position incomparable pour se présenter comme un nouveau Denys. Beaucoup d'amis et de partisans durent le lui conseiller avec chaleur. Ils durent même se rire de lui comme d'un idiot (comme on avait appelé Solôn dans son temps) (1) pour ne pas accepter le présent que les dieux lui offraient, et pour ne pas lever le filet quand déjà le poisson était pris. Il ne dut pas manquer d'autres conseillers pour insinuer la même recommandation sous le prétexte d'un désintéressement patriotique, et sous celui d'intérêt pour le peuple qu'il était venu délivrer. Les Syracusains (dut-on prétendre) n'étaient pas faits pour une constitution libre; il fallait leur donner la liberté à petites doses, ce dont Timoleôn était le meilleur juge; leurs meilleurs intérêts demandaient que Timoleôn gardât entre ses mains le pouvoir antipopulaire avec peu de diminution pour le moment, afin d'arrêter leurs folies et de leur assurer des bienfaits qu'ils manqueraient si on les laissait se déterminer librement.

(1) Solôn, Fragm. 26, éd. Schneidewin; Plutarque, Solôn, c. 14.
Οὐκ ἔφυ Σόλων βαθύφρων, οὐδὲ βουλήεις ἀνήρ·
Ἐσθλὰ γὰρ θεοῦ διδόντος, αὐτὸς οὐκ ἐδέξατο.
Περιβαλὼν δ' ἄγραν, ἀγασθεὶς οὐκ ἀνέσπασεν μέγα
Δίκτυον, θυμοῦ θ' ἁμαρτῇ καὶ φρενῶν ἀποσφαλείς.

Des considérations de ce dernier caractère ont sans doute eu beaucoup de valeur pour Diôn à l'heure de sa victoire, outre l'ambition toute seule, de manière à le plonger dans cette fatale erreur de jugement et de conduite dont jamais il ne se corrigea. Mais la leçon qu'on pouvait tirer des derniers et tristes mois de la carrière de Diôn ne fut pas perdue pour Timoleôn. Il se trouva à l'épreuve non-seulement des séductions de son propre cœur, mais encore des provocations ou des plausibilités du dehors. Ni des desseins égoïstes, ni des desseins avantageux aux autres ne le décidèrent à saisir et à perpétuer le pouvoir antipopulaire. Le moment de l'épreuve fut celui dans lequel le véritable héroïsme et la rectitude de jugement, que combinait son caractère, brillèrent pour la première fois de tout leur éclat.

Maître comme il l'était en ce moment de toute Syracuse, avec ses cinq parties réunies, Ortygia, Achradina, Tycha, Neapolis et Epipolæ, — il se décida à abattre immédiatement ce grand monument de servitude que Denys l'Ancien avait imposé à ses concitoyens. Sans un instant de retard, il se mit à l'œuvre. Il invita, par une proclamation, tout citoyen qui le voudrait à venir avec des instruments de fer et à coopérer avec lui à démolir la forteresse, la fortification et la résidence séparées, construites par Denys l'Ancien dans Ortygia, aussi bien que le magnifique monument funèbre élevé à la mémoire de ce despote par son fils et successeur (1). Ce fut le premier acte public accompli dans Syracuse par son ordre ; la première manifestation de la souveraineté du peuple rétablie ; la première effusion de sentiment, à la fois libre, sincère et unanime, parmi des

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 22. Γενόμενος δὲ τῆς ἀκρᾶς κύριος, οὐκ ἔπαθε Δίωνι ταὐτὸ πάθος, οὐδ' ἐφείσατο τοῦ τόπου διὰ τὸ κάλλος καὶ τὴν πολυτέλειαν τῆς κατασκευῆς, ἀλλὰ τὴν ἐκεῖνον διαβαλοῦσαν, εἶτ' ἀπολέσασαν, ὑποψίαν φυλαξάμενος, ἐκήρυξε τῶν Συρακουσίων τὸν βουλόμενον παρεῖναι μετὰ σιδήρου καὶ συνεφάπτεσθαι τῶν τυραννικῶν ἐρυμάτων. Ὡς δὲ πάντες ἀνέβησαν, ἀρχὴν ἐλευθερίας ποιησάμενοι βεβαιοτάτην τὸ κήρυγμα καὶ τὴν ἡμέραν ἐκείνην, οὐ μόνον τὴν ἄκραν, ἀλλὰ καὶ τὰς οἰκίας καὶ τὰ μνήματα τῶν τυράννων ἀνέτρεψαν καὶ κατέσκαψαν. Εὐθὺς δὲ τὸν τόπον συνομαλύνας, ἐνῳκοδόμησε τὰ δικαστήρια, χαριζόμενος τοῖς πολίταις, καὶ τῆς τυραννίδος ὑπερτέραν ποιῶν τὴν δημοκρατίαν.

Cf. Cornélius Népos, Timoleon, c. 3.

hommes écrasés par un demi-siècle de servitude; la première coopération que leur prêtaient Timoleôn et ses soldats fraternisant avec eux, dans le dessein de convertir la promesse de délivrance en un fait assuré. L'exécution de l'œuvre actuelle de démolition par les mains et les leviers des Syracusains eux-mêmes faisait de toute l'opération un contrat puissant entre eux et Timoleôn. Elle faisait disparaître toute méprise, toute possibilité de soupçon, quant à ses desseins futurs. Elle montrait qu'il avait non-seulement répudié le despotisme pour lui-même, mais qu'il était disposé à le rendre impossible pour tout autre, quand il se mit à renverser non-seulement le souvenir visible, mais encore l'instrument le plus puissant des anciens despotes. Elle produisait ce bien inestimable d'inspirer à la fois confiance pour ses actes futurs, et de disposer les Syracusains à écouter volontiers ses avis. Et elle était utile non-seulement en ce qu'elle frayait la voie à d'autres mesures de reconstruction pacifique, mais encore en ce qu'elle déchargeait les antipathies réactionnaires des Syracusains, inévitables après une oppression si longue, sur des pierres insensibles, et qu'ainsi elle en laissait moins peser sur les têtes de rivaux politiques compromis dans ce qui s'était fait précédemment.

De plus, Timoleôn fit servir cet acte important de démolition à l'œuvre d'une construction nouvelle qui n'attestait pas moins l'esprit dans lequel il était décidé à agir. Après avoir fait disparaître cette odieuse forteresse, il éleva sur le même emplacement, et probablement avec les mêmes matériaux, des cours pour la justice future. Le symbole et l'instrument les plus frappants d'un gouvernement populaire se présentèrent ainsi aux yeux comme remplaçants locaux de ceux de l'ancien despotisme.

Profonde fut la reconnaissance des Syracusains pour ces actes, — les premiers fruits de l'ascendant établi de Timoleôn. Et si nous considérons l'importance intrinsèque de l'acte lui-même, — la manière frappante dont on parla aussi bien aux yeux qu'aux esprits des Syracusains, — la preuve donnée non-seulement d'un patriotisme désintéressé, mais encore de prudence à estimer les nécessités de la si-

tuation actuelle, — en dernier lieu la fondation destinée ainsi à faire plus de bien encore, —si nous réunissons toutes ces choses, nous comprendrons que la démolition de la Bastille dionysienne effectuée par Timoleôn, et l'érection à sa place d'un édifice pour l'administration de la justice, furent au nombre des phénomènes les plus saisissants de l'histoire grecque.

L'œuvre qui restait à faire était dans le fait telle qu'elle demandait le meilleur esprit, l'énergie et la discrétion les plus grandes, tant de la part de Timoleôn que de celle des Syracusains. Une oppression et des souffrances prolongées avaient tellement appauvri et désolé la cité, que la place du marché (si nous devons croire ce qui doit être une exagération de Plutarque) servait de pâturage à des chevaux, et de lieu où se reposaient mollement les palefreniers qui les soignaient. D'autres cités de la Sicile présentaient la même preuve de décadence, d'abandon et de pauvreté. Les manifestations de la vie municipale avaient presque cessé en Sicile. Les hommes redoutaient de venir dans la cité, qu'ils abandonnaient au despote et à ses mercenaires, en se retirant pour vivre sur leurs champs et dans leurs fermes, et en reculant devant l'accomplissement de tous les actes de citoyen. Même les champs n'étaient qu'à moitié cultivés, si bien qu'ils ne produisaient rien au delà du strict nécessaire. Le premier soin de Timoleôn fut de faire sortir l'esprit jadis élevé de Syracuse de cet état d'inquiétude et d'abaissement profonds; et pour cela, aucun acte ne pouvait être plus utile que ses premières opérations dans Ortygia. Sa seconde mesure fut de réunir, par des invitations et des proclamations mises en circulation partout, les exilés qui avaient été chassés ou forcés de chercher refuge ailleurs pendant la récente oppression. Beaucoup d'entre eux, qui avaient trouvé un asile dans diverses parties de la Sicile et de l'Italie, obéirent à son appel avec empressement et bonheur (1). Mais il y en avait d'autres qui avaient fui en Grèce

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 23; Diodore, XVI, 83.

ou dans les îles de la mer Ægée, et à l'oreille desquels ne pouvait parvenir une proclamation de Timoleôn. Pour atteindre les personnes ainsi éloignées, lui et les Syracusains conjointement eurent recours à l'intervention corinthienne. Les Syracusains sentirent si vivement tout ce qu'il était nécessaire de faire pour la réorganisation assurée de leur cité comme communauté libre, qu'ils s'empressèrent de se joindre à Timoleôn pour prier les Corinthiens de se charger une seconde fois de la tâche honorable de fondateurs de Corinthe (1).

On envoya de cette dernière ville deux citoyens estimés, Kephalos et Dionysios, pour coopérer avec Timoleôn et les Syracusains à établir la communauté de nouveau, sur une base libre et populaire, et à préparer une législation amendée (2). Les commissaires adoptèrent, pour texte et thème principaux, la constitution et les lois démocratiques que Dioklês avait établies environ soixante-dix ans auparavant, et que l'usurpation de Denys avait renversées quand elles n'avaient pas plus de sept années d'existence. Kephalos déclara ne faire rien de plus que de remettre en vigueur les lois de Dioklês, avec les commentaires, les modifications et les adaptations que le changement des temps et des circonstances avaient rendus nécessaires (3). Dans les lois relatives à l'héritage et à la propriété, il ne fit, dit-on, aucun changement; mais, par malheur, on nous laisse sans aucun renseignement sur ce qu'étaient les lois de Dioklês, ou sur la manière dont elles furent modifiées en ce moment. Toutefois, il est certain que la constitution politique de Dioklês était une démocratie et que la constitution, telle qu'elle fut rétablie alors, était également démocratique (4). Au delà de ce fait général, nous ne pouvons rien affirmer.

Cependant, bien qu'une constitution populaire libre fût absolument indispensable et qu'une bonne constitution fût un grand bienfait, — ce n'était pas la seule nécessité pres-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 23.
(2) Plutarque, Timoleôn, c. 24.
(3) Diodore, XIII, 35; XVI, 81.
(4) Diodore, XVI, 70.

sante pour Syracuse. Il ne fallait pas moins qu'une importation de nouveaux citoyens, et non-seulement d'hommes pauvres apportant avec eux leurs bras et leur industrie, mais encore de personnes dans une position riche ou aisée, en état d'acheter des terres et des maisons. Outre beaucoup de terrain ruiné ou enlevé à la culture, la pauvreté générale des habitants était extrême, tandis qu'en même temps les exigences publiques étaient considérables, vu qu'il était essentiel, entre autres choses, de fournir une solde pour ces soldats mêmes de Timoleôn auxquels ils étaient redevables de leur délivrance. L'étendue de la pauvreté était attestée péniblement par le fait qu'ils étaient obligés de vendre ces statues publiques qui ornaient Syracuse et ses temples, blessure cruelle faite aux sentiments de toute communauté grecque. Toutefois, ils exceptèrent de cette vente obligatoire par un vote spécial la statue de Gelôn, en témoignage de reconnaissance pour sa victoire capitale remportée à Himera sur les Carthaginois (1).

Pour la rénovation d'une communauté dans un pareil dénûment, il fallait de nouveaux fonds aussi bien que de nouveaux hommes; et les Corinthiens s'appliquèrent activement à se procurer les uns et les autres. Leur première proclamation fut dans le fait adressée spécialement aux exilés syracusains, qu'ils invitèrent à reprendre leur résidence à Syracuse comme citoyens libres et autonomes avec un partage équitable des terres. Ils firent publier cette proclamation à toutes les fêtes panhelléniques et locales, en la faisant précéder d'une assurance certifiée que les Corinthiens avaient déjà renversé et le despotisme et le despote. — fait que la présence notoire de Denys lui-même à Corinthe contribuait à répandre plus au loin que toute annonce en forme. Ils s'engagèrent en outre, si les exilés voulaient se rassembler à Corinthe, à fournir des transports, une escorte et des guides jusqu'à Syracuse, sans frais aucuns. Le nombre des exilés qui profitèrent de l'invitation et vinrent

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 23; Dion Chrysostome, Orat. XXXVII, p. 460.

à Corinthe, bien qu'assez considérable, fut encore à peine assez élevé pour entamer la rénovation sicilienne projetée. En conséquence, ils prièrent eux-mêmes les Corinthiens d'appeler des colons additionnels d'autres cités grecques. Il n'était pas habituellement difficile de trouver des personnes disposées à entrer dans un établissement nouveau, s'il était fondé dans des circonstances pleines de promesses, et effectué par les soins positifs d'une puissante cité qui y présidait (1). Il y avait beaucoup de personnes opulentes désireuses d'échanger la condition de metœki dans une ancienne cité contre celle de citoyens jouissant de tous leurs droits dans une nouvelle. Aussi la proclamation plus générale faite alors par les Corinthiens attira-t-elle de nombreux postulants, et un nombre considérable de colons fut-il bientôt réuni à Corinthe, agrégat de dix mille personnes, y compris les exilés syracusains (2).

Une fois transportés à Syracuse par la flotte et sous la sanction formelle du gouvernement corinthien, ces colons trouvèrent un nombre encore plus considérable de nouveaux arrivés qui y étaient réunis, en partie exilés syracusains, toutefois surtout des émigrants des différentes cités de la Sicile et de l'Italie. Les Grecs italiens, rudement pressés à cette époque par la force augmentant sans cesse des Lucaniens et des Brutiens, en arrivaient à pouvoir si peu se défendre sans des secours étrangers, que plusieurs étaient probablement disposés à chercher d'autres demeures. L'invitation de Timoleôn compta même plus que celle des Corinthiens comme appât pour les nouveaux venus, — à cause de l'admiration et de la confiance sans bornes qu'il inspirait à ce moment, et plus particulièrement parce qu'il était actuellement présent à Syracuse. En conséquence, le chiffre des immigrants venus de tous les côtés (exilés rétablis aussi

(1) Cf. le cas de la proclamation corinthienne relative à Epidamnos, Thucyd. I, 27: de la fondation d'Hêrakleia par les Lacédæmoniens, Thucyd. III, 93; de la proclamation du Battiade Arkesilaos à Samos, demandant un nouveau corps de colons pour Kyrênê (Hérodote, IV, 163).

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 23. Diodore ne porte qu'à cinq mille (XVI, 82) le nombre des colons venant de Corinthe.

bien que d'autres) à Syracuse pour jouir de sa liberté qui lui était rendue ne fut pas inférieur à soixante mille (1).

Rien ne peut être plus mortifiant que de nous trouver sans informations quant à la manière dont Timoleôn et Kephalos agirent à l'égard de cette affluence considérable. Un pareil état de choses, s'il produit beaucoup d'embarras nouveaux et d'intérêts opposés, nécessite aussi un esprit de ressources et un jugement original à un degré qui fait bien apprécier la capacité de tous les intéressés, en rendant la conjoncture particulièrement intéressante et instructive. Par malheur il ne nous est pas donné de connaître les détails. Les terres de Syracuse furent, dit-on, partagées, et les maisons vendues pour mille talents, — c'est-à-dire pour la somme considérable de cinq millions sept cent cinquante mille francs. Un droit de préemption fut accordé aux exilés syracusains pour racheter les maisons qui jadis leur appartenaient. Comme les maisons furent vendues, et cela encore à un prix considérable, nous pouvons présumer que les terres le furent également, et que les colons, en arrivant, ne reçurent pas leurs lots gratuitement. Mais comment furent-elles vendues, ou quelle quantité de territoire le fut, c'est ce qu'on nous laisse ignorer. Toutefois, il est certain que la nouvelle immigration eut pour effet non-seulement de renouveler la force et la population de Syracuse, mais encore d'apporter du soulagement à l'extrême pauvreté des habitants antérieurs. Il a dû ainsi y être apporté une grande quantité d'argent nouveau (2).

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 23. Pour justifier l'assertion qu'il donne de ce chiffre considérable, Plutarque mentionne ici (je souhaiterais qu'il le fît plus souvent) l'auteur sur lequel il l'a copié, — Athanis, ou Athanas. Cet auteur était natif de Syracuse; il écrivit une histoire des affaires syracusaines depuis la fin de l'Histoire de Philiste en 363 ou 362 avant J.-C. jusqu'à la mort de Timoleôn en 337 avant J.-C., comprenant ainsi tous les actes de Diôn et de Timoleôn. Il est fort à regretter qu'il ne reste rien de son ouvrage (Diodore, XV, 94; Fragm. Histor. Græc. éd. Didot, vol. II, p. 81). Son nom semble être mentionné dans Théopompe (Fr. 212, éd. Didot) en qualité de commandant des troupes syracusaines, conjointement avec Hérakleidês.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 23. Καὶ γενομένοις αὐτοῖς ἑξακισμυρίοις τὸ πλῆθος, ὡς Ἄθανις εἴρηκε, τὴν μὲν χώραν

Ces importants changements occupèrent sans doute un temps considérable, bien que nous ne puissions les arranger en mois ni en années. En même temps Timoleôn continua à agir de manière à conserver et même à fortifier la confiance et l'attachement des Syracusains. Il employa activement ses forces à renverser et à chasser les autres despotes dans toute l'île. Il attaqua d'abord Hiketas, son ancien ennemi, à Leontini, et il le força à capituler, à la condition qu'il démolirait la citadelle fortifiée, qu'il abdiquerait son pouvoir et qu'il vivrait comme un simple citoyen dans la ville. Leptinês, despote d'Apollonia et de plusieurs autres municipes voisins, fut aussi contraint de se soumettre et d'accepter l'offre d'un transport pour Corinthe (1).

Il paraît que la soumission d'Hiketas n'était qu'une feinte, afin de gagner du temps pour se fortifier, en pressant les Carthaginois de tenter une autre invasion de la Sicile (2). Ils furent d'autant plus disposés à faire cette démarche que Timoleôn, désireux de soulager les Syracusains, envoya ses soldats sous le Corinthien Deinarchos chercher une solde et du butin pour eux-mêmes dans les possessions carthaginoises, près de l'extrémité occidentale de la Sicile. Cette invasion, tout en fournissant abondamment aux besoins des soldats, encouragea Entella et plusieurs autres villes à se révolter contre Carthage. L'indignation parmi les Carthaginois avait été violente, quand Magôn était revenu après avoir soudainement abandonné à Timoleôn le port de Syra-

---

διένειμε, τὰς δὲ οἰκίας ἀπέδοτο χιλίων ταλάντων, ἅμα μὲν ὑπολειπόμενος τοῖς ἀρχαίοις Συρακοσίοις ἐξωνεῖσθαι τὰς αὑτῶν, ἅμα δὲ χρημάτων εὐπορίαν τῷ δήμῳ μηχανώμενος οὕτως πενομένῳ καὶ πρός τἄλλα καὶ πρὸς πόλεμον, ὥστε, etc.

Diodore (XVI, 82) affirme que 4,000 colons nouveaux furent admis εἰς τὴν Συρακουσίαν τὴν ἀδιαίρετον, et que 10,000 furent établis dans la beau et fertile territoire d'Agyrion. Cette dernière mesure fut prise certainement après que le despote d'Agyrion eut été renversé par Timoleôn. Nous aurions été heureux d'avoir une explication de τὴν Συρακουσίαν τὴν ἀδιαίρετον : dans l'absence d'information, une conjecture quant au sens est vaine.

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 24.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 30. Diodore (XVI, 72) ne mentionne pas la soumission d'Hiketas. Il dit que Timoleôn fut repoussé en attaquant Leontini, et qu'Hiketas attaqua ensuite Syracuse, mais qu'il fut repoussé avec perte, pendant l'absence de Timoleôn dans son expédition contre Leptinês.

cuse. Ne pouvant se justifier, Magôn n'échappa à une mort pire que par un suicide, après lequel son cadavre fut crucifié par ordre public (1). Et les Carthaginois résolurent alors de tenter un nouvel effort, afin de réparer leur honneur aussi bien que de défendre leur territoire.

Cet effort se fit sur une vaste échelle et avec de longs préparatifs à l'avance (340 av. J.-C.). Une armée qui, dit-on, se composait de soixante-dix mille hommes, sous Hasdrubal et Hamilkar, fut débarquée à Lilybæon, à l'extrémité occidentale de l'île ; en outre il y avait une flotte de deux cents trirèmes, accompagnée de mille navires qui portaient des provisions, des munitions de guerre, des engins de siége, des chars de guerre à quatre chevaux, etc. (2). Mais la preuve la plus saillante de l'effort le plus grand, outre le nombre et la dépense, fut donnée par la présence de pas moins de dix mille fantassins indigènes de Carthage ; hommes couverts d'armures coûteuses, complètes, et beaucoup plus lourdes qu'à l'ordinaire ; — portant en outre des boucliers blancs et des cuirasses d'un travail fini. Ces hommes emportaient en campagne d'amples bagages privés, de magnifiques gobelets et d'autres objets d'or et d'argent, comme il convenait aux riches familles de cette opulente cité. L' « *élite* » de la division, — au nombre de deux mille cinq cents ou un quart, — formait ce qu'on appelait le Bataillon Sacré de Carthage (3). Il a déjà été dit qu'en général les Carthaginois faisaient accomplir leur service militaire par des étrangers soudoyés, avec peu de leurs propres citoyens. Aussi cette armée se distingua-t-elle particulièrement, et parut-elle d'autant plus formidable en débarquant ; elle occasionna, par sa rumeur seule, une panique dans toute la Sicile, sans en excepter Syracuse elle-même. Les troupes corinthiennes qui ravageaient la province carthaginoise

(1) Plutarque, Timoleon, c. 24; Diodore, XVI, 73.

(2) Plutarque, Timoleon, c. 25; Diodore, XVI, 77. Ils s'accordent en général au sujet des articles numériques, et semblent avoir copié la même autorité.

(3) Plutarque, Timoleon, c. 27; Diodore, XVI, 80.

furent obligées de se replier en toute hâte, et envoyèrent demander du renfort à Timoleôn.

Le corps mêlé d'immigrants récemment domicilié à Syracuse, occupé aux soins inséparables d'un nouvel établissement, n'était pas venu prêt à affronter un si terrible ennemi. Bien que Timoleôn fît tous ses efforts pour stimuler leur courage, et qu'à ses exhortations fût faite une réponse satisfaisante en apparence, cependant la panique qui régnait était telle, qu'il n'y en eut comparativement qu'un petit nombre qui voulurent l'accompagner en campagne. Il ne put réunir plus de douze mille hommes, comprenant environ trois mille citoyens syracusains, — les troupes payées qu'il avait autour de lui à Syracuse, — ces autres troupes payées sous Deinarchos, qui venaient d'être forcées par les envahisseurs d'évacuer la province carthaginoise, — et finalement ceux des alliés qui voulurent rejoindre. Il avait environ mille chevaux. Néanmoins, malgré une si grande infériorité, Timoleôn se décida à aller affronter l'ennemi dans sa propre province, avant qu'il eût porté la dévastation sur le territoire de Syracuse et de ses alliés. Mais quand il se rapprocha de la frontière, dans le territoire d'Agrigente, l'alarme et la méfiance de son armée menacèrent d'arrêter sa marche ultérieure. Un officier parmi les mercenaires, nommé Thrasios, profita du sentiment dominant pour exciter une mutinerie contre lui, en persuadant aux soldats que Timoleôn les entraînait follement dans une ruine certaine, contre un ennemi six fois supérieur en nombre, et dans un pays hostile, à huit jours de marche de Syracuse; de sorte qu'il ne devait y avoir pour eux ni salut en cas de revers, ni enterrement s'ils étaient tués. Leur solde étant considé-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 25; Diodore, XVI, 78. Diodore porte le total de l'armée de Timoléon à 12,000 hommes, Plutarque à 6,000 seulement. Le chiffre le plus élevé me paraît le plus probable dans les circonstances. Plutarque semble n'avoir tenu compte que des troupes payées qui étaient avec Timoleôn à Syracuse, et ne pas avoir énuméré cette autre division qui, après avoir été envoyée pour ravager la province carthaginoise, avait été forcée de se retirer et de rejoindre Timoleôn quand la grande armée des Carthaginois débarqua.

Diodore et Plutarque suivent en général les mêmes autorités relativement à cette campagne.

rablement en arrière, Thrasios les pressa de retourner à Syracuse dans le dessein d'arracher de l'argent, au lieu de suivre, dans un service aussi désespéré, un commandant qui ne pouvait ou ne voulait pas les récompenser. Le succès et la plausibilité de ces recommandations, dans le découragement actuel, furent tels, que tous les efforts de Timoleôn purent à peine les contre-balancer. Et il n'y eut jamais de conjoncture dans laquelle son influence, due aussi bien à une estime personnelle illimitée qu'à la croyance en sa faveur auprès des dieux, fut aussi près d'échouer. Dans l'état actuel des choses, bien qu'il réussit à ranimer et à retenir le gros de son armée, cependant Thrasios, avec mille des mercenaires, insista pour retourner, et retourna réellement à Syracuse. De plus, Timoleôn fut obligé d'envoyer en même temps qu'eux, aux autorités de la ville, l'ordre que leur arriéré de solde fût payé à ces hommes immédiatement et à tout prix. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il réussit dans ses efforts pour retenir le reste, après avoir assuré aux mutins une part qui semblait beaucoup plus certaine et plus digne d'envie. Thrasios, homme brave, après s'être engagé au service des Phokiens Philomèlos et Onomarchos, avait été mêlé au pillage du temple de Delphes, ce qui lui attira l'aversion du monde grec (1). Combien de ces mille soldats scissionnaires, qui le suivaient actuellement à Syracuse, avaient eu part au même acte sacrilége, c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais il est certain que c'étaient des hommes qui avaient pris du service chez Timoleôn, dans l'espérance d'une période non-seulement de combats, mais encore de licence lucrative, telle que ne la permettait pas le soin généreux qu'il prenait des habitants établis.

Après avoir réussi à ranimer l'ardeur du reste de son armée, et affecté de regarder le départ de tant de lâches comme un avantage positif, Timoleôn s'avança vers l'ouest dans la province carthaginoise, jusqu'à ce qu'il arrivât à une très-faible distance du fleuve Krimèsos, cours d'eau qui

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 30.

prend sa source dans la région montagneuse au sud de Panormos (Palerme), court à peu près vers le sud et se jette dans la mer près de Sélinonte. Il rencontra sur la route quelques mulets, qui portaient des charges de persil; fait qui réveilla l'alarme à moitié calmée des soldats, vu que le persil était habituellement employé pour les couronnes déposées sur les tombeaux. Mais Timoleôn en prit une poignée, en tressa une couronne pour sa tête, et s'écria : « C'est pour nous autres Corinthiens un symbole de victoire : c'est l'herbe sacrée dont nous décorons nos vainqueurs à la fête Isthmique. Elle vient à nous ici spontanément, comme un gage de notre prochain succès. » En insistant expressément sur ce point et en se couronnant de persil lui-même aussi bien que ses officiers, il ralluma l'ardeur de l'armée, et la conduisit en avant jusqu'au sommet d'une éminence, qui dominait immédiatement le cours du Krimêsos (1).

C'était précisément à cet instant que l'armée carthaginoise traversait le fleuve, en marche pour le rencontrer. On entendait distinctement le bruit et le tumulte confus de son approche, bien que le brouillard d'un matin de mai (2), suspendu au-dessus de la vallée, cachât encore aux yeux l'armée qui passait l'eau. Bientôt le brouillard monta du terrain bas aux sommets des collines environnantes, laissant le fleuve et les Carthaginois au-dessous parfaitement visibles. Formidable était l'aspect qu'ils présentaient. Les quadriges de guerre (3), qui formaient leur front, avaient déjà franchi le fleuve et semblaient s'être arrêtés à quelque distance en

(1) L'anecdote au sujet du persil est rapportée et par Plutarque (Timol. c. 26) et par Diodore (XVI, 79).

La partie supérieure du fleuve Krimêsos, près de laquelle fut livrée cette bataille, était dans la région montagneuse appelée par Diodore ἡ Σελινουντία δυσχωρία, que traversait la route entre Sélinonte et Panormos (Diodore, XXIII, fragm. p. 333, éd. Wess.).

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 27. Ἱσταμένου θέρους ὥραν — λήγοντι μηνὶ Θαργηλίωνι, etc

(3) On dit qu'il n'y avait pas moins de deux mille de ces chars de guerre, dans la malheureuse bataille qu'ils livrèrent contre Agathoklês en Afrique, près de Carthage (Diodore, XX, 10).

Après le temps de Pyrrhus, ils en vinrent à employer des éléphants apprivoisés et dressés pour la guerre.

avant. Après eux venaient les Carthaginois indigènes, dix mille hoplites d'élite avec des boucliers blancs, qui avaient passé en partie et qui passaient encore; tandis que le gros de l'armée, les mercenaires étrangers, se pressait par derrière en une masse désordonnée pour gagner la rive, qui paraît avoir été raboteuse en partie. Remarquant combien le moment était favorable pour les attaquer, pendant qu'ils étaient ainsi dérangés et coupés en deux par le fleuve, Timoleôn, après une courte exhortation, donna l'ordre de charger immédiatement en descendant la colline (1). Ses alliés siciliens, avec quelques mercenaires entremêlés, étaient sur les deux ailes; tandis que lui-même, avec les Syracusains et les meilleurs des mercenaires, occupait le centre. Demaretos avec sa cavalerie reçut l'ordre d'attaquer les Carthaginois le premier, avant qu'ils pussent se former régulièrement. Mais les chars qui étaient sur leur front et qui protégeaient la plus grande partie de la ligne ne lui laissaient que le pouvoir d'arriver à eux partiellement par les intervalles vacants. Timoleôn, qui ne tarda pas à s'apercevoir que sa cavalerie faisait peu de chose, la rappela et lui ordonna de charger sur les flancs, tandis que lui-même, avec toute son infanterie, entreprit d'attaquer de front. En conséquence, saisissant son bouclier des mains de son serviteur, il marcha en avant, et cria de toute sa force à l'infanterie qui l'entourait d'avoir bon courage et de le suivre. Jamais on n'avait entendu sa voix dominer la lutte et encourager les soldats avec tant de force : elle produisit un effet puissant sur l'esprit de tous ceux qui étaient autour de lui, et qui crurent même entendre un dieu parler en même temps que leur chef (2). Répétant son cri énergiquement, ils

(1) Il paraît, d'après Polybe, que Timée attribuait à Timoleôn, immédiatement avant cette bataille, une harangue que Polybe déclare absurde et déplacée (Timée, Fr. 134, éd. Didot; Polybe, XII, 26 *a*).

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 27. Ἀναλαβὼν τὴν ἀσπίδα καὶ βοήσας ἕπεσθαι καὶ θαῤῥεῖν τοῖς πέζοις ἔδοξεν ὑπερφυεῖ φωνῇ καὶ μείζονι κεχρῆσθαι τοῦ συνήθους, εἴτε τῷ πάθει παρὰ τὸν ἀγῶνα καὶ τὸν ἐνθουσιασμὸν οὕτω διατεινάμενος, εἴτε δαιμονίου τινὸς, ὡς τοῖς πολλοῖς τότε παρέστη, συνεπιφθεγξαμένου.

s'avancèrent à la charge avec la plus grande ardeur, — en ordre compact et au son des trompettes.

L'infanterie put probablement esquiver ou percer le rempart de chars interposés plus facilement que la cavalerie, bien que Plutarque ne nous dise pas comment cela se fit. Timoleôn et ses soldats engagèrent alors une lutte corps à corps et furieuse avec les fantassins d'élite carthaginois, qui résistèrent avec un courage digne de leur réputation. Leurs vastes boucliers, leurs cuirasses de fer et leurs casques d'airain (formant en tout une armure plus lourde que ce que portaient habituellement même des hoplites grecs) leur permettaient de repousser les coups de lânce des assaillants grecs, qui furent forcés d'avoir recours à leurs épées, et qui purent pénétrer ainsi dans la ligne des lances carthaginoises, de manière à rompre les rangs de l'ennemi. Cet emploi des épées est ce que nous lisons rarement dans une bataille grecque. Bien que la lutte fût vaillamment soutenue par les Carthaginois, ils étaient trop chargés par leurs armures pour pouvoir faire autre chose que de combattre en une masse serrée. Déjà ils perdaient leurs guerriers du rang de devant, les hommes choisis dans tout le corps, et ils commençaient à combattre avec désavantage, quand les dieux, favorisant encore plus Timoleôn, mirent le comble à leur déroute par une intervention manifeste et terrible (1). Un orage des plus violents commença à se déchaîner ; les sommets des collines furent enveloppés de ténèbres complètes ; le vent se changea en ouragan ; la pluie et la grêle tombèrent en abondance, avec tous les redoutables accompagnements du tonnerre et des éclairs. Pour les Grecs, cet orage eut peu d'inconvénients, parce qu'il les prit par derrière. Mais pour les Carthaginois, comme il les frappait directement au visage, il leur causa à la fin une grande souffrance et une alarme qui abattit leurs cœurs. La pluie et la grêle leur fouettaient la figure, et les éclairs

(1) Diodore, XVI, 79. Περιεγένοντο γὰρ ἀνελπίστως τῶν πολεμίων, οὐ μόνον διὰ τὰς ἰδίας ἀνδραγαθίας, ἀλλὰ καὶ διὰ τὴν τῶν θεῶν συνεργίαν.

brillaient à leurs yeux, de sorte qu'ils ne pouvaient y voir pour résister à des combattants acharnés; le bruit du vent et celui de la grêle qui résonnait sur leurs armures empêchaient les ordres de leurs officiers d'être entendus; les plis de leurs volumineuses tuniques militaires étaient surchargés d'eau de pluie, au point d'embarrasser leurs mouvements; bientôt le terrain devint si fangeux qu'ils ne purent plus tenir pied, et quand une fois ils avaient glissé, le poids de leur équipement les empêchait absolument de se relever. Les Grecs, comparativement libres d'embarras, et encouragés par l'impuissance manifeste de leurs ennemis, les pressaient avec un redoublement d'énergie. A la fin, quand les quatre cents hommes du premier rang des Carthaginois eurent péri par une mort courageuse sur place, le reste des Boucliers Blancs fit volte-face et chercha son salut dans la fuite. Mais la fuite encore était presque impossible. Ils rencontrèrent leurs propres troupes à l'arrière qui s'avançaient, et essayaient de franchir le Krimêsos, qui lui-même devenait à chaque minute plus plein et plus bourbeux, à cause de la violence de la pluie. La tentative faite pour repasser fut accompagnée d'une confusion inexprimable, au point qu'il en périt beaucoup dans le torrent. Se dispersant dans une déroute totale, toute l'armée carthaginoise ne songea qu'à s'échapper, et elle laissa son camp et ses bagages comme proie aux vainqueurs, qui la poursuivirent à travers la rivière et sur les collines de l'autre côté, et en firent un prodigieux carnage. Dans cette poursuite, la cavalerie de Timoleôn, qui avait fait peu de chose pendant la bataille, rendit un excellent service; elle pressa les fuyards les uns sur les autres en masse, et les jeta, accablés par le poids de leurs armures, dans la vase et l'eau, d'où ils ne purent se tirer (1).

Jamais dans l'histoire grecque il n'y eut de victoire plus complète que celle de Timoleôn au Krimêsos. Dix mille Carthaginois, dit-on, furent tués, et quinze mille faits prisonniers. Il ne faut pas insister sur ces chiffres; mais il est

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 27, 28; Diodore, XVI, 79, 80.

certain que le total des uns et des autres a dû être très-considérable. Des chars de guerre, beaucoup furent brisés pendant l'action, et tous ceux qui restèrent, au nombre de deux cents, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Mais ce qui rendit la perte très-sérieuse et ce qui la fit sentir le plus péniblement à Carthage, ce fut qu'elle tomba principalement sur les troupes carthaginoises indigènes, et beaucoup moins sur les mercenaires étrangers. On dit même que les hommes du Bataillon Sacré de Carthage, qui comprenait deux mille cinq cents soldats appartenant aux familles les plus considérables de cette ville, furent tous tués jusqu'au dernier; assertion exagérée sans doute, qui implique toutefois une effrayante destruction réelle. Beaucoup de ces soldats parvinrent à s'échapper en jetant leurs boucliers ornés et leurs riches cuirasses, que les vainqueurs ramassèrent en grande quantité, — mille cuirasses et pas moins de dix mille boucliers. En somme, le butin recueilli fut immense, en armes, en bagages, ainsi qu'en or et en argent dans le camp qu'on pilla; il occupa si longtemps les Grecs dans l'œuvre de la poursuite et de la prise, qu'ils ne trouvèrent le temps d'élever leur trophée que le troisième jour après la bataille. Timoleôn laissa la principale partie du butin, aussi bien que le plus grand nombre des prisonniers, dans les mains des individus qui les avaient pris et qui s'enrichirent amplement par le travail d'un jour. Cependant il resta un chiffre considérable pour la caisse publique syracusaine; cinq mille prisonniers, et un mélange d'armures et d'articles précieux entassés autour de la tente du général avec une magnificence imposante (1).

Les fugitifs carthaginois ne s'arrêtèrent pas avant d'être arrivés à Lilybæon. Et même là, tel fut leur découragement, — si profonde leur conviction qu'ils étaient l'objet de la colère des dieux, — qu'ils purent difficilement être déterminés à s'embarquer dans le dessein de retourner à Carthage; persuadés comme ils l'étaient que si une fois ils

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 29; Diodore, XVI, 80, 81.

étaient surpris sur mer, les dieux, dans leur mécontentement actuel, ne les laisseraient jamais toucher terre (1). A Carthage elle-même aussi, la douleur et l'accablement furent sans pareils : douleur privée aussi bien que publique, causée par la perte d'un si grand nombre de principaux citoyens. On craignit même que le vainqueur Timoleôn ne traversât instantanément la mer et ne vînt attaquer Carthage sur son propre sol. Toutefois on fit des efforts immédiats pour donner à la Sicile une nouvelle armée, composée de mercenaires étrangers avec peu ou point de citoyens indigènes. Giskôn, fils d'Hannôn, qui passait pour le citoyen le plus énergique, fut rappelé d'exil, et reçut l'ordre de réunir ce nouvel armement.

L'impression accablante de la colère des dieux, qui agis-

---

(1) Diodore, XVI, 81. Τοσαύτη δ' αὐτοὺς κατάπληξις καὶ δέος κατεῖχεν, ὥστε μὴ τολμᾷν εἰς τὰς ναῦς ἐμβαίνειν, μηδ' ἀποπλεῖν εἰς τὴν Λιβύην, ὡς διὰ τὴν τῶν θεῶν ἀλλοτριότητα πρὸς αὐτοὺς ὑπὸ τοῦ Λιβυκοῦ πελάγους καταθησομένους. Cf. le récit de la terreur religieuse des Carthaginois après leur défaite par Agathoklês (Diodore, XX, 14).

De même, dans la discussion entre Andocide et ses accusateurs, devant le dikasteriou à Athènes, — les accusateurs prétendent qu'Andocide ne croit évidemment pas aux dieux, parce que, après la grande impiété qu'il a commise, il n'a cependant pas craint de faire ensuite des voyages par mer (Lysias cont. Andocid. s. 19).

D'autre part, Andocide lui-même conclut triomphalement du fait d'avoir fait en sûreté des voyages par mer pendant l'hiver, qu'il *n'est pas* un objet de déplaisir pour les dieux.

« Si les dieux croyaient que je les avais offensés, ils n'auraient pas manqué de me punir quand ils me tenaient au milieu du plus grand danger. Car quel danger peut être plus grand qu'un voyage par mer pendant l'hiver? Les dieux avaient alors en leur pouvoir et ma vie et ma fortune, et cependant ils m'ont préservé. Ne leur était-il pas alors facile de faire que je n'obtinsse même jamais des funérailles pour mon corps?... Les dieux m'ont-ils donc préservé des dangers de la mer et des pirates seulement pour me laisser périr à Athènes par le fait de mon misérable accusateur Kephisios? Non, dikastes; les dangers *d'une accusation et d'un procès sont humains*, mais *les dangers qu'on affronte sur mer sont divins*. Si donc il nous est permis de faire des conjectures sur les sentiments des dieux, je crois qu'ils seront extrêmement mécontents et fâchés, s'ils voient d'autres faire périr un homme qu'ils ont préservé eux-mêmes. » (Andocide, De Mysteriis, s. 137-139.) Ἐγὼ μὲν οὖν ἡγοῦμαι χρῆναι νομίζειν τοὺς τοιούτους κινδύνους ἀνθρωπίνους, τοὺς δὲ κατὰ θάλασσαν θείους. Εἴπερ οὖν δεῖ τὰ τῶν θεῶν ὑπονοεῖν, πολὺ ἂν αὐτοὺς οἶμαι ἐγὼ ὀργίζεσθαι καὶ ἀγανακτεῖν, εἰ τοὺς ὑφ' ἑαυτῶν σωζομένους, ὑπ' ἄλλων ἀπολλυμένους ὁρῷεν.

Cf. Plutarque, Paul Emile, c. 36. Μάλιστα κατὰ πλοῦν ἐδεδίειν τὴν μεταβολὴν τοῦ δαίμονος, etc.

sait sur l'esprit des Carthaginois, avait sa source dans le fait que leur désastre avait été dû non moins au terrible orage qu'aux armes de Timoleôn. Réciproquement, par rapport à Timoleôn lui-même, précisément le même fait produisit une impression d'étonnement et d'envie mêlés de terreur. S'il y avait des sceptiques qui doutassent auparavant soit de la réalité d'interventions spéciales des dieux, soit de la bonté signalée qui décidait ces derniers à mettre ces interventions au service de Timoleôn, la victoire du Krimêsos a dû les convaincre. L'orage, à la fois violent et survenu à propos, éclatant au dos des Grecs et au visage des Carthaginois, était une manifestation de la faveur divine presque aussi évidente que celles dont Diomêdês ou Æneas sont favorisés dans l'Iliade (1). Et le sentiment né ainsi à l'égard de Timoleôn, — ou plutôt né antérieurement, et actuellement confirmé encore plus, — se confondit avec cette admiration sincère qu'il avait largement méritée par ses mouvements rapides et bien conduits, aussi bien que par une force de caractère assez frappante pour relever, dans les circonstances les plus critiques, le moral d'une armée découragée. Sa victoire au Krimêsos, comme sa victoire à Adranum, fut gagnée surtout grâce à cette extrême célérité dans la marche qui l'amena sur un ennemi non préparé à un moment vulnérable. Et la nouvelle qu'il en expédia immédiatement à Corinthe, — accompagnée d'une cargaison de brillants boucliers carthaginois destinés à décorer les temples corinthiens, — répandit dans toute la Grèce centrale de la joie à cause de l'événement et augmenta l'éclat de son nom, que rappelait l'inscription suivante : « Les Corinthiens et le général Timoleôn, après avoir délivré les Grecs siciliens des

(1) Claudien, De Tertio Consulatu Honorii, V, 93.

« Te propter, gelidis Aquilo de monte procellis
Obruit adversas acies, revolutaque tela
Vertit in auctores, et turbine reppulit hastas.
O nimium dilecte deo, cui fundit ab antris
Æolus armatas hyemes; cui militat æther,
Et conjurati veniunt ad classica venti. »

Cf. un passage du discours de Thrasyboulos, Xénoph. Hellen. II, 4, 14.

Carthaginois, ont dédié ces boucliers comme marques de reconnaissance envers les dieux (1). »

Laissant la plupart de ses troupes payées continuer la guerre dans la province carthaginoise, Timoleôn conduisit les Syracusains dans leurs foyers. Son premier acte fut de congédier immédiatement Thrasios avec les mille soldats mercenaires qui l'avaient abandonné avant la bataille. Il leur commanda de quitter la Sicile, en ne leur accordant que vingt-quatre heures pour sortir de Syracuse elle-même. Probablement, dans les circonstances, ils n'étaient pas moins désireux de s'en aller qu'il ne l'était de les faire partir. Mais ils ne s'en allèrent que pour périr; car, après qu'ils eurent franchi le détroit de Messine et pris possession d'une position maritime en Italie sur la mer méridionale, les Brutiens de l'intérieur les trompèrent par des professions d'amitié feinte, et les tuèrent tous (2).

Timoleôn eut alors à s'occuper de deux ennemis grecs, — Hiketas et Mamerkos, — despotes de Leontini et de Katane. Par la rapidité extraordinaire de ses mouvements, il avait écrasé la grande armée d'invasion de Carthage, avant qu'elle entrât en coopération avec ces deux alliés. Tous deux alors pleins de terreur écrivirent à Carthage pour solliciter un nouvel armement, comme indispensable à leur sécurité non moins qu'aux intérêts carthaginois dans l'île, Timoleôn étant l'ennemi commun des uns et des autres. Bientôt Giskôn, fils d'Hannôn, qui avait été rappelé exprès de l'exil, arriva de Carthage avec des forces considérables, soixante-dix trirèmes, et un corps de Grecs mercenaires. Il était rare que les Carthaginois employassent des Grecs mercenaires; mais la bataille du Krimêsos, dit-on, les convainquit qu'il n'y avait pas de soldats comparables aux Grecs. Les forces de Giskôn furent, à ce qu'il paraît, distribuées en partie dans la province carthaginoise à l'angle occidental de l'île, en partie dans le voisinage de Mylæ et de Messênê au

(1) Plutarque, Timoleon, c. 29; Diodore, XVI, 80.

(2) Plutarque, Timoleôn, c. 30; Diodore, XVI, 82.

nord-est, où Mamerkos le rejoignit avec les troupes de Katane. Messênê paraît être tombée récemment au pouvoir d'un despote nommé Hippôn, qui agit comme leur allié. Sur ces deux points Timoleôn dépêcha une partie de ses forces mercenaires, sans aller lui-même les commander; sur les deux points, ses troupes essuyèrent d'abord des défaites partielles; et deux divisions, dont l'une comprenait quatre cents hommes, furent taillées en pièces. Mais ces revers partiels furent, dans l'appréciation religieuse de l'époque, des preuves plus manifestes que jamais de la faveur particulière que les dieux témoignaient à Timoleôn. Car les soldats tués ainsi avaient pris part au pillage du temple de Delphes, et par conséquent ils étaient signalés à la colère divine; mais les dieux suspendaient la sentence pendant le temps que les soldats servaient sous Timoleôn en personne, afin qu'il n'en fût pas victime; et ils l'exécutaient actuellement en son absence, quand l'exécution devait lui occasionner le moins d'inconvénient possible (1).

Toutefois, Mamerkos et Hiketas, n'adoptant pas cette interprétation des succès récents qu'ils avaient remportés sur Timoleôn, étaient pleins d'espoir et de confiance. Le premier consacra aux dieux les boucliers des mercenaires tués, avec une inscription respirant l'insolence du triomphe; le second, — profitant de l'absence de Timoleôn, qui avait fait une expédition contre une place peu éloignée, appelée Kalauria, — entreprit une incursion dans le territoire syracusain. Non content de faire un grand dommage et d'emporter beaucoup de butin, Hiketas, en retournant à Leontini, insulta Timoleôn et la petite troupe qu'il avait avec lui en passant immédiatement sous les murs de Kalauria. Le laissant passer au delà, Timoleôn le poursuivit, bien que ses forces consistassent seulement en cavalerie et en troupes

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 30. Ἐξ ὧν καὶ μάλιστα τὴν Τιμολέοντος εὐτυχίαν συνέβη γενέσθαι διώνυμον... Τὴν μὲν οὖν πρὸς Τιμολέοντα τῶν θεῶν εὐμένειαν, οὐχ ἧττον ἐν αἷς προσέκρουσε πράξεσιν ἢ περὶ ἃς κατώρθου, θαυμάζεσθαι συνέβαινεν.

Cf. Plutarque, De Serâ Num. Vind. p. 552 F.

légères, avec peu ou point d'hoplites. Il trouva Hiketas posté sur l'autre bord du Damurias, fleuve avec des rives raboteuses et un gué d'une difficulté considérable. Toutefois, nonobstant cette bonne position défensive, les troupes de Timoleôn furent si impatientes d'attaquer, et chacun de ses officiers de cavalerie fut si désireux de charger le premier, qu'il fut obligé de décider la priorité par la voie du sort. On attaqua ensuite vaillamment, et les troupes d'Hiketas furent complétement défaites. Mille hommes de ces troupes furent tués dans l'action, tandis que les autres n'échappèrent que par la fuite et en jetant leurs boucliers (1).

Ce fut alors le tour de Timoleôn d'attaquer Hiketas dans son propre domaine de Leontini. Là sa bonne fortune habituelle le suivit. Les soldats en garnison, — ou mécontents de la conduite d'Hiketas à la bataille du fleuve Damurias, ou épouvantés de cette faveur divine qui accompagnait Timoleôn, — se mutinèrent et remirent la place entre ses mains, et non-seulement la place, mais Hiketas lui-même chargé de chaînes, avec son fils Eupolemos et son général Euthymos, homme d'une bravoure singulière aussi bien qu'athlète victorieux dans les jeux. Ils furent mis à mort tous les trois : Hiketas et son fils comme despotes et traîtres, et Euthymos surtout à cause des sarcasmes insultants qu'il avait prononcés publiquement à Leontini contre les Corinthiens. On mena comme prisonnières à Syracuse l'épouse et les filles d'Hiketas, et là elles furent condamnées à mort par un vote public de l'assemblée syracusaine. Ce vote fut rendu pour venger expressément le crime qu'avait commis jadis Hiketas en mettant à mort la veuve, la sœur et le fils de Diôn. Bien que Timoleôn eût probablement pu sauver ces femmes infortunées par un grand effort d'influence, il n'intervint pas. Le sentiment général du peuple regardait comme juste dans les circonstances cette représaille cruelle, mais spéciale; et comme Timoleôn n'aurait pas pu convaincre les Syracusains du contraire, il ne jugea

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 31.

pas à propos de les presser de mettre de côté leur sentiment simplement pour le satisfaire. Toutefois cet acte laisse une tache méritée sur une réputation telle que la sienne (1). Des deux côtés, on considéra les femmes comme des êtres dépendants et accessoires dont la vie devait servir à se venger d'un ennemi politique.

Ensuite vint le tour de Mamerkos, qui avait réuni près de Katane une armée considérable, renforcée par un corps d'alliés carthaginois sous Giskôn. Il fut attaqué et défait par Timoleôn près du fleuve Abolos, avec une perte de deux mille hommes, dont une grande partie appartenait à la division carthaginoise. Nous ne savons que le simple fait de cette bataille, qui probablement fit une sérieuse impression sur les Carthaginois, puisqu'ils envoyèrent bientôt après de pressantes sollicitations de paix, en abandonnant leurs alliés siciliens. En conséquence, la paix fut conclue, toutefois à des conditions qui laissaient la domination carthaginoise en Sicile à peu près la même qu'elle avait été à la fin du règne de Denys l'Ancien, aussi bien que lors du débarquement de Diôn en Sicile (2). La ligne de séparation fut fixée au fleuve Halykos, ou Lykos, qui se jette dans la mer méridionale, près d'Hèrakleia Minoa, et forma la limite occidentale du territoire d'Agrigente. Tout ce qui était à l'ouest de l'Halykos fut reconnu comme carthaginois; mais il fut stipulé que, si des Grecs de ce territoire désiraient émigrer et devenir habitants de Syracuse, il leur serait permis de venir librement avec leurs familles et leurs biens. Il fut convenu, en outre, que tout le territoire à l'est de l'Halykos serait considéré non-seulement comme grec, mais comme grec libre, réparti entre autant de cités libres et exemptes de despotes. Et les Carthaginois s'engagèrent formellement à n'aider et à n'adopter comme allié aucun

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 33.

(2) Diodore, XV, 17. Minoa (Hèrakleia) était une possession carthaginoise quand Diôn débarqua (Plutarque, Diôn, c. 25). Cornélius Népos (Timoleon, c. 2) dit par erreur que les Carthaginois furent complétement chassés de Sicile par Timoleôn.

despote grec en Sicile (1). Dans le premier traité conclu par Denys l'Ancien avec les Carthaginois, il avait été stipulé, par un article exprès, que les Syracusains lui seraient soumis (2). C'est là un des nombreux contrastes entre Denys et Timoleôn.

Après s'être ainsi délivré de son ennemi le plus formidable, Timoleôn mit promptement fin à la guerre dans les autres parties de l'île. Dans le fait, Mamerkos désespéra de pouvoir se défendre plus longtemps sans un secours étranger. Il passa avec une escadre en Italie pour solliciter l'introduction d'une armée lucanienne en Sicile (3); ce qu'il aurait peut-être obtenu, vu que cette nation belliqueuse était à ce moment très-puissante, — si ses propres marins ne l'eussent abandonné et n'eussent ramené leurs navires à Katane pour se livrer eux et la cité à Timoleôn. La même chose, et même plus, avait été faite peu de temps avant par les troupes d'Hiketas à Leontini, qui avaient même livré Hiketas comme prisonnier; tant, vraisemblablement, était fort l'ascendant qu'exerçait le nom de Timoleôn avec le prestige de ses succès perpétuels. Mamerkos ne put alors trouver de refuge qu'à Messênê, où il fut accueilli par le despote Hippôn. Mais Timoleôn ne tarda pas à s'y rendre avec des forces assez grandes pour assiéger Messênê par terre et par mer. Après une résistance d'une certaine longueur (4), la ville fut livrée, tandis qu'Hippôn essaya de s'échapper secrètement à bord d'un vaisseau. Mais il fut pris et ramené au milieu de la population messênienne, qui, dans un sentiment de haine mortelle et de vengeance, le plaça au milieu du théâtre plein de monde, et là le mit à mort en l'insultant et en appelant tous les enfants de l'école pour être témoins de ce qu'on regardait comme une scène instructive. Mamerkos, sans essayer de s'échapper, se rendit prisonnier à

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 34; Diodore, XVI, 82.

(2) Diodore, XIII, 114.

(3) Cornélius Népos (Timoleon, c. 2) appelle Mamerkus un général italien qui était venu en Sicile pour aider les despotes. Il est assez possible qu'il ait été un Grec italien, car il doit avoir été Grec, d'après la manière dont Plutarque parle de ses compositions poétiques.

(4) Plutarque, Timoleôn, c. 37.

Timoleôn; il stipula seulement que son sort serait décidé par l'assemblée syracusaine après une audition équitable, mais que Timoleôn lui-même ne dirait rien qui lui fût défavorable. En conséquence, on le mena à Syracuse, où il fut mandé à la barre du peuple assemblé, auquel il adressa un discours élaboré, probablement composé habilement, puisqu'on dit qu'il avait un talent considérable comme poëte (1). Mais aucune éloquence ne put surmonter l'aversion enracinée que les Syracusains avaient pour sa personne et son caractère. Étant écouté avec des murmures, et voyant qu'il n'avait aucune chance d'obtenir un verdict favorable, il se dépouilla tout à coup de son vêtement, et se jeta avec un violent désespoir contre un des siéges de pierre, la tête la première, dans l'espérance de se donner un coup fatal. Mais, ne réussissant pas dans cette tentative de suicide, il fut conduit hors du théâtre et exécuté comme un voleur (2).

Timoleôn avait alors à peu près accompli son dessein arrêté d'extirper tout despotisme en Sicile. Il restait encore Nikodêmos comme despote à Kentoripa, et Apolloniadês à Agyrion. Il ne tarda pas à les détrôner ou à les chasser tous les deux, et à rendre les deux cités à la condition de communautés libres. Il expulsa aussi de la ville d'Ætna ces mercenaires campaniens qui y avaient été établis par Denys l'Ancien (3). Il continua de cette manière jusqu'à ce qu'il ne restât que des communautés libres, sans un seul despote dans la partie grecque de la Sicile.

Quant aux détails de ses actes, nos informations ne nous permettent que d'en dire peu de chose. Mais le grand dessein qu'il avait conçu en partant de Corinthe était accompli actuellement. Après avoir renversé tous les autres despotismes en Sicile, il ne lui restait plus qu'un autre triomphe à remporter, — le plus noble et le plus rare de tous, — c'était de déposer le sien. Il le fit sans retard, aussitôt qu'il fut de retour à Syracuse, après ses opérations militaires.

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 31.
(2) Plutarque, Timoleôn, c. 34.
(3) Diodore, XVI, 82.

Félicitant les Syracusains du résultat triomphant obtenu déjà, il les pria de le dispenser de services ultérieurs comme unique commandant, d'autant plus que sa vue commençait à faiblir (1). Il est assez probable que sa demande fut refusée d'abord, et qu'on le pria chaleureusement de conserver ses fonctions; mais s'il en fut ainsi, il n'en persista pas moins, et le peuple, de bon gré ou non, consentit. Nous devons en outre signaler que non-seulement il résigna son titre de général, mais qu'il le fit aussitôt et immédiatement après l'exécution complète de son dessein déclaré de délivrer les Grecs siciliens d'ennemis étrangers aussi bien que d'ennemis despotes; précisément comme, au moment où il avait acquis la possession de Syracuse, il avait commencé sa carrière de maître, sans un moment de retard, en ordonnant la démolition de la forteresse dionysienne, et la construction de cours de justice à la place (2). Par cette manière d'agir instantanée, il prévenait la naissance de ce soupçon qu'un délai aurait assurément provoqué et que les communautés libres de la Grèce avaient en général tant de motifs pour concevoir. Et ce n'est pas le moindre de ses nombreux mérites que, tandis qu'il avait la conscience de bonnes intentions lui-même, il ait eu aussi le bon sens de voir que les autres ne pouvaient pas lire dans son cœur, et que toutes leurs présomptions, à l'exception de ce qui serait créé par sa propre conduite, seraient tirées d'hommes pires que lui, — et seraient par conséquent défavorables. Aussi fut-ce une nécessité pour lui d'être prompt et empressé, même jusqu'à l'ostentation en quelque sorte, à donner la preuve positive la plus complète de ses desseins réels, de manière à étouffer à l'avance le soupçon dans son germe.

Il se trouva alors simple citoyen de Syracuse, n'ayant ni soldats payés sous son commandement ni aucune autre fonction publique. Comme récompense de ses magnifiques

(1) Plutarque, Timoleón, c. 37. Ὡς δὲ ἐπανῆλθεν εἰς Συρακούσας, εὐθὺς ἀποθέσθαι τὴν μοναρχίαν καὶ παραιτεῖσθαι τοὺς πολίτας, τῶν πραγμάτων εἰς τὸ κάλλιστον ἡκόντων τέλος.

(2) Plutarque, *l. c.* Εὐθὺς ἀποθέσθαι τὴν μοναρχίαν. Cf. c. 22.

services, les Syracusains lui votèrent une maison dans la cité et une propriété foncière parmi les meilleures du voisinage. C'est là qu'il fixa sa résidence, en faisant venir de Corinthe sa femme et sa famille (1).

Cependant, bien que Timoleôn eût renoncé à toute espèce d'autorité officielle et à tout moyen de contrainte, son influence comme conseiller sur le jugement, les sentiments et les actions non-seulement des Syracusains, mais des Siciliens en général, fut aussi grande que jamais, peut-être plus grande, — parce que le fait de sa démission spontanée lui donna un titre de plus à la confiance. Rarement il est accordé à un mortel d'établir un droit aussi élevé à la confiance et à l'estime que celui que Timoleôn présentait à ce moment, pour tant de motifs différents et avec si peu de mélange ou d'affaiblissement. Posséder un conseiller que tout le monde respectait, sans soupçons ni craintes d'aucune sorte, — qui non-seulement avait donné des preuves manifestes d'une énergie peu commune combinée avec une administration habile, mais qui jouissait en outre, à un degré particulier, de la faveur des dieux, — c'était pour les Syracusains un avantage précieux à un point inexprimable dans cette conjoncture. Car c'était alors le moment où non-seulement Syracuse, mais les autres cités de la Sicile aussi, tendaient à fortifier leurs communautés libres rétablies par un nouveau renfort de citoyens du dehors. Pendant les soixante années qui s'étaient écoulées depuis la première et formidable invasion dans laquelle le Carthaginois Hannibal avait conquis Sélinonte, il y avait eu une série de causes tendant toutes à paralyser et à diminuer, et aucune à renouveler, la population grecque de la Sicile. Les attaques des Carthaginois, le despotisme heureux du premier Denys et le règne troublé du second, — contribuèrent tous au même résultat. Vers l'année 352-351 avant J.-C., Platon (comme je l'ai déjà mentionné) exprime la crainte d'un anéantissement de l'hellénisme en Sicile, faisant place

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 36.

aux forces phéniciennes ou campaniennes (1). Et ce qui était une triste possibilité, même en 352-351 avant J.-C., — était devenu plus qu'une probabilité en 344 avant J.-C., avant le débarquement de Timoleôn, dans la condition alors misérable de l'île.

Ses succès incomparables et sa conduite personnelle sans pareille, combinés avec l'appui de Corinthe au dehors, — avaient complétement changé le courant. Aux yeux de tous les Grecs, la Sicile était naturellement une terre rendue à l'hellénisme et à la liberté, mais qui demandait de nouveaux colons aussi bien pour partager que pour défendre ces importants priviléges. L'exemple de colonisation, sous les auspices de Corinthe, avait été donné à Syracuse, et il ne tarda pas à être suivi ailleurs, en particulier à Agrigente, à Gela et à Kamarina. Ces trois cités avaient toutes souffert cruellement pendant ces formidables invasions carthaginoises qui précédèrent immédiatement le despotisme de Denys à Syracuse. Elles n'avaient pas eu d'occasion pendant la durée de la dynastie dionysienne, même de combler les pertes qu'elles avaient subies alors, encore bien moins d'acquérir des accroissements du dehors. En même temps, elles se rappelaient toutes les trois (Agrigente en particulier) leur ancien état d'opulence et de puissance, tel qu'il avait été antérieurement à 407 avant J.-C. Ce fut donc avec ardeur qu'elles profitèrent de la vie et de la sécurité nouvelles données à la Sicile par la carrière de Timoleôn pour compléter leur population épuisée, en rappelant ceux que les anciennes souffrances avaient chassés, et en invitant en outre de nouveaux colons. Megellos et Pheristos, citoyens d'Elea, sur la côte méridionale de l'Italie (qui était probablement à cette époque en détresse par la pression des Lucaniens de l'intérieur), conduisirent une colonie à Agrigente; Gorgos, de Keos, vint à Gela avec une autre troupe; dans les deux cas, une partie de citoyens expatriés revint parmi eux. Kamarina aussi et

(1) Platon, Epist. VIII, p. 353 F.

Agyrion reçurent de grands accroissements d'habitants. On dit que ceux de Leontini transportèrent leur séjour à Syracuse, assertion difficile à comprendre, et probablement vraie seulement en partie, vu que la cité et son nom continuèrent encore d'exister (1).

Par malheur, les actes de Timoleôn nous sont présentés (par Diodore et par Plutarque) d'une manière si vague et si confuse, que nous pouvons rarement retrouver la suite ou assigner la date des faits particuliers (2). Mais quant aux circonstances générales, avec leur caractère et leur portée, il n'y a place ni pour l'erreur ni pour le doute. Ce que des rhéteurs et des sophistes tels que Lysias avaient prêché dans leurs discours panégyriques (3), — ce pour quoi Platon soupirait dans les épîtres de sa vieillesse, — le recommandant, après la mort de Diôn, aux partisans survivants de ce dernier, comme ayant été le dessein resté sans exécution de leur chef décédé, — à savoir le renouvellement de la liberté et de l'hellénisme dans l'île entière, — devint une réalité sous les auspices de Timoleôn. Les maisons, les temples, les murs furent sauvés de la ruine, les terres d'une stérilité comparative. Car ce n'était pas seulement sa réputation personnelle et ses exploits qui attiraient particulièrement les nouveaux colons, mais encore ses avis et sa surveillance qui réglaient leur destination quand ils arrivaient. Sans le moindre pouvoir de contrainte, il était consulté comme une sorte d'Œkiste général, ou fondateur-patron, par l'estime affectueuse des colons dans toutes les parties de la Sicile. La distribution ou la vente des terres, les modifications exigées dans les lois et les coutumes existantes,

(1) Diodore, XVI, 65, 82; Plutarque, Timol. c. 35.

(2) Huit années s'écoulèrent depuis le moment où Timoleôn partit de Corinthe avec son armement jusqu'à l'époque de sa mort, de 345-344 avant J.-C. à 337-336 avant J.-C. (Diodore, XVI, 90; Plutarque, Timoleôn, c. 37).

La bataille du Krimêsos est placée par Diodore en 340 avant J.-C. Mais quant aux autres exploits militaires de Timoleôn en Sicile, Diodore et Plutarque ne sont ni précis, ni d'accord l'un avec l'autre.

(3) Plutarque, Timoleôn, c. 37. Μόνος, ἐφ' ἃς οἱ σοφισταὶ διὰ τῶν λόγων τῶν πανηγυρικῶν ἀεὶ παρεκάλουν πράξεις τοὺς Ἕλληνας, ἐν αὐταῖς ἀριστεύσας, etc.

les nouvelles constitutions politiques, etc., furent toutes soumises à son examen. Aucun règlement ne satisfaisait que ceux qu'il avait prononcés ou approuvés; et de ceux qu'il avait approuvés, aucun n'était contesté (1).

Dans la situation dans laquelle la Sicile était placée alors, il est évident qu'il a dû inévitablement s'élever une foule de questions douteuses et difficiles; que les droits et les intérêts des anciens habitants, des exilés de retour et des nouveaux immigrants, durent souvent être en conflit; que les rites et les coutumes des différentes fractions composant le nouveau tout pouvaient avoir à être modifiés en vue de l'harmonie mutuelle; que les colons, venant d'oligarchies aussi bien que de démocraties, pouvaient apporter avec eux des idées différentes quant aux traits propres d'une constitution politique; que le partage ou la vente des terres, et le règlement des anciennes dettes, ne présentaient que trop de chances de disputes violentes; qu'il y avait effectivement mille nouveautés dans la situation, qui ne pouvaient être déterminées ni par un précédent, ni par aucune règle péremptoire, mais qui devaient être laissées à l'équité d'un arbitre suprême. Il y avait donc un avantage inexprimable à avoir un homme tel que Timoleôn à qui on pût faire appel; homme qui non-seulement n'avait en réalité aucune tendance sinistre, mais qui était reconnu par tout le monde comme tel; homme qui avait l'amour et la confiance de tous, et que tous souffraient d'offenser; homme qui ne cherchait pas à imposer sa volonté à des communautés libres, mais qui ne parlait à leurs membres que comme à des citoyens, prenant seulement pour base leur raison et leurs sentiments, et développant dans toutes ses recommandations de détail ces instincts de libre parole, de vote universel et d'égales

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 35. Οἷς οὐ μόνον ἀσφάλειαν ἐκ πολέμου τοσούτου καὶ γαλήνην ἱδρυομένοις παρεῖχεν, ἀλλὰ καὶ τἄλλα παρασκευάσας καὶ συμπροθυμηθεὶς ὥσπερ οἰκιστὴς ἠγαπᾶτο. Καὶ τῶν ἄλλων δὲ διακειμένων ὁμοίως πρὸς αὐτὸν, οὐ πολέμου τις λύσις, οὐ νόμων θέσις, οὐ χώρας κατοικισμός, οὐ πολιτείας διάταξις, ἐδόκει καλῶς ἔχειν, ἧς ἐκεῖνος μὴ προσάψαιτο μηδὲ κατακοσμήσειεν, ὥσπερ ἔργῳ συντελουμένῳ δημιουργὸς ἐπιθείς τινα χάριν θεοφιλῆ καὶ πρέπουσαν.

Cf. Cornélius Népos, Timoleon, c. 3.

lois, qui formaient le germe de l'obligation politique dans les esprits des Grecs en général. Il eût été agréable de savoir comment Timoleôn régla la foule des nouvelles et difficiles questions qui ont dû être soumises à son arbitrage. Il n'y a pas dans une société humaine de situation aussi importante à étudier, que celle où il faut nécessairement se faire jour à travers la routine, et où les facultés d'organisation sont appelées à faire d'actifs efforts. Et il n'y eut peut-être jamais dans toute l'histoire grecque une colonisation simultanée, et une refonte simultanée d'institutions politiques, plus étendues que celles qui s'opérèrent alors en Sicile. Par malheur, il nous est permis de connaître seulement le fait général, sans le charme ni l'instruction que les détails auraient présentés. Timoleôn fut, en Sicile, ce qu'Epaminondas avait été lors de la fondation de Messênê et de Megalopolis, bien qu'avec un pouvoir beaucoup plus grand, et nous avons à déplorer la même ignorance relativement aux opérations de détail de ces deux grands hommes.

Mais, bien que l'activité de Timoleôn eût à s'exercer sur toute la Sicile, sa résidence, ses droits comme citoyen, ses intérêts et ses devoirs particuliers étaient à Syracuse. Cette cité, comme la plupart des autres villes siciliennes, avait été créée de nouveau, avec un corps nombreux de colons et des institutions politiques changées. J'ai déjà mentionné que Kephalos et autres, appelés de Corinthe par un vote exprès des Syracusains, avaient rétabli les institutions démocratiques de Dioklès, avec des modifications appropriées. La nouvelle ère de liberté fut marquée par l'établissement d'une nouvelle charge sacrée, celle d'amphipolos ou prêtre ministre de Zeus Olympios; charge changée annuellement, nommée par le sort (sans doute sous quelques conditions de qualités requises qu'on ne nous fait pas connaître) (1) et destinée, comme l'archonte éponyme à Athènes, à servir de nom reconnu pour distinguer chaque année syracusaine. C'est à ce travail de réforme constitutionnelle, aussi bien qu'à

(1) Diodore, XVI, 70; Cicéron, in Verrem, II, 51.

tous les travaux et arrangements se rattachant aux nouveaux colons que Timoleôn prit une part marquante. Mais aussitôt que la nouvelle constitution fut achevée et mise en œuvre, il refusa de se charger de devoirs spéciaux ou d'exercer des pouvoirs sous elle. Jouissant de l'estime publique dans la plus grande mesure, et chargé de votes d'honneur et de reconnaissance rendus par le peuple, il eut la sagesse aussi bien que la vertu de vivre en simple citoyen ; résolution encouragée sans doute par l'affaiblissement croissant de sa vue, qui ne tarda pas à devenir une cécité complète (1). Il habita dans la maison qu'un vote public du peuple lui avait assignée, maison qu'il avait consacrée au Dieu Saint, et où il avait établi à part une chapelle pour la déesse Automatia, — déesse sous les auspices de laquelle les bénédictions et la gloire venaient pour ainsi dire d'elles-mêmes (2). C'est à cette déesse qu'il offrait des sacrifices, comme étant la grande et constante patronne qui l'avait accompagné de Corinthe dans toutes ses opérations en Sicile.

En refusant le rôle saillant et officiel qui lui était offert. et en se tenant à l'écart des détails de la vie publique, Timoleôn échappa à la jalousie qui devait nécessairement accompagner une influence aussi prodigieuse que la sienne. Mais, à dire vrai, pour toutes les questions grandes et importantes, cette modestie même augmenta son ascendant réel au lieu de le diminuer. Là comme ailleurs, la déesse Automatia travailla pour lui, et lui amena des auditeurs dociles sans qu'il les cherchât. Bien que les Syracusains se servissent d'autres personnes pour faire leurs affaires ordinaires, cependant, quand il se présentait quelque question

---

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 38.

(2) Plutarque, Timoleon, c. 38. Ἐπὶ δὲ τῆς οἰκίας ἱερὸν ἱδρυσάμενος Αὐτοματίας ἔθυσεν, αὐτὴν δὲ τὴν οἰκίαν Ἱερῷ Δαίμονι καθιέρωσεν.

Cornélius Népos, Timoleon, c. 4 ; Plutarque, Reip. Gerend. Præcept. p. 816 D.

L'idée de Αὐτοματία n'est pas la même que celle de Τύχη, bien que le mot soit parfois traduit comme si elle l'était. Elle se rapproche plus de Ἀγαθὴ Τύχη, — bien qu'encore, à ce qu'il me semble, elle ne soit pas exactement la même.

d'une difficulté sérieuse, la présence de Timoleôn était spécialement invoquée dans la discussion. Pendant les derniers mois de sa vie, alors qu'il était devenu aveugle, son arrivée dans l'assemblée était une scène solennelle. Après avoir été amené dans son char traîné par des mules à travers la place du marché jusqu'à la porte du théâtre où se tenait l'assemblée, des serviteurs conduisaient ou traînaient alors le char dans le théâtre au milieu du peuple réuni, qui attestait son affection par les acclamations et les félicitations les plus chaleureuses. Aussitôt qu'il avait répondu à leur bon accueil et que le silence était rétabli, la discussion à laquelle il avait été appelé commençait, Timoleôn étant assis sur son char et écoutant. Quand il avait entendu la question ainsi débattue, il exprimait son opinion, que l'assemblée ratifiait habituellement tout de suite en levant les mains. Il prenait ensuite congé du peuple et se retirait, les serviteurs menant encore le char hors du théâtre, et les mêmes acclamations d'attachement accompagnant son départ, tandis que l'assemblée poursuivait ses autres affaires plus ordinaires (1).

Telle est la description frappante et pittoresque faite (sans doute par Athanis ou par quelque autre témoin oculaire) (2) des relations entre le peuple syracusain et Timoleôn aveugle, après qu'il eut abdiqué son pouvoir, et qu'il ne lui restait rien que son caractère et son ascendant moral. Il est aisé de voir que ces solennités d'intervention, racontées ici, ont dû être réservées pour ces cas dans lesquels l'assemblée avait été troublée par quelque violence ou par quelque collision extraordinaire de partis. Pour ces conjonctures critiques, où le nombre était peut-être presque balancé de part et d'autre, et où le désappointement d'une minorité irritée menaçait de faire naître une querelle permanente, c'était un inestimable avantage que d'avoir un arbitre que les deux partis révéraient,

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 38; Cornélius Népos, Timoleon, c. 4.

(2) Elle se rencontre dans Cornélius Népos antérieurement à Plutarque, et fut probablement copiée par tous deux sur la même autorité.

et auquel ni l'un ni l'autre ne regardaient comme un déshonneur de céder. Se tenant loin des détails et des embarras de la vie politique journalière, et se réservant, comme la trirème salaminienne (pour employer une phrase que Plutarque applique à Periklês à Athènes), pour des occasions à la fois importantes et difficiles, Timoleôn comblait une lacune dangereuse, dans l'occasion, à toutes les sociétés libres, mais qui même à Athènes était toujours restée une lacune, parce qu'il n'y avait pas d'Athéniens à la fois réellement dignes de la combler, et connus comme tels. Nous pouvons même nous étonner de ce qu'il ait continué à en être digne, alors que l'intensité du sentiment populaire tendait si fortement à lui tourner la tête, et que ni contradiction ni blâme contre lui n'étaient tolérés.

Deux personnes, Laphystios et Demænetos, appelées des noms odieux de sycophantes et de démagogues, furent assez hardies pour tenter l'expérience. Le premier demanda qu'il fournît caution dans un procès; le second, dans un discours public, critiqua diverses parties de ses campagnes militaires. L'indignation publique contre ces deux hommes fut violente; cependant il n'y a guère lieu de douter que Laphystios n'appliquât à Timoleôn un procédé légal applicable universellement à tout citoyen; quelle peut avoir été la justesse des critiques de Demænetos, c'est ce que nous ne sommes pas en mesure de dire. Toutefois, Timoleôn ne profita de l'impatience que, dans une bonne intention, le peuple témoignait à le protéger ou contre un procédé légal ou contre une critique, que pour lui donner une sérieuse et importante leçon. Protestant contre toute interruption faite à la démarche légale de Laphystios, il déclara expressément que c'était précisément le but pour lequel il avait si longtemps travaillé et combattu, — afin que tout citoyen syracusain pût être en état d'en appeler aux lois et exercer librement ses droits légaux. Et bien qu'il jugeât inutile de répondre en détail aux objections faites contre son commandement d'autrefois comme général, il déclara publiquement la reconnaissance qu'il avait à l'égard des dieux, pour avoir accordé à sa prière la faveur de voir tous les Syracu-

sains en possession d'une complète liberté de parole (1).

Les biographes de Timoleôn nous apprennent peu de chose, si ce n'est un petit nombre d'incidents, frappants, propres à faire impression, et d'un caractère quelque peu théâtral, comme ceux qui viennent d'être racontés. Mais ce qu'il y a réellement d'important, ce sont le ton et les dispositions que ces incidents révèlent, tant dans Timoleôn que dans le peuple syracusain. Le voir, non perverti par une carrière de succès surhumains, conserver les mêmes convictions sincères qu'il avait en partant de Corinthe; renoncer au pouvoir, la plus ardente de toutes les aspirations pour un homme politique grec, et descendre à une condition privée, malgré toutes les raisons extérieures qui le poussaient vers le contraire; résister à la tentation d'imposer sa volonté au peuple, et respecter son libre langage et son vote public d'une manière qui obligeait tout autre à suivre son exemple; déposer le commandement, et se contenter de donner son avis quand on lui demandait son opinion, — tout cela présente un modèle d'esprit public véritable et intelligent, tel qu'il est associé à peu de noms autres que celui de Timoleôn. Que les Syracusains aient accordé à une pareille conduite une obéissance non-seulement volontaire, mais profondément sentie et presque respectueuse, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Et nous pouvons être bien sûrs que l'opinion de Timoleôn, consultée tranquillement et sans faste, fut l'étoile qui les guida et qu'ils suivirent dans la plupart des points importants ou difficiles, outre ceux des cas exceptionnels de dissentiment aggravé dans lesquels il était appelé avec une imposante solennité comme arbitre. Quant à la valeur d'avoir un pareil oracle sous la main, il est inutile d'y insister; surtout dans une cité qui pendant le dernier demi-siècle n'avait connu que la domination de la force, et au milieu d'un nouvel agrégat mélangé composé de colons grecs venus de bien des côtés différents.

Timoleôn jouit alors, comme il l'avait amplement gagné,

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 37 ; Cornélius Népos, Timoleon, c. 5.

de ce que Xénophon appelle « cet empire bon, non humain, mais divin, — sur des hommes disposés à le reconnaître, — accordé manifestement à des personnes d'une modération de caractère véritable et fortement exercée » (1). La condition indiquée par Xénophon se trouva complétement réalisée en lui, — modération dans le sens le plus large et le plus compréhensif du mot, et non pas simplement sobriété et continence (qualités qui avaient appartenu à Denys l'Ancien également), mais absence de cette soif fatale d'un pouvoir coercitif à tout prix qui en Grèce était la source féconde des plus grands crimes et des plus grandes énormités.

Timoleôn vécut pour voir achevée sa grande œuvre de l'affranchissement sicilien, pour la mener à bonne fin à travers toutes ses difficultés du début, et pour la voir fonctionner heureusement. Non-seulement Syracuse, mais encore les autres cités grecques de l'île jouirent, sous l'empire de leurs institutions libres remises en vigueur d'un état de sécurité, de bien-être et d'abondance, auquel elles avaient été longtemps étrangères. Les terres furent labourées de nouveau avec soin; le sol fertile fournit comme autrefois des exportations abondantes; les temples ruinés depuis longtemps furent réparés et ornés des offrandes votives d'une pieuse munificence (2). Le même état de liberté heureuse et active, qui avait suivi l'expulsion de la dynastie gélonienne cent vingt ans auparavant, et qui avait duré cinquante années environ, sans despotes à l'intérieur ni envahisseurs du dehors, — était de nouveau mis en vigueur dans toute la Sicile sous les auspices de Timoleôn. Dans le fait il ne dura pas aussi longtemps. Il fut détruit dans l'année 316 avant J.-C., vingt quatre ans après la bataille du Krimêsos, parl e despote Agathoklès, dont le père était au nombre des im-

(1) Xénophon, Œconomic. XXI, 12. Οὐ γὰρ πάνυ μοι δοκεῖ ὅλον τουτὶ τὸ ἀγαθὸν ἀνθρώπινον εἶναι, ἀλλὰ θεῖον, τὸ ἐθελόντων ἄρχειν · σαφῶς δὲ δίδοται τοῖς ἀληθινῶς σωφροσύνῃ τετελεσμένοις. Τὸ δὲ ἀκόντων τυραννεῖν διδόασιν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, οὓς ἂν ἡγῶνται ἀξίους εἶναι βιοτεύειν, ὥσπερ ὁ Τάνταλος ἐν ᾅδου λέγεται τὸν ἀεὶ χρόνον διατρίβειν, φοβούμενος μὴ δὶς ἀποθάνῃ.

(2) Diodore, XVI, 83.

migrants venus à Syracuse lors de l'établissement de Timoleôn. Mais l'intervalle de sécurité et de liberté dont la Sicile fut favorisée entre ces deux époques, elle le dut au patriotisme généreux et à la prudence intelligente de Timoleôn. Il y a peu d'autres noms dans les annales grecques, auxquels nous puissions rattacher une somme aussi considérable de résultats heureux et déterminés à l'avance.

Cher à tous les Syracusains comme un père et un bienfaiteur commun (1) et montré comme leur héros à tous les visiteurs venant de Grèce, il passa le reste de sa vie au milieu de l'affection et de la considération. Par malheur pour les Syracusains, ce reste ne fut que trop court; car il mourut, d'une maladie vraisemblablement légère, dans l'année 337-336 avant J.-C., — trois ou quatre ans après la bataille du Krimèsos. Profonde et sincère fut la douleur que sa mort causa universellement dans toute la Sicile. Non-seulement les Syracusains, mais des foules de toutes les autres parties de l'île, accoururent pour rendre honneur à ses funérailles, qui furent magnifiquement célébrées aux frais de l'État. Quelques-uns des jeunes gens de l'élite de la cité portaient le brancard sur lequel était déposé son corps : une procession innombrable d'hommes et de femmes suivait, dans leurs costumes de fête, la tête couronnée, et mêlant à leurs larmes l'admiration et l'envie pour leur libérateur décédé. On fit passer la procession sur ce terrain qui présentait le souvenir le plus honorable pour Timoleôn, où jadis se dressait la forteresse dionysienne démolie, et où était actuellement placée la cour de justice, à l'entrée d'Ortygia. A la fin, elle arriva à la Nekropolis, entre Ortygia et Achradina, où un bûcher funèbre massif avait été préparé. Dès que le brancard eut été placé sur ce bûcher et qu'on se prépara à y mettre le feu, le héraut Demetrios, remarquable par la puissance de son organe, fit à haute voix la proclamation suivante :

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 39. Ἐν τοιαύτῃ δὲ γηροτροφούμενος τιμῇ μετ' εὐνοίας ὥσπερ πατὴρ κοινός, ἐκ μικρᾶς προφάσεως τῷ χρόνῳ συναψαμένης ἐτελεύτησεν.

« Le peuple syracusain célèbre, pour la somme de deux cents mines, les funérailles de cet homme, le Corinthien Timoleôn, fils de Timodemos. Il a voté de l'honorer dans tout le temps futur par une fête où se donneront des combats de musique, de courses de chevaux et de chars, et de gymnastique, — parce que, après avoir renversé les despotes, réduit l'ennemi étranger et colonisé de nouveau la plus grande des cités ruinées, il a rendu aux Grecs siciliens leur constitution et leurs lois. »

On éleva dans l'agora de Syracuse, à la mémoire de Timoleôn, un monument sépulcral, sur lequel cette inscription fut vraisemblablement gravée. A ce monument furent annexés d'autres édifices : des portiques où se réunissaient des personnes pour traiter des affaires ou converser, — et des palestres où s'exerçaient les jeunes gens. L'agrégat des bâtiments pris tous ensemble fut appelé le Timoleontion (1).

Si nous songeons que la fatale bataille de Chæroneia avait été livrée l'année qui précéda le décès de Timoleôn, et que Corinthe, sa cité natale, aussi bien que ses voisines, s'enfonçait de plus en plus dans l'état dégradant de villes sujettes de la Macédoine, nous ne regrettons pas, dans son intérêt, qu'une mort opportune lui ait épargné un si douloureux spectacle. Ce fut grâce à lui que les Grecs siciliens furent sauvés, pendant près d'une génération, du même sort. Il eut la gloire rare de tenir jusqu'au bout et d'exécuter complétement la promesse de délivrance qu'il avait faite en partant de Corinthe. La première partie de sa vie avait été un temps de pénibles souffrances, — et cela encore encournes pour la cause de la liberté, — par suite de la mort de son frère ; sa dernière période, où se manifesta le même sentiment du devoir, sous des auspices plus heureux, l'avait amplement dédommagé par des succès dépassant toute attente raisonnable, et par l'ample moisson de reconnaissance et d'attachement qu'il avait recueillie parmi les Siciliens délivrés. Son caractère paraît d'autant plus noble et plus instructif,

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 39 ; Diodore, XVI, 90.

si nous le comparons avec Diôn. Timoleôn avait été élevé comme citoyen d'une communauté grecque libre, bien qu'oligarchique, et au sein de la haine universelle contre les despotes. Les politiques, qu'il avait appris à estimer, étaient des hommes dressés à cette école, conservant un ascendant limité au milieu d'une lutte plus ou moins ouverte avec des rivaux, et obligés de chercher le moyen de faire triompher leurs idées autrement que par la simple volonté. De plus, le personnage que Timoleôn avait choisi pour son émule particulier, c'était Epaminondas, le plus noble type que fournît la Grèce (1). Ce fut à cet exemple que Timoleôn dut en partie son patriotisme énergique, combiné avec l'absence d'ambition personnelle, — sa douceur dans ses antipathies politiques, — et les habitudes parfaites d'une conduite conciliante et populaire, — qu'il manifesta au milieu de tant de scènes nouvelles et critiques jusqu'à la fin de sa carrière.

Or, l'éducation de Diôn (comme je l'ai raconté dans le précédent chapitre) avait été quelque chose de totalement différent. Il était membre d'une famille despotique et avait gagné son expérience à l'école de Denys l'Ancien, homme énergique, mais essentiellement volontaire. Quant aux dispositions et aux exigences d'une communauté de citoyens, il n'avait jamais appris à en tenir compte. Plongé dans cette atmosphère corruptrice, il avait néanmoins puisé des aspirations généreuses et animées d'un esprit public ; il en était venu à avoir en horreur un gouvernement de bon plaisir et à chercher la gloire en contribuant à le remplacer par une liberté limitée et par un gouvernement de lois. Mais la source à laquelle il but fut l'Académie, avec son illustre maître Platon, et non pas la vie pratique, ni les meilleurs politiques pratiques, tels qu'Epaminondas. En conséquence, il avait puisé en même temps l'idée que, bien que le despo-

(1) Plutarque, Timoleôn, c. 36. Ὁ μάλιστα ζηλωθεὶς ὑπὸ Τιμολέοντος Ἐπαμεινώνδας, etc.

Polybe compte Hermokratês, Timoleôn et Pyrrhus comme les hommes d'action les plus complets (πραγματικωτάτους) de tous ceux qui avaient joué un rôle saillant dans les affaires siciliennes (Polyb. XII, 25 o, éd. Didot).

tisme fût une mauvaise chose, un gouvernement complétement populaire était une mauvaise chose également ; que, en d'autres termes, aussitôt qu'il aurait renversé le despotisme, il lui appartenait de déterminer quelle quantité de liberté il voudrait accorder ou quelles lois il voudrait sanctionner pour la communauté ; qu'au lieu d'être un despote, il devait se faire législateur despotique.

C'est donc en cela que consistait la principale différence entre les deux vainqueurs de Denys. Les douloureuses lettres écrites par Platon, après la mort de Diôn, contrastent d'une manière frappante avec la fin si digne d'envie de Timoleôn, et avec l'inscription reconnaissante que les Syracusains gravèrent sur sa tombe.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU SEIZIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

LA SICILE PENDANT LE DESPOTISME DE DENYS L'ANCIEN A SYRACUSE

CHAPITRE II

SUITE DES AFFAIRES SICILIENNES, DEPUIS LA DESTRUCTION DE L'ARMÉE CARTHAGINOISE PAR LA PESTE DEVANT SYRACUSE JUSQU'À LA MORT DE DENYS L'ANCIEN, 394-367 AVANT J.-C.

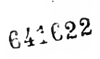
CHAPITRE III

AFFAIRES SICILIENNES APRÈS LA MORT DE DENYS L'ANCIEN. — DENYS LE JEUNE ET DIÔN

CHAPITRE IV

AFFAIRES SICILIENNES JUSQU'À LA FIN DE L'EXPÉDITION DE TIMOLEÔN. — 353-336 AVANT J.-C.

FIN DE LA TABLE DU SEIZIÈME VOLUME





PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

ERRATA

—

Page	5, ligne	4,	*lire* pratiquées	*au lieu de*	faites.
—	7, »	7,	» absolument	»	certainement.
—	231, »	23,	» proportionnel	»	proportionné.
—	244, note	2,	» σχεδὸν	»	»
—	254, ligne	18,	» était devenu	»	devint.
—	256, »	31,	» autorité;	»	autorité,
—	291, »	10,	» comme simple	»	»

PLAN III.

PLAN OF SYRACUSE AND THE ADJACENT COUNTRY

THE ANCIENT WALLS, &c. At the end of the reign of Dionysius the Elder, and at the Invasion of Dion.

LOGNINA BAY

GREAT PORT

PLEMMYRIUM

ORTYGIA

LITTLE PORT

NEAPOLIS

ACHRADINA

TYCHA

EPIPOLÆ

EURYALUS

BAY OF MAGNISI OR THAPSUS

The black lines indicate the city walls; the dotted line, the wall of blockade carried by Dion from sea to sea, for the purpose of shutting up Ortygia.

1200 0 1200 2400 3600 YARDS

Syracuse as it stood at the end of the reign of the elder Dionysius. The line of fortification along the northern slope of Epipolæ was constructed by Dionysius before the commencement of his war with Carthage in 397 B.C. That along the southern slope appears not to have been constructed until some years later, and did not exist at the time when Imilkon, with the Carthaginian army, lay before Syracuse in 395–394 B.C.

